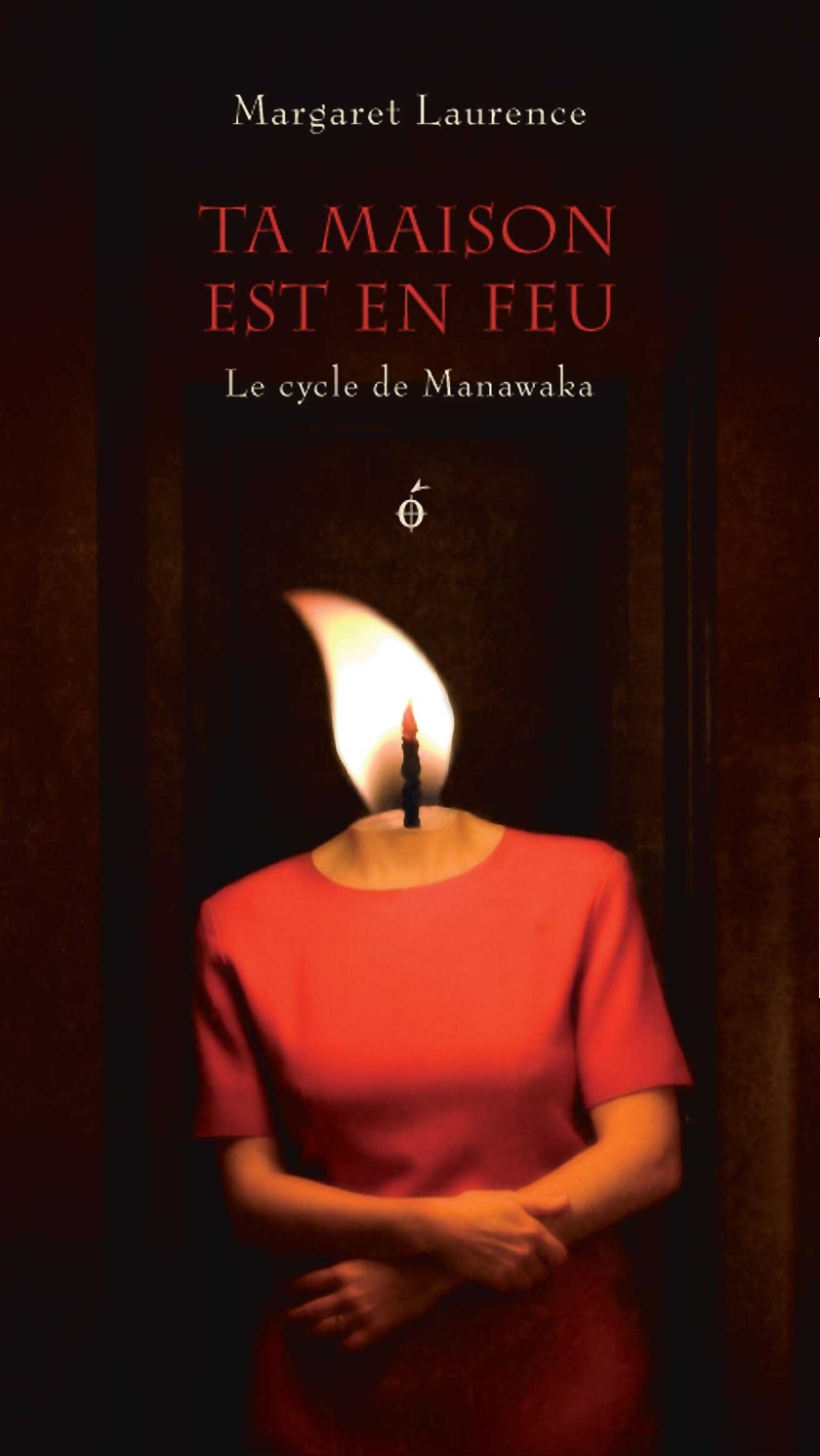
Margaret Laurence

TA MAISON EST EN FEU

Le cycle de Manawaka



Margaret Laurence

Ta maison est en feu

Le cycle de Manawaka

Traduit de l'anglais (Canada)
par Florence Lévy-Paoloni

Alto | Nota bene

Les éditeurs remercient le Conseil des Arts du Canada et la SODEC
pour leur soutien financier.

Les éditeurs reconnaissent l'aide financière
du gouvernement du Canada par l'entremise du Programme d'aide
au développement de l'industrie de l'édition (PADIÉ)
pour ses activités d'édition.

Titre original : *The Fire-Dwellers*
© 1969 by New End, Inc.
Ouvrage traduit avec le concours du Centre national du livre.

© Éditions Gallimard pour la traduction française, 2009.
ISBN : 978-2-07-078979-5

Pour la présente édition :

ISBN : 978-2-923550-21-3 (Alto)
ISBN : 978-2-89518-331-0 (Nota bene)

© Éditions Alto/Éditions Nota bene, 2009

Les yeux de Stacey

Lise Tremblay

> *Là, dans des maisons inconnues, des gens vivent sans mensonge et se touchent. Un jour, elle les trouvera, parviendra jusqu'à eux. Alors tout ira bien et elle vivra dans la lumière du matin.*
>
> Margaret LAURENCE

Stacey est mariée avec Mac, ils ont quatre enfants et vivent en banlieue de Vancouver. Nous sommes à la fin des années soixante. Parfois, une allusion à la guerre du Vietnam, aux contestations, à la présence des hippies. On pourrait deviner la suite : l'héroïne divorce et prend conscience de sa condition. Mais ce serait ne pas connaître Margaret Laurence et son sens aigu de la vie. Tout au long de la lecture, on vit avec Stacey, on soigne les enfants, on ne dit pas ce qu'on pense, on est bousculé par le quotidien et, quand c'est trop dur, on arrose ça de gin-tonic. Dieu qu'on le savoure, cet apaisement !

Stacey prise dans le tourbillon de la vie. Stacey qui pense, qui se voit vieillir et qui tente parfois de s'échapper – mais s'échapper où ? Stacey qui entretient un dialogue avec Dieu. Mais c'est un dialogue avec elle-même. De toute façon, elle a l'impression que personne ne dit jamais rien qui sonne vrai, sauf Luke. Stacey est prisonnière de sa banlieue. Et s'il arrivait quelque chose aux

enfants ? S'ils avaient un accident pendant qu'elle était absente ? Si la petite dernière n'apprenait jamais à parler ? Si Mac perdait son emploi ? Si elle bousillait ses enfants ? S'ils sortaient traumatisés de leur enfance ?

Vite, un gin-tonic.

Ta maison est en feu nous captive, et c'est ça le miracle de Margaret Laurence : avoir fait de la vie de Stacey un thriller qu'on a du mal à quitter. Un thriller digne des plus grands romans policiers parce que son sens de la vie qu'elle transpose dans ses romans est si fort qu'il n'y a plus de distance entre Stacey et nous. Nous sommes Stacey. Nous détestons Thor (tu parles d'un nom !), le patron de Mac qui s'acharne sur lui. On découvrira pourquoi plus tard dans le roman. Nous sommes fascinés par la perfection de nos voisines, nous sommes inquiets pour nos petits, nous nous désolons de nos hanches larges et de nos signes de vieillissement.

Ce roman de Margaret Laurence est paru en 1969, mais je suis restée sidérée par la modernité des propos, par la modernité de la narration. Parfois, une impression de parenté avec la Virginia Woolf de *La promenade au phare,* une sorte de lumière sur la conscience. La conscience de Stacey est lumineuse, c'est pour cela qu'elle est toujours en questionnement, elle n'est enfermée dans aucun dogme, ni religieux, ni féministe, ni conformiste. Stacey ressent la vie et on la ressent avec elle. Dans un article, Robert Lévesque parlait de Margaret Laurence en termes de « féminitude » ; on ne saurait mieux trouver.

Ta maison est en feu est le troisième tome du *Cycle de Manawaka.* Manawaka, petite ville des Prairies où est née Stacey. De prime abord, ce lieu nous apparaît lointain et plus un souvenir qu'un acteur important du roman, et c'est là qu'on se trompe. Au hasard d'une rencontre dans un quartier pauvre de Vancouver, la conscience de Stacey et, par le fait même, tout le roman prendront une autre tournure, une autre luminosité. Il est impossible de résumer un livre comme *Ta maison est en feu,* on ne peut qu'en éclairer certains côtés. J'aimerais parler des enfants, de la proximité de la mort qui rend les gens vrais, comme s'il n'y avait qu'elle pour nous contraindre à la vérité et à la tendresse. Mais c'est encore trop peu, je n'y rendrais pas justice.

Margaret Laurence était en avance sur son temps et elle en a souffert, souffert au point de douter de son talent et de la pertinence de son œuvre. C'est ce qu'on peut lire dans les différentes notes biographiques publiées à son sujet. Selon moi, elle a souffert de sa conscience. Un sens si aigu de la vie ne peut qu'être tragique. C'est dans l'ordre des choses. On a oublié cependant de dire qu'on ressort de la lecture de ses livres plus humains et plus enclins à la tendresse.

Il existe une photo de Margaret Laurence prise dans les années soixante-dix où on la voit assise à la table de sa cuisine, une cigarette à la main, fixant l'objectif de son regard perçant, sans fard, sans maquillage. Je suis certaine que Stacey a les yeux de cette femme.

Si je passe devant la tombe de Néron
Je dirai au vent « bon, bon »…
Moi, perdu en futilités dans un monde en flammes
Moi, auteur de tant d'exploits inutiles.

Carl SANDBURG, *Losers*

1

Coccinelle, coccinelle,
Rentre vite chez toi ;
Ta maison est en feu,
Tes enfants sont partis.

— Comptine stupide. Je l'ai dans la tête depuis ce matin. Tout ça parce que j'ai essayé d'apprendre quelques mots humains à Jen, hier. Je me demande bien comment on peut apprendre à un enfant un truc comme ça. La moitié des comptines sont horribles, quand on y réfléchit. Prends la bougie pour aller te coucher, et voici le couperet qui va te couper la tête. Exactement ce qu'il faut pour faire dormir à poings fermés les enfants, surtout si elle est suivie par la prière qui dit si je mourais avant de me réveiller. Peut-être que ça ne fait rien, après tout. Ça les prépare à ce qui les attend. Stacey, tu es sacrément joyeuse au saut du lit. Au saut du lit, tu parles ! Il est neuf heures moins le quart et je ne suis même pas encore habillée.

Le grand miroir se trouve sur la porte de la chambre. Stacey voit les images qui s'y reflètent, tenues à distance par le verre comme les gens à la télé, moins réelles que la réalité et pourtant plus nettes parce que isolées et délimitées par un cadre. Le grand lit n'est pas fait et, sur une chaise, ses vêtements gisent pêle-mêle, bas ôtés n'importe comment semblables à des flaques rondes en nylon, gaine roulée en forme de pneu là où elle l'a abandonnée. Sur une autre chaise, la chemise sale de Mac est soigneusement pliée. Deux livres

sont posés sur la table de nuit – *Le rameau d'or* et *L'investissement et vous,* à Elle et à Lui, lus ni l'un ni l'autre. Sur la coiffeuse, au milieu des pots et des bâtons de rouge à lèvres pas du tout magiques, se trouvent entassées des photos de Katie, Ian, Duncan et Jen à des âges différents. Au-dessus du lit est accrochée une photo de mariage, Stacey à vingt-trois ans, presque belle bien que ne le sachant pas à l'époque, et Mac à vingt-sept ans, mince, plein d'espoir et d'assurance, un Agamemnon roi des hommes ou à peu près, du moins pour elle. Assise sur le lit, Stacey voit le reflet de son corps actuel, insuffisamment dissimulé par une courte chemise de nuit mauve en nylon qui a perdu le ruban de son encolure et dont le volant d'une épaule a été arraché par l'un des enfants.

— Dieu sait depuis quand je traîne cette fichue chemise de nuit. Il faut que j'en achète d'autres. Une, en tout cas. Nous ne sommes plus fauchés à ce point. Je vais en acheter deux, aujourd'hui, super chic. Qu'est-ce que ça changera ? Rien. Et ce livre sur les religions – pourquoi le laisser sur la table de nuit ? Je ne le lirai jamais. *Une référence incontournable,* n'arrêtait pas de dire le type. Il a dû le lire des centaines de fois. Si je voulais suivre un autre cours du soir, pourquoi ai-je choisi *La mythologie et l'homme moderne* ? Ça paraissait très classe, voilà pourquoi. J'y suis allée deux fois. Frais d'inscription gaspillés.

Stacey regarde ses sous-vêtements sur la chaise, mais ne fait pas un geste vers eux. Ses yeux sont de nouveau attirés par le miroir.

— Tout irait bien si seulement je serais plus cultivée. Je veux dire si j'étais. Ou si j'étais belle. D'accord, j'en demande trop. Disons si je perdais à peu près cinq kilos. Écoute, Stacey, à trente-neuf ans, après quatre enfants, tu ne peux pas t'attendre à ressembler à une sylphide. Peut-être pas, mais il n'y a pas d'excuse pour des hanches comme les miennes. Si seulement je vivais dans un pays où les femmes aux hanches larges sont appréciées. Tout ira mieux quand les enfants seront plus grands. Je serai plus libre. Libre pour quoi faire ? Bon sang, qu'est-ce qui ne va pas chez toi ? Tout *va* bien. *Tout va bien.* Allez, ma grosse, lève ton cul et en route. Il y a une vente en ville, tu te souviens ? Une pub chantée sur la radio locale – *Journée à un dollar quarante-neuf bling bling.* C'est drôle, je ne jure jamais devant les enfants. Ça me donne l'impression de leur montrer le bon exemple. L'exemple de quoi ? De tout ce que je déteste. Que je déteste, mais que je perpétue.

Stacey s'habille et emmène Jen, deux ans, chez Tess Fogler, la voisine. Tess est encore en peignoir mais, étant grande et mince, elle semble prête à recevoir l'ambassadeur du Pérou. Les cheveux de Tess sont blond miel et, même à cette heure matinale, son chignon est impeccable. Stacey, qui est plus petite qu'elle ne le souhaiterait, porte son manteau bleu pâle du printemps dernier et, comme ses cheveux noirs et indisciplinés ont besoin d'une visite chez le coiffeur, un petit chapeau de paille enveloppé dans un voile blanc qu'elle n'aime pas.

— Mon Dieu je suis affreuse comment fait-elle pour être toujours aussi

Tess, c'est tellement gentil de ta part.

Seigneur non, je suis toujours ravie de

J'apprécie vraiment, je t'assure

Jen ne me dérange pas, hein ma chérie ?

Bredouillis bredouillis gloussement

Oh là là, elle a décidé de ne pas communiquer, hein ?

— C'est ça, enfonce le clou. Si tu avais des enfants, tu saurais que ce n'est pas si drôle.

Je suppose que les autres enfants s'occupent trop d'elle.

Viens, ma chérie, tu veux un biscuit ?

Elle vient de prendre son déjeuner.

— Ne pas nourrir les animaux. Je connais tes biscuits. Des sablés. La dernière fois, elle a vomi en rentrant à la maison. Mon Dieu, je ne suis pas gentille.

Tess, merci mille fois – c'est tellement gentil.

Ce n'est rien. Allez, file.

— Qu'est-ce qui se passe dans sa tête ? Peut-être rien. Peut-être que ce n'est que moi. Stacey, tu es une garce.

Tess, Katie passera prendre Jen en rentrant de l'école à l'heure du dîner si je ne suis pas là, d'accord ?

Bien sûr.

Stacey tourne dans Bluejay Crescent et prend le bus pour aller en ville. Mais elle ne va pas à la vente. Elle descend près du front de mer et se met à marcher. Elle ne craque pas. Simplement, elle vit dans cette ville, joyau de la côte nord-ouest du Pacifique, depuis près de vingt ans, et elle n'en connaît rien. Elle a l'impression, de façon inexplicable et soudaine, qu'il est temps d'apprendre. Elle sait qu'elle n'apprendra pas ainsi.

Elle est ravie de voir que les pigeons chient sur le cénotaphe de granit. Stacey s'arrête et lit l'inscription. *Leurs noms vivront pour l'éternité*. Et sur un autre côté, *Cela n'a-t-il pas de sens pour vous*. Sans point d'interrogation. Sur les marches du socle, trois hommes âgés sont assis dans le pâle soleil. Ils toussent et ils crachent, serrent leurs bras sur leur torse maigre, se murmurent quelque chose, des souvenirs, peut-être, ou des imprécations sur l'époque actuelle.

— J'imagine qu'ils se sentent chez eux ici. C'était leur guerre, la guerre de mon père. Il en a parlé une fois, rien qu'une fois. Un soir où maman était sortie, Rachel avait sept ans et dormait. Il m'a parlé d'un garçon de dix-huit ans – une grenade à main a explosé à côté de lui et a atteint le jeune entre les jambes. Mon père pleurait en racontant cette histoire parce que l'ado n'était pas mort. Mon père était ivre, mais il n'aurait rien dit autrement. Mac ne parle jamais de sa guerre, n'en a jamais parlé et, de toute façon, il ne parle presque plus de rien. Ian a eu dix ans cette année et Duncan sept. Bon, et même si j'avais eu quatre filles ?

Les rues commencent tout juste à s'animer. Les boutiques restent ouvertes tard le soir dans ce quartier. Quelques hommes vêtus de coupe-vent et de jeans traînent devant les portes des cafés. À Ben's Economy Mart, les vitrines sont pleines de petites cartes écrites au stylo – *C'est un lot, c'est une affaire 10,95 $ seulement. Qu'en pensez-vous à 4,75 $? Nous y perdons à 9,95 $,* et autres morceaux de littérature populaire, placés sur des valises, des sacs de voyage, des bottes de bûcheron, des couteaux de chasse, des bouteilles thermos et des haches brillantes à double tranchant. Dans le hall du Princess Regal Hotel, une poissarde aux dents jaunes, vêtue d'une robe imprimée de coquelicots, informe et triste, bâille et balaie les restes de la veille au soir – mégots de cigarettes écrasés d'un coup de talon, kleenex pleins de morve ou de larmes, cendres. Des vieux sont assis là aussi, sur les chaises recouvertes de plastique rouge, et attendent l'ouverture du bar pour se faire payer une bière qu'ils accepteront avec arrogance, leur mépris flattant leur amour-propre.

— À quoi ressemble la vie ici ? Qu'est-ce que j'en connais ? Des gens vivent dans ces pièces au-dessus des magasins, des gens qui vont dans les cafés et dans les bars le soir, qui arpentent ces rues, leur territoire. Des hommes descendus des forêts ou des bateaux de pêche. Des bûcherons sans foi qui tabassent leurs femmes sans foi. Des jeunes qui jouent avec du LSD – *regarde-moi, Polly, je suis Batman* – zoum ! de la fenêtre du sixième étage jusque dans l'étreinte rouge et chaude d'une mort sur le ciment. De vieux

marins qui titubent à la recherche d'une substance vitale, d'un gallon de Calona Royal Red. Des putains trop vieilles ou trop malades pour travailler dans des rues plus chic. Des enfants aux yeux de granit qui cherchent un fix, qui essaient de contenir leur désespoir. Est-ce que c'est comme ça ? Je ne sais que ce que je lis dans les journaux. *Un jeune de dix-sept ans accusé de trafic de drogue. Suicide d'une jeune fille par amour. Les études montrent l'augmentation de la population des sans-abri. Des jeunes mariés indiens décapités dans un accident de voiture. Un homme met le feu à sa chambre et meurt.* Toutes sortes de joyeusetés. Qu'est-ce que j'en connais ? Je vois les visages des morts défiler en procession narquoise, me regarder, me regarder encore, hausser les épaules, dire *Pour toi c'est la stabilité.* Est-ce que je la mérite ? Oui, et bon sang, *pas* oui. Presque vingt ans ici et je ne connais pas du tout la ville, je ne m'y sens pas chez moi. Cela aurait peut-être été pareil n'importe où. Je n'ai jamais aimé en parler, à personne. J'ai toujours l'impression que les gens vont se dire qu'il est évident que je viens d'une petite ville.

> Stacey Cameron, presque dix-neuf ans, excellente dactylo, s'étant enfin débarrassée de la poussière de Manawaka. Stacey, un mètre cinquante-huit, les seins tels des pommes comme dans le Cantique de Salomon. Stacey en tailleur de couturière rouge, en corsage à dentelle. Au revoir, famille bien-aimée. Au

revoir entrepreneur de pompes funèbres, le père, seulement capable d'embaumer les morts avec son propre bain de natron entre deux cuites. (Papa ? Excuse-moi. Mais il fallait que je parte.) Au revoir mère souffrante depuis si longtemps. (Je ne suis plus certaine de ce qui se passait derrière tes yeux larmoyants.) Au revoir sœur de Stacey, toujours si intelligente. (Dire que tu es toujours là-bas, c'est insupportable.) Au revoir prairie. Dans le train, une femme de Terre-Neuve et ses six enfants, partie rejoindre son mari dans un camp de l'armée à Chilliwack. Aucun n'avait encore vu de train. Un des enfants a vomi dans les toilettes des femmes et Stacey a commencé à aider la femme à nettoyer. Puis le contrôleur est arrivé et a dit qu'il allait le faire. Il était brun et imposant et a regardé Stacey avec amusement. Il ne lui était pas venu à l'idée que dans un train on n'était pas censé nettoyer comme chez soi. La femme est partie avec son fils morose et le contrôleur a demandé *Où allez-vous ?* Stacey lui a répondu Vancouver et il a demandé si elle savait où dormir. Elle a répondu, gaie comme un pinson, parce qu'il le fallait bien, j'ai pensé que j'allais chercher. *Ne cherchez pas, ma belle,* a-t-il dit. *Allez à la YWCA. C'est ce que je conseille à toutes les filles de la prairie.* C'est ce qu'elle a fait. Une fille d'une petite ville.

Les enfants de Stacey devront connaître cette ville. Pour le moment, le domaine des garçons se limite aux jardins, aux cornouillers à fleurs blanches dans lesquels ils grimpent, aux allées où les poubelles vacillent et où vivent les chats maigres et abandonnés, aux garages vides dans la journée et jonchés de planches, de boîtes de clous et de pinceaux raidis – endroits où les enfants préparent leurs révolutions secrètes.

— Il vaudrait peut-être mieux les élever dans les veines mêmes de la ville, les y jeter comme dans un lac et leur dire de nager ou de couler. Mais je ne peux pas m'y résoudre. Mac me trouverait dingue d'y penser, si jamais je lui en parlais, ce que bien sûr je ne ferai pas.

Stacey marche plus vite et mal à l'aise. Elle s'aperçoit qu'elle est près du port. Les mouettes tourbillonnent haut dans le ciel, insouciantes. Leurs ailes comme des arcs de lumière blanche forment des croissants au-dessus des quais. Voix moqueuses telles des pirates à la lisière de la ville. Mais la ville crie trop elle-même pour entendre les mouettes.

— Si ce sont des prophètes sous la forme d'oiseaux, elles feraient mieux de garder leur souffle. Mais ce ne sont pas des prophètes. Elles en ont seulement l'air, présences angéliques et voix comme du gravier sortant d'une tombe. Oiseaux sous l'apparence de prophètes. Elles s'en fichent complètement. Elles se nourrissent des restes de la ville, c'est tout, et de ceux des cargos noirs et rouillés, appliqués à imiter des fantômes monolithiques, qui cliquettent et grincent. Si la ville

disparaissait, les ailes partiraient sans regret en frôlant la mer pour se moquer d'une autre cité et la sucer, si elles en trouvaient une. Et même si elles n'en découvraient aucune, les mouettes ne seraient pas trop contrariées. Un changement d'alimentation, voilà tout. Plus de bouts de pain détrempés par la mer ni d'écorces d'orange imbibées d'eau.

> Un jour à la plage. Stacey observant une mouette qui laissait tomber sans cesse d'une grande hauteur une palourde fermée. Finalement, le coquillage s'est cassé sur un rocher, l'oiseau s'est posé et a mangé tranquillement. Stacey n'a pu s'empêcher d'admirer cette connaissance simple des lois de la survie.

— Je ne veux plus regarder. Pourquoi suis-je venue ici ? Je veux retourner à la maison. Les enfants vont rentrer de l'école pour le dîner. Que vont-ils penser si je ne suis pas là ? Katie fera les sandwiches pour les autres. Ce n'est pas une excuse. Je ne dois pas compter sur elle comme ça. Elle n'a que quatorze ans. Ce n'est pas juste envers elle. Ian ne s'inquiétera pas, mais Duncan si. *Où est maman ?* Il croit toujours que je me suis fait écraser ou quelque chose comme ça. Qui l'a rendu ainsi ? Où est l'arrêt de bus ? Ici. Allez, fichu bus – je dois rentrer, tout de suite. *Coccinelle, coccinelle, rentre vite chez toi…* bon, arrête, Stacey. Ça suffit. Ils vont parfaitement bien. Tout va bien. Demain, je

me mets au régime bananes. Avec un peu de chance, je devrais perdre plus de trois kilos en sept jours. Mac sera vraiment étonné. Oui, fais ça, Stacey, poupée. Fais-le, hein ?

Stacey est assise dans le bus, tout à fait immobile, et regarde par la fenêtre dans l'espoir que si elle ne regarde pas les gens, ils ne la regarderont pas. Son manteau de femme mûre, son chapeau et ses gants l'embarrassent. Elle se sent plus à l'aise en pantalon, mais elle ne peut pas s'habiller ainsi en ville de peur que ses enfants ne soient gênés en l'apprenant.

— Qu'est-ce qui m'a pris de me promener sur le port si longtemps ? Je n'ai même pas acheté de chemise de nuit. Est-ce que les enfants vont bien ? Bon sang, si seulement je ne devais pas toujours rentrer à l'heure. Le jour du Jugement, Dieu dira *Stacey MacAindra, qu'as-tu fait de ta vie ?* Je répondrai *Eh bien, voyons, Dieu, je crois que j'ai aimé mes enfants.* Il demandera *En es-tu certaine ?* Je dirai *Dieu, je ne suis plus sûre de rien.* Alors Il déclarera *Va au diable. Nous avons tous des certitudes, ici.* Et peut-être que non. Peut-être qu'Il dira *Ne t'en fais pas Stacey, je ne suis pas si certain non plus. Parfois je me demande même si j'existe.* Je répondrai *Je sais ce que tu veux dire, Dieu. J'ai le même problème.*

Le bus se traîne. La circulation ressemble à deux bancs de grands poissons métalliques impatients d'atteindre les frayères, mais elle n'avance pas dans le beau silence des poissons. Coups de klaxon. Grincements d'embrayage. Démarrages et coups de frein. Et les gens qui crient. Le bruit agresse Stacey.

— J'en viens à ne plus supporter le vacarme. Je n'étais pas comme ça avant. Quand un des enfants hurle, je bondis, hargneuse. Ce n'est pas normal. Avant, j'avais les nerfs solides. Quelquefois, par la fenêtre du salon, je regarde les montagnes enneigées, au loin, et j'ai envie d'y aller, juste un peu, sans personne et sans bruit, sinon le murmure du vent, peut-être, et la neige qui forme des sculptures étranges et des cavernes, le calme. J'en ai touché un mot à Jake Fogler un jour et il a dit que j'avais un désir de mort. Maintenant, j'ai l'impression que je n'ai plus le droit de penser aux montagnes. Comment peut-on gagner ? À part ça, depuis quand Jake est-il psychiatre ?

Les bâtiments du centre-ville sont criards, bariolés, solides et pleins d'assurance. Stacey se sent rassurée, mais elle lève de nouveau la tête et les voit carbonisés, ouverts aux vents impersonnels, verre et acier brisés comme des os vulnérables, ombres de gens aplatis tels des grenouilles sur la pierre comme dans cette autre ville.

— Cinglée. Mac affirme *Moins de danger maintenant qu'il y a dix ans*. Il a sans doute raison. Je dis toujours *Tu as sans doute raison*. Quelle idiote je suis d'être toujours si facilement d'accord, mais je me demande si ça vaut la peine de discuter. *Deuil anticipé*. C'était vraiment une femme intelligente – quel cours du soir était-ce ? Oh oui, *Aspects de la pensée contemporaine*. Je lui ai demandé si elle ne s'inquiétait pas. Je m'inquiétais depuis vingt ans et je n'arrivais apparemment pas à m'arrêter. Elle a répondu de cette voix

distante et cristalline *Le deuil anticipé est une forme d'apitoiement sur soi-même.* Que dois-je faire ? Un écriteau que j'accrocherais dans la cuisine ?

Une fille monte dans le bus et s'assoit à côté de Stacey. Sa peau est lisse, sans boutons et sans poudre, elle a de longs cheveux blonds et raides qui semblent avoir été repassés. Stacey fait un petit sourire en pensant à Katie. Puis son sourire disparaît quand elle prend conscience de son image.

— Qu'est-ce qu'elle voit ? Une femme au foyer, mère de quatre enfants, un peu trop petite, derrière trop gros, manteau de l'année dernière pas de la bonne longueur comme Katie ne cesse de me le dire, rouge à lèvres pas de la bonne couleur et, touche comique pour couronner le tout, le chapeau. *Bon sang, comment peut-on devenir antédiluvienne à ce point ?* Est-ce que c'est ce qu'elle pense ? Je ne sais pas. Mais j'ai toujours cette impression de monstrueuse injustice. Je voudrais expliquer. *Sous ce chapeau se cache une sirène, une putain, une tigresse.* Elle appellerait la police et on me mettrait à l'asile.

> Stacey Cameron, dix-sept ans. Flamingo Dancehall tous les samedis soirs, pour danser le jitterbug. Sachant d'instinct comment bouger, adorant la proximité du garçon, quel qu'il soit, adorant son odeur masculine. Stacey tournoyant comme la lumière, comme toutes les toupies peintes et chantantes de ce monde tournoyant, rire tourbillonnant

sur le parquet ciré. Il y a cinq minutes. Quel temps ? Comment ?

Stacey descend du bus à Bluejay Crescent. Puis le bruit qu'elle redoute toujours. *Hi-ii !* Freins. La Buick blanche s'arrête dans un soubresaut et l'homme descend. Très, très lentement, comme s'il se déplaçait sous l'eau. Il a terriblement peur de regarder le garçon couché par terre. Stacey ne voit pas le visage du garçon. Seulement le blue-jeans. Il a peut-être sept ans, ou dix ans. Il ne fait pas un bruit. Ne pleure pas. Rien.

Stacey ne s'approche pas, parce qu'elle ne peut pas. Elle se met à courir. Sur le trottoir, ses talons s'accrochant sur le ciment, elle court comme une folle et atteint la grande maison vert foncé avec son pignon et sa véranda couverte.

Katie !

Oui ? Quoi ?

Où sont les garçons ?

Je n'en sais rien. Ils étaient là il y a une minute. Où tu étais ?

Stacey traverse la maison en courant et sort par la porte de derrière. Ian et Duncan jouent dans le jardin. Les deux têtes auburn sont penchées sur les roues de la voiture que fabrique Ian. Ils lèvent les yeux et la voient.

Salut. *Tu* étais où tout ce temps ?

Désolée. J'ai… j'ai raté le bus. Je prépare tout de suite le dîner.

Katie descend au rez-de-chaussée et regarde avec étonnement Stacey, assise dans la cuisine, les mains sur le visage.

Maman ? Ça va ? Hé, qu'est-ce qui se passe ?

Ça va. J'ai cru une seconde… il y avait un garçon… un accident… une Buick blanche… juste au coin. Je ne savais pas…

Oh, maman. C'est horrible. Ne pleure pas, s'il te plaît. Tiens… prends un kleenex.

Katie reste debout, mal à l'aise. Elle n'a pas l'habitude de consoler et regarde Stacey de ses grands yeux gris. Elle porte une robe de la couleur étonnante des pommes pas mûres, et ses longs cheveux auburn et raides ont l'air d'avoir été repassés, ce qui est vrai. Pas de rouge à lèvres mais les yeux maquillés de vert. L'espace d'un instant, Stacey saisit sa main et la retient.

— C'est censé être l'inverse. Je me suis transformée en rocher de Gibraltar. Katie, bon sang, que tu es belle. Parfois, je me sens comme une vieille peau au bout du rouleau.

Katie, j'ai l'impression d'avoir cent ans.

Tu n'as pas l'air très en forme, c'est vrai. Pour l'instant, je veux dire. Tu veux que je descende Jen ? Elle joue dans sa chambre. Je suis allée la chercher chez les Fogler.

Merci, ma chérie.

La normalité est rétablie. Stacey enlève son manteau et son chapeau, et commence à préparer les sandwiches.

Stacey à l'hôpital tenant dans ses bras Katherine Elizabeth, âge vingt-quatre heures. Katie les yeux fermés, les poings serrés de la taille d'une noix, l'air parfaitement calme. *C'est moi qui l'ai faite. Elle est là. Elle est vivante. Qui aurait cru que je serais capable de mettre au monde un aussi beau bébé ?* (Ou n'importe quel bébé, d'ailleurs.)

— Tu ne dois rien dire de tout ça. Te retenir. Il y a toujours un petit malin pour expliquer qu'on sape la force de la nation. Trop protectrice. Ou alors, on ne s'occupe pas assez d'eux, on ne fait que compenser parce qu'on se sent coupable du fait que, au fond de soi, on essaie de les posséder, comme dans l'hypnose. Ou quelque chose comme ça. Un article dans un magazine chez le coiffeur. « Neuf façons dont une mère moderne risque de démolir sa fille. » Je ne devrais pas les lire, mais je le fais toujours, et ensuite je cherche dans ma tête combien de façons j'ai de démolir Katie. Mais comment le savoir ? J'imagine la fille qui l'a écrit. Bureau qui en met plein la vue rempli de plantes en plastique et pas l'ombre d'une fille.

Les garçons arrivent. Stacey ne les embrasse pas. Elle se retient de poser la main sur leur tête et de dire qu'ils doivent se faire couper les cheveux. Ceux de Ian sont exactement de la couleur de ceux de Mac, roux foncé, et ceux de Duncan, un peu plus clairs, roux doré.

À une heure moins le quart, Katie et les garçons retournent à l'école. Stacey les regarde partir. Ian marche devant, comme d'habitude, mince et nerveux, grand pour ses dix ans, impatient ; il se déplace avec une grâce rapide, maîtrise parfaitement ses muscles. Duncan se dépêche rarement et n'a guère conscience des autres. De temps en temps, il raconte toutefois à Stacey ce qu'il pense. Ian se contrôle tout le temps.

— Qu'est-ce que j'ai fait pour qu'il soit comme ça ? C'est la confusion qui m'embête. Tout arrive toujours en même temps, jamais une chose à la fois, alors comment savoir quel effet ça produit sur eux ? Cet autre article la semaine dernière. « Êtes-vous castratrice pour votre fils ? » Mon Dieu, qu'est-ce que j'en sais ? J'en viens à me méfier de tout ce que je dis et de tout ce que je fais. Je n'aurais peut-être pas dû ébouriffer les cheveux de Ian.

Stacey prend Jen dans ses bras. Elle est plutôt robuste, mais semble frêle. Stacey a l'impression de tenir un chaton, chez qui la première chose qu'on remarque n'est pas sa douceur, mais le fait qu'on sent tous ses os.

Allez, ma fleur. C'est l'heure de dormir.

Bredouillis bredouillis.

Allez, mon lapin, *parle*. C'est facile, il suffit d'essayer.

— Elle a peut-être des pouvoirs paranormaux, comme les horribles enfants de ce film de science-fiction dont les yeux brillaient

comme des phares quand ils communiquaient par télépathie. En ce moment, elle discute sans doute en silence avec un autre enfant mutant à Samarkand ou à Omsk. Oh mon Dieu, ce n'est pas drôle. Et s'il y avait vraiment un problème ? Est-ce que je devrais m'en occuper ? Ce que je devrais faire maintenant, c'est chercher à savoir qui est ce garçon et s'il a été gravement blessé. Je ne peux pas. Je ne peux pas faire plus que m'occuper de ce qui se passe entre ces quatre murs. Cette forteresse, que j'aimerais croire solide.

Après l'école, Ian et Duncan sont dans le jardin. La petite voiture est faite de roues, de planches, d'un dispositif de direction, de clous, de bouts de fil de fer absolument indispensables. Ian travaille avec diligence, sachant quel marteau ou quel tournevis utiliser. Duncan ne connaît rien en mécanique, mais il se donne du mal pour faire plaisir à Ian. Et vlan ! Le chaos. Cris. Imprécations, menaces, démentis. Ils font irruption dans la cuisine.

Maman, dis à Duncan de ne pas toucher à ma voiture !

Tu as dit que je pouvais t'aider. Tu l'as *dit* !

Je n'ai pas dit que tu pouvais la démolir, espèce d'idiot.

Je ne la démolis pas. Ah non.

Il ne faut pas clouer les roues, imbécile. Comment tu crois qu'elles vont tourner ?

Tu te crois tellement

N'y touche plus

Si… C'est pas juste

Tu as intérêt, ou je

Ils se battent. Ian se retient un peu et réfléchit pour préparer son attaque. Duncan se bat avec l'énergie débridée de celui qui sait qu'il ne peut pas gagner. La fureur monte jusqu'à ce que Stacey ne supporte plus leur dispute et leur bruit. La haine entre Caïn et son frère devait ressembler à cela.

Arrêtez ! Tous les deux ! Vous m'entendez ?

Vlan ! Stacey se rend compte après coup qu'elle les a saisis par l'épaule et les a jetés par terre de toutes ses forces. Ian ne pleure pas. Sa fierté lui autorise parfois des crampes d'estomac, mais jamais de larmes. Son visage anguleux est blanc de colère. Il se lève et se précipite dehors, attrape le véhicule inachevé et le jette sur les marches en ciment qui mènent au sous-sol.

Alors tant pis ! Je m'en fiche complètement !

Les roues se décrochent et dégringolent au sous-sol. Le craquement vient des planches clouées qui se défont. Duncan écoute, ébahi.

Ce n'est pas *possible*. Il ne peut pas la casser, maman.

Duncan ne détruit jamais son travail. Il fait des dessins de la fusée pointue qui un jour l'emmènera sur Mars ou sur Saturne et des forêts écarlates qu'il parcourra sous l'éclat aveuglant d'innombrables soleils pourpres. Il les range et en ressort parfois un qu'il regarde avec l'amusement que mérite la

production d'un Duncan plus jeune. Mais il ne les déchire jamais.

Ian regarde un instant les dégâts, l'air désolé. Puis il fait demi-tour et court au grenier du garage, rempli de piquets de tente, de chaises en toile déchirées et de nids de moineaux, où Stacey a trouvé un jour un cahier de brouillon à moitié rempli intitulé « Journale du Capitaine Ian MacAindra Comment nous avons vincu l'enemi ». Et elle s'est demandé ce qu'il allait devenir.

Stacey prend Duncan dans ses bras un instant. Puis il sort et lève les yeux vers le grenier, comme s'il voulait y aller mais n'osait pas. Il est debout sur la pelouse et a l'air de ne pas savoir quoi faire.

— Si Mac savait, il me trouverait cinglée. Il ne frappe jamais les enfants quand il est en colère. Non, peut-être pas, mais son calme glacial est pire. D'accord, j'essaie encore de me justifier. Tout à l'heure, j'étais morte d'inquiétude à l'idée que cet enfant soit un des miens. Et maintenant, voilà. Pourquoi ? Et si un jour j'en frappe un trop fort, sans le vouloir ? Est-ce que je suis un monstre ? Ils me nourrissent et en même temps ils me dévorent. Dieu, comment puis-je arranger les choses comme s'il ne s'était rien passé ? Pas de réponse. Pas d'illumination venant d'en haut. Comme si j'en espérais une. Si seulement je pouvais en parler. Mais qui veut savoir et, de toute façon, quoi dire ? Je n'arrive pas à oublier cet article dans le journal. Une jeune mère étouffe son bébé de deux mois. Je me demande comment ce genre de choses peut arriver. Peut-être que le bébé n'arrêtait

pas de pleurer et qu'elle ne savait pas quoi faire. Elle était peut-être affolée pour une tout autre raison, et tout d'un coup elle s'est aperçue qu'elle avait fait cesser le bruit. Je ne peux pas penser ça. Je n'ai pas le droit.

Stacey se verse un grand verre de gin-tonic et prépare le souper. Mac est sur la route et rentrera tard ce soir. Les enfants mangent, font leurs devoirs, regardent la télé. À onze heures, même Katie est couchée et Stacey a fini son service. Elle emporte le gin-tonic entamé dans sa chambre. Elle ferme la porte, temporairement, au cas où un enfant se réveille. Elle se déshabille et se regarde dans le grand miroir.

> Chaque fois que Stacey descendait en courant de l'appartement au-dessus des pompes funèbres Cameron, qui était chez elle, elle s'arrêtait en plein vol comme un oiseau-mouche ou un hélicoptère pour jeter un coup d'œil au milieu de l'escalier dans le miroir rond et lourd, orné de chérubins mièvres et dorés dont les parties intimes étaient dissimulées sous des grappes de raisin. *Stacey, Stacey, la vanité n'est pas convenable.* Miaulement doux et continuel venant d'en haut, cette voix qui ne se lassait jamais de dire comment les autres devaient se comporter et ne le faisaient pas. Et Stacey s'en allait pour rire et parler si fort dans le café où résonnait le juke-box que personne ne pouvait deviner combien elle se trouvait laide.

— Maman croyait vraiment que c'était de la vanité. *Ce n'est pas ton aspect qui compte, c'est ce que tu es,* disait-elle – admirable, je suppose, mais bon sang, c'est un des plus beaux mensonges qu'on m'ait jamais racontés. Est-ce que je connais aussi mal Katie ? Ce vieil album – et quand j'ai vu une photo de moi, il y a des années, je me suis dit *Dieu du ciel, j'étais vraiment jolie… pourquoi ne le savais-je pas à l'époque ?*

Stacey boit lentement le gin-tonic, essaie de le faire durer. Elle se brosse les cheveux, se maquille et se parfume. Elle se regarde de nouveau dans le miroir. Pas de changement.

— Oh, Cléopâtre. Vieille vache. Quatre enfants m'ont transformée. Les vergetures ressemblent à des petits vers argentés qui avancent en processions parallèles sur mon ventre et mes cuisses. Mes seins ne sont pas mal et, au moins, mes chevilles ne sont pas épaisses. Mac a dit un jour qu'il aimait la couleur de mes yeux, gris-vert. Il y avait autrefois un léger creux sur le côté de mes fesses, un petit endroit concave qui se voyait quand je portais une jupe serrée, et il aimait ça aussi, mais il n'y est plus. Il a été rempli par la lente accumulation de chair. Pas de chair. De graisse. GRAISSE. Je peux encore faire apparaître momentanément le creux si je contracte mes muscles. Mais peut-on passer sa vie à se souvenir de contracter les muscles juste pour avoir un beau cul ?

Stacey s'asperge encore de parfum. Le gin est terminé. Elle enfile son peignoir et descend sur la pointe des pieds remplir son verre. Elle remonte, s'assoit dans le fauteuil

de la chambre et fume, sans plus se regarder dans le miroir.

— Pourquoi ne rentre-t-il pas ? J'ai envie de lui. Tout de suite, à l'instant. Non, c'est faux. J'ai envie d'un autre homme, quelqu'un avec qui je n'ai jamais couché. Seulement Mac depuis seize ans. Comment sont les autres hommes ? C'est tout aussi dur pour lui, peut-être pire. Il regarde les filles dans la rue, toutes les jeunes secrétaires qui marchent avec légèreté, les jeunes filles minces de tous ces printemps, et son visage se renfrogne, plein d'amertume. Je veux le réconforter, mais je ne peux pas, pas plus qu'il ne peut me réconforter, car ni l'un ni l'autre n'est censé ressentir cela. Sauf que je sais ce qu'il éprouve. Je me demande s'il sait pour moi. Parfois je me dis que j'aimerais tenir une armée entière entre mes jambes. Je pense à tous les hommes avec qui je ne ferai jamais l'amour et je les regrette comme si ma propre mort approchait. Je ne suis pas monogame par nature. Et pourtant si. Je ne peux pas imaginer être la femme de quelqu'un d'autre, pour toujours. Que fait Mac quand il est sur la route ? Il ne vend pas de l'essence de vanille tous les soirs, c'est certain. Mon Dieu, je suis injuste. Les putains des petites villes sont-elles si glamour ? Et de toute façon, c'est seulement un réflexe conditionné. Ça ne m'inquiète pas tant que ça, ce qu'il fait là-bas. Ça ne paraît pas si étonnant. C'est de la jalousie, ma fille, reconnais-le. Il peut et pas toi. Alors ça va. Mais en dehors de ça, j'aimerais bien être sur la route. Ne serait-ce que pour aller quelque part.

Mac sur la route, s'élevant comme si la vieille Chevrolet était un char ailé, au milieu des montagnes et du ciel turquoise, dans la vallée où coulent des rivières aux noms comme de l'eau soyeuse et fluide, Similkameen, Tulameen, Coquihalla, des noms sur les cartes, de l'eau claire et brune sur des cailloux verts et changeants, où les pins, les mélèzes et les minces épinettes se dressent un peu à l'écart, leurs aiguilles bleu-vert et vert sombre sèches dans l'air sec et doré, où les hautes herbes rêches ne sont jamais ni touchées ni coupées mais restent éternellement hautes avec leurs pâles épis qui ressemblent à de l'avoine et se courbent dans le léger souffle du vent continuel, où le soleil brille toujours dans les champs d'épilobe pourpre où seules les abeilles font entendre leur musique vrombissante.

Stacey sait que pour lui ce n'est pas comme ça. Il fait du porte-à-porte. Il passe les nuits dans des motels aux limites des villes, des cabanes voyantes et poussiéreuses avec des noms comme Rainbow et Riverview et de petites enseignes au néon qui annoncent *Snacks* et *Chambres disponibles,* où des bergers allemands somnolent, étalés dans les allées de gravier, où les enfants du propriétaire jouent à se lancer des cailloux, où les voitures passent en trombe – *ching ! ching ! ching !* – comme une pendule mugissante qui recense les minutes. Des chambres chichement occupées par des imitations de meubles, la table couverte de brûlures de cigarettes et de cercles laissés par les bouteilles de bière humides, le linoléum gondolé et une douche qui déverse au compte-

gouttes de l'eau tiède de façon imprévisible. La journée, ce sont les portes ; il frappe et il attend, des femmes au visage dur qui imaginent leur vertu peu appétissante en péril lui claquent la porte au nez.

— Il n'en parle jamais. Il ne veut pas. Il refuse. La semaine dernière, un homme a frappé à ma porte, un jeune homme aux yeux ambrés, pâles et ronds derrière des lunettes grossissantes. Il a tendu une brochure d'un air d'excuse. *Sécurité en temps de guerre*. Des lettres déchiquetées, rouge vif comme des flammes. J'ai regardé de plus près et j'ai vu les lettres plus petites au-dessous. *La guerre du Seigneur pour le Jugement dernier*. Oh, cette guerre-là. C'était un missionnaire de la rédemption. J'ai failli fermer très vite la porte. Mais je me suis ravisée. Il a passé une heure et demie au salon et j'ai cru qu'il ne partirait jamais. Ça ne peut pas faire du bien quand on vous ferme la porte au nez.

Drabble's, en plus de fournir de l'essence de vanille, de citron et d'orange, de l'extrait de menthe poivrée et de framboise et de l'arôme d'érable, propose aussi un vaste choix de vaporisateurs – désodorisant aux pétales de la forêt, laque au brocart de soie, atomiseur de la croix rose pour les mycoses des pieds, pulvérisateur pour un souffle d'ange, aérosol au miel mille-fleurs pour la poubelle, et autres. Mac fait la tournée de Drabble's depuis sept ans. Il a commencé tout de suite après avoir cessé de vendre des encyclopédies.

— Il se débrouillait bien, avec les encyclopédies. Il n'a pas perdu son travail. C'est lui

qui est parti. Il s'en est voulu, après. Écoute, Mac, tu as eu raison. Il n'en a plus jamais reparlé depuis, mais je n'oublierai jamais la nuit où il m'a raconté ce qui s'était passé.

> Mac dans un appartement d'une pièce au-dessus d'une boutique, près des docks. Débitant son boniment. Vous aussi, vous pouvez aller à Londres en Angleterre, à Paris en France, ou dans les mers du Sud aux odeurs de frangipanier, grâce aux photos pittoresques et spectaculaires d'*Un jour autour du monde,* offert avec chaque contrat pour tous les volumes de l'encyclopédie que vous pouvez régler chaque semaine ou chaque mois. Et le type qui prenait le stylo pour signer était un retraité, un vieux bûcheron, qui voulait voir la photo de Piccadilly à Londres, où il était allé un jour de 1917 en permission loin des tranchées. Mac a brusquement attrapé le contrat et l'a déchiré. Il a dit au vieux type qu'il avait autant besoin d'une encyclopédie que d'une balle dans la tête et qu'il y avait une bibliothèque municipale à peine quelques rues plus loin. Le vieux type était furieux, se sentait floué. Au temps pour le geste. Mac est retourné au bureau et a donné sa démission.

— À ce moment précis, il a fallu que je tombe enceinte. Je n'aurais pas dû. C'était de

ma faute. Nous étions tous les deux un peu pompettes la nuit où c'est arrivé. Je croyais avoir mis le foutu machin, mais le lendemain matin je l'ai trouvé à côté du lit. Quand j'ai été certaine, Mac n'a pas dit un mot. Il est allé travailler chez Drabble's, le premier emploi qui s'est présenté. Est-ce à ce moment-là qu'il a commencé à se renfermer, à vivre dans son monde ? Si j'évoquais l'idée d'essayer autre chose, de chercher un autre travail, il se contentait de répondre *Je ne me plains pas, hein ?* Je ne pouvais pas décemment dire *Si,* mais quelque part je le pensais. Je n'arrêtais pas de répéter que j'étais désolée, ce qui devait être assez ennuyeux pour lui. J'*étais* désolée et, en même temps, je ne l'étais pas. Je ressens exactement la même chose maintenant. Comment pourrais-je regretter Duncan, qui ne ressemble à personne sur terre ? Quand Duncan est né, Mac est venu me voir et n'a pas demandé des nouvelles du bébé, il a juste dit *Tu vas bien ?* J'imagine que c'était terrible pour lui. C'*était* terrible. Mais c'était aussi son enfant. Rien à voir avec l'Immaculée Conception. Oh, il a pris ses responsabilités, Stacey. Qu'est-ce que tu veux de plus ? Au bout d'un moment, les affaires se sont mises à marcher dans le commerce des vaporisateurs et des essences, et Jen est née, désirée.

Stacey dans un autre hôpital. Mac lui tend deux douzaines de chrysanthèmes jaunes. *Hé, une fille, hein ? Bravo.* Stacey prend les fleurs, lui sourit, se rendant compte brusquement à quel point

il est tard, incapable de s'intéresser à ce qu'il dit ou à ce qu'il pense du nouveau bébé. Elles sont magnifiques, Mac, les fleurs. *Je suis content qu'elles te plaisent.* Oui, elles sont ravissantes… merci mille fois. *Je t'en prie.* Tout va bien. Certainement. Bien sûr. Elle tenait Jen dans ses bras et pensait à Duncan.

Bien après minuit, Mac rentre à la maison. Stacey se réveille et entend sa clé dans la serrure. Il monte lentement l'escalier, ses pas résonnent comme ceux de son père, comme les pas de Matthew, soixante-quatorze ans, sur les marches du perron le dimanche.

— Mac, pour l'amour du ciel, tu as quarante-trois ans.

Quand il allume la lumière de la chambre et s'encadre dans la porte, Stacey ne trouve pas qu'il ait tellement changé en seize ans. Il est toujours aussi mince et, bien que ses cheveux auburn aient foncé, il n'en a pas perdu. Il est toujours beau à ses yeux. Le plus grand changement se trouve dans les rides autour de ses yeux et sur son front.

— S'inquiète-t-il de la façon dont il va subvenir à nos besoins ? Si seulement je pouvais m'en aller et le laisser seul, le soulager de cette épée de Damoclès. Est-ce que c'est ce qu'il voudrait ? Ça ne sert à rien de dire qu'il nous a choisis, moi et les enfants. Il ne savait pas dans quoi il s'engageait, pas plus que moi. Mac… je vais t'expliquer. Je vais te raconter comment c'est pour moi. Ne pouvons-nous jamais rien nous dire pour

rattraper les mensonges, les banalités, la lassitude que nous n'imaginions même pas avant qu'ils s'installent de façon permanente dans nos artères ?

Salut. Tu es en retard, Mac.

Mon Dieu. Est-ce que c'est de ma faute ? J'ai dû terminer avant de reprendre la route.

Ce n'est pas ce que je voulais dire.

Ah bon, c'est ce que j'ai compris.

Je suis désolée. Je voulais juste dire que tu es en retard et que c'est dommage. Pour *toi,* pour l'amour du ciel, je veux dire.

D'accord, d'accord, ça n'a pas d'importance.

Ça n'a pas d'importance ! Que tu comprennes de travers tout ce que je dis.

Oh Stacey, je t'en prie. Je suis fatigué. Arrête d'exagérer.

D'accord, alors j'exagère. Je serais simplement contente si tu comprenais ce que je veux dire.

— Pourquoi est-ce que je fais ça ? Si je comprenais ce que tu veux dire, toi. Oh Mac. Parle. S'il te plaît.

Je suis désolé. Je suis idiot, d'accord ? Mais je suis crevé et je n'ai pas envie de commencer un de ces

Je suis désolée. Ce n'est pas ce que je voulais dire

Bon, bon. On oublie, hein ? On oublie et c'est tout. Ça suffit pour aujourd'hui.

— Et c'est vrai. C'est vrai. Alors oublions. Quand nous serons morts tous les deux, nous aurons oublié.

Mac se déshabille et se met au lit à côté d'elle.

Bon sang, qu'est-ce que je suis crevé.

Tu ferais mieux de dormir tout de suite, alors.

Il le faut.

Ne t'en fais pas, je sais.

Écoute, je suis désolé

Tu n'as pas à être désolé

Oui, mais tu as été seule toute la semaine

Ça va… j'ai l'habitude

Écoute, tu es sûre que tu t'en fiches ?

Je m'en fiche. Ce n'est pas ça. Écoute, ça va. Tout va bien, d'accord ?

Oui, sans doute. Bon sang, la circulation était terrible ce soir, en rentrant. Les enfants vont bien ?

Oui, tout va bien ici. Comment ça s'est passé cette fois-ci ?

Oh… ça aurait pu être pire.

Raconte.

Rien à raconter. Comme d'habitude.

Comment c'est d'habitude ?

Oh, je ne sais pas. La même merde. Écoute, tu es sûre que tu vas bien ?

Oui, je vais bien

Alors, bonne nuit.

Bonne nuit.

> Stacey Cameron, douze ans, passant une semaine chez une cousine éloignée qui habite dans une ferme à quatre-vingts kilomètres de Manawaka. Détestant chaque minute là-bas, se sentant étrangère et seule, effrayée par les vaches et les chiens qui ressemblent à des coyotes, écœurée par la nourriture différente, pommes de terre et tarte aux pommes au déjeuner, pensant à chez elle où elle n'a pas envie d'être non plus, aux silences de mort entre Niall Cameron et sa femme. Stacey écrivant sa lettre à ses parents. *Comment allez-vous ? Je vais bien.*

À côté d'elle, Mac gémit un peu dans son sommeil, se retourne et se tait. Stacey n'arrive pas à dormir.

— Il me fait suer à ronfler avec autant d'insouciance. J'ai envie de lui donner un bon coup de pied pour qu'il se réveille. Comme ça nous serons deux à souffrir. Bon d'accord, Dieu, ne me dis rien, laisse-moi deviner. Je suis une sale garce. Je le sais. Mais je te le demande, Seigneur, est-il juste que Mac récupère systématiquement son énergie physique et mentale en dormant pendant que je suis allongée là comme une fichue planche ?

Qu'est-ce que tu dis ? Tu insinues que si j'espère une justice, je suis une tête de linotte ? Il y a du vrai, Dieu. Il va falloir que j'y réfléchisse.

Un enfant pleure. Les pensées disparaissent. Stacey s'assoit dans son lit. Mac se réveille à moitié.

— Lequel ? Duncan.

Bon sang, qu'est-ce qui se passe encore, Stacey ?

Duncan. Je crois qu'il fait un cauchemar.

Laisse-le. Tu vas le pourrir, Stacey. La mère d'un garçon de son âge ne devrait pas se précipiter pour voir ce qui se passe chaque fois qu'il se réveille.

Les pleurs s'intensifient, discrets, étouffés, effrayés.

Je ne peux pas le laisser, Mac.

Alors, vas-y. Il va devenir un drôle de bonhomme.

Stacey sort du lit et s'engage dans le long couloir obscur, sans avoir besoin de lumière. Ses pieds nus connaissent la moindre bosse de la moquette. Les garçons ont toujours été comme ça. Ian faisait des cauchemars et maintenant, c'est au tour de Duncan.

— C'est vraiment ce que Mac ne supporte pas, la masculinité insuffisante de l'un de ses fils. Il se demande ce qui va se passer quand ils partiront de la maison, quel épanouissement anormal ? Cette idée le torture (ou du moins je le suppose), il s'en prend à eux et fait l'adjudant, pour les endurcir, ou c'est ce

qu'il croit. Quelquefois, je vois les choses comme lui et je me dis *Comment pourrais-je jamais rattraper ce que je leur ai fait ? Comment pourrais-je jamais en répondre et réparer ?* Et pourtant, je continue à aller les voir quand ils se réveillent et appellent. Comme si j'y étais contrainte. Je ne supporte pas l'idée que l'un d'eux soit tout seul, pris au piège d'un cauchemar. Puis je me dis qu'il pourrait leur arriver des tas de choses bien pires que d'être homos et que, quand ils seront partis vivre leur vie, d'une certaine manière ça me sera bien égal qui ils tiennent dans leurs bras, du moment qu'il y a quelqu'un et qu'ils auront pu se résoudre à appeler. Si Katie devenait lesbienne, est-ce que je dirais la même chose ? La question ne peut pas se poser pour Katie. Oh ? Nous y voilà, poupée – confusion, une fois de plus.

Duncan est à moitié réveillé. Il se frotte les yeux et essaie de revenir sur terre.

Maman ?

Tout va bien, mon chéri. Tu as juste fait un cauchemar.

Il y avait plein de pointes qui sortaient de mon lit.

Tout va bien – tu es réveillé maintenant.

C'était un rêve, hein, maman ?

Oui. Juste un rêve. Tu vas te rendormir maintenant ?

Je crois

Duncan se retourne et se rendort.

— Le piège l'a-t-il laissé s'échapper ? C'est moi qui l'ai fabriqué, non ? Avec ce que j'ai fait cet après-midi pour qu'ils arrêtent de faire du bruit.

Stacey l'embrasse sur le front, touche ses cheveux mouillés de sueur. Elle s'apprête à partir. Elle entend un frémissement dans l'autre lit, du côté opposé.

Maman ?

Ian ? Tu es réveillé ? C'est Duncan qui t'a réveillé ? Dommage.

Ce n'est pas grave. Bonne nuit.

Ian tend la main. Pour lui, c'est extraordinaire. Stacey la lui prend un bref instant, essaie de comprendre, puis remonte ses couvertures.

Bonne nuit, mon chéri. Dors bien.

Bonne nuit, maman.

— Est-ce qu'il m'a pardonné ? Ou a-t-il seulement besoin que je le rassure, à n'importe quel prix ?

Quand elle revient dans la chambre, Mac est assis et fume.

Si tu veux que ton fils devienne homo, Stacey, tu fais ce qu'il faut.

Je ne crois pas.

Moi, je sais.

Ta mère ne se levait jamais la nuit quand tu faisais un cauchemar ?

Je ne me souviens pas d'avoir fait de cauchemars.

Je n'y crois pas. Tu as oublié.

Je n'ai pas l'habitude d'oublier. Duncan cessera vite de faire des cauchemars s'il s'aperçoit que tu n'arrives pas au galop à chaque fois.

Il ne le fait pas exprès. Il avait peur.

Sans blague. Il s'est calmé très vite quand tu es entrée dans sa chambre.

Mac… ne te fâche pas

Je ne me fâche pas

Si

Stacey, je ne me fâche pas. J'essaie simplement de te montrer que tu dorlotes ce garçon et que ça ne lui fait pas de bien. Tu ne comprends même pas ça ?

— Même pas ça. Parmi d'autres incompréhensions ? Non, je ne comprends même pas ça. Mais, s'il a raison, qu'est-ce que je deviens ? Une démolisseuse d'enfants. Et puis, sa colère qu'il ne reconnaît pas. Les enfants subissent la mienne, de toute façon. *Maman, ne te fâche pas*. Je ne me fâche pas, leur dis-je. Ces mots prononcés avec un désir de mort.

Je ne veux pas le dorloter. Je vais essayer de ne pas le faire. Franchement, Mac, je vais essayer.

Très bien, il ne faut pas, chérie. Pour son bien.

Je vais essayer. Je te le promets.

— Je vais essayer. Je ferais n'importe quoi. Je me mettrais en quatre. Je danserais sur une tête d'épingle. J'iodlerais du haut du cornouiller le plus proche. Je promettrais n'importe quoi pour avoir la paix. Et ensuite, je me maudirais de l'avoir fait, et je te maudirais aussi. Oh, Mac.

Franchement, Stacey, c'est seulement parce que je

Oui, je sais.

Elle retourne se coucher. Et puis Mac n'est plus trop fatigué, juste au moment où elle l'est. Il l'attire entre ses jambes et elle le touche pour le séduire afin qu'il ne s'aperçoive pas de sa fatigue. Une fois en elle, il pose les mains sur son cou, comme il le fait parfois de façon imprévisible. Il appuie fort sur sa clavicule.

Mac s'il te plaît

Ça ne te fait pas mal pas beaucoup ce n'est rien. Dis que ça ne te fait pas mal.

Ça fait mal.

Ce n'est pas vrai. Pas même un peu. Dis que ça ne fait pas mal.

Ça ne fait pas mal.

Il jouit et s'endort. Les lisières de la journée se confondent à présent dans la tête de Stacey.

— Dieu, Seigneur, est-ce que je sais pourquoi ? D'accord, j'ai fait vieillir cet homme. Je lui ai imposé mes enfants. Je n'arrête pas de

lui parler et il en a marre. Il trouve une issue là où je ne peux pas le suivre et ne le comprends pas. Trop de gens sont impliqués dans cette situation, Seigneur, le sais-tu ? Tu ne sais pas. Bon, Stacey, pour l'amour du ciel, il faut que tu dormes. Demain, tout paraîtra plus rose. Ou au moins différent. Optimiste.

La colline brûle. Qui a jeté une cigarette allumée ? Elle ? Les arbres à feuilles persistantes s'embrasent avec une terrible facilité. En cas de feu de forêt, tous les hommes des environs doivent aller le combattre. C'est la loi de la région. Tout le monde doit obéir à la loi de la région. Mais seuls les hommes sont forcés d'y aller. Les enfants n'ont rien à faire là-bas. Ne savent-ils pas qu'ils ne sont pas censés être là ? Il n'y a qu'une façon d'arriver jusqu'à eux. Un arbre noir abattu au-dessus du trou. Un pont suspendu au-dessus du canyon aux rochers déchiquetés. Un pont d'arbre. Le ravin est si profond que personne n'a jamais osé regarder en bas. Tout ira bien si seulement elle ne regarde pas en bas. Allez, Stacey, ce n'est pas loin. Les mains. Elle tient les mains de l'un d'eux. Lequel ? Elle ne sera pas autorisée à revenir. Elle ne peut emmener que celui-ci, loin de la fumée qui crépite, vers le monde vert. Elle ne doit pas regarder lequel c'est. Elle ne doit jamais, jamais plus, regarder lequel c'est. Elle ne doit jamais savoir qui est resté derrière. Elle doit savoir. Non. Ne pas avoir été mis au monde. Ne pas être né signifierait ne pas devoir mourir. Mais ce serait inutile. La philosophie, ma chère, est inutile en certaines circonstances. Leurs voix ? Oh oui… impossible de les confondre. Elle les

reconnaîtrait n'importe où. Il faut qu'elle compte les voix. Mais elle ne doit pas le faire. Ils savent qu'elle peut entendre leurs voix. Ils ne savent pas pourquoi elle ne peut pas venir à eux. Peut-elle expliquer, pendant qu'il reste encore un moment ? Pas le temps

DR R R R RING

— Où est ce foutu réveil ? Oh ici. Ta gueule, toi. C'est mieux. Merde, c'est encore une fois le matin.

2

La maison des MacAindra sur Bluejay Crescent n'est pas très chic, mais elle n'est pas non plus délabrée. Mac et Stacey vivent depuis douze ans dans cette grande construction carrée à haut pignon couverte d'un toit de bardeaux gris, aux murs en planches de cèdre peints en vert sapin et précédée d'une véranda couverte juste un peu affaissée. Stacey y est attachée, en partie parce qu'elle a peur des maisons neuves et en partie parce que son sang et sa peau lui paraissent liés à celle-ci.

— Mac la déteste un peu plus tous les ans parce qu'elle est tellement démodée et lui fait du tort, c'est du moins ce qu'il croit. Ou ce que je crois qu'il croit. Un de ces jours, il va réussir à faire un échange et nous déménagerons dans une maison coûteuse à deux niveaux dans l'ouest avec des meubles en teck lisse qui me donneront l'impression de ne même pas être à la hauteur de ma table basse.

Jen bricole sur les planches de la véranda. L'après-midi a cette chaleur moite et fiévreuse du début de l'été et Stacey se balance dans le hamac à rayures marron et blanches bordé de pompons que Mac appelle l'Anachronisme. Elle étudie la porte d'entrée couleur lilas.

— J'ai vraiment été idiote. « Soyez un peu excentrique. » Dix façons d'être original, disait l'article. La porte couleur lilas en était

une. Et me voilà partie pour la quincaillerie la plus proche dans le but d'affirmer ma personnalité unique grâce à la même peinture que deux millions d'autres crétins. Attirée dans la stupidité. J'ai la tête remplie de bêtises. Au dîner, Ian a dit *La part de gâteau de Duncan est mille fois plus grosse que la mienne, ce n'est pas juste,* et j'ai hurlé qu'ils devaient cesser de m'ennuyer avec des bêtises. Quand ils sont à l'école, est-ce que je m'installe avec les pièces de Sophocle ? Non. Je pense à la couleur de ma porte d'entrée. Je suis injuste envers moi-même. J'ai suivi ce cours, l'hiver dernier, « La tragédie grecque ancienne ». Oui, je l'ai bien suivi.

> Jeune universitaire sacrifiant généreusement ses jeudis soirs pour faire cours aux adultes. *Madame MacAindra, je crois que vous n'avez pas tout à fait saisi le personnage de Clytemnestre.* Pourquoi ? Le roi a sacrifié leur plus jeune fille pour gagner la guerre… qu'est-ce que la reine est censée faire ? Crier de joie ? *Ce n'est pas tout à fait le thème que nous étudions, n'est-ce pas ? Elle a tué son mari, madame MacAindra.* (Oh Seigneur, vous croyez que je ne le sais pas ? La pauvre garce.) Oui, bon, vous savez certainement mieux que moi, docteur Thorne. Désolée. *Oh, c'est très bien… j'essaie toujours d'encourager les gens à s'exprimer.*

— Jeune con. Et si quelqu'un essayait de tuer l'une de ses filles ? Mais bon, il avait son doctorat. Qu'est-ce que j'ai, moi ? Je suis allée jusqu'en première. C'est de ma faute. J'étais pressée d'être indépendante et de quitter Manawaka. Ces fichus trains de marchandises… je les entends encore, la façon dont ils gémissaient la nuit en passant au loin dans la prairie, toutes les nuits étouffantes de l'été, quand l'air chaud sentait le lilas, et l'hiver, quand le silence était hérissé par le froid et que le moindre bruit semblait sur le point de le briser comme une mince couche de glace, et tous les trains répétaient *Va-t'en, quelque part, simplement pour qu'il se passe quelque chose, lève-toi et quitte cette ville.* C'est ce que j'ai fait. Cours de gestion à Winnipeg et ensuite économie du moindre sou pour venir ici. Et regardez-moi. Éducation autodidacte, mais loufoque. Pas étonnant que j'ennuie Mac. Est-ce que je l'ennuie ? Qu'est-ce que j'en sais ? Le moindre effort pour parler semble trop dur pour lui ces temps-ci, trop fatigant. Qu'est-ce qu'il veut ? Je ne suis pas tout à fait une andouille. Il ne serait pas mieux loti avec quelqu'un comme Tess Fogler, même si elle est superbe. Ou peut-être que si ? Elle a fait faire une plaque pour leur maison – *Trois Cinq Sept* en chiffres tarabiscotés et un geai bleu perché sur un croissant de lune. *Tu comprends, Stacey ? Geai bleu. Croissant. Bluejay Crescent. Mignon, hein ?* Et j'ai répondu, *Oh oui, c'est vraiment mignon, Tess.* Ces mensonges causeront ma perte tôt ou tard, si ce n'est pas déjà fait. Ce qui se passe à l'intérieur ne ressemble jamais

à ce qui se passe à l'extérieur. C'est une maladie que j'ai ramassée quelque part.

Tout dérive. Tout tourbillonne lentement, la philosophie emmêlée aux listes de courses, les angoisses réelles-irréelles comme les épines d'une rose prêtes à déchirer la chair incertaine, les pensées insignifiantes flottant comme du plancton, particules vertes et orange, algues – nombreuses, violet foncé, qui lui font signe, requins aux ailerons comme des sabres, elle-même maintenue sous l'eau par ses cheveux, piégés autour de chaînes d'ancre auburn et rouillées.

Hé ! Tu dors ?

La voix de Mac. Stacey sort d'un bond du hamac, tout ébouriffée dans son bermuda rose, et cherche Jen des yeux. Quelle négligence. Dormir pendant le service. Jen joue tranquillement par terre avec sa dînette bleue. Soulagement.

Mon Dieu, que fais-tu à la maison au milieu de la journée, Mac ?

Mac ne répond pas tout de suite. Il reste debout, l'air content, les rides autour de ses yeux un peu détendues. Puis il montre une Buick neuve bleue garée devant la maison.

J'ai un nouveau travail.

— Un nouveau travail. Il a un nouveau travail. Et tout à coup je suis envahie par un sentiment bizarre. Comme si je pardonnais, après tout.

Oh chéri c'est merveilleux. C'est formidable. Tu vas faire quoi ?

Plus de porte-à-porte. Prendre des commandes dans les pharmacies, surtout.

Pour *qui* ?

Richalife. Je suppose que tu en as entendu parler.

— Et comment. Publicités pleine page dans les journaux. *Richalife – Pas seulement des vitamines – Un nouveau concept – Une nouvelle façon de vivre.* Avec des témoignages. *L'esprit et le corps transformés. La richesse est une qualité de vie.* Publicités chantées sur les radios locales, roucoulades de blonde angélique. Réunions. Jingles tombant comme la douche d'étoiles dorées d'un feu d'artifice. Oh Jésus qui aime mon âme !

Ça alors, Mac, c'est… eh bien, c'est fantastique.

Qu'est-ce qu'il y a ? Ça ne te plaît pas ?

Bien sûr que si. Naturellement. Je te l'ai dit, non ? C'est merveilleux.

Bon, j'espère *bien* que tu le penses. Sachant que c'est la meilleure opportunité que j'ai eue depuis

Ça me plaît. Je trouve que c'est fantastique. Je suis vraiment ravie, Mac. Raconte-moi.

Il faut foncer, c'est tout. Pas question de refuser de dépenser trois sous pour gagner un quart de million. Société nationale, siège social dans l'est, mais ils nomment des directeurs dans les secteurs et ils les laissent décider de la façon d'organiser les campagnes régionales. Thor Thorlakson – c'est le

directeur régional – eh bien, c'est un jeune type, mais exceptionnel. Vraiment exceptionnel. Si tu cherches un jeune type qui soit bon, tu l'as trouvé… tu vois. Thor a tout pour lui. C'est un sacré type. Il va falloir que tu le rencontres bientôt.

Je serai ravie.

— Oui, je n'attends que ça. Docteur Spender, je viens vous voir pour quarante millions de tranquillisants.

Il veut rencontrer toutes les épouses. Il aime comprendre l'atmosphère dans laquelle on vit.

— Oh, vraiment ? J'arriverai en longs collants noirs, avec une perruque verte et un boa de plumes, et je débiterai des obscénités.

En quoi ça le regarde, Mac ? Je veux dire

Tout ça influence la façon dont un type fait son boulot. Tu comprends ça, hein ?

Oh bien sûr. Je pense. La Buick est superbe, Mac.

Oui et quand je pense que Drabble's ne fournissait même pas la voiture. Je ne vais pas vendre la vieille Chevrolet, Stacey. Tu as besoin d'une voiture.

Moi ? Oh Mac… vraiment ?

Bien sûr. Tu es contente ?

Et comment !

Stacey l'embrasse et il la serre à l'improviste contre lui un instant. Elle le sent frémir – pas de désir, autre chose.

— Mac, que se passe-t-il ? Es-tu inquiet de commencer un nouveau travail ? Tu n'as que quarante-trois ans, pour l'amour du ciel. Ou quoi d'autre ? Pourquoi ne le dis-tu pas ?

Mac… tu es content, n'est-ce pas ?

Sacrément content. Pourquoi poses-tu cette question ? Ça ne se voit pas ?

Si, bien sûr. Le… produit… il est bon, à ton avis ?

Qu'est-ce que tu veux dire ? Bien sûr qu'il est bon. Écoute, je vais ramener la Chevrolet ce soir, hein ?

Oh, Mac, merci mille fois. Elle va me sauver la vie ça va être absolument formidable pour faire les courses pour emmener les enfants à la plage pour des centaines de

C'est bon. Je suis heureux que tu sois contente.

Stacey comprend alors pourquoi il a l'air différent et pourquoi la question la travaillait à la limite de sa conscience. Il est allé chez le coiffeur. Ses cheveux auburn ressemblent à une brosse douce. Coupe en brosse, mode de ses années d'étudiant. Il s'aperçoit qu'elle regarde, lève une main et touche sa tête.

Tu trouves que c'est bien ?

Je me *demandais* pourquoi tu avais l'air différent. Ça te va très bien. Vraiment très bien.

— Combien de fois m'a-t-il protégée de la vision de moi telle que je suis ? *Mais oui, Stacey, cette robe te va vraiment très bien,*

a-t-il dit le mois dernier quand j'ai acheté la robe vert et or. Je me suis rendu compte plus tard que c'était une robe pour Katie, mais pas de la bonne taille. Mac, tu n'as que quarante-trois ans. La dernière fois que ça m'a traversé l'esprit, je te trouvais relativement jeune. Maintenant, je te trouve relativement pas jeune.

Le soir où Mac et Stacey vont voir Thorlakson, ils sont tous les deux crispés. Stacey se bat avec ses cheveux dans la chambre, tandis que Mac ne cesse de s'éclaircir la voix.

Hum hum hum hum

— Arrête, Mac, pour l'amour du ciel, arrête. C'est de pire en pire et cette toux affreuse après t'être éclairci la voix – *Wouf ! Wouf !* L'aurore aux doigts de rose dans cette maison a l'air de jouer du bongo. Mais il continue à fumer cigarette sur cigarette et devient fou furieux si je dis quoi que ce soit. Ça m'inquiète, mais ça me révolte aussi, de l'entendre remonter des cochonneries du fond de ses entrailles. Ça le dégoûte de me voir m'arracher des poignées de sourcils sans même m'en rendre compte. Personne ne devrait avoir de manies répugnantes. Tout le monde devrait être physiquement parfait. J'ai davantage besoin d'être impeccable à mesure que les années passent, mais je le suis de moins en moins.

Est-ce que je suis habillée comme il faut, Mac ?

Stacey porte sa robe fourreau noire, censée être amincissante. Elle tire sur la taille, essaie de faire disparaître les plis du tissu,

mais ses hanches ne sont pas d'accord. Mac contemple sa montre et ne regarde pas dans sa direction.

Très bien très bien tu es très bien. Tu n'es pas *encore* prête ?

Tout de suite. Allons-y. *Katie !* Pas plus tard que dix heures pour toi et n'oublie pas de mettre Jen sur le pot avant d'aller te coucher, hein ? Ian, Duncan, vous allez vous coucher quand Katie vous le demande, vous entendez ? Et pas de bagarre.

Un chœur de *Oui, oui, d'accord* sort de divers coins de la maison.

Bon sang, Stacey, ils se *débrouillent*. Tu ne peux pas les laisser tranquilles ?

Excuse-moi excuse-moi excuse-moi

— Il a raison. Je m'en fais trop. Genre mère poule. Tout ça, ce sont des bêtises. Absolument pas nécessaires. Encore un tic nerveux. Comment me débarrasser de ces habitudes que j'ai acquises petit à petit au point que je ne m'en aperçois pas jusqu'à ce que je me rende compte qu'elles tapent sur les nerfs de Mac ?

> Les maisons étaient rares à Timber Lake, il y a seize ans. Fourrés de mûres et de ronces. Épinettes immobiles et sombres sous le soleil, et l'eau si limpide qu'on voyait les vairons gris-doré frétiller. Tu sais, Mac ? *Quoi ?* J'aime tout chez toi. *C'est bien, ma chérie. Moi aussi, j'aime tout chez toi.*

— Pourquoi ai-je l'impression que pleurer est névrotique ? Pourquoi ne gémirais-je pas comme les veuves d'Assur si j'en ai envie ? Il y a de quoi. Allons, allons, Stacey. Comporte-toi comme une femme de ton âge. C'est exactement ce que je fais, Dieu, si tu veux vraiment le savoir. Trop de bagage mental. Bien trop, en fait. Bien bien plus que je ne le voudrais. Des choses qui n'arrêtent pas de sortir des valises, de me prendre au dépourvu, de me dérouter alors que je me tiens sur le quai.

Quoi que tu fasses, Stacey, je t'en prie, ne t'embarque pas dans une discussion, d'accord ?

D'accord d'accord tu crois que tu as besoin de me le dire ?

Je pense seulement à la fois où tu as dit à Crimpton que tu allais rejoindre les missionnaires de la rédemption, c'est tout.

Eh bien, j'y *réfléchissais,* Mac. Je pensais à la sérénité. J'avais envie d'essayer. Mais je n'ai pas pu. C'est peut-être de penser à ton père qui m'a empêchée d'aller ne serait-ce qu'à une réunion. Tu comprends, du fait qu'il a été pasteur de l'Église unitarienne et tout. Je me suis dit qu'il aurait une attaque.

Il n'aurait pas été le seul. Viens, nous sommes arrivés.

L'appartement de Thor se trouve dans une des tours près de la baie. Il y a une glace dans l'ascenseur et Stacey occupe le temps de la montée à se tapoter les cheveux d'un air affolé. Ils s'engagent dans un couloir

revêtu d'une épaisse moquette, actionnent une sonnette discrète et la porte s'ouvre sur une silhouette massive.

Bon*jour*. Ravi de vous voir, Mac. Et voici

Thor se tourne vers Stacey, la regarde, la jauge, fronce à peine les sourcils, puis lui adresse un sourire de biais impossible à interpréter. Mac entre.

Thor, je vous présente ma femme, Stacey.

Le sourire de Thor s'élargit et se détend, vrai, sincère.

Eh bien, *salut,* Stacey. J'étais très impatient de vous rencontrer.

Bredouillis bredouillis moi aussi

Allons, entrez.

Thor Thorlakson n'est pas vraiment plus grand que Mac, mais il veille à se tenir droit comme s'il s'entraînait tous les matins devant son miroir. Son costume d'un bleu-gris coûteux donne l'impression d'un uniforme lumineux, celui d'un portier du paradis ou peut-être d'un massier derrière le trône céleste. Ses traits ont à l'évidence été sculptés par un expert et ses cheveux sont argentés. Au-dessus de la mâchoire proéminente et du visage jeune, les cheveux argentés s'épanouissent, crinière léonine qu'il rejette impérieusement en arrière tandis qu'ils avancent dans un couloir glissant.

— Qu'est-ce que tu en penses ? Comment est-il parvenu à cette splendeur ? Pas d'eau oxygénée dans son lavabo, c'est certain. Pas de fichue coupe en brosse non plus. Il a un

air vaguement familier. J'ai dû le voir dans un magazine ou dans un journal. Ce serait drôle s'il avait été mannequin. Il a l'air de sortir tout droit de *Venusian Warlock,* ce film de science-fiction sur lequel je me suis précipitée un jour que j'en avais vraiment par-dessus la tête. Je croyais que *warlock*[1] signifiait à peu près *deadlock*[2], mais non, et en voyant le film je me suis dit oh là là les choses vont bien mal pour que j'en apprenne le sens grâce à une nullité comme celle-ci. Thor est le sorcier.

Thor fait signe à Stacey de s'asseoir dans un fauteuil de tissu bleu roi en forme de tente renversée. Elle s'y enfonce, intimidée. Par terre, un tapis noir et blanc en fourrure semble fait de peaux de singes mort-nés et donne un peu le frisson. Le plateau de la table basse est en marbre veiné de gris. Des rideaux blancs volumineux font penser au beau linge épais de la Rome antique. Aux murs, deux tableaux abstraits dans des tons choisis d'orange, noir et blanc. Sur un buffet, un vase orange vif en verre fin qui ressemble à un triangle tordu. La pièce est à la fois ascétique et voluptueuse. Thor regarde sereinement Stacey et attend les remarques admiratives qu'elle ne parvient pas à prononcer.

— Allez, Stacey. Éloges spontanés. Peux pas. Cette pièce me donne la chair de poule. Bon, aborde le sujet sans en avoir l'air et peut-être que tu trouveras l'inspiration.

---

1. *Warlock* : sorcier. *(N.d.t.)*
2. *Deadlock* : impasse. *(N.d.t.)*

Vous… euh… vivez ici depuis longtemps, Thor ?

Le sourire de Thor rétrécit imperceptiblement.

Oh là là, oui. Oui, vraiment. Je suis pratiquement né dans cette ville. Une vraie rampe de lancement. La ville la plus belle *et* la plus dynamique du monde, vous ne trouvez pas ?

Des picotements d'électricité parcourent la colonne vertébrale de Stacey. Elle répond précipitamment, n'osant pas prendre le temps de réfléchir.

Je ne peux pas dire. Je ne connais pas beaucoup de villes, pour être franche. Seulement Winnipeg et celle-ci. Et ma ville natale, bien sûr, mais on ne peut pas vraiment considérer Manawaka comme une ville.

Elle regrette immédiatement ses mots, fait monter un petit rire de ses entrailles qui lui semblent en plomb et regarde Mac, renfrogné comme elle s'y attendait. Thor l'observe comme une curiosité. Puis son sourire triple de largeur et devient apparemment chaleureux.

Eh bien, ça fait plaisir à entendre. Personnellement, j'ai toujours aimé les gens qui viennent des petites villes. Ils ont quelque chose de particulier. Une sorte de gentillesse, je dirais. Quelques-uns de nos meilleurs représentants viennent de la prairie. Ils aiment tous être mutés ici.

— Merci. Maintenant j'ai l'impression d'avoir du chiendent à la place des poils pubiens et des épis de blé à la place des

sourcils. J'ai envie de lui taper dessus à cause de ce qu'il a dit sur la prairie, ce salaud narquois. Ne râle pas, Stacey, tu l'as voulu.

Oh, vraiment ? C'est… gentil. En vous demandant si vous viviez ici depuis longtemps, je voulais en fait parler de l'appartement. Il est… enfin, il est… enfin, il est vraiment *splendide*

Pas mal, hein ? Il me convient, en tout cas. Avez-vous remarqué la vue ? Elle est époustouflante.

— Je n'en doute pas. Ce type apprend par cœur les brochures touristiques.

Oh oui. Tout à fait. Vraiment époustouflante.

Thor se dirige vers un placard dissimulé dans un mur derrière un des tableaux.

Puis-je vous servir quelque chose à boire, Stacey ?

Oui, merci.

— Trois doubles whiskys de préférence.

Du xérès, ça vous va ?

Oh oui parfait merci

Le verre rempli d'un liquide marron clair est si petit que Stacey le voit à peine quand il est niché dans le poing puissant et élégant de Thor. Mac accepte un petit whisky-soda. Thor se verse un jéroboam de jus de tomate.

J'ai arrêté de boire ha ha. Je n'ai jamais été gros buveur mais j'aimais bien me servir un martini avant le souper. C'était à l'époque

A.R. – Avant Richalife. Pareil pour la caféine et la nicotine – on peut dire que je me suis libéré de ces entraves. Oui, on peut vraiment dire les choses comme ça – je me suis libéré de ces entraves. À une époque, j'avais du mal à affronter une nouvelle journée sans trois tasses de café et autant de cigarettes. Puis j'ai commencé à prendre Richalife. Je crois que nous devons tous garder à l'esprit que nous ne vendons pas seulement des vitamines – nous nous vendons nous-mêmes. Je veux dire ha ha ça paraît un peu ambigu mais je voulais dire que nous servons d'exemples vivants. Sur quel programme avez-vous mis votre famille, Mac ?

Eh bien je n'ai pas encore eu vraiment le temps de mettre les choses au point pour chacun, mais j'ai l'intention de faire commencer tout le monde au début de la semaine.

— Tu crois ça, hein ? Plutôt mourir.

Mac, tu ne m'as pas dit

Stacey ferme la bouche d'un coup à l'instant où son cerveau reçoit le signal que lui envoient les yeux furieux de Mac. Il poursuit sans marquer de temps d'arrêt.

Moi-même je prends 35-ADDB, Thor.

— Encore une découverte. Qu'est-ce qu'il a fichu ? Il s'est enfilé des pilules en secret dans la salle de bains ? Voilà, il ne veut pas me regarder.

Oh oui… voyons… 35-ADDB… de trente-cinq à quarante ans, taille moyenne à grande, tempérament égal à moyennement calme, légère tendance à l'anxiété. C'est cela ?

C'est cela. Vous les connaissez tous par cœur, Thor ?

La plupart. Je n'aurais pas pu, à une époque, bien sûr, mais je m'aperçois qu'auparavant le potentiel de ma mémoire était à peine exploité. En ce qui concerne ma vivacité d'esprit, la transformation a été réellement satisfaisante. J'ai toujours eu une bonne mémoire, remarquez, mais pas au point de la qualifier d'excellente. À présent, je crois que je peux dire en toute honnêteté qu'elle a atteint l'excellence. Avez-vous remarqué des changements chez vous, Mac ?

Je dors mieux je crois

— Il *dort* mieux ? Mieux que quoi ? Mac qui n'est jamais resté allongé sans dormir une seule nuit de sa vie, d'après ce que je sais ? A-t-il souffert d'insomnies dans des motels perdus sans que je le sache ? À compter les cafards avançant en procession sur le sol ou les motifs de pétunias défilant sur le papier peint ?

C'est formidable. Les changements en profondeur prennent un peu plus de temps, vous savez. Même Richalife ne peut pas atteindre instantanément les cellules tout au fond du cerveau. Moi, je prends 25-Triple A, c'est de vingt-cinq à trente ans, grande taille, tempérament extraverti, légère tendance à une dépression changeante. Je me souviens que quand j'ai commencé, il y a à peine plus d'un an, il a fallu… oh, je dirais environ trois ou quatre semaines, approximativement, avant que les changements en profondeur se mettent bien en place. Cette impression

d'être légèrement déprimé que je ressentais souvent… elle a été soulagée presque tout de suite, véritablement soulagée, mais il a fallu un mois, plus ou moins, avant qu'elle disparaisse complètement. Vous fumez moins ?

Mac, qui cherchait une cigarette dans sa poche, retire la main.

Un peu

Bon, je suis certain que vous allez réduire considérablement. Vous me direz ce qui se passe côté caféine aussi, d'accord ?

Oh certainement bien sûr

Stacey se penche en avant autant que le fauteuil le permet.

Comment savez-vous qui doit prendre euh quels cachets ?

Mac la fixe avec les yeux d'une idole de pierre.

Je te l'ai expliqué, ma chérie. *Tu* te souviens. Grâce au questionnaire Richalife.

— Me l'a-t-il expliqué ? Il a pas mal jasé hier soir et pendant ce temps je me demandais pourquoi Duncan n'arrêtait pas d'avoir de très mauvaises notes en arithmétique. Je veux toujours qu'il parle et quand il le fait, je suis ailleurs. Triste manquement à mes devoirs. Et merde, je ne suis pas persuadée qu'il me l'a expliqué.

Oh bien sûr. Oui. Je m'en souviens maintenant. Ça m'est sorti de l'esprit une seconde.

Thor sourit de nouveau et se lève. Debout à côté d'une cheminée de marbre veiné de

gris, il paraît presque aussi remarquable qu'il en a sans doute l'intention.

Il est temps que votre programme soit établi, Stacey. Je parie que vous faites des listes pour ne rien oublier… allons, dites-moi, je me trompe ?

Stacey approuve en silence. La voix de Thor poursuit, lente et rêveuse, intime.

Pensez au moment où vous pourrez jeter vos listes. Ce sera un jour à marquer d'une pierre blanche. Sans parler de l'énergie. Êtes-vous satisfaite de votre niveau d'énergie actuel ?

Eh bien

Les mères le sont rarement, je le sais. Les enfants exigent beaucoup de vous, n'est-ce pas ? Je sais. Je parie que certains jours vous êtes crevée, épuisée, non ? Ce n'est certainement pas une sensation agréable. Je n'ai pas d'expérience personnelle là-dessus – je n'ai jamais été mère ha ha – mais je peux sûrement compatir.

— Ben voyons, mon lascar, nous y voilà. Si Mac rentrait un soir à la maison et disait *Ma chérie, je parie que tu es crevée,* je tomberais dans ses bras. Eh bien non. Je ne marche pas. Pas question !

Thor regarde Stacey et elle regarde droit dans ses yeux bleus, bleus comme le sulfate de cuivre qu'on mettait dans l'eau du rivage de Diamond Lake pour la débarrasser des escargots qui provoquaient des démangeaisons. Des yeux bleus immobiles sans éclat ni

reflet, sans possibilité de les sonder. Puis il les détourne vers le couloir.

Bon, j'ai été enchanté de discuter avec vous. Je ne veux pas vous mettre dehors, mes amis, mais Mickey Jameson vient me voir avec sa femme dans quelques minutes, et après eux Stewart Essex avec sa fiancée. Je trouve que c'est toujours plus intime de parler aux gens en tête à tête. Bien sûr, j'aime aussi les réceptions. Il va falloir que nous organisions bientôt une soirée avec les gens du bureau. Une petite fête. Parce que j'ai l'impression que nous allons avancer ensemble. Je crois que le siège social va se réveiller et prendre conscience du fait que dans cette région nous *bougeons,* et pas comme des tortues. Ai-je raison ?

Et comment

Au revoir au revoir

Je suis très content d'avoir fait votre connaissance

Merci infiniment

C'était un plaisir

Bla bla bla

Clic.

La Buick file avec légèreté sur le pont. Stacey se retourne et voit les lumières de la ville, les néons qui s'éloignent, touches de couleurs vives, rouge déchiqueté, bleu comme le cœur d'une flamme. Elle baisse la vitre de son côté et sent l'odeur de la mer, la chaleur du sel et des algues en décomposition, comme la présence d'une créature

primitive, puante et turbulente qui ne s'est pas encore aperçue qu'elle est morte.

Qu'est-ce que c'était que cette histoire de questionnaire, Mac ?

Juste quelques réponses à des questions. Rien de plus.

Quel genre de questions ?

Oh – sur ta personnalité, sur ce qui te tracasse, ce genre de trucs.

Je ne veux pas.

Ne sois pas ridicule, Stacey. Bien sûr que tu le feras.

On verra.

Oh, bon sang, Stacey, pourquoi faut-il toujours que tu compliques tout ?

Je ne le fais pas exprès

Eh bien tu le *fais* pourtant

Je suis désolée. *Vraiment.* Je suis désolée. Et les enfants ?

Je peux répondre pour eux. C'est permis.

Mac

Qu'est-ce qu'il y a encore

Qu'est-ce que tu penses, je veux dire, au fond de toi ?

Qu'est-ce que tu veux dire qu'est-ce que je pense au fond de moi ?

Simplement qu'est-ce que tu *penses* ?

Qu'est-ce que tu veux dire qu'est-ce que je pense ? De quoi tu parles ?

Eh bien, je veux dire

Enfin, qu'est-ce que tu veux *dire,* Stacey ?

J'imagine que le produit est bon, non ?

Je te l'ai dit.

Et qu'est-ce que… je veux dire, qu'est-ce que tu penses de Thor ?

Je pense que c'est un type plein d'énergie.

Je pense que c'est Méphistophélès avec des ailes de chauve-souris.

Tu es folle.

Est-ce que tu es franc avec moi, Mac ?

Pour l'amour du ciel. De *quoi* parles-tu ?

Pourquoi ne dis-tu pas ce que tu penses, pour une fois ? Pourquoi ? Écoute, je *sais*

Ah oui, hein ? Tu crois vraiment que tu sais ?

Stacey le regarde, regarde son visage dans le clair-obscur de la voiture, son visage amer et réel.

> Les pompes funèbres Cameron dans la ville de la prairie et Stacey, dix-sept ans, rentrant tard d'un bal, passant derrière la haie de caraganas pour éviter de rencontrer sa mère, descendue de l'appartement en robe de chambre, qui essaie d'ouvrir la porte extérieure verrouillée de la morgue. *Niall… arrête de boire et monte. Je sais ce que tu fais là-dedans. Je te connais.* Et la voix basse,

douce et terrifiante répondant *Ah oui ? Tu crois vraiment que tu sais ?*

Non, je ne sais pas, Mac. D'accord, je ne sais pas. C'est bizarre, non ? Je croyais que ça ne pouvait pas m'arriver.

Qu'est-ce que tu racontes ? Qu'est-ce qui ne pouvait pas arriver ?

Les silences

Oh, mon Dieu. Dans quelles salades sommes-nous embarqués maintenant ?

Rien. Écoute… rien. C'est bon. Tout va bien. Je ferai le questionnaire.

— Ça me revient. La parade de pilules qui défile dans la bouche de Mac est pour les trente-cinq à quarante ans. De combien d'années s'est-il rajeuni pour Thor ? En tout cas, quel que soit le jeu, c'est une forme de solitaire pour Mac. Il l'a décidé.

Stacey, écoute… je ne veux pas me montrer déraisonnable, mais

Oui, je sais. C'est bon. J'aimerais en savoir plus.

Sur quoi ?

Je ne sais pas.

Six heures, le souper est prêt, les enfants grognent à cause de leur ventre vide, et aucun signe de Mac. Stacey se verse une grande rasade de gin-tonic et lève son verre.

— Au dieu du Tonnerre. Il a raison. Si je passais ma vie à me gaver de vitamines et de jus de tomate au lieu de gin, de café et de cigarettes, je serais peut-être quelqu'un de meilleur. Je serais mince, calme, de bonne humeur, efficace, sexy et avisée.

Belle aussi. Belle et intelligente.

Qu'est-ce que tu dis, maman ?

Katie est entrée discrètement par la porte de la cuisine.

Rien. Je parle toute seule, sans doute.

À quelle heure on mange ? Marnie et moi, nous allons au cinéma.

Ah bon ? À côté, tu veux dire ? Voir quoi ?

Juste un film expérimental.

Lequel ?

Oh, tu sais. *Trottoir psychédélique*.

Tu ne peux pas. Il est classé X.

Katie, toute mince, s'installe langoureusement sur une chaise de la cuisine. Elle porte une robe turquoise et des boucles d'oreilles en plastique jaune canari.

Et alors ?

Je viens de te le dire, on ne te laissera pas entrer, c'est tout.

Gling gling. Monnaie. Tu sais ce que c'est, petite tête ? On peut entrer où on veut du moment qu'on a le prix du billet.

Eh bien, je dois dire que tu es plutôt cynique. De toute façon, qu'est-ce qui te fait croire que je vais te laisser y aller ?

Tu as dit que je pouvais aller au cinéma ce soir. Tu l'as *dit*.

Je n'ai pas dit que tu pouvais aller voir ce film.

— Qu'est-ce que ça peut faire ? Pourquoi cette discussion ? Est-ce que je crois vraiment que ça va la transformer au point de la rendre méconnaissable ? Non. J'ai l'impression que mon devoir est d'avoir l'air de faire mon devoir, c'est tout. Grotesque.

Katie se lève de sa chaise comme un faisan aux plumes rouille débusqué.

Tu as dit que je pouvais y aller et j'irai. J'irai. C'est tout.

— Quelle grossièreté. Je n'ai jamais parlé à ma mère de cette façon, à son âge.

> Stacey Cameron, quatorze ans, cheveux noirs en rouleaux rigides au sommet de son crâne, transposition des vedettes de cinéma à un million de filles des petites villes aux doigts maladroits. Stacey, la bouche rouge tomate, considérée par sa mère davantage avec peine qu'avec colère. *Il n'est pas question que tu ailles à une soirée dansante, ma fille. Tu ne veux tout de même pas être de ces filles que les gens ne respectent pas, hein ?* C'est un bal, maman, au nom du ciel, pas une orgie. Sa mère reniflant dans

son mouchoir bordé de dentelle. *Je n'aurais jamais imaginé qu'une de mes filles me parlerait comme ça. Ton père va devoir s'en occuper.* (Mais il était en bas avec les morts, les flacons et les corps et il n'entendait pas quand elle l'appelait.)

— Je me tiens au carrefour de ma vie à la fois en tant qu'enfant et en tant que parent, n'ayant jamais tiré un trait définitif sur les vieilles batailles, jamais capable d'arbitrer correctement les nouvelles, capable seulement de regarder des deux côtés, mais d'un côté comme de l'autre, Dieu, je trouve cela plutôt déroutant.

Katie écoute, je suis désolée essaie d'être raisonnable

Pourquoi tu n'essaies pas, *toi,* d'être raisonnable pour changer ? Tu donnes d'une main et tu reprends de l'autre, c'est ta façon d'agir habituelle. C'est non seulement incohérent… c'est… c'est immoral.

— Seigneur aide-moi à ne pas rire. Si refuser qu'elle aille voir *Trottoir psychédélique* était ce qui me pesait le plus sur la conscience, je serais une femme très, très heureuse. Pourtant, de son point de vue, j'ai l'air déraisonnable, incohérente et immorale. Et je ne suis pas certaine de ne pas l'être.

Katie adresse à Stacey un regard lourd de sous-entendus. Mépris ? Pitié ? Puis ses épaules turquoise s'affaissent un peu et ses longs cheveux tombent devant son visage. Elle fait

demi-tour et monte dans sa chambre. Stacey l'entend fermer le verrou. Elle saisit le gin-tonic et le boit comme si elle sortait à l'instant du Sahara.

— Katie ? Écoute. Laisse-moi t'expliquer. Je peux tout expliquer. Ben voyons, l'Explicatrice de l'Année, c'est moi. Comment puis-je expliquer quoi que ce soit ? Comment puis-je te dire ce que tu dois faire ? Je ne sais pas ce que je dois faire moi-même. Mais je pense que si je ne te le disais pas, ce ne serait pas bien. Si j'arrivais à être franche avec toi, les choses iraient-elles mieux ? Tu veux vraiment savoir à quoi je ressemble ? Je ne peux pas le croire.

Stacey attrape Jen et lui donne à manger. Les garçons jouent dans le jardin et la bagarre est pour l'instant réprimée et non déclarée. Stacey regarde dans les casseroles, baisse le feu au-dessous et se verse un autre gin-tonic.

— Bon sang, où est-il ? En train de se défoncer pour Thorlakson. Il travaille trop. Oui, mais il réussit, tu dois le reconnaître. Et comment, il réussit à merveille. En route vers la crise cardiaque. S'il avait terminé l'université, tout irait bien. Il aurait une profession. Comment se fait-il qu'il n'ait pu tenir que deux ans après la guerre ? C'était plus marrant d'aller boire avec Buckle. Je ne peux pas imaginer que Mac ait été comme ça. Salaud de Buckle Fennick, tu as gâché la vie de mon mari. N'importe quoi. Ça ne se passe pas comme ça. C'est Mac lui-même qui a dû quitter l'université. Parce que son père était pasteur ? Parce que Matthew était d'une droiture

insupportable ? Si seulement Mac était médecin, par exemple, ou avocat. Oui, ça résoudrait tout. Le mois dernier, en ville, deux avocats et un médecin se sont suicidés. Les avocats se sont servis du pot d'échappement de leur voiture ; le médecin a simplement avalé les pilules qu'il fallait. Allons, Stacey, laisse-moi rafraîchir ton verre. C'est ce que dit Tess. Oui, elle dit ça. Elle est très délicate dans son genre. Rafraîchir, en effet. Laisse-moi te donner encore une lampée de cette drogue – ce n'est pas ce qu'elle dit. Elle a aussi coutume de dire, dans des lieux comme l'hôtel de ville ou La Baie, qu'elle se demande où se trouve l'endroit pour les petites filles, comme si les toilettes étaient une salle du conseil pour d'innombrables nymphettes. Je devrais me taire. Katie dit toujours que mon argot est affreusement démodé. Seigneur. Mince. Andouille. Jours bénis.

Clong clong clong. Un pas d'homme, mais pas celui de Mac. Stacey cache son verre dans le grand bol bleu du mixeur sur le meuble de la cuisine et se dirige vers la porte.

— Le père de Mac ?

Ce n'est pas le père de Mac. C'est Buckle Fennick. Il se tient sur la véranda et sourit. Pour Buckle, parader ne veut pas dire marcher d'un air fanfaron, pas nécessairement. Buckle peut parader sans bouger. Il porte une horrible chemise de sport brillante, rouge cerise et argent, et un jean.

— Un homme de son âge, je vous demande un peu. Ses jeans sont toujours trop

serrés et font une bosse à l'endroit de son sexe. Ça m'embarrasse, ce qui me rend furieuse, pourtant je ne peux pas m'empêcher de regarder. Il le sait très bien et ça le fait rire, l'une des nombreuses petites méchancetés inexprimées entre nous au cours de nos années de rivalité concernant Mac. Non… c'est injuste envers nous tous. Je ne le pensais pas. Oh ?

Buckle est à peine plus grand que Stacey, mais il est râblé, avec des bras musclés et poilus. Il a un visage d'Iroquois, anguleux, et des yeux sombres légèrement bridés. Ses cheveux sont noir d'encre et raides. Il ne perd jamais le hâle de son visage et de ses bras, même en hiver, et quand il va à la plage avec Mac, Stacey et les enfants, Stacey est étonnée de voir ses jambes pâles sous les poils noirs.

— D'accord, donc il est sexy. C'est une illusion d'optique. Combien d'hommes je rencontre ? On peut les compter sur les doigts d'une main, et la plupart sont comme Jake Fogler, un mètre de haut, de grosses lunettes, la poitrine creuse, et parlent très sérieusement des médias ou d'une autre connerie. Buckle est là la moitié du temps, c'est tout. Le bon vieux copain de guerre de Mac. Je le déteste. J'essaie d'être gentille avec lui pour Mac, mais parfois je n'essaie pas assez et je fais quelques remarques en privé à Mac, très mesurées, comme *Pourquoi ce crétin débarque-t-il toujours à l'heure du souper ?* et ça rend Mac furieux. Il ne sait pas que Buckle me fait peur. C'est ridicule. C'est faux. Cet article, « Je suis presque prête à

avoir une liaison », pour arriver à la conclusion qu'elle ne l'était pas du tout et cela se terminait par une joie démodée, épithalame vingt ans après, elle restait vertueuse tout en donnant l'impression que des douzaines d'hommes virils ne demanderaient pas mieux que de s'occuper d'elle si elle le voulait. Elle était sans doute comme moi – les seuls types qu'elle connaissait étaient les amis de son mari.

Salut beauté.

— Buckle, quand vas-tu arrêter de parler ainsi ? Où trouves-tu tes répliques ? Dans les vieux films de série B ? Oh mon Dieu, dire que je critique. Me voilà, vêtue d'un pantalon pas très propre et d'un chemisier dont Katie ne veut plus parce qu'il a une tache d'encre rouge indélébile. J'ai l'air de saigner par suite d'une grave blessure à la poitrine. Merde, trois fois merde.

Oh, salut Buckle. Entre. Je termine le souper. Mac n'est pas encore rentré, mais il devrait arriver d'une minute à l'autre.

— Ma voix de bonne épouse et mère. Je suis apparemment incapable de parler autrement à Buckle. Je parais toujours si guindée. Parfois je me demande pour quel genre de femme il me prend.

Je rentre d'une virée dans le nord, donc je suis en congé pour deux jours. J'me suis dit que j'allais passer voir comment mon pote s'en tire dans son nouveau boulot.

Mac s'en sort très bien.

Tu n'as pas l'air ravie.

Désolée… je suis fatiguée. La fin de la journée. Tu veux rester souper ?

Tu me forces la main.

— Vraiment, merde. On a moins besoin de te forcer la main qu'à n'importe qui d'autre, pauvre con. Tu ne manges donc jamais chez toi ?

Bien sûr, reste donc. Il y a de quoi. Je vais te servir quelque chose à boire. Gin-tonic ?

C'est pas de refus.

— Buckle, tu ne peux pas changer de disque de temps en temps ? J'ai un jour dit *Ce n'est pas de refus,* et Mac m'a fait remarquer plus tard que c'était vulgaire. Je ne lui ai pas dit que c'était une imitation. J'avais trop honte de mon esprit acide.

Jen joue avec sa dînette en plastique sur le sol de la cuisine. Buckle la soulève et la fait tourner au-dessus de sa tête. Stacey, qui prépare un verre et a adroitement sorti le sien du bol du mixeur, regarde en espérant que Jen va hurler comme si on voulait l'assassiner. Mais non. Jen glousse et en redemande.

Hé, comment va ma petite amie, hein ? Comment va la championne des pisseuses ?

— Juste une fois. Juste *une fois,* Dieu du ciel, Jen lui a fait pipi dessus quand elle était un tout petit bébé. Il trouve encore que c'est une remarque très intelligente. Enlève tes pattes de ma fille, espèce de singe.

Voilà ton verre, Buckle.

Il pose Jen et prend son verre.

À la tienne.

Comment s'est passé le voyage, Buckle ?

Buckle est camionneur. Il conduit un dinosaure qui roule au diesel, un monstre d'acier, avec d'innombrables pneus, aussi lourd qu'une montagne, rugissant de toute sa folle puissance. Buckle l'adore. C'est sa forteresse, sa fournaise mobile, sa maîtresse et lui-même à la fois. Il va surtout dans le nord, par la Cariboo Highway et l'Alaska Highway, jusqu'à la région de la Peace River, où les forêts s'emparent des vieux rochers couverts de mousse, jusqu'aux derniers petits bourgs tout juste sortis de la boue des clairières récentes.

La merde habituelle. Des bananes cette fois. J'ai dû en décharger en cours de route, mais les dernières devaient arriver à Fort St. John avant de pourrir. Et devine ce qui s'est passé ?

Quoi ?

À quinze kilomètres de Williams Lake, la direction lâche. Elle est censée être vérifiée avant chaque trajet. Ces cons de mécaniciens chez Ace ne sont pas fichus de faire la différence entre une clé à molette et leurs couilles. Heureusement que c'est moi qui conduisais. Au moindre truc, les nerfs de Harvey se détraquent. J'avais ralenti pour allumer une cigarette, et là aussi j'ai eu de la chance. Je suis né sous une bonne étoile – ça c'est sûr et certain. Si jamais j'y passe, ça ne sera pas à cause d'une connerie comme la direction qui lâche. *Bing !* Je freine. Fort, mais pas trop fort, tu vois ? Il frémit, dérape et finit par

s'immobiliser. La voiture en sens inverse manque quitter la route. Un touriste terrifié en sort et hurle *À quoi vous jouez ? Écoute, mon pote,* je lui dis, très calme, *t'as bien de la chance que j'aie des bons réflexes et que mon camion ait décidé d'aller sur le bas-côté et pas vers toi, autrement tu serais en train de jouer de la harpe aux putains d'anges à la seconde même, et t'as pas intérêt à l'oublier, compris ?* Et pendant ce temps, Harvey continue à dormir à l'arrière. Je parie que ce type est en pâte à modeler. Ça nous a retardés de six heures et demie.

Et les bananes ?

Elles sont arrivées en forme. Je n'ai encore jamais perdu un chargement. Harvey n'arrêtait pas de leur jeter des coups d'œil, comme une poule sur des œufs pas éclos. Je lui ai dit *Relax, je prends le volant cette nuit et on arrivera dans les temps.*

J'imagine que ça lui a fait drôlement plaisir.

Il n'est plus bon à rien. Trop lent. Il vieillit et devient nerveux. J'essaie d'obtenir un changement. Je voudrais rouler seul, s'ils me laissent faire.

Je suppose que tu n'es jamais nerveux.

Écoute, Stacey, je te l'ai dit. Rien ne peut m'arriver tant que la chance est de mon côté. Tu comprends ?

Non.

Non quoi ?

Je ne comprends pas.

Bon, en gros je connais le moindre centimètre de cette putain de route et je connais mon camion, tu vois ? Je sais comment il réagit, ce qu'il peut faire et ne peut pas faire. Il fait ce que je veux parce que je *sais*. De toute façon, c'est toujours la roulette russe dans une certaine mesure. Ce n'est pas mal. C'est comme ça, voilà. On le sait avant de partir.

— Il n'est jamais cohérent. Il se contredit tout le temps. Il fait allusion à des choses ou en parle comme si on était parfaitement au courant, comme si c'étaient des banalités. Sa chance… elle ne dépend pas de lui et pourtant il la contrôle, comme le volant, mais avec l'éventualité d'un changement brutal. Sa tête doit être pleine d'engrenages s'imbriquant comme un embrayage compliqué. Il est superstitieux comme un homme des cavernes, mais il le nie toujours.

En tout cas, Stacey, j'ai pas l'intention de me laisser piéger à cause de l'erreur d'un crétin de mécanicien, si je peux l'éviter… je veux dire, pas même à cause de ce que j'ai fait, moi ou un autre chauffeur.

Comment ça… un autre chauffeur ?

Quand je dis un autre chauffeur, je parle d'un autre *chauffeur;* compris ? Pas un imbécile de fermier ou de touriste. Je n'inclus pas Mac là-dedans. Il conduit une voiture, c'est vrai, mais il se rapproche d'un chauffeur autant qu'il est possible.

— Peut-être que Buckle fait tout le temps le même cauchemar, celui d'être écrasé par une Volkswagen. Sort pire que la mort. Bon,

et alors ? Tout ce qu'il veut, c'est un jury constitué de ses pairs.

Comment préserves-tu ta bonne étoile ? En priant ?

Tu rigoles ? Pas de ces conneries avec moi. Reilly a accroché un saint Christophe devant le pare-brise pour le voir tout le temps. Beaucoup de types font pareil. N'importe quoi, de la poupée porte-bonheur aux saints. Je connais un gars qui a mis une photo de sa femme encadrée de petites merdes et de fleurs en plastique. Tout ça, c'est de la foutaise. Je ne suis pas superstitieux.

Oui, tu l'as dit.

— Ses autels sont invisibles. Je me demande à quoi ils ressemblent, quels fétiches et quelles offrandes s'y cachent. Oui, poupée, ce cours du soir *L'homme et ses dieux*. Tu es une grande spécialiste. Qu'est-ce que tu en sais ? Ne sois pas stupide. N'y pense pas. Ça me paraît invraisemblable d'avoir rencontré Mac grâce à Buckle, d'une certaine manière.

> Stacey Cameron sortant du bureau lambrissé à cinq heures, se demandant si elle ne gagnerait pas mieux sa vie en travaillant pour T. Eaton ou presque n'importe qui d'autre que Janus Importers. *Stacey, oh ça par exemple, c'est vraiment toi ?* Julie, une fille de Manawaka. Ça alors ! Julie, qu'est-ce que tu deviens ? *Si je te racontais, ma grande. N'importe quoi de cueilleuse de fruits à*

coiffeuse. Mariée maintenant. Oui. C'est vrai. M^me^ Fennick, c'est moi. Un type vraiment super, un peu cinglé, mais quel danseur. Et toi ? Oh, je travaille pour un importateur, mais mon patron fait des horoscopes pour les gens… je crois que c'est une arnaque… tu penses que je devrais démissionner ? Stacey alla souper chez Julie pour en parler et un des amis de Buckle était là. Clifford MacAindra. Six mois plus tard, elle se disait qu'elle avait vraiment de la chance que toute sa vie soit réglée une fois pour toutes de manière idéale à vingt-trois ans.

Qu'est-ce qu'il y a, Stacey ?

Oh… rien. Tu veux un autre verre ?

Tu me forces la main.

— Julie l'a quitté quatre ans plus tard, quand leur fils avait deux ans. Les deux dernières années, nous les avons très peu vus. Quand elle est partie, elle n'a pas dit pourquoi, pas à moi, en tout cas. Elle est partie, voilà tout. Buckle lui a tout mis sur le dos, racontant qu'elle se plaignait de ses longs trajets sur la route et voulait qu'il change, mais qu'il ne voulait pas entendre parler de ces foutaises, et cetera. Longtemps après, seulement, j'ai commencé à entendre dans son discours qu'il prétendait très souvent qu'on essayait de l'obliger à faire des choses qu'il ne voulait pas faire. Je n'ai jamais su ce qu'il en était pour elle.

Comment va ta mère, Buckle ?

Le visage de Buckle devient encore plus indéchiffrable. Il vit avec sa mère depuis que Julie l'a quitté, dans un appartement au-dessus d'un magasin dans Grenoble Street. Il n'y a jamais invité Mac et Stacey, et ils n'ont donc jamais vu la vieille dame.

Oh très bien. Elle va toujours très bien. Elle ne change pas de disque.

De quel disque s'agit-il ?

Sois prudent sur ces routes dangereuses, me dit-elle sans arrêt. Elle se fiche complètement de moi, tu comprends. Elle se demande juste ce qu'elle deviendrait si je disparaissais. Je ne lui en veux pas.

— Il ne supporte peut-être personne chez lui parce qu'elle l'appelle sans doute Arbuckle, qui est son nom et qu'il déteste encore plus que Mac déteste le sien, Clifford.

Clic. Vlan. Mac enfin. Stacey se rend compte qu'elle n'est pas montée se recoiffer ni enfiler une robe correcte.

Salut, Stacey.

Salut. Ça va ?

Mm. Tout va bien. Et toi ?

Ça va. Buckle est là.

Très bien.

— Le baiser automatique. Ne me voit-il vraiment pas quand il m'embrasse comme ça, ou bien est-ce tout le contraire – du coin de son œil épuisé par la journée, il voit la compagne de sa vie en pantalon et chemisier

dépenaillé, négligée de tous les côtés et s'en fichant éperdument, et il oblitère ce spectacle comme on oblitère les bruits de la rue parce que, autrement, on risque un jour de devenir dingue et il ne faut pas.

Mac prend Jen dans ses bras.

Salut, princesse.

Un rire monte du ventre de Jen, le rire profond et réjoui d'un enfant qui est aimé.

— Il est fou d'elle. Si j'ai le malheur de suggérer qu'il faut peut-être l'emmener chez le docteur pour voir pourquoi elle ne parle pas, il pique presque une crise. *Ne sois pas ridicule,* dit-il. Parce qu'il ne supporte pas l'idée que quelque chose n'aille pas chez elle. Pas chez Jen.

Katie refuse de descendre souper et Mac demande ce qui peut bien la contrarier. Stacey refuse de répondre. Buckle recommence son histoire de direction. Il est interrompu par Ian et Duncan qui se disputent sur la taille respective de leur part de dessert, chacun prétendant que l'autre a la plus grosse, jusqu'à ce que Stacey leur propose d'échanger, ce qu'ils refusent tous les deux.

— Enfants gâtés. Qu'est-ce que je leur ai fait ? Se disputer pour cinq centimètres carrés de crème glacée chimique. Ils ne meurent pas de faim. Ils n'ont même pas conscience de cette possibilité. Ils se chamaillent pour rien. Qui les a rendus comme ça ? Que se passera-t-il quand les cavaliers de l'apocalypse arriveront dans cette ville ? Oh Stacey, ça suffit.

Mac finit par ne plus supporter le vacarme.

Taisez-vous, nom d'un chien, taisez-vous. Stacey, tu ne peux pas les faire tenir tranquilles une minute ? Écoutez, vous deux… vous n'aurez pas de crème glacée, ni l'un ni l'autre, si vous continuez. Sortez tout de suite de table. Vous ne savez pas la chance que vous avez. Quand j'étais petit, la crème glacée était un luxe.

— Je pensais exactement la même chose. Pourtant, dit tout haut, ça ne paraît pas convaincant. Ça semble banal.

Mac… laisse-les. Je t'en prie. Ils vont se calmer. Allez, les enfants.

— Ma voix apaisante. Je m'en mêle encore une fois, sans jamais savoir si c'est à tort ou à raison, de quel côté je me place ni même si je dois prendre le parti des uns ou des autres. Est-ce que je sape Mac ? « Castrez-vous votre mari ? » Je parie que ces articles sont écrits par des anarchistes se délectant de planter en moi les vers du doute qui me rongent les entrailles. Comment saurais-je si je le castre ? Chaque fois que je suis en désaccord avec lui, j'ai l'impression de l'enfoncer. Alors je l'approuve copieusement et c'est moi qui me mets en retrait. Le voilà au bord de la vraie colère. Action, vite.

Ian ! Duncan ! Vous avez entendu ce qu'a dit votre père ? Mangez votre crème glacée tout de suite et sortez de table. Et on ne crie plus, hein ?

Ce n'est pas ce qu'a dit Mac, mais il ne relèvera peut-être pas. La voix de Stacey

résonne à ses oreilles comme celle d'une harpie dans les montagnes, cri strident et froid du vent du Nord. Et pourtant, après le souper, Ian s'approche de Mac sans appréhension apparente et ça marche.

Hé, papa, tu veux voir quelque chose ?

Quoi ?

Ma voiture. Je l'ai finie aujourd'hui.

Ah oui ? Qu'est-ce que ça donne ?

Ce n'est pas mal. Tu devrais voir le volant… c'est vraiment bien comme je l'ai installé. Viens… elle est dans le jardin.

D'accord. Tu veux venir, Buckle ? C'est important, ça.

Et comment. D'accord, je viens. Tu sais ce que tu feras plus tard, Ian ? Camionneur, comme moi. Tu sais t'y prendre avec les véhicules, hein ?

Non, je serai inventeur.

Très bien, mon garçon. Tu assureras mes vieux jours. Au diable la route, comme ton oncle Buckle et moi la faisons. Tu inventeras une nouvelle fusée, d'accord ?

— C'est bien quand c'est comme ça. Pourquoi est-ce que ça ne dure pas ? Ian en a tellement besoin. Il se fiche complètement de mon approbation. Il sait qu'il l'a de toute façon. C'est de Mac qu'il a besoin. Et pourtant ils se cherchent et se blessent avec des mots, tous les deux méfiants. Je devrais être capable de les en empêcher, mais je ne sais pas comment.

L'effet du gin s'est complètement dissipé. Stacey débarrasse la table et remarque Duncan tout seul près de la porte de la cuisine. Elle l'entoure de son bras et lui demande de l'aider à faire la vaisselle parce qu'il est vraiment doué. Il accepte cette supercherie pour sentir qu'il a sa place quelque part. Stacey monte un bol de ragoût et un autre de crème glacée et les dépose devant la porte de Katie, où la dignité de celle-ci l'autorisera peut-être à les prendre le moment venu. Puis Stacey donne un bain à Jen, la met au lit, appelle les garçons, finit par se débarrasser d'eux au bout d'une heure de discussion et va enfin se changer. Elle ôte son pantalon et met un fourreau en lin couleur bronze et un pendentif doré.

— Asperge-toi de *Chanel N° 5*. Inonde-toi, ma fille. Vas-y. Mac et Buckle vont bondir sur leurs pieds. *Ouah !* vont-ils s'exclamer. *Qui est cette apparition délicieuse ? Qui est cette reine exilée du jardin des parfums ?* Mon œil !

Mac et Buckle ne sont ni dans la salle à manger, ni dans la cuisine, ni dans le salon. Ils sont au sous-sol, dans le noir, dans la pièce télé. Buckle allume deux cigarettes en les tenant toutes les deux dans la bouche. Il en tend une à Mac, qui la prend sans un mot.

— J'ai envie de jeter cette fichue cigarette par terre et de l'écraser. Oui, ce serait formidable. Mac me ferait interner.

Stacey ne dit rien. Elle s'assoit et allume aussi une cigarette, croise les jambes de manière que ses chevilles encore minces ap-

paraissent. Du moins si la pièce était éclairée et si quelqu'un regardait.

— Œil vigilant. Feuilleton de l'Ouest. Hourra pour la folle époque de la Frontière. Les garçons étaient vraiment des hommes en ce temps et les hommes étaient de sacrés géants. Impossible de rater leur cible avec leurs super flingues à six coups. *Tac ! Tac ! Paf !* Puissance instantanée. Qui a besoin des femmes ?

L'émission s'achève, les informations suivent. Cette fois, les corps qui tombent restent à terre. *Vacillement vacillement vacillement.* D'une dimension à une autre. Stacey ne sait pas si Ian et Duncan voient la différence quand ils regardent.

— Tout arrive à la télé. Tout est pareillement irréel. Sauf que ça ne l'est pas. Est-ce que les enfants le savent ? Comment le leur dire ? Je ne peux pas. Ils en savent peut-être plus que moi à ce sujet. Ou peut-être ne savent-ils rien. Je n'en ai pas la moindre idée.

C'est déprimant.

Alors, ne regarde pas, chérie. Une bière, Buckle ?

C'est pas de refus. On devrait balancer une bombe atomique sur ces salauds.

Ça te plairait, hein ?

Qu'est-ce que tu veux dire, Stacey ? Ça les calmerait. Ça réglerait un bon nombre de choses.

Oui, comme de te trancher la gorge.

Stacey, tu veux bien aller nous chercher deux bières, une pour Buckle et une pour moi, si ce n'est pas trop te demander ?

J'étais seulement

Je ne supporte pas ces discussions inutiles qui ne riment à rien.

Qui ne riment à rien !

Ça ne sert à rien de parler. Ça ne change rien.

— C'est vrai. Et il ne supporte absolument pas que je me dispute avec Buckle. Bon sang, Mac et son besoin effrayant de calme, et moi qui refuse de l'admettre.

Je suis désolée. Je vais chercher la bière.

— De toute façon, j'exagère sans doute. Ah bon ? *Le malheur partout,* voilà le message que je reçois. Peut-être que ça ne devrait pas me toucher. J'ai accumulé les années et pour le bien que ça me fait. Si seulement je pouvais tout balancer.

> La Lucarne, brillante, toute neuve, il y a quatre ou cinq ans. *Interviewer* : Voyons, dites-moi, madame Frenfield, quel effet a eu ce… euh… nouvel abri dans votre cave sur votre tranquillité d'esprit ? *M^me^ Frenfield* (souriant avec inquiétude, n'aurait jamais cru qu'elle passerait un jour à la télé) : Eh bien, je faisais des rêves très perturbants, vous voyez, enfin je veux dire que, en fait, c'étaient des sortes de cauchemars, vraiment. Maintenant que nous avons cet abri, j'ai vrai-

ment l'esprit plus tranquille, enfin. Je veux dire, cela va de soi. *Interviewer* : Oui, je vois. Bon, maintenant, en cas… euh… d'urgence, qu'est-ce que vous feriez si un de vos voisins qui n'a pas d'abri essayait de… *M^me^ Frenfield* : Qu'ils essaient un peu, c'est tout ce que je peux dire, qu'ils essaient seulement. Mon mari a un vieux fusil de l'armée et il… *Interviewer* : Eh bien, merci beaucoup, madame Frenfield. C'était très intéressant et… euh… faites de beaux rêves, hein ?

— À peu près à la même époque, je réfléchissais souvent à la façon dont nous partirions s'il le fallait. Nous nous entasserions tous dans la vieille Chevrolet et nous monterions jusqu'aux grandes forêts du Nord. En nous jouant des embouteillages, naturellement. Je nous imaginais roulant sur une petite route peu connue que nous aurions ingénieusement découverte sous l'impulsion du moment. Armés de graines de radis, nous partirions à la conquête des tourbières, des rochers et des silences vert sombre des exploitations forestières. Nous défricherions pour construire notre village, déterrerions les limaces pour la marmite de soupe, tuerions à la lance les chevreuils et apprendrions aux enfants tout ce dont nous nous souviendrions de Shakespeare. Juste un ou deux obstacles. Ni Mac ni moi ne connaissions plus d'un ou deux vers de Shakespeare et aucun de nous ne survivrait plus de vingt-quatre heures dans les grandes forêts du

Nord. De plus, avec qui les enfants se marieraient-ils ? L'inceste serait hors de question. J'ai donc abandonné l'idée. Ce n'était pas un sédatif si formidable.

Tiens, voici ta bière.

Oh, merci, chérie. Écoute, Buckle, je suis désolé, mais je vais devoir monter travailler un peu. Je dois terminer un rapport des ventes. Je vois Thor demain. Tu ne le croiras pas, mais ce type garde en tête tous les chiffres des ventes de tous les secteurs. Pas seulement de la ville… de toute la région. À bientôt, mon gars, hein ?

Ouais, à bientôt.

Buckle et Stacey restent devant l'écran. Buckle, qui boit d'habitude une bouteille de bière en quatre gorgées, est assis, la bouteille à la main, et ne boit pas.

Je suppose que Mac trouve que ce Thorlakson est un type bien, hein, Stacey ?

Oui, je suppose.

Ça a l'air d'être quelqu'un.

Oui.

J'ai vu sa photo dans le journal il y a quelques jours. Tu l'as vue ? En rapport avec une espèce de réunion qu'il organise. Un type instruit, on dirait, hein, Stacey ?

— Je n'ai jamais eu pitié de Buckle Fennick de toute ma vie et je ne veux pas commencer. Ça me perturbe.

Je ne sais pas. Oui, je suppose que Thor est assez instruit.

Drôle de nom… Thor. Ça paraît fabriqué.

Islandais, sans doute. Il y a beaucoup d'Islandais dans la prairie autour de Gimli.

— Je me demande si j'ai vu Thor à Winnipeg ou dans le coin. Dire que Buckle se fait des complexes. Je me trouve mal lotie avec ma cinquième secondaire. Je parie que Buckle n'a pas dépassé la cinquième année du primaire.

Après le départ de Buckle et que même Katie a fini par se coucher à contrecœur, Mac sort du bureau qui est son refuge, l'endroit où il peut s'isoler, au milieu de ses dossiers, de ses magazines de course automobile et de *Playboy,* loin des bavardages de sa femme et de ses enfants.

Je croyais que tu étais allée te coucher, Stacey.

Désolée, je ne savais pas que tu voulais la maison pour toi tout seul.

— Oh merde. De nouveau. J'ai saisi l'épée avant même de savoir si un duel était prévu.

Bon Dieu, je ne peux rien dire, c'est ça ?

— Il ressent les choses comme ça. Naturellement. Comment se fait-il que nous les ressentions de la même manière, simultanément ?

Mac, je suis désolée. Je ne voulais pas

Laisse tomber. Je voulais juste que tu remplisses ce questionnaire. J'aurais dû te le demander avant, mais Buckle était là.

Stacey prend le papier.

À REMPLIR EN CAPITALES D'IMPRIMERIE.

Nom *Adresse*

Date de naissance

Poids *Taille*

Maladies infantiles

Maladies depuis l'âge de dix-huit ans (indiquer l'année et la gravité)

Mes insuffisances

Mes plus grandes qualités

Les qualités que je voudrais posséder

Mon énergie est : (a) toujours élevée
(b) variable
(c) faible

Angoisses : (1)
(2)
(3)

Sentiments de culpabilité : (1)
(2)
(3)

Mes relations avec ma famille sont :

(a) très enrichissantes
(b) satisfaisantes
(c) loin d'être satisfaisantes

Mes objectifs (préciser brièvement) :

(1)
(2)
(3)

— Encore deux pages dans la même veine. J'ai l'impression d'avoir déjà vu ce formulaire. *Votre mariage est-il heureux ? Répondez à ces dix questions. Comment vous*

évaluez-vous en tant que mère / belle-mère / tante / marraine gâteau ?

Qu'est-ce qui se passe, bon sang ?

Je ne veux pas le remplir, Mac.

Écoute, Stacey, il est tard et je n'ai pas envie de rester là à discuter.

Bon bon bon. Les mensonges sont autorisés, je suppose ?

Très bien. Si tu dois t'énerver, oublions tout ça. C'était juste une idée. Pardonne-moi d'avoir osé le proposer.

Il faut vraiment le faire ?

On nous a demandé de le faire. Je croyais l'avoir dit clairement.

Je vais le faire, Mac. S'il te plaît. Franchement.

Oui, comme tu as rempli le questionnaire pour Ian, j'imagine.

> Ian MacAindra, sept ans, deuxième année. *Tu dois remplir ce papier pour moi, maman.* Défense civile. Nom de l'enfant. Nom et adresse des parents. Téléphone du domicile. Nom, adresse et téléphone de la personne à prévenir en cas d'urgence au niveau national si les parents sont absents. À la dernière question, Stacey avait écrit : *Nom* : Dieu ; *Adresse* : Ciel. Ian, le visage durci par la colère, avait foncé vers Mac. *Regarde ce qu'elle a écrit ! Je n'apporte pas ça à*

l'école ! Pourquoi embarrasser Ian, avait dit Mac, très justement. Elle avait donc remplacé par : Matthew MacAindra (grand-père), 704, Ballantyne Road, appartement 21.

C'était il y a trois ans, Mac. Tu ne peux pas oublier ?

Si tu te fâches pour une vanne, laisse tomber.

Message reçu. Tu peux même dicter les réponses si tu veux. Allez, donne-moi cette merde donne-la-moi

Stacey

Quoi ?

Si j'étais comme Buckle, tout seul, sans personne avec moi, je m'en foutrais pas mal, tu sais.

Stacey le regarde fixement.

— Ce n'est pas de la blague. Sa prise en charge des responsabilités qu'il a acceptées il y a longtemps, quand il n'avait aucune idée de ce qu'elles signifiaient. Il ne considère pas ça comme un fusil pointé sur ma tempe. Ou si c'est le cas, dans un recoin de son cerveau, il ne le sait pas. Tout comme mes caprices ne sont pas consciemment destinés à le blesser. Mes motivations ne sont ni meilleures ni plus claires pour autant. Impasse.

Mac je sais ou je ne sais pas. Si on pouvait parler de

Il est tard.

Tu as raison. Et comment qu'il est tard.

Quoi encore ? Des sous-entendus sardoniques de nouveau ?

Allons nous coucher, Mac. Allons juste nous coucher.

Oui. D'accord.

3

Stacey, ma chère, comment allez-vous par cette belle matinée ?

Matthew ne frappe jamais. Il entre toujours directement. Cette façon de faire contrarie Stacey depuis des années, bien qu'elle ne soit pas convaincue d'avoir le droit d'être contrariée.

— Après tout, il est le père de Mac et nous sommes toute sa famille. C'est mesquin de ma part, mais je n'y peux rien. J'en ai parlé à Mac un jour et il a répondu *Il a le droit d'entrer*. Et la question a été réglée.

Oh, bonjour. Je vais très bien. Et vous ? Oui, c'est une belle journée.

— Bla bla bla. Je parle toujours ainsi à Matthew. Je redoute un silence gêné ou tout ce qui pourrait approcher ce que je pense. J'ai toujours peur qu'il devine. Et pourtant, j'ai très envie de lui dire que je ne vois pas la vie comme lui – un gentil Jésus doux et docile, Dieu dans son ciel, et tout va pour le mieux dans le meilleur des mondes. Mais je ne peux pas. Mac serait furieux. Pourquoi le faire, de toute façon ? Pour ne plus avoir à raconter les mensonges habituels ? Ça ne mériterait pas l'émoi provoqué. Ou est-ce simplement une excuse à ma fichue lâcheté ? Dieu sait pourquoi je bavarde ainsi avec toi, Dieu… non pas que je croie en toi. Ou j'y crois et je n'y crois pas, comme des échos dans ma tête. Tu es quelqu'un à qui parler. Est-ce tout ? Je ne sais pas. Est-ce que ça me

plairait de n'être qu'un écho dans la tête de quelqu'un ? Désolée, Dieu. En même temps, tu ne dépends pas de moi, ou espérons que non.

Où est Clifford ?

Stacey détourne le regard pour que le père de Mac ne voie pas ses yeux glacials. Matthew est la seule personne à appeler Mac du nom de Clifford, n'ayant apparemment jamais remarqué que Mac l'a délibérément abandonné.

Dehors, il lave la voiture.

Oh oui. Son rituel du dimanche. J'avais oublié. Un instant, j'ai pensé qu'il était peut-être à l'église.

— Bon sang, qu'est-ce que vous racontez ? Vous savez parfaitement que Mac ne va jamais à l'église. Il était obligé d'y aller quand il était petit, pour vous écouter. Vous ne pouvez pas le lâcher ? Il vous apaise dans tous les domaines, sauf celui-ci.

Eh bien, non. Il lave la voiture, comme je vous l'ai dit. Ian et Duncan sont au catéchisme.

Pas Katherine ?

Katie a mal à la tête.

— Cette excuse a été trop souvent utilisée ces derniers temps. Je vais devoir en trouver une autre.

Stacey entre dans la cuisine et Matthew la suit. C'est son habitude. Au moment où elle pénètre dans la salle à manger, même pour

un instant, il la suit. L'irritation s'enflamme en elle comme une allumette qu'on gratte, mais s'éteint rapidement. Elle le regarde, ne sachant pas ce qu'elle peut faire pour lui sans désagrément pour elle. Matthew ne connaît pas assez de gens à qui parler ces temps-ci, et il ne lui arrive pratiquement jamais rien. Il fréquente toujours l'église où il prêchait autrefois, mais les gens qu'il connaissait sont de moins en moins nombreux. Le jeune pasteur est d'une cordialité méticuleuse, mais ne sait pas comment Matthew pourrait se rendre utile, et Matthew lui-même a peur de gêner.

Matthew est grand, presque aussi grand que Mac, et il veille à se tenir droit, ce qui ne fait qu'amplifier sa maigreur et sa vulnérabilité. Ses cheveux devaient être autrefois auburn comme ceux de tous les MacAindra, mais ils sont devenus blanc jaunâtre. La peau de son visage est tendue sur ses grands os et paraît très pâle, presque transparente, gravée de veinules violettes. Il est toujours impeccablement propre et soigné, et ses costumes sombres n'ont jamais besoin de passer chez le nettoyeur. Il continue toutefois à porter des chemises à col amovible et aujourd'hui il a mis un col vert clair avec une chemise bleue.

— Pourvu qu'aucun des enfants ne fasse de remarque. Sinon je le tabasse.

Un prêcheur était invité ce matin.

Oh, c'est intéressant. Est-ce qu'il était bon ?

Je pense qu'il est extrêmement prometteur. Il avait pris comme sujet l'humilité chrétienne et, même en admettant qu'il ait choisi

des textes plus éloquents, il a très bien parlé. C'est le jeune David Brownlee ; je connaissais son père il y a des années. Il est mort maintenant.

La semaine s'est-elle bien passée pour vous ?

Stacey ne peut jamais s'adresser à Matthew en lui donnant un nom. En seize ans, elle n'a pas réussi à trouver comment appeler son beau-père. Elle ne peut pas se résoudre à l'appeler papa, car pour elle ce mot fait toujours référence à Niall Cameron, mort depuis longtemps. Monsieur MacAindra est hors de question et elle ne peut lui donner le nom de Matthew que dans sa tête. Si les enfants sont là, elle l'appelle grand-papa. Sinon, elle ne le nomme pas.

Oh, très bien. J'ai toujours quelques problèmes de digestion, mais pas pire que d'habitude. Je mange très simplement, comme vous savez, mais j'ai bien peur de ne jamais maîtriser l'art de la cuisine. L'appartement est étouffant quand il fait beau.

La mère de Mac, morte il y a dix-huit ans, demeure un mystère pour Stacey. Elle ne la connaît que par les remarques de Matthew, qui a presque tendance à la canoniser, et celles, rares, de Mac : *Elle faisait toujours ce qu'il disait. Elle voulait que j'apprenne le piano, mais je n'étais pas très doué.* Depuis sa mort, Matthew vit seul. Tant qu'il prêchait, il avait une gouvernante. Quand il a pris sa retraite et déménagé dans son petit appartement, il s'est mis à préparer ses repas. La sœur de Mac est mariée et vit presque à l'autre bout du continent.

— Je sais que nous devrions le prendre chez nous. Ne me le dis pas, Dieu. Je sais. Mais quand j'y pense, je me dis : a*sile de fous, me voilà*. Il me suivrait d'une pièce à l'autre, cherchant à tout prix à faire la conversation, encore un à qui je devrais raconter que tout va bien.

Je vais emmener les enfants à la plage le samedi maintenant que le temps se réchauffe. Pourquoi ne viendriez-vous pas ?

— Espèce de cinglée.

Merci, mais je crois que je vous dérangerais plus qu'autre chose, Stacey. Les enfants trouvent que je m'inquiète pour rien.

Non, pas du tout. Il faut que vous veniez.

Nous verrons.

Sa voix est très douce et Stacey sent un reproche mérité. Mac rentre du jardin.

Bonjour, papa.

Bonjour, Clifford. Ton nouveau travail te plaît ?

Beaucoup. Tout à fait.

Eh bien, tant mieux. J'ai toujours trouvé que Drabble's ne méritait pas vraiment ton talent.

Oui, bon.

C'est vraiment dommage que tu n'aies pas pu obtenir quelque chose dans l'administration de cette nouvelle entreprise, Clifford. J'ai toujours pensé que ce genre de travail te conviendrait mieux et ça doit être dur pour

Stacey d'être si souvent seule ici quand tu es parti. Peut-être qu'un de ces jours tu

En fait, l'administration n'est pas trop mon domaine, papa. J'ai toujours été représentant.

C'est vraiment dommage que tu n'aies jamais terminé l'université, Clifford.

Oui, bon… de l'eau est passée sous les ponts. Le dîner est prêt, Stacey ?

Presque. J'attends juste le retour des garçons.

Mac allume une cigarette, aspire la fumée et se met immédiatement à tousser, d'abord poliment – *hum hum hum* – puis une quinte de toux monte en lui arrachant la poitrine.

Tu ne devrais pas fumer autant, Clifford.

Oui – *arrh ! arrh !* – bon, j'ai réduit.

Tu devrais arrêter complètement. Je l'ai toujours dit. Même avant qu'on découvre que c'est très dangereux, j'étais certain que c'était mauvais. Je l'ai toujours dit, rappelle-toi.

Oui, je me souviens que tu y as fait allusion.

— C'est tout ce que Mac s'autorise en matière d'ironie avec Matthew.

Katie entre d'un air majestueux. Rouge à lèvres orange pastel. Vernis à ongles vert perlé. Fard à paupières du bleu verdâtre des algues qui prospèrent par dix mètres de fond. Boucles d'oreilles orange foncé. Robe vert océan. Longs cheveux propres, auburn et raides.

— Katie, mon chat, comment peux-tu être aussi belle ? Je t'en aime encore plus, mais ça me donne l'impression d'avoir mille ans.

Quand est-ce qu'on mange ? Je meurs de faim. Salut, grand-papa. Ça boume ?

Mac fronce les sourcils et Matthew essaie de ne pas avoir l'air offensé.

— Matthew croit que c'est de l'irrévérence. Mais elle essaie seulement de faire plaisir, d'utiliser un argot qui n'est pas le sien et qui appartient à un vague passé. Elle le ménage, mais il ne s'en aperçoit pas. On devrait s'arrêter de temps en temps pour expliquer ce qu'on veut dire. Aucun de nous dans cette maison ne le fait.

Ian entre en trombe, suivi tranquillement quelques instants plus tard par Duncan. Ian a appris à échapper au questionnaire dominical de Matthew. Il se met à parler voitures avec Mac. Duncan, plus lent à saisir, se tortille devant ce qui lui semble inévitable. Matthew reporte son attention sur lui.

Eh bien, Duncan, je suis content de te voir. Qu'as-tu appris au catéchisme ?

Duncan, piégé, regarde dans le vague.

Dieu aime les oiseaux.

Pardon ?

Les oiseaux. Les moineaux et tout ça.

Tu veux dire *Dieu voit tomber le petit moineau* ? Tu as chanté cet hymne ?

Oui.

C'est un bel hymne, surtout si tu réfléchis vraiment à ce qu'il veut dire. C'était un des préférés de ton père quand il avait ton âge. Tu le savais ?

Ça alors.

Qu'as-tu appris d'autre ?

J'ai le papier, il est là quelque part.

Duncan fouille dans sa poche, puis retire vivement la main, comme s'il venait de se rappeler quelque chose juste à temps.

Je crois que je l'ai perdu, grand-papa.

Stacey prend Jen dans ses bras et se dirige vers la salle à manger.

Tout le monde à table. Venez.

Plus tard, Stacey trouve le papier du catéchisme que Duncan a mis en boule et jeté dans sa corbeille en haut. On y voit une image couleur arc-en-ciel d'un saint François sans expression et doucement inoffensif entouré de compagnons ailés. Duncan a rempli les marges étroites et blanches de dessins secrets au crayon – les différentes étapes du lancement d'un vaisseau spatial, son voyage au milieu des lunes et des constellations, son arrivée sur une planète au-delà de nos étoiles, où des arbres entortillés s'enroulent comme des pieuvres et où des bonshommes-allumettes rencontrent des hommes-étoiles de mer.

— Ce ne sont pas les stations de la Croix. C'est fini. À qui la faute ? À moi ? Ou est-ce que ça vaut mieux comme ça ? J'ai mal agi envers eux. J'ai manqué à mes devoirs

envers eux en ne croyant pas moi-même. Je fais semblant, mais ils ne sont pas dupes. C'est pourtant moi qui les réveille le dimanche matin et les envoie à l'église. Encore un fil dans la tapisserie de l'hypocrisie. Je veux leur dire. Quoi ? Que je pleure mon incroyance ? Je ne leur dis pourtant pas. Je continue à jouer le jeu. C'est plus facile.

Bienheureux anges lumineux
Qui vous tenez à la droite de Dieu
Ou dans les royaumes de lumière
Volez au commandement de votre Seigneur,
Aidez-nous à chanter
Car cet air semble trop élevé
À notre langue mortelle.

Oh là là, Stacey, qu'est-ce qui t'arrive ? Tu te mets à chanter des hymnes tout à coup ?

Rien. Je l'ai dans la tête, c'est tout. Je le chantais quand j'étais petite.

Tu devrais le dire à papa. Il serait content de savoir que tu t'en souviens. Hé ! Qu'est-ce qui se passe, chérie ? Tu ne pleures pas, hein ?

Non, j'ai un cil dans l'œil.

— Et je me plains que Mac soit sur ses gardes ?

Le matin, et le ciel est bleu pastel comme celui d'une boîte de couleurs. L'air doux et frais sent l'herbe et la pluie de la nuit. Sur Bluejay Crescent, les branches de cytise se courbent un peu sous le poids de leurs fleurs

jaunes qui se balancent au vent et les feuilles des grands châtaigniers se déploient comme des mains vertes. Les enfants pas encore en âge scolaire sont déjà dehors et foncent le long des trottoirs sur leurs chariots et leurs tricycles. Au loin, les montagnes forment les murs de la ville et ses limites, certaines encore enneigées, comme si ce lieu appartenait à deux mondes, à deux saisons simultanées.

Viens, ma fleur. Nous allons faire des courses.

Jen répond de façon inintelligible, puis se met à chanter, à voix basse, mais bien reconnaissable, l'air d'une chanson que Duncan a rapportée un jour de l'école.

Hé, c'est formidable. C'est très bien. Et si tu essayais avec les mots ?

— J'imagine tout clairement. Jennifer MacAindra, l'unique diva du monde qui ne parle pas. Très drôle, Stacey. En attendant, l'as-tu emmenée chez le docteur Spender, juste pour vérifier ? Non. Il est tellement occupé et j'ai horreur de l'embêter sauf s'il y a un vrai problème. Mac trouve que je suis cinglée de m'inquiéter et il a sans doute raison. La vérité, c'est que j'ai peur de l'emmener.

Stacey installe Jen dans la Chevrolet et elles partent au supermarché.

— On ne peut pas s'empêcher d'avoir le moral par une journée comme celle-ci. Je ne sors pas assez. Mes limites sont constituées par quatre murs. À qui la faute ? D'accord, à moi. À la fin de la journée, je suis trop crevée pour partir à la recherche d'expériences

culturelles enrichissantes, même si je ne sais pas ce que ça veut dire. Cette fille dans *Divers aspects de la vie urbaine*. C'est ce qu'elle disait. *Nous devons rechercher des expériences culturelles enrichissantes*. Je croyais qu'elle voulait dire qu'elle ne se faisait pas assez sauter. Mais je suis restée assise là à hocher la tête, à sourire et à approuver. Je jure que je ne m'inscrirai plus jamais à l'un de ces fichus cours du soir. Que reste-t-il de moi ? Où me suis-je perdue ? Je me suis fait ça toute seule, sans m'en rendre compte. Comment arrêter de mentir ? Comment m'en sortir ? C'est de la folie. Je ne suis pas coincée. J'ai tout ce que j'ai toujours voulu.

Accroche-toi, poupée, et ne te penche pas au-dehors, hein ?

Dans les rues qui descendent vers les plages où Stacey emmène souvent les enfants s'alignent de vieilles maisons en bois, hautes et branlantes, sans véritables issues de secours. Habitées par qui ? Des artistes en sandales qui courtisent l'immortalité et tentent de vivoter en attendant ? Des poètes aux voix extravagantes qui prêchent pour eux-mêmes ? Des espèces de prophètes aux cheveux sur les épaules, couverts de colifichets de graines ou de morceaux de verre colorés, de fausses pierres, peut-être pas fausses pour ce qu'ils veulent en faire ? Des filles languissantes aux longues jambes qui parlent une nouvelle langue et font l'amour quand elles en ont envie, avec n'importe qui, sans regrets ni récriminations ?

— Cela change trop vite pour que je réussisse à suivre. Qu'est-ce que je sais de tout

cela ? Seulement ce que je lis dans les journaux. Qu'est-ce qu'ils en pensent ? Impossible pour moi de le savoir ? Qu'est-ce qu'ils pensent de moi ? *Love-in dans un parc*. Dans le journal il y a deux ans. *Notre but est l'amour, pas les ennuis, dit leur chef*. « L'amour de qui ? » demandait le journaliste. « De tout le monde », était la réponse courageuse bien qu'irresponsable. Pourquoi avais-je la vilaine et tenace impression que cette globalité et cette générosité s'arrêteraient probablement juste avant moi ? Je voulais m'expliquer. Je le veux toujours. Attendez, vous ! Je vais tout vous dire. Je ne suis pas celle dont j'ai l'air. Ou si je le suis, c'est arrivé sans que je m'en rende compte, comme quand on mange ce que les enfants ont laissé dans leurs assiettes et qu'on découvre dix ans après la bonne couche de graisse qui s'est bizarrement installée sous la peau. Je n'étais pas comme ça. Avant, j'étais différente.

> Stacey, libre comme l'air, ne craignant pas le soleil, nageant vers le large comme si la mer était peu profonde et connue, buvant sans perdre sa dignité, faisant l'amour sans compter à l'époque où la chair et l'amour étaient indestructibles.

Nous y sommes, ma fleur. Espérons qu'il n'y ait pas trop de monde.

— Que se passera-t-il quand Jen ira à l'école ? Il va falloir que je sois prudente, car

je risque de m'apercevoir que je parle tout haut un jour où je serai seule au milieu des bonbons et des biscuits, tandis que les jeunes mamans (les garces, j'ai l'impression qu'elles rajeunissent tous les ans) poussant leurs paniers d'épicerie pleins de courses et de bébés souriront avec gêne en faisant comme si elles ne remarquaient rien.

Les longues allées du temple. Les chapelles latérales aux chromes argentés où les poissons morts sont couchés parmi les fraises gelées. Les montagnes d'offrandes, planètes jaunes des pamplemousses, jungles des laitues, tentacules des oignons verts, effluves arctiques parfumés à la framboise et à l'orange, millier de pousses d'avoine et de blé bizarrement transformées en têtes d'ours, souris de légende, vaisseaux spatiaux accompagnés de cadeaux en plastique. Musique montant de chœurs invisibles.

I'll be seeing you
In all the old familiar places…

Diamond Lake, quatre-vingts kilomètres au nord de Manawaka. La nuit, les épinettes se tenaient extrêmement tranquilles, sombres et immuables comme d'anciens dieux indiens, soutenant le ciel chargé d'étoiles. La lune éclairait le lac noir. Les poissons dansaient et les oiseaux de nuit plongeaient et pirouettaient, obéissant à la lumière tombante, aux lambeaux de ciel. Et Stacey Cameron, sous les néons verts et violets de la salle de danse de Wapakata, dansait

avec l'aviateur de Montréal. Il la serrait contre lui, pressait son sexe contre le sien. Puis des kilomètres sur la plage, le sable ayant conservé la chaleur de la journée sous leurs pieds nus, jusqu'à ce qu'ils aient atteint le coteau couvert de feuilles. Sentant l'accord tacite de la forêt pour leurs plans inexprimés. Stacey effrayée, mais ayant trop envie pour se dérober. Étonnamment excitée, n'ayant pas envisagé que ça se passerait ainsi, tout son être concentré au point crucial où ils se retrouvaient et s'unissaient. Ils crièrent tous les deux, puis somnolèrent et se réveillèrent remplis de tendresse. C'était presque le matin dans la mousse jaune-vert sur la pente cachée par les épinettes avec le clapotis du lac dans leurs têtes.

— Qu'est-ce qu'il a bien pu devenir ? Qu'est-ce qui lui est arrivé ? Mort au-dessus de l'Allemagne ? Le journal local n'imprimait que les listes des morts de la région. Patron d'un magasin de chaussures à Montréal ? D'un bar à Antigonish ? D'un ranch dans la région des Cariboo ? Questions sans réponse.

Stacey s'aperçoit soudain de ce qui se passe. La semaine dernière, c'était de la musique pop et la semaine précédente aussi. Nouveau directeur, peut-être, quelqu'un qui sait quel âge ont les femmes qui dépensent le plus d'argent ici.

— Piégée encore une fois. Piégée dans les souvenirs. Maintenant, je ne suis même plus

certaine que cette musique ne dure pas depuis des semaines ou des mois. Depuis quand je me souviens sans m'en rendre compte ? Al, était-ce vraiment il y a plus de vingt ans ? Al Duschene, moitié français, moitié anglais, prétendant qu'il était doublement exclu. A passé une fois la moitié d'une nuit en moi. Je me rappelle tout de toi. La lumière du petit matin sur les poils blonds de ton ventre et de tes bras. Ton sexe. Tout. J'aimerais te voir. Non, c'est faux. Je ne veux pas que tu me voies, pas maintenant, pas sous ma forme actuelle. Tu auras aussi changé, naturellement. Mais pas autant. Les femmes vivent peut-être plus longtemps, mais elles vieillissent plus vite. Dieu possède un vilain sens de l'humour, si tu veux savoir.

Jen, assise à l'avant du chariot d'épicerie, balance ses courtes jambes et se met à fredonner un air sans paroles mais juste. Son petit visage à l'ossature fine cherche celui de Stacey, le regard attentif, hésitant et plein d'espoir. Stacey sourit rapidement.

Hé, tu fais des progrès, ma fleur. C'est très bien.

— Stacey, comment oses-tu te plaindre de la moindre chose ? Écoute, Dieu, je ne l'ai pas fait exprès. Fais en sorte qu'il n'arrive rien de terrible à aucun d'eux, c'est tout, d'accord ? J'ai eu tout ce que j'ai toujours voulu. J'ai épousé un type que j'aimais et j'ai eu mes enfants. Je *sais* que tout va bien. Je ne voulais pas me plaindre. Je ne le ferai plus jamais. Je le promets.

Duncan et Ian l'été dernier à la plage, jouant à se bagarrer et à se moquer l'un de l'autre, bras et jambes maigres et bronzés, éclat hirsute de leurs cheveux, peau sentant le sable et l'eau salée. Enfants de la mer, comme s'ils étaient couronnés de varech et chevauchaient des dauphins.

— Je t'en prie. Fais que tout aille bien, toute leur vie, pour tous les quatre. Fais que je meure avant eux. Mais pas avant qu'ils soient grands, que deviendraient-ils ?

Quand Mac rentre ce soir-là, il tend à Stacey cinq petites boîtes et cinq feuilles de papier roulées. Elle défait avec précaution l'un des rouleaux. Il y est écrit que Duncan Cameron MacAindra, sept ans, est inscrit au Programme Richa Junior. Il est ABBD (junior) et il promet de noter sur le tableau joint les progrès fulgurants de son énergie et de sa mémoire. Stacey ouvre l'une des boîtes. Chaque pilule occupe un nid. Il y a sept couleurs – rose, violet, bleu paon, mandarine, canari, vert et rouge. Stacey les touche du bout du doigt.

Très joli. Ça ferait un beau collier.

Il vaut mieux que les enfants les prennent au déjeuner pour ne pas oublier. Une couleur par jour, tu vois, c'est très simple. Fais attention de ne pas mélanger les boîtes. La

combinaison est différente dans chacune, en fonction du programme que suit la personne.

Mac ?

Quoi ?

Quand tu travaillais pour Drabble's, nous ne les aspergions pas de Souffle d'Ange.

Thor étudie personnellement tous les mois les tableaux des membres du personnel et de leur famille.

Il a du culot.

On ne peut pas monter une vraie campagne sans être soutenu à fond. Si on ne veut pas se donner la peine de les faire prendre à sa famille, eh bien

Bon. Bon bon bon. Donne-leur ici. Rassemblons tout le monde.

Tu rends les choses sacrément difficiles, Stacey. J'espère que ça t'amuse.

Ce n'est pas ce que je cherche. Franchement. Franchement, Mac. Mac ?

Quoi ?

Je suis désolée.

Oui, puisque tu le dis. Écoute, je ne veux pas que tu sois *désolée*. Simplement que tu cesses de me casser les pieds, hein ? Tu n'as pas vu les affiches de Richalife à la pharmacie d'à côté ?

Si.

Bon, c'est comme ça partout. Des grandes affiches. Ça commence à marcher. Tu ne

veux peut-être pas que les enfants aillent à l'université ?

Oh, Mac. Bien sûr que si. Tu le sais.

Bon, alors. Fiche-moi la paix. Je n'ai jamais gagné autant.

Tu travailles trop.

Stacey, je ne travaille pas plus dur qu'il ne faut. Maintenant, s'il te plaît.

D'accord, chéri. Vraiment.

À sept heures du soir, Mac est enfermé dans son bureau, comme tous les soirs de la semaine. Stacey frappe et entre. Mac est assis à sa table de travail. Devant lui sont étalées de nombreuses brochures en couleurs, une carte de la région, des tableaux des ventes et plusieurs pages polycopiées – « Parlons richesse », « Une qualité de vie » et « Comprendre le message par l'audiovisuel ». Mac lève la tête et fronce les sourcils.

Qu'est-ce qu'il y a ?

Il n'y a rien. Je dois passer chez Tess ce soir. Je lui ai promis. Qu'est-ce qu'il veut dire par une qualité de vie ?

Stacey, je suis occupé. Tu ne le vois pas ?

D'accord, je m'en vais. Qu'a dit Thor à propos de mon questionnaire ?

Il a dit qu'il n'a jamais vu personne qui se sente coupable de ne pas savoir faire du pain. Je t'avais dit de ne pas l'écrire.

Ça t'a fait rire pourtant. Reconnais-le. Qu'est-ce qu'il attendait de moi ? Que j'écrive

de quoi je me sentais vraiment coupable ou quoi ?

Ha, ha, très drôle.

Tu ne m'as pas montré ce que tu as écrit.

Ça n'avait rien d'impressionnant. Écoute, Stacey, je suis occupé.

À quoi faire ? Du yoga ?

Tout le monde doit présenter ses idées pour des types de campagne tout à fait nouveaux.

Ce n'est pas juste. Qu'est-ce qu'il cherche ?

Comment le saurais-je ? J'imagine qu'il ne veut pas s'encombrer de bras cassés.

Mac… pourquoi dis-tu ça ?

Je plaisantais.

Oui. Ha, ha, très drôle. Mac ?

Hum ?

Tu as peur ?

Moi ? De quoi ? Tu rigoles ?

Tu n'as que quarante-trois ans. Tu es un excellent représentant. Personne ne s'est jamais plaint de toi, autant que je sache. Tu travailles comme un fou depuis que tu es chez Richalife. Tu n'as pas à avoir peur.

Stacey, pour l'amour du ciel. Je n'ai pas peur. Pour l'instant, je suis occupé à trouver des idées. Alors, s'il te plaît, peux-tu me ficher la paix ?

Tu n'es vraiment pas… enfin, disons, inquiet… à cause de Thor ? Il me fiche la frousse. Quelque chose en lui. Je ne sais pas.

Stacey, tout va bien. Combien de fois dois-je te le répéter ? Tu ne pourrais pas, pour l'amour du ciel, cesser de jacasser à propos de mon boulot ?

Je suis désolée. Mais tu ne parles pas. Tu ne dis jamais rien.

Il n'y a rien à dire.

Oh, dans ce cas

Écoute, qu'est-ce que tu *veux* que je dise ?

Je ne *veux* pas que tu dises quoi que ce soit

Alors pourquoi tu continues

Je suis désolée c'est juste que

Bon, tout va bien, tu vois ?

Oui. Bon, d'accord. Je me sens très bizarre parfois.

Comment ça, bizarre ?

Comme si tout s'estompait

S'estompait ?

Comme si j'étais déconnectée de tout. De tout le monde, je veux dire. Et vice versa. Si tu vois ce que je veux dire.

Tu devrais peut-être voir le docteur. Tu te sens malade ?

Du cœur

Quoi ?

Rien. Je ne sais pas ce que je raconte. Je suis désolée. C'était… je ne sais pas. Tu veux encore du café avant que je parte ?

Non merci. Tu vas bien, Stacey ?

Bien sûr. Je vais bien. *Tu* es sûr d'aller bien ?

Oui, oui. Tout à fait sûr. Amuse-toi bien chez Tess.

Merci. Je ne rentre pas tard.

J'irai peut-être me coucher tôt.

D'accord. Bon, au revoir.

Au revoir.

Stacey monte s'habiller. Inutile d'essayer de rivaliser avec Tess, qui paraîtrait superbe dans un vieux sac de pommes de terre attaché par une ficelle. Elle enfile son tailleur de soie bleue. C'est la première fois qu'elle le met ce printemps et elle a du mal à remonter la fermeture éclair.

— Merde. Je n'ai pas grossi à ce point. Oh mon Dieu… regarde-moi ça. Régale-toi les yeux de ces hanches. Demain, je le jure, régime bananes. Je vais acheter une demi-tonne de bananes et je ne mangerai rien d'autre. Je m'y tiendrai. Au secours, je le jure. Qu'entendait Mac par il n'y a rien à dire ? Il n'est probablement pas inquiet le moins du monde. C'est moi qui le rends nerveux. « Augmentez-vous le stress de votre mari ? » Il y a de grandes chances. Qu'est-ce qui me fait croire qu'il est inquiet ? Il n'y a que moi qui

suis inquiète. Comparée aux mères de quinze enfants qui n'avalent que de l'air en Inde ou ailleurs, est-ce que j'ai des ennuis ? Non. Dieu, pour tout dire, j'en suis à me sentir coupable de me faire du souci. Je sais que je n'en ai pas le droit, mais ça me prend tout le temps par surprise. Je suis entourée de voix sans arrêt, mais pas une ne paraît dire quoi que ce soit, la mienne pas plus que les autres. J'ai l'impression que nous sommes peut-être tous à une seule dimension.

Très loin, dans une galaxie à d'innombrables années-lumière de cette planète, un mordu de cinéma au visage en forme de fleur et à la queue de scorpion est assis et regarde un écran informe qui ondule. Il décide qu'il en a vu assez. Il éteint les images que les humains ont toujours prises pour eux-mêmes et la planète imaginaire connue sous le nom de Terre disparaît.

— Tu perds la tête, Stacey, ma fille. Bon, peut-être, mais je suis sacrément certaine de ne pas perdre mes hanches.

Stacey arrive la première chez les Fogler. Tess porte une robe grège, droite, toute simple, une ceinture italienne en cuir, apparemment coûteuse, sur des hanches pratiquement inexistantes.

— Comment peut-elle avoir aussi bon goût pour les vêtements et aussi mauvais goût pour la décoration ? Ces rideaux – arbres turquoise déments et chasseurs en veste rouge montés sur des chevaux noirs et haletants, toutes les scènes striées de faux fils d'or à intervalles réguliers. Ça suffit, Stacey.

Je ne m'arrange pas. Avant, j'étais plus gentille. Si je vis jusqu'à quatre-vingt-dix ans, je serai un vrai poison. Mes petits-enfants me fuiront, terrorisés.

Je suis en avance, Tess ? Dis donc, j'adore ta robe.

Pas du tout. Il n'y aura que toi et Bertha. Contente qu'elle te plaise, je l'ai achetée cette semaine. Je la trouve assez marrante. Viens, je dois te montrer ce que j'ai trouvé en solde chez Twiller aujourd'hui.

— Ne me dis rien. Laisse-moi deviner. Dix coucous suisses, quarante-sept meubles télé avec dessus des ballerines puce et orange qui se pomponnent, deux cents paquets de sels de bain en forme de dinosaures et marqués *Elle* et *Lui,* cinq mille mouchoirs brodés de bégonias roses et tubéreux et une perdrix sur un poirier en plastique.

Oui, montre-moi vite.

Tess sort deux ensembles sel-poivre représentant des arlequins bigarrés. Le sel et le poivre sortent par le chapeau.

Oh, ils sont adorables, Tess.

Moi aussi je les trouve assez mignons. Nous n'en avons sans doute pas vraiment besoin, mais je peux les garder comme cadeaux de Noël ou de mariage. Jake ne les trouve pas terribles, mais il est difficile à convaincre, en fait.

Jake Fogler est acteur à la radio et aime parler de la dégradation de la communication verbale et des problèmes sémantiques

dans les médias de masse. Stacey n'arrive pas à imaginer qu'ils puissent l'un ou l'autre avoir besoin d'une salière ou d'un poivrier. Tess se nourrit de salades d'ananas et de fromage blanc et Jake, à en croire Tess, survit en grande partie grâce au cognac et aux œufs crus. Il possède une belle voix, mais il n'a pas la moindre chance à la télé. Il se retire parfois dans la chambre d'amis et rumine. Tess vient alors chez Stacey et dit de sa voix légère et haut perchée : *L'ulcère de Jake fait des siennes*.

Le carillon de la porte fait entendre doucement ses quatre notes et Tess ouvre à Bertha Garvey, dont la voix grince avec inquiétude.

Je suis en retard, non ?

Mais non. Il n'y a que Stacey. La dame de Polyglam n'est pas encore arrivée. J'espère qu'elle ne s'est pas trompée de date.

Bertha entre au salon. La soixantaine proche, corsetée au point d'avoir du mal à respirer, cheveux gris, rinçage bleu un peu trop vrai et profusion de frisettes, grandes mains efficaces, révélatrices de ce qu'a été sa vie professionnelle, yeux toujours un peu soucieux derrière des lunettes à monture verte en forme de papillon.

J'aurais dû être là plus tôt, Tess, mais tu sais comment est Julian. Chaque fois que je sors, et Dieu sait que ce n'est pas souvent, il trouve tout un tas de choses pour me retarder. Ce soir, il ne m'a pas lâchée tant que je ne lui ai pas préparé son costume bleu marine pour qu'il l'emmène chez le nettoyeur demain matin. Miséricorde, je peux le faire

sans problème avant le déjeuner, lui ai-je dit. Mais pas moyen. Oh non. Il le lui fallait tout prêt dans un cabas à l'instant même. Ce n'est sans doute pas vraiment sa faute. Il vieillit. Et c'est dur pour lui d'être retraité : il ne s'y habitue pas. Attendez un peu, les filles. Vous verrez. Même si je ne prétends pas que ça touchera vos hommes de la même façon.

Julian Garvey a douze ans de plus que Bertha. Il était comptable. À présent, il bricole dans la maison ou fait un peu de jardinage, ce qui ne lui plaît pas. Il est petit et digne, ses manières sont impeccables avec tout le monde, mais il se montre grincheux avec Bertha.

> Bertha Garvey, à un réveillon du jour de l'An, élevée dans la religion baptiste, ne buvant un verre que lors des grandes occasions et des jours fériés, comme elle dit, et s'en trouvant très vite affectée. Bertha, robuste et efficace, dans la cuisine de Stacey, versant des larmes absurdes de dessin animé (jusqu'à ce que Stacey la regarde et les voie) dans son bloody Mary. *Presque personne ne le sait, mais je suis née et j'ai grandi dans un camp de bûcherons.* Stacey disant, stupéfaite, mon Dieu, en quoi est-ce si terrible ? *C'est l'instruction qui m'a manqué. Ma mère voulait que j'aille vivre chez ma tante et que j'entre à l'école secondaire, mais papa ne voulait pas en entendre parler. Il était grimpeur élagueur, c'était le métier de mon père,*

et quand il est devenu trop lourd, il a tout de même continué, et un jour il a coupé la cime d'un sapin de Douglas et il est tombé en même temps. Bertha s'était juré de ne pas épouser un bûcheron et s'était mariée avec Julian, qui était chargé de la paie au camp. *Julian était mon destin, Stacey, mais il ne peut pas oublier que je n'ai jamais dépassé l'école primaire.*

Le carillon mélodieux se fait entendre et Tess trottine, tout excitée, vers l'entrée.

Oh ! La voilà, les filles !

La dame du Plastique est menue et émaciée, cheveux crêpés blond métallique, talons aiguilles instables soutenant des chevilles fines comme un squelette d'oiseau, visage gai-gai-gai dont l'air hagard est assez bien masqué par le hâle du fond de teint et la balafre écarlate du rouge à lèvres sur le sourire. Sa robe argentée sans manches miroite comme le costume minimaliste d'un nouvel oracle et affiche sur le sein droit *Polyglam* en lettres irisées bleu glacier.

Bonjour, madame Fogler. Bonjour, mesdames. Oh là là, c'est vraiment un plaisir de vous rencontrer. Bon, si je peux trouver une table.

Rapide comme un magicien réalisant avec habileté un tour de passe-passe, elle sort des boîtes de sa voiture et s'installe dans le salon des Fogler. La compagnie se rapproche. Stacey fume cigarette sur cigarette. Bertha se

tord les mains, larges doigts emmêlés et sourire plein d'espoir. Tess est assise, les yeux écarquillés comme un enfant sur le point de voir des merveilles. Les merveilles sont là, disposées en tas et en ligne sur la table, récipients en plastique qui luisent doucement, rose perle, mauves, verts comme les cuisses pâles d'une sirène, bleu pastel comme les veines d'un ange.

Assiettes de pique-nique. Gobelets. Boîtes à sandwiches. Moules à tartes. Bocaux à biscuits. Boîtes à pain. Seaux et bassines. Gamelles pour chiens. Bols à céréales pour enfants. Bols mixeurs pour les géants, les humains et les elfes. Bacs à glaçons. Cuves pour faire du vin ou noyer ses ennemis. Seaux de plage. Brocs à jus de fruits. Cruches de toutes les tailles pour la crème comme pour le martini. Timbales et coquetiers, pots pour plantes et pots pour enfants. Pour n'en citer que quelques-uns. La dame de Polyglam prend la pose devant l'exposition.

Bien, mesdames, pour faire connaissance, nous allons jouer à un petit jeu. Je crois que vous allez toutes vous amuser. Toutes mes clientes le trouvent vraiment très drôle. C'est un petit jeu de mots facile… pas *trop* facile, attention – ça n'irait pas pour des femmes intelligentes comme vous, hein ? Je vais donner à chacune cette brochure Polyglam en couleurs, et sur la première page vous verrez les mots *Polyglam Superware*. D'accord ? C'est ça. Maintenant, vous voyez ces espaces vides ? Je vais vous donner à chacune un crayon et je vous demande de trouver le plus de mots possible en n'utilisant que les lettres

de *Polyglam Superware*. Vous avez dix minutes. Prêtes ? *Partez !*

— J'ai l'esprit vide. Et voilà la vieille Bertha qui griffonne comme si son avenir était en jeu. Tess ressemble à Katie un jour, quand elle avait dix ans, qu'elle avait la rougeole et qu'elle faisait ses devoirs à la maison – mâchonnant son crayon et se donnant beaucoup de mal.

Au bout de plusieurs minutes, Stacey écrit *Glue*. Elle regarde un moment le mot, contemple sa vérité intrinsèque. Puis elle écrit *Poule*. Elle barre et écrit *Mal* à la place. Les dix minutes sont écoulées.

Bon, comptons les mots, d'accord ? Oh, oh, madame euh… MacAindra, vous n'en avez pas beaucoup, n'est-ce pas ? Ne vous inquiétez pas. Ce n'est qu'un jeu, hein ? Madame Garvey, dix pour vous… c'est très bien. Madame Fogler, voyons : *Père, Pure, Sûre, Par, Mare, Gare*… oh, c'est excellent. Excellent. Madame Fogler a douze mots, mesdames ! C'est fantastique, non ? Eh bien, madame Fogler, j'ai le très grand plaisir de vous offrir un petit cadeau : cet ensemble de six Cubajus Polyglam. Oui, vous pouvez faire vous-mêmes vos sucettes glacées avec le jus de fruits de votre choix. Les petits ne s'en lassent pas.

— Tact parfait. Elle aurait pu se renseigner pour savoir si Tess avait des enfants. Je continue à me demander si elle et Jake n'en ont jamais eu par malchance ou par choix. Tess n'en a jamais parlé.

Regardez… regarde, Bertha. Tu ne les trouves pas chou ?

Très jolis, Tess. Très pratiques. Très pratiques, il faut le dire.

Maintenant, mesdames, si vous voulez bien reprendre vos crayons, je vais vous donner une recette que nos chefs de Polyglam viennent d'imaginer… et c'est un véritable rêve ! C'est le dessert le plus délicieux que vous ayez jamais goûté. Nous l'appelons Paradis Tropical. Je l'ai fait pas plus tard qu'hier pour mes enfants et ils ont tous nettoyé leur assiette et en ont redemandé. Je suis convaincue que vos bambins et vos adolescents vont tous dire *Miam… Ça alors, c'est un vrai régal, maman.* Bon ? Vous êtes prêtes ? Une mesure de cerises au marasquin, coupées très fines. Une mesure de guimauves fondues. Une mesure d'ananas en dés. Deux mesures de crème fouettée. Une cuillère à café de

Stacey écrit *À l'abri dans les bras de Jésus.* Puis elle écrit *Perdue dans les bras de Morphée,* suivi de *Miam miam dit mon bedon.* Ensuite, il lui reste du temps pour un jeu rapide de tic-tac-toe.

— Sans le savoir, cette femme doit souffrir d'une forte myopie. Je pense juste aux bambins de Bertha.

Tout le monde l'a notée ? Vous, madame MacAindra ?

Oui, merci.

Bien. Maintenant, j'aimerais vous faire remarquer quelques caractéristiques de cette

magnifique gamme de Polyglam Superware, des caractéristiques qui vous ont peut-être échappé. Par exemple, avez-vous une idée à quel point Polyglam est solide ? Oh, bien sûr, nous savons toutes qu'il est incassable, mais les gens ne se rendent en général pas compte à *quel point* ce matériau unique est résistant.

Trois cuvettes retournées d'un bleu aqueux deviennent l'estrade de la dame Polyglam. Elle saute dessus, fait des claquettes, trépigne avec ses talons aiguilles, bondit de l'une à l'autre.

— Mon Dieu, et si elle tombait ? Je l'imagine qui se casse la figure, qui cogne son menton pointu sur le tapis chinois, incapable de se relever tant elle a honte. Est-ce que je *souhaite* que ça arrive ? Arrête, Stacey, pour l'amour du ciel… tu n'as peut-être pas conscience de tes immenses pouvoirs psychiques. Ouais, ben voyons.

La dame Polyglam ne glisse pas. Elle exécute une sorte de pirouette de ballet et atterrit avec compétence sur deux cuvettes, jambes écartées mais avec décence.

Bon, mesdames, je ne veux pas que vous vous sentiez obligées, mais si vous voulez jeter un coup d'œil aux différents articles de Polyglam

Ces boîtes à sandwiches sont exactement

Quels adorables coquetiers

Je trouve ce bocal à biscuits tout à fait

— Si j'arrive à m'en tirer à moins de dix dollars, ce sera un sacré miracle. Il y a quinze

jours, c'était une batterie de cuisine à fond de cuivre chez Bertha et j'ai acheté une cocotte dont j'avais autant besoin que d'aller me pendre. Je suis faible, c'est mon problème. Tout pour paraître agréable. Ne pas faire de vagues. Pourquoi en suis-je incapable ? Pourquoi je n'y arrive pas ? Aidez-moi. Qui ? Et si Bertha et Tess pensaient exactement la même chose ? Nous pourrions nous unir. Créer un mouvement clandestin. Les Insoumises de Bluejay Crescent. J'imagine très bien. Nous sommes bien trop complaisantes. Non… nous ne sommes pas le moins du monde complaisantes. Nous avons simplement peur. De quoi ? De faire une scène ? De nous apercevoir que nous sommes seules finalement… mieux vaut ne pas essayer ? Comment savoir ce que pensent Tess et Bertha ? Vais-je risquer d'offenser Tess en posant la question ? J'habite juste à côté de chez elle. Elle garde souvent Jen. Oh Katie, tu as tout à fait raison, mon chou. Je suis corrompue. Ou as-tu dit immorale ? Seigneur, si je dois être immorale, je dois chercher une manière un peu plus marrante de l'être.

Deux décennies et demie plus tôt, la Dragon Lady de Terry et les pirates. Elle a le visage de Stacey et porte un ensemble en velours noir moulant qui colle à ses beaux seins et à ses cuisses galbées. Qu'est-ce que vous vouliez savoir, McNab ? Elle s'adresse à l'officier des douanes. Vous avez parlé d'opium de contrebande ? Mais McNab (environ trente ans, muscles comme des cordes) ne peut que rester là à baver, submergé par un désir impossible. (Là, il fallait quitter la page de bandes dessinées en couleurs du

samedi pour une autre page.) Par ici, McNab… rien n'est impossible. Est-ce que ce sera le lit ou le pont ?

— Je souffre soit d'une adolescence tardive soit des symptômes prématurés de la ménopause, sans doute des deux.

Une fois les achats terminés, Tess sert le café, deux sortes de sandwiches, des sablés et un gâteau fourré avec un glaçage au moka de dix centimètres d'épaisseur.

— Tais-toi, Dieu. Je me sens trop minable pour ne pas manger. Demain, les bananes.

La dame Polyglam s'apprête à partir.

J'ai été vraiment ravie de vous rencontrer, mesdames, et merci mille fois madame Fogler, maintenant je dois vraiment

Merci à *vous* d'être venue. Nous avons toutes passé un merveilleux

Je dois y aller aussi, Tess. Merci mille fois

Une charmante soirée merci merci

Merci mille fois

Eh bien, bonne nuit

Bonne nuit… attention à la marche, Bertha

Bon, encore merci

Le plaisir est pour moi merci d'être venue

Eh bien, bonne nuit

Bonne nuit, à très bientôt

Oui bien sûr eh bien bonne nuit

Bonne nuit

Sur le pas de la porte, tandis que Bertha et Stacey finissent par s'esquiver, apparaît Jake Fogler. Ses énormes lunettes et son visage un peu las lui donnent l'air d'un vieux petit garçon à tête de hibou surpris en train de faire une bêtise.

— Depuis quand est-il là à attendre que nous partions ?

Bonsoir, Jake.

Bonsoir à toutes. Tess vous a refilé tous les trucs ringards, je vois. Bon sang, Bertha, vous vacillez presque sous le poids de toutes ces cochonneries.

Oh *Jake*, ne parle pas comme ça à Bertha. Ne fais pas le vieux

Navré, chérie. Je vous gâche tout le plaisir ? Vous venez boire un verre, Stacey ?

Merci, non. Je dois rentrer. Bonne nuit, Tess.

Bonne nuit, Stacey.

La petite voix perplexe de Tess est en complète contradiction avec le soin impressionnant qu'elle apporte à son apparence. Elle agite la main d'un air hésitant, puis suit Jake dans la maison.

Stacey rentre chez elle, enlève ses chaussures dans l'entrée, pénètre dans la cuisine et se verse un gin-tonic gargantuesque. Mac est couché et il n'y a pas de lumière à l'étage. Stacey allume une petite lampe dans le salon et se blottit sur le canapé, la brochure de Polyglam dans une main. Sur chaque page, à côté des Superware, des familles sont

photographiées. Les enfants sourient, sereins et paisibles. Les mères au visage jeune sans trace de fatigue rayonnent, satisfaites. Les pères au visage jeune sans trace de fatigue sourient, fiers et contents de leur réussite. Les grand-mères au visage jeune sans trace de fatigue regardent, bienveillantes et sereines.

— Merde.

La brochure glisse et tombe sous la table basse. Stacey éteint la lampe et regarde par la fenêtre les lumières de la ville tout en buvant. Elles bougent et clignotent comme l'aurore boréale dans le ciel d'hiver de la prairie, mais ici elles sont capturées et ligotées.

Les panthères maigres règnent dans les rues de la ville, leurs griffes sorties contre les prisons du temps à répétition. Les légions romaines avancent… écoutez le détestable bruit de leurs bottes. Des choses étranges se produisent et les cavaliers squelettiques chevauchent, chevauchent, chevauchent et tous les vents du monde soufflent dans leur dos. Nulle part où aller cette fois

— Aujourd'hui, j'ai vu une fille qui marchait dans la rue, une fille ordinaire pas très bien habillée et, de loin, j'ai cru que c'était moi venant à ma rencontre avec une meilleure chance. Mais non.

Pas d'autre facette au visage de la ville ? Il doit y en avoir. Il faut qu'il y en ait.

Là, dans des maisons inconnues, des gens vivent sans mensonges et se touchent. Un jour elle les trouvera, parviendra jusqu'à eux. Alors tout ira bien et elle vivra dans la lumière du matin.

4

Allez, les enfants. Dépêchez-vous de descendre prendre votre déjeuner.

HUIT HEURES LES INFORMATIONS LES BOMBARDEMENTS LA NUIT DERNIÈRE ONT DÉTRUIT QUATRE VILLAGES AU

Maman ! Où est mon cahier d'instruction civique ?

Je ne sais pas, Ian. Tu l'as cherché ?

Il a disparu. Je dois l'apporter à l'école ce matin

Bon, *cherche-le*. Katie, est-ce que tu as vu le cahier d'instruction civique de Ian ?

Non, et je ne le cherche pas. S'il n'était pas aussi

Stacey, la soirée commence à huit heures. Tu seras prête, hein ?

Naturellement, oui oui bien sûr. Duncan, mange tes céréales.

Je déteste celles-là. Pourquoi tu en achètes toujours ?

Tu dis ça pour presque toutes celles que j'achète. Allez.

UNE PAGE DE PUBLICITÉ SI VOUS N'AVEZ PAS VU LE NOUVEAU SHOWROOM DE TOOLEY VOUS ALLEZ AVOIR UNE TRÈS BELLE SURPRISE

Bavardage brouhaha pleurs

Bon, bon, Jen, j'arrive dans une seconde. Tu as fini ? N'essaie pas de descendre toute seule. J'arrive.

Tu vas aller chez le coiffeur, Stacey ?

Oui, bien sûr, qu'est-ce que tu crois ?

Je demandais, c'est tout, bon sang. Pas la peine de

Je suis désolée, Mac. Oui, j'y vais ce matin. Tu veux un œuf ?

S'il te plaît.

Maman, il n'est pas *là* et M. Gaines va être très en colère. Il faut que je le trouve

D'accord, Ian, une minute. Où as-tu cherché ?

Partout.

LES MORTS SUR LA ROUTE ONT AUGMENTÉ DE DIX POUR CENT FAISANT DE CE MOIS LE PIRE EN

Il me faut cinquante cents, maman.

Duncan ! Pour quoi faire ?

Pour les infirmes ou un truc comme ça

Quoi ?

C'est écrit là, sur le bout de papier qu'on nous a donné

Pourquoi ne me l'as-tu pas montré hier soir ?

J'ai oublié

À tout à l'heure, Stacey. À tout à l'heure, les enfants.

Au revoir, papa.

Oh au revoir, chéri. Attends… tu n'as pas eu ton œuf. Ça y est, il est prêt

Peux pas. J'ai dit que je serai là à huit heures et demie. Mange-le.

Je déteste les œufs.

M^lle^ Walsh a dit de les gagner si on pouvait mais je ne sais pas comment gagner cinquante cents

INTERROGÉ LE GARÇON A DIT QU'IL AVAIT VU LA FILLE PRENDRE LES COMPRIMÉS MAIS IL NE SAVAIT PAS QU'ILS ÉTAIENT

Hurlement

D'accord, Jen… j'arrive tout de suite

Maman, qu'est-ce que tu as fait de mes boucles d'oreilles orange ?

Je n'y ai pas touché, Katie, et de toute façon tu ne peux pas les mettre pour

Qui a dit ça ?

Maman, j'ai regardé dans mon bureau et partout et mon cahier d'instruction civique n'est pas

LES BONBONS YANCY SONT LES MEILLEURS GOÛTEZ LES DÉLICES DE L'OUEST DORÉ

Tu peux peut-être m'avancer cinquante cents sur mon argent de poche et je

M. Gaines va être furieux j'en suis sûr, tu ne le connais pas

Elles étaient sur ma coiffeuse hier avec mes boucles d'oreilles vertes et maintenant elles ont toutes les deux

DRR-RING

Katie, réponds au téléphone, tu veux bien ?

Je ne peux pas je suis dans la salle de bains je me coiffe

Bon, descends Jen, alors, pendant que tu es là

Hé, qui était ta bonne l'année dernière ?

Oh tais-toi et fais ce qu'on te dit

DRR-RING

Allô ?

Oh, allô ! Stacey ?

Oui. Bonjour, Tess.

Tu as le temps de prendre un café ce matin ?

Eh bien, je dois aller chez le coiffeur. Peut-être rapidement.

Pourquoi ne me laisses-tu pas Jen ?

Oh, Seigneur, Tess, je ne pourrai jamais te rendre la pareille. Non, elle sera très bien avec moi.

Ça ne me gêne pas du tout de la prendre, Stacey. Vrai de vrai.

Bon, c'est vraiment très gentil de ta part on verra écoute il faut que je me dépêche à plus tard d'accord ?

Oui, bien sûr. Au revoir.

Au revoir. Allez, les enfants ! Ian, pour l'amour du ciel, tu es aveugle ? Ton cahier est sous le coussin du canapé. Tiens, Duncan, et la prochaine fois préviens-moi en rentrant de l'école au lieu de me demander les choses à la dernière minute. Tu peux les gagner en taillant les bords de la pelouse. Katie ! Tu as trouvé tes boucles d'oreilles ?

Oui. Elles étaient par terre derrière ma coiffeuse.

Bon, la prochaine fois ne sois pas si

ET MAINTENANT LES PINK BALLOONS CHANTENT BIEN BIEN BIEN BIEN

Bon, les enfants, tout le monde dehors. Vous avez tout ?

Tu as raté ta vocation, mère. Tu aurais dû être dans l'armée. Tu aurais fait un excellent adjudant.

Va te faire voir. À plus tard, Katie. Au revoir, les enfants.

Au revoir.

Vlan.

Bon, ma fleur. Voilà tes céréales.

— Vite, un café, avant que je m'évanouisse.

HUIT HEURES ET DEMIE LES INFORMATIONS LES BOMBARDIERS HIER SOIR ONT REMPORTÉ UNE VICTOIRE DÉCISIVE QUATRE VILLAGES ENTIÈREMENT DÉTRUITS ET PLUSIEURS AUTRES INCENDIÉS

Stacey remue son café et allume une cigarette. Puis elle éteint la radio.

— Je ne peux pas écouter. C'est trop trop trop. Qu'est-ce qu'on y peut, de toute façon ? Rien. Juste se tourmenter. Inutile. Tout est inutile. Moi y comprise. Écoute, Dieu, je sais que c'est un boulot qui a un sens d'élever quatre enfants. Tu n'as pas besoin de faire de la propagande ; je suis convertie. Mais comment se fait-il que j'aie l'impression de passer mon temps à une série ininterrompue de choses insignifiantes ? Les enfants ne m'appartiennent pas. Ils s'appartiennent à eux-mêmes. Ce serait bien d'avoir quelque chose rien qu'à moi. Où que j'aille, je ne suis pas moi-même. Je suis la femme de Mac ou la mère des enfants. Et en même temps, j'en suis venue à préférer effectivement être en compagnie de Mac ou d'un des enfants. Même chez le coiffeur, je préfère emmener Jen. Il est plus facile d'affronter le monde quand l'un d'eux est avec moi. Ainsi, je sais qui je suis censée être.

> *Comment t'appelles-tu, petite fille ?* Stacey Cameron. *C'est un drôle de nom, Stacey.* C'est pas vrai ! C'est pas vrai ! C'est mon nom et vous n'avez pas intérêt à en dire du mal ! *Stacey, ne sois*

pas impolie – c'est le révérend McPhail, notre nouveau pasteur. Excuse-toi. Non. *Alors, va dans ta chambre.* (Dans la chambre, un miroir ovale ; elle approcha son visage très près pour voir tout au fond de ses yeux – Anastasia, princesse de toutes les Russies ; Anastasia, reine des Hébrides, bientôt héritière du château ancestral dans les îles escarpées.)

Viens, diva. Allons voir tata Tess. Il vaut mieux enfiler d'abord des vêtements présentables. Dis donc, j'aimerais avoir une peau comme la tienne, ma fleur. Pas une imperfection. Tous les autres enfants ont au moins quelques taches de rousseur, mais ta peau est comme du lait. Trop pâle, peut-être. Oui, elle supporterait un peu plus de couleur. Allons, c'est là que tu es censée me dire va te faire voir, maman, je suis absolument superbe comme je suis. D'accord, tu m'as convaincue.

Photographie dans le journal. Un nouveau genre de napalm venait d'être inventé, une substance qui, lorsqu'elle arrive en brûlant sur la peau, ne peut être enlevée. Elle adhère. La femme tenait dans ses bras un bébé de dix-huit mois et elle essayait d'ôter quelque chose de la zone à vif qui s'étendait sur le visage de l'enfant.

Allez, Jen, habillons-nous et sortons d'ici.

Tess les attend et a déjà sorti les tasses à café.

Dis donc ! Quelle jolie tenue, Stacey.

Elle te plaît ? Je la lui ai achetée l'été dernier.

Non, je veux parler de ta robe.

Quoi, la mienne ? Oh… merci, Tess. Je rentre à peine dedans.

Tu n'as pas grossi, tout de même ?

C'est ce que tu crois. Je suis au régime cette semaine.

Oh ? Lequel ?

J'ai essayé le régime bananes, mais j'en ai eu tellement marre des bananes que je n'ai pas continué. Celui-ci est à base de protéines, sans féculents.

Comment le trouves-tu ?

C'est l'enfer. Le pain me manque. Je n'ai aucune volonté, c'est le problème.

Oh, Stacey, toi ? J'ai toujours pensé que tu avais une volonté de fer.

Qui, moi ?

Je veux dire, t'occuper de tous ces enfants, faire tourner la maison et tout.

Ce n'est pas de la volonté. Juste de l'huile de coude.

Eh bien, mon Dieu, moi, je sais que je ne pourrais pas. Je me fatigue trop vite. Quel-

quefois, je peux à peine lever le petit doigt et je suis vannée. J'ai revu le docteur pour ma tension.

Oh ? Qu'est-ce qu'il a dit ?

Comme d'habitude. Ne pas s'énerver. Continuer de prendre les cachets. Régime sans sel. Je n'ai pas dit à Jake que j'y étais allée.

Pourquoi ?

Je ne sais pas, Stacey. Il n'aime pas les gens malades.

Ce n'est pas de ta faute.

Je sais, mais encore une fois… bon, je ne sais pas. Tu sais comment sont les hommes.

Non, mais j'aimerais bien le savoir.

Si seulement je pouvais rire de tout comme toi, Stacey.

En fait je ne

Mais si. C'est vraiment un don. Mon père disait souvent *Tess, quand Dieu a distribué le sens de l'humour, il t'a ratée.* Je ne l'ai jamais oublié. Ça doit être vrai. J'aime rire, naturellement. Mais je suis incapable de me rappeler les blagues. Je t'ai montré les poissons rouges ?

Non. Tu as des poissons rouges ?

Oui. Jake me les a achetés. Pour me tenir compagnie, il a dit. Regarde, les voilà. J'aime bien le petit château au fond du bocal, là, pas toi ? Et tous les cailloux roses et bleus. J'ai trouvé ça mignon. Tu vois, le gros

poisson rouge se cache derrière la fougère, ou je ne sais quoi. Où est passé le petit ? Ne me dis pas… non, le voilà. Il y en avait trois quand Jake les a rapportés.

Il y en a un qui est mort ?

Eh bien, pas exactement. Le gros l'a mangé.

Quoi ?

Apparemment, ça arrive très souvent chez les poissons rouges. Certains mangent les autres. Je l'ai vu faire. C'était assez bizarre. Le gros poisson a mordu l'autre à la nuque, comme qui dirait, et il a eu une sorte de convulsion, puis le gros l'a entraîné au fond du bocal et l'a mangé. J'ai tout vu. Ça n'a même pas pris très longtemps.

C'est horrible.

Oui. C'était vraiment bizarre, comme je te l'ai dit. Je garde un œil sur l'autre, maintenant. Pour voir ce qui va se passer

Tu ne peux pas le sortir ? Ou faire quelque chose

Bon, c'est leur nature non après tout

Qu'est-ce que tu feras s'il le *mange*

Jake a dit qu'il en rapporterait un autre ce soir au cas où

C'est cher, la nourriture pour poissons

Oh, pas très

— Les loups se mangent entre eux et les poissons se mangent entre eux. Ne m'en dis pas plus, je ne veux rien savoir.

Merci pour le café, Tess. J'ai rendez-vous à dix heures. Je dois y aller.

Tu me laisses Jen ?

Eh bien, je ne devrais pas

Mais si. Laisse-la, Stacey.

D'accord, si tu es sûre que ça ne

Oh, certaine. Elle est sage comme une image. Tu es sage comme un petit poisson rouge, hein ma chérie ? Pas de problème

— Jen ? Tu es d'accord, ma fleur ? Je voudrais t'emmener, mais je ne sais pas comment le dire poliment.

Le casque ronronne comme un tigre métallique. Stacey tourne la page du magazine. L'article s'intitule « Finies les rondeurs grâce aux prunes – un nouveau genre de régime ». Elle soupire, ferme le magazine et regarde autour d'elle. Le casque empêche tous les autres bruits de l'atteindre et, devant elle, tout se déroule en silence, comme si elle se trouvait derrière une vitre épaisse qui l'isolait ou comme si elle regardait la télé sans le son.

Les prêtresses sont parées de blouses mauves. Elles glissent et s'élancent avec des gestes parfaitement sûrs et huilés, sans effort inutile. Une grosse femme aux épais cheveux gris s'enfonce dans un fauteuil devant la cuvette jaune pamplemousse. Avec un soupir de plaisir visible, sa poitrine recouverte de tweed se soulève comme des collines lors

d'un tremblement de terre sans gravité et elle penche la tête en arrière pour recevoir la bénédiction du shampoing. Les mains gainées de plastique de la prêtresse s'occupent de son crâne, doigts tendus comme des griffes jaunes inoffensives. Dans un fauteuil devant le miroir qui va d'un mur à l'autre, une jeune femme rit sans bruit pour sa prêtresse qui enroule rapidement les mèches de cheveux noirs autour de rouleaux jaunes. Une odeur d'ammoniaque et un amalgame de parfums humides parviennent aux narines de Stacey.

Pas la terre. Ailleurs. Une petite planète à la technologie très avancée. Le processus est absolument indolore, ici, sur Zabyul. Le mécanisme argenté est tout simplement ajusté sur la tête et procure une impression de douce chaleur. Elle va bientôt sortir de la Chrysalide. C'est ainsi qu'on appelle le mécanisme. L'une des prêtresses papillon s'approche, vérifie les commandes. Fini – la transformation est achevée. Elle se lève. Toute la pièce est faite d'une substance qui se reflète doucement. Elle regarde. C'est elle ? Cette très jeune femme possède ses traits, mais transformés, plus délicats, la forme des os d'une beauté incroyable sous la peau à la texture crémeuse. Vite, Jartek attend. Et le voici, fort et souple, son sexe perceptible sous l'uniforme ajusté et lustré de pilote galactique. Puis les voilà dans l'un des dômes de vie. C'est un pilote de grade élevé et, par conséquent, son dôme de vie, assez spacieux et élégant, est meublé de canapés de mousse dorée qui sortent naturellement des murs à la moindre pression sur l'Environator qu'il porte à son poignet aux os solides, mais qui tremble à

présent. Il pose les mains sur ses seins, puis glisse les doigts vers son sexe ouvert. Maintenant vite

Tout va bien, madame MacAindra ? Si vous voulez bien venir par ici, Lenore va vous coiffer.

Merci.

— Pas étonnant que j'aie peur des anesthésies et de l'hypnose. Et si je parlais ? Je suis un monstre. Ou peut-être que non, mais comment le savoir ? Tu ne dois te rappeler qu'une chose, Stacey, poupée. Ce soir, tu bois du jus de tomate.

Devant la porte de la salle de réception de l'hôtel, Mac touche le bras de Stacey. Un peu surprise, elle le regarde et s'aperçoit qu'il sourit.

Bon, ne t'inquiète pas, Stacey. Tout va bien se passer.

Je l'espère. Je suis un peu nerveuse.

Il n'y a pas de *quoi*. Simplement, ne discute pas et ne

Non promis

La salle est grande, démodée, avec des tentures de velours somptueuses, remplie de monde. De ses mains moites, Stacey ajuste sa robe de cocktail noire. À une extrémité de la pièce se trouve une longue table derrière laquelle trois serveurs s'affairent sans cesse. Stacey se tapote les cheveux. Le centre de la pièce est occupé par un kiosque où les

musiciens d'un petit orchestre ont l'air de s'ennuyer tout en jouant des valses et de lents fox-trot. Stacey résiste à l'envie de regarder derrière elle pour s'assurer que son jupon ne dépasse pas de façon désastreuse. À travers la pièce, d'un angle à l'autre, se déploie une bannière blanche avec un seul mot en lettres couleur cerise bordées d'or.

RICHALIFE

Au milieu d'un groupe de filles rieuses, souples et blondes, bonnes dents et pas de taille, Thor en tenue de soirée bleu nuit boit du jus de tomate. Ses cheveux argentés luisent d'un éclat phosphorescent. Stacey vérifie en passant le doigt sur la face externe de ses cuisses que son slip n'a pas soudain perdu son élasticité et commencé à descendre. Thor fait un signe et sourit, Mac lève la main pour lui rendre son salut. Stacey passe discrètement une main dans son dos et pose le pouce au creux de ses reins au cas où son soutien-gorge se serait détaché. L'orchestre s'engage dans les boucles monotones d'une valse viennoise et, avant que Stacey et Mac arrivent à la hauteur de Thor, il danse avec l'une des filles.

Allez, viens. Allons chercher à boire, d'accord ?

Tu crois qu'on peut, Mac ?

Ne sois pas ridicule, Stacey. Il n'est pas intolérant. Il n'essaie pas d'imposer ses opinions aux autres.

Non, pas vraiment.

Bon, si tu le prends comme ça, tu ferais mieux de rester au coca.

Non… Je veux dire pas question.

— Résolutions, où êtes-vous ? Si je passe la soirée à boire du coca, je vais devenir complètement dingue. Deux verres seulement. Deux, pas plus. Et puis stop. Esprits de mes ancêtres, donnez-moi la force. Te donner la force, pauvre idiote ? Ils sont probablement tous morts d'avoir bu trop de whisky. Mac, ne m'abandonne pas. Je ne peux pas affronter ces gens.

Stacey, voici Mickey Jameson. Mick, je te présente ma femme.

Enchanté.

Bonjour… enchantée

Et voici ma femme Priscilla ; chérie, je te présente Mac MacAindra et Stacey.

Bonjour

Enchantée

Qu'est-ce que vous buvez, Stacey ?

Oh… un scotch à l'eau, s'il vous plaît. Avec beaucoup de glace.

— Un gin-tonic vaudrait peut-être mieux ? Ma perte. Non, ça c'est pour la maison. Mac préfère le gin. Le scotch pour les crises. Va pour les clans.

Mickey Jameson est petit, jeune, avec des yeux bleus et un visage rose. Sa femme lui ressemble, en version féminine. Stacey la contemple en se demandant s'il est vrai

qu'elle ne transpire pas ou si elle fait seulement comme si. Elle porte une robe courte et blanche, mais pas virginale, et ses yeux maquillés sont une véritable œuvre d'art abstrait. Les longs faux cils brillent comme des diamants avec un soupçon de ce qui ressemble à la neige vaporisée que Stacey associe aux sapins de Noël.

— Impossible. Ça doit être un autre truc. Faut que je demande à Katie. Si seulement je lisais les articles sur le maquillage au lieu de ces épîtres qui me disent tout le mal que je fais, je le saurais. Je n'arrive pas à les lire. Je les regarde du coin de l'œil, de loin, mais ils m'effraient toujours. Ça paraît tellement compliqué. Les choses étaient sacrément plus simples de mon temps. Crème, rouge à lèvres et poudre. Terminé. *De mon temps*. Jolie expression.

Depuis longtemps à Richalife ?

Qui, Mac ? Oh, pas très longtemps. Et votre mari ?

Un mois environ. Mais il adore. Il n'y a pas mieux, hein ?

Oui. C'est très bien.

Mickey dit qu'avant il faisait du surplace. Il piétinait, quoi. Il était dans les peintures. Et votre mari, qu'est-ce qu'il faisait ?

Il était dans les essences… je veux dire que l'essence de son travail était plutôt dans l'éducatif. Les encyclopédies, par exemple.

Oh, dites donc ! Ça alors ! Et qu'est-ce qui l'a fait changer ?

Oh vous savez une entreprise qui monte et tout ça

Oui eh bien c'est exactement ce que dit aussi Mickey.

Mac et Mickey se tiennent côte à côte. Des hommes vaillants.

Oui, eh bien, comme je l'ai dit, Mick, je faisais l'Okanagan – du nord au sud, toute la vallée – avec mon ancienne boîte, c'est pour cela que j'ai voulu garder cette région pour le moment. Je la connais comme ma poche.

Bien sûr, mon vieux, je comprends très bien. Mais je te verrais mieux en ville.

Tu as sans doute raison. Il est peut-être temps que je change de territoire.

Je dis toujours qu'un changement fait autant de bien que des vacances.

Bon, tu as sans doute raison.

Thor s'approche alors d'un pas nonchalant et se joint au groupe, ou plutôt le groupe se reforme autour de lui.

Salut, Mac. Salut, Mickey. Content de vous voir. Oh, bon*jour,* Priscilla. Ça ne vous fait rien que je vous appelle Priscilla, n'est-ce pas ?

Oh, bien sûr que non. Ça me fait très plaisir, monsieur Thorlakson.

Appelez-moi Thor, mon ange. Juste Thor. Et qui avons-nous là ? Stacey, n'est-ce pas ? Bien, et comment allez-*vous,* Stacey ?

Très bien, merci.

J'en suis ravi. Tous vos beaux enfants suivent-ils le Programme Junior ? Oh oui, c'est vrai, je me souviens des tableaux à présent. Et si mes souvenirs sont exacts, ils se portent à merveille. Épatant. Eh bien, c'est formidable, Stacey. Avez-vous du mal à réunir toute la nichée chaque matin pour le Programme, Mac ?

Non. Pas le moins du monde.

— Tu parles. Il me laisse m'en occuper, parfois je leur donne une pilule, mais la plupart du temps j'oublie, ou j'oublie exprès. Je me dis que ce truc crée probablement une légère dépendance, ou qu'on découvrira un jour qu'il contient des traces d'arsenic, et je jette ces machins dans la toilette quand personne ne me voit. Katie me dénoncera sans doute un de ces jours. Je ne sais pas quand Mac prend ses pilules. Nous ne parlons pas de ce sujet.

Bon, parfait. Dites, vous savez, Mickey, que ce type a quatre enfants ? Courageux, non ? Vous allez essayer de monter une équipe de baseball, Mac ?

Pas pour l'instant

Bon, faites-moi signe quand vous y songerez et on vous donnera une ration supplémentaire de Richalife. Qu'en pensez-vous ? Conservez seulement assez d'énergie pour faire connaître le produit, n'est-ce pas, Mac ? Si possible, bien sûr.

— Qu'est-ce qui se passe ? Où veux-tu en venir, espèce de salaud mielleux ?

Quatre enfants, ce n'est pas beaucoup à notre époque.

Comment ? Oh… oui, vous avez parfaitement raison, Stacey. Oui, effectivement. Les familles nombreuses sont de nouveau à la mode, tout à fait. Personnellement, je n'ai rien contre les familles nombreuses. Tant que les gens peuvent s'en occuper et les éduquer de manière adéquate. Non, pas de manière adéquate… correctement. Je dirais plutôt *correctement*.

Nous nous y efforçons.

Bien entendu, Stacey. Je n'en doute pas un instant. Bon, si vous voulez bien m'excuser, j'aperçois une des filles du bureau et je crois que je dois vraiment l'inviter à danser.

Thor s'éclipse avec panache. Stacey va au bar et se fait servir un autre scotch.

Mac ?

Oui ?

Qu'est-ce que c'est que cette histoire ?

Quelle histoire ?

Oh, je t'en prie, tu sais *bien*. Il m'asticotait

Il plaisantait. Tu ne supportes *même pas* la plaisanterie, Stacey ?

Non. Aucun sens de l'humour. Ni moi, ni Tess, ni la reine Victoria.

Écoute, il faut que j'aille voir Stewart Essex une minute. Il a dit qu'il aimerait bien faire une tournée régionale. Je crois qu'il est temps pour moi de travailler en ville. Ça va pour toi ici ?

Mais oui. Vas-y. Je vais trouver quelqu'un à qui parler.

La soirée traîne en longueur. Stacey trouve d'autres épouses désœuvrées dont les maris sont engagés dans une conférence capitale.

Bonjour. Je peux me joindre à vous ?

Oh, bien sûr. Je suis Clare Gallagher et voici Joanie Storey.

Bonjour. Ravie de vous rencontrer. Je suis Stacey MacAindra.

Votre homme parle aussi boutique, je suppose ?

Quoi d'autre ?

Ça me plaît vraiment. Je disais à Joanie qu'ils sortent avec nous à peu près une fois par mois et qu'est-ce qu'ils font ? Ils dansent avec nous ? Eh bien pas du tout. Vous avez des enfants ?

Oui, quatre.

Ah oui ? Quel âge ?

Une fille de quatorze ans, un fils de dix ans, un fils de sept ans, une fille de deux ans. Et vous ?

Je n'en ai que deux, mais croyez-moi, ça me suffit. Mon petit garçon vient d'avoir cinq ans et ma fille a dix-huit mois. Ils me donnent du fil à retordre.

Je sais, mais ils vont devenir plus faciles. Il y a une grande différence quand ils vont à l'école.

Sans doute. Mais alors, la maison va probablement me paraître terriblement vide.

Oui, c'est très possible. Ma plus jeune ne va pas encore à l'école, bien sûr, donc je ne sais pas.

— Comment sortir de là ? Elles pensent peut-être la même chose. C'est drôle, quand je suis avec les je-sais-tout des cours du soir, je me dis au diable les activités intellectuelles et je ne pense plus qu'à parler de mes enfants. Mais quand je suis avec des femmes qui parlent de leurs enfants, je me dis quel ennui. Les toilettes… voilà ce qu'il me faut.

Durant l'heure qui suit, Stacey se rend deux fois aux toilettes pour dames et glisse à chaque occasion une petite savonnette rose dans son sac de soirée. Elle retouche son maquillage, se contemple d'un air sombre dans le miroir aseptisé, sourit avec raideur aux autres femmes qui entrent ou sortent des cabines en faisant cliqueter le loquet. Puis elle retourne au bar et se fait servir encore un double scotch. Elle danse une fois avec un homme assez jeune et corpulent qui lui secoue la main de haut en bas et l'entraîne dans les coins en la faisant pivoter sur son ventre. Ensuite, plus personne ne l'invite. Elle décide de rester à proximité du bar.

— Qui aurait envie de danser sur cette musique assommante de toute façon ? Pas moi. J'adorais danser. Je dansais bien. J'ai dit un jour à Katie et à Ian *Vous ne me croirez peut-être pas, mais je dansais bien.* Ils ont voulu savoir sur quel genre de musique à l'époque. *Boogie-woogie,* ai-je

répondu bêtement. Ils ont bien failli mourir de rire. Pendant plusieurs jours, ils n'ont pas arrêté de dire *Boo-oo-gie-woo-oo-gie* et d'être écroulés de rire. Ha ha ha.

Un double scotch, s'il vous plaît.

— Allons, ma belle, sois sociable. Veux pas être sociable. Connais personne. Où voulait en venir Thor en asticotant Mac comme ça ? Il l'asticotait vraiment. Et en disant *Qui avons-nous là ?* Comme si j'étais une bestiole qui sortait de sous une pierre. Le salaud. Pour qui se prend-il ? Comment ose-t-il parler à Mac sur ce ton ? Écoute, toi dieu du Tonnerre, toi, toi le perfide deux fois teint, toi le réfugié qui appartient au rebut de l'armée de Lucifer. Je vais te dire une chose simple. Juste une. Veux-tu savoir pourquoi Mac n'a pas répondu ? Veux-tu savoir pourquoi il ne t'a pas réduit en miettes verbalement ? Je vais te le dire. Je vais te le dire franchement. Parce qu'il est bien élevé, voilà pourquoi. Parce qu'il n'a pas envie de se plier à tes plaisanteries minables, pauvre clown, voilà pourquoi. Crois-moi, je te le dirais volontiers en face.

Le visage de Thor. Exactement devant elle et un peu au-dessus. Sa taille. Un homme très grand. Entouré par un cercle d'anonymes. Stacey ne voit que Thor – sa peau blanche, opalescente, ses yeux comme des turquoises, d'un bleu opaque, sa crinière argentée. Elle s'aperçoit qu'elle a parcouru toute la salle à sa recherche et, à présent, elle l'a trouvé.

Excusez-moi.

Ah, bonjour, Stacey. Vous passez une bonne soirée ?

Oui. Oui, merci. Il y a juste une chose que je voulais vous demander.

Allez-y. Quoi donc ? Ce n'est pas… euh… privé ?

Oh voyons non ce n'est pas privé ça concerne seulement le questionnaire

Le questionnaire ?

Le questionnaire. Pourquoi le faites-vous ?

Vous voulez parler du questionnaire Richalife ? Je crois que je ne comprends pas bien

Je vous ai demandé pourquoi vous le faites ? Qu'est-ce que vous en tirez ? Qui va vous raconter quoi que ce soit sur un truc comme ça ?

Vous croyez ?

Je le sais, bon sang. Je veux dire que si je me sens coupable ou angoissée comme disons si j'avais poignardé ma chère vieille grand-mère dans le dos pour son argent ou si j'avais découvert des stigmates sur mes deux mains et que j'étais obligée de porter des gants où que j'aille, vous croyez que je le *dirais* ?

Gloussement général. Thor prend les mains de Stacey.

Voyons donc. Non, vous n'avez rien, Stacey, je suis heureux de vous le dire. Ce n'est pas votre genre, j'en étais sûr. Bon, à propos du questionnaire.

— Il faut que je me taise. Stacey, ma fille, la ferme. Change de sujet. Tout de suite. Indispensable. Ressaisis-toi. Pense à Mac.

Non, ça me semble juste une intrusion ou peut-être une violation ? En fait une violintrusion, voilà ce que je veux dire mais je n'aurais sans doute pas dû soulever la question.

Quelqu'un du cercle, un homme mince qui porte des lunettes, lui met la main au derrière.

Tant que c'est tout ce que vous soulevez

Hé, la fête devient grivoise

Nous sommes tous bien élevés ici

Stacey abandonne la conversation. Elle regarde autour d'elle, à la recherche de Mac, sachant qu'elle doit se concentrer sur lui. Elle finit par le trouver, debout près d'une fenêtre, lui tournant le dos. Il parle avec une grande fille aux cheveux bruns, au visage comme une sculpture de tombeau médiéval, tout en longueur, aux traits subtils exprimant le sérieux et la prière. Stacey détourne les yeux en hâte.

— Ne sois pas ridicule. Il lui parle, c'est tout. Oui, mais l'expression de cette fille. Qu'est-ce qu'elle *raconte* ? Ça ne te regarde pas, Stacey. Ça ne te regarde absolument pas. Elle a l'air tellement plus sensible que toi. Et si j'en prenais un dernier pour la route ? Stacey, ma vieille, tu es bourrée. Je ne suis pas bourrée. Bon, et même si je le suis ? Je n'en ai rien à foutre.

Elle se retourne de nouveau vers Thor et, tandis qu'elle pivote, son sac de soirée s'ouvre et deux savonnettes roses s'en échappent et glissent sur le parquet ciré. Stacey les regarde comme si elle ne les avait jamais vues. Un instant de silence et d'incertitude. Puis quelqu'un émet un rire flûté. Stacey s'aperçoit avec un certain étonnement que c'est elle.

Je les prends toujours pour les enfants. Je prends aussi les sucres enveloppés.

Thor les ramasse pour elle.

C'est tout naturel. Je me souviens que j'aimais ce genre de choses quand j'étais petit.

Ah oui ? Eh bien, je suis ravie de l'entendre. Est-ce que… est-ce qu'on vous a toujours appelé Thor ?

Sauf quand on m'appelait en retard pour le souper ha ha. Oui, c'est un nom islandais.

C'est ce que je pensais. Il y a beaucoup de gens d'origine islandaise là d'où je viens. Pas exactement d'*où* je viens, mais dans la province, Manitoba. Fille de la prairie, j'en suis une.

Vraiment ? Très intéressant.

Il paraît s'ennuyer presque à la limite du supportable et elle se rappelle trop tard qu'elle lui a déjà dit d'où elle venait, comme si elle était obligée d'afficher ses origines.

Oui, et vous savez quoi ? La seule blague dont j'arrive à me souvenir est à propos de Thor.

Eh bien, dans ce cas, ce doit être une bonne blague.

Comme ci, comme ça. Le grand dieu Thor descend un jour sur terre, d'accord ? Et je suppose que c'était sans doute dans un pays scandinave, hein ? En tout cas, il rencontre une jolie fille de la campagne. Et donc il… il… la persuade. Vous comprenez, il la persuade. De le suivre dans une meule de foin. Bon, il la séduit, vous voyez ? Mais plus tard, il est pris de remords, du fait qu'il avait un avantage. Je veux dire, il est… enfin… un dieu, d'accord, alors qui pourrait lui résister ? Vous voyez ? Alors il lui dit *Écoute, il faut que je te dise quelque chose. Je suis Thor.* Et elle répond *C'est un coup du sort, mais t'es un bon coup, non ?*

Rires. En cascade, débordant le cercle. Le visage impénétrable de Thor. Les jeunes courtisans, minaudant derrière leurs lunettes. Les gloussements aigus des femmes. Les grosses voix des hommes qui s'esclaffent. Et le bras de Mac sur son coude, serrant à lui faire mal.

Viens, Stacey. Nous avons promis aux enfants d'être rentrés à minuit.

Ah bon ? Je ne me souviens pas

Bonsoir, Thor.

Thor parle à quelqu'un d'autre.

Oh… bonsoir, Mac. Bonsoir, Stacey.

B'soir

La voiture file et là, dans le ciel obscur, lorsque les lumières de la ville ont disparu, la

lune file aussi, descend la colline creuse de la nuit, remonte au centre de toutes choses, en traînées de lumière de pierre de lune. Stacey pose la tête sur le dossier du siège et observe le spectacle.

Tu sais comment on appelait la lune dans les Highlands, Mac ?

(Pas de réponse)

Mac, tu sais comment on appelait la lune, là-bas ? On l'appelait la lanterne des MacFarlane. Tu le savais ? Et tu sais quoi ? C'était parce que les MacFarlane étaient des gens sournois, tu vois, une bande de voleurs, en fait, et ils faisaient souvent des razzias, tu vois ? Des bandits. C'étaient des bandits, les MacFarlane. Une bande de bandits. Alors la lune était leur lanterne. Et tu sais quoi ? Les MacAindra font partie du clan MacFarlane. Qu'est-ce que tu en penses ? C'est toi, mon vieux. Des bandits. La lanterne des MacFarlane. Sauf que ce n'est pas toi, hein, Mac ? Ce n'est pas du tout toi. Au contraire[1], comme on dit au Québec.

Boucle-la, Stacey. Tu as assez parlé pour aujourd'hui.

Boucle-la, Stacey. La ferme et calme-toi, Stacey. Fais ci, fais ça. J'aimerais vivre sur une île déserte. Qu'est-ce que tu aimerais ?

Ne me le demande pas. Je risquerais de te répondre. Inutile dans ton état.

Comment ça, dans mon état ? Tu dis ça comme si j'étais enceinte.

---

1. En français dans le texte. *(N.d.t.)*

Viens. Nous sommes arrivés.

Home sweet home. Oh là là.

Allez, Stacey. Viens te coucher.

D'accord d'accord d'accord

Elle est étendue sur un tapis volant. Ça ne peut être qu'un tapis volant. Il bouge très vite, glissades ascendantes et descendantes. Chaque tourbillon laisse une couleur dans son sillage des traînées de fumée colorée une pour chaque jour de la semaine rose mauve bleu paon mandarine feuille verte cueille verte jauneplumed'oiseau framboise non pas framboise c'est une essence l'essence de tout ça est est est

Ténèbres.

— Au secours. De l'eau. De l'eau. Je meurs de soif. Toilettes. Oh là là, ça va un peu mieux. Quelle heure est-il ? Sept heures et demie. Le matin. Impossible. Et si. Oh je suis fichue. Est-ce que je vais vomir ? Rien à vomir sinon deux verres d'eau. Au lit. Non. Faut que je me lève. Impossible. Pas impossible. Il le faut.

Stacey revient dans la chambre. Mac est presque habillé. Il la regarde en silence. Alors, elle se souvient.

> Stacey, titubant en s'approchant de la cour de Thor. Stacey, argumentant d'une voix forte de harpie, les cheveux défaits,

le maquillage disparu depuis longtemps. *C'est une… une… vio… violintrusion, voilà c'que c'est, alors hein, vous voyez ?* Oh, mon Dieu. Deux savonnettes roses qui s'échappent de son sac à main. Éclats de rire accusateurs. Voleuse, voleuse – elle prend les savonnettes dans les toilettes des dames. Stacey, régalant la compagnie d'une blague éculée et un peu vulgaire sur… sur quoi ? Une blague sur Thor. Oh, mon Dieu. Stacey, croyant qu'ils riaient *avec* elle.

— Oh non. Ça ne se peut pas. Et pourtant si. Est-ce que c'était à ce point ? Est-ce que j'exagère ? Non. Non, je n'exagère pas. C'était sans doute encore bien pire.

Mac… oh Mac, est-ce que c'était atroce ?

Écoute, Stacey, ce n'est pas la peine d'en parler.

C'*était* atroce. Je me souviens de tout. De chaque mot. Oh, Mac, je suis désolée.

Oui. Bon.

Je ne sais pas ce qui m'a *pris*.

Alors, permets-moi de te le dire. Ce que tu as pris, c'est du scotch.

Mac je t'en prie ne sois pas comme ça

Oh, Seigneur. Comme quoi ?

Sombre. Glacial. Je ne peux pas le supporter

Écoute, Stacey, il est presque huit heures. Il serait peut-être temps de déjeuner, non ?

Mac, je suis désolée. Franchement, je suis terriblement terriblement désolée.

Oui. Puisque tu le dis.

J'étais plutôt mal à l'aise, et puis tu m'as laissée seule.

Parfait. Alors maintenant c'est de ma faute.

Je n'ai pas dit ça.

Stacey, ça ne sert absolument à rien d'en parler. Il faut que j'aille travailler. Je ne veux pas en discuter.

Je crois qu'il faudrait. Je crois que nous devrions discuter de tout

Oh, Seigneur. Écoute, Stacey, je ne demande pas grand-chose. Je suggère seulement qu'un déjeuner serait une bonne idée. Est-ce que c'est trop demander ?

D'accord d'accord d'accord je descends tout de suite. Mac, crois-tu que tu devrais dire à Thor que je suis désolée ?

S'il n'en parle pas, je ne vais certainement pas aborder le sujet. Maintenant, si ça ne te fait rien

D'accord d'accord j'y vais

Serrant sa robe de chambre autour d'elle, Stacey se précipite dans la cuisine. Les gestes pour préparer le déjeuner sont automatiques. Les minutes sont interminables, les voix perçantes.

— Chut. S'il vous plaît. Taisez-vous pour une fois. Je vous préviens, mes tympans vont exploser. Ça vous plairait que les tympans de votre mère explosent ?

Elle parle le moins possible. Enfin, ils quittent tous la maison et Stacey se retrouve seule avec Jen. Elle se verse du café et commence à le boire prudemment, à petites gorgées.

— Oh, mes boyaux. Quand le café va les atteindre, ils vont se rebeller et se tordre. Doucement, voilà. Comme ça. Ça va un peu mieux. Pourquoi ai-je fait ça ? Je n'arriverai pas à le faire oublier. Mac ne me pardonnera jamais. Je ne me pardonnerai jamais. Et en plus ce n'est pas la première fois. Non, Stacey, ma vieille, ne pense pas aux autres fois. Elles ne sont pas si nombreuses. Non, mais toutes épouvantables. N'y *pense* pas. Je te l'ordonne. Ah bon ? Et qui es-tu ? Un de tes autres toi-même. Au secours, je suis schizophrène. Oh, mon Dieu, pourquoi ai-je fait ça ? J'avais tellement peur de ne pas être à la hauteur, et je n'ai pas été à la hauteur. Peut-être que si je n'avais pas eu aussi peur – ne cherche pas d'excuses, Stacey. Mea-culpa. Ça doit être merveilleux d'être catholique. Tout déverser. Quelqu'un pour écouter. Pas mon cas. Je me retrouve avec ça sur les bras, tout le truc, dans ses moindres foutus détails, pour le restant de mes jours et peut-être au-delà. Mac me fait peur quand il est comme ce matin. Pourquoi ne parle-t-il pas ? Peut-être que s'il le faisait, il m'étranglerait. Je ne le lui reprocherais pas. Mon Dieu, il *va* peut-être m'étrangler un de ces jours. *Un représentant*

étrangle sa femme – ça peut arriver à n'importe qui. Personne n'est à l'abri. Que deviendraient les enfants si ça arrivait ? Oh, mes boyaux qui se tordent comme une couvée de serpents. Couvée ? Nid ? Méduse porte l'été un nid de serpents dans ses cheveux. Joyce Kilmer. Je ne réussis pas à me concentrer. Qu'est-ce qui arrive à mes yeux ? Quand je les ferme, quelque chose tremblote devant eux. Les nerfs. Comme le ver tropical dans cet article : il vit sous les paupières des gens et rampe sur les yeux quand ça le prend. Charmant. Je ne me sens pas bien. Je suis malade. Ai-je fichu en l'air la carrière de Mac ? Était-ce aussi épouvantable que dans mes souvenirs ?

> Stacey, visage déformé en un masque gonflé, comme celui d'une noyée, traits brouillés. Rire dément, le sien.

— J'exagère. Forcément. Vraiment ? Je n'en sais rien. Ça paraît pire chaque fois que j'y pense.

NEUF HEURES LES INFORMATIONS LES BOMBES DE GRENAILLE ONT PROVOQUÉ LA MORT DE CENT VINGT-CINQ CIVILS SURTOUT DES FEMMES ET DES ENFANTS À

Allons, ma fleur. Il faut au moins nettoyer cette maison.

Duncan sait jouer seul, car quand il se sent éloigné du monde, il rentre en lui-même dans des contrées plus satisfaisantes. Après l'école, il demeure invisible et Stacey finit par le découvrir au sous-sol, pas dans la salle de jeu mais debout à côté de la machine à laver, dont il fait tourner les cadrans.

Duncan, qu'est-ce que tu fais ? Je t'interdis

Ne t'en fais pas, maman. Elle n'est pas en marche.

Bon, d'accord. Qu'est-ce que c'est ? Un vaisseau spatial ?

Duncan la regarde, mi-étonné, mi-content, une petite silhouette trapue en jeans et en t-shirt rayé.

Oui. À peu près. Je l'envoie sur Vénus. C'est une planète super, tu sais, maman ? Très brillante, partout entourée de gaz et on ne sait pas lesquels. C'est M^lle^ Walsh qui l'a dit.

Et comment vas-tu faire pour traverser tout ce gaz ?

Ce vaisseau a un système intégré pour traverser les gaz.

Fantastique. Mais tu devrais être dehors par cette belle journée.

Je n'ai pas envie.

Pourquoi ?

Ian vient de me dire de ficher le camp.

C'est aussi ton jardin. Viens, je vais parler à Ian.

Je n'ai pas envie, maman.

Oh, d'accord, mais tu devrais être dehors au soleil.

Stacey remonte à la cuisine pour préparer le souper. Ian se tient près de la longue fenêtre basse et déchire en petits morceaux les feuilles des plantes en pot.

Hé, mes violettes africaines ! Arrête, Ian. Qu'est-ce qu'il y a ?

Il n'y a rien à faire ici.

Pourquoi tu ne joues pas avec ta voiture ?

Ce n'est pas drôle. Les roues s'en vont tout le temps.

Alors pourquoi ne trouves-tu pas quelqu'un avec qui jouer ?

Ron est parti avec sa mère voir sa tante. Terry joue avec Robert et ils ne veulent pas de moi.

Et la télé ? Même si c'est trop tôt.

Il n'y a rien qui m'intéresse.

Bon, pourquoi ne vas-tu pas voir si Peter veut jouer avec toi ? Il n'habite pas très loin. Tu peux y aller en vélo.

Ian se retourne lentement pour la regarder.

Qui ?

Peter. Peter Challoner. Tu n'as pas joué avec lui depuis un bon bout de temps.

Les yeux gris de Ian se durcissent, se ferment presque, et Stacey voit la petite veine battre le long de sa gorge, comme cela se

produit parfois quand il est tendu plus que d'habitude.

Qu'est-ce qu'il y a, Ian ?

Peter est mort. Je croyais que tu le savais.

Stacey le regarde, incrédule. Le visage de Ian interdit toute question, mais elle doit dire quelque chose.

Ce n'est pas possible. Qu'est-ce… qu'est-ce qui s'est passé ?

Il s'est fait écraser. Le jour où tu es arrivée en retard pour le dîner.

Oh, Ian… je ne savais pas… je ne l'ai pas vu dans le journal

> Le *grincement* des freins. Une Buick blanche. Le conducteur qui sort lentement, incapable de regarder. Le petit corps immobile sous les roues avant. Stacey qui court sur le trottoir vers sa maison, les talons accrochant le ciment.

Tu ne m'as rien dit, Ian. Je ne savais pas. Oh, mon chéri. Pourquoi ne m'as-tu rien dit ?

Ian montre un visage pincé, tendu par l'effort pour se contrôler, sa manière de se retrancher.

Qu'est-ce que ça aurait changé ? Qu'est-ce que tu aurais fait ?

Je j'aurais pu

— Je ne sais pas. Pour toi, sans doute rien.

Stacey fait un geste hésitant vers lui, une main tendue vers son épaule. Ian se dérobe, de toute sa force d'enfant, et file vers la porte du jardin. Il se retourne, renardeau au pelage roux acculé, grondant pour se protéger.

Tu ne pourrais pas arrêter d'en parler ? Il était stupide, d'accord ? Il faut être idiot pour courir après un ballon dans la rue. Ça n'arrive pas comme ça, sauf si on est vraiment stupide.

Ian, attends

Mais il est parti, dans sa tanière, le grenier du garage.

— Quels cauchemars a-t-il faits ces dernières semaines ? Pourquoi ne parle-t-il jamais ? Comment est-il devenu ainsi, ou est-il né comme ça ? Mon Dieu, comment savoir ? Il s'éloigne de plus en plus. Je n'arrive pas du tout à communiquer avec lui. A-t-il toujours été ainsi, même si je ne m'en suis pas vraiment rendu compte quand il était plus petit ?

> Ian MacAindra, quatre ans, marchant au pas autour de la table de la cuisine au son de la musique militaire à la radio. Stacey, amusée. Tu n'es pas fatigué, mon chéri ? *Si.* Alors pourquoi n'arrêtes-tu pas ? *Je ne peux pas arrêter avant la musique.* Elle a éteint la radio en voyant qu'il ne plaisantait pas.

Mac vient de rentrer quand un gémissement se fait entendre au sous-sol ainsi que des pas précipités. Duncan monte l'escalier en courant et débouche dans la cuisine, une main sanguinolente. Stacey s'approche de lui.

Qu'est-ce qui t'arrive ?

La voix de Duncan est à peine audible à travers ses sanglots effrayés.

Un clou qui dépassait du mur – je l'ai pas vu – en plus il était rouillé est-ce que je vais mourir maman ? Ian dit qu'on meurt quand c'est rouillé

Non, tu ne vas pas mourir. Je vais te soigner. Ça va aller mieux. Ne t'inquiète pas. Ça va s'arranger.

Duncan continue à sangloter, les larmes ruissellent dans la poussière de ses jeunes joues rebondies. Mac arrive de l'entrée et passe distraitement les doigts dans ses cheveux en brosse.

Duncan, pour l'amour du ciel, tais-toi et cesse de faire tant d'histoires pour rien.

Laisse-le, Mac. Il a eu peur. Ian lui a dit qu'un clou rouillé pouvait

Il a eu peur, bon sang. Il n'a pas besoin de hurler comme ça. Tais-toi, Duncan, tu m'entends ?

Duncan hoche la tête, ravale ses larmes salées et sa morve. Sa poitrine se soulève et il continue à pleurer, mais en silence. Mac lui serre l'épaule et le fait pivoter.

Maintenant écoute bien, Duncan, je te donne une minute pour arrêter.

Duncan regarde son père de ses yeux mouillés et à demi fermés. Stacey se tord les mains.

— Je pourrais te tuer, Mac. Je pourrais te poignarder en plein cœur là, maintenant. Mais comment oser seulement discuter après hier soir ? Ma position pour négocier est au plus bas. Tu me fais suer. Tu me fais suer. Ôte tes mains de mon fils. Oh, Dieu, je sais, Seigneur… je sais. Mac a sans doute passé la journée à calmer Thor. Et je n'ai pas oublié que j'ai cloué au sol Duncan et Ian, non plus. Quel droit ai-je de dire quoi que ce soit ? Mais je ne peux pas m'en empêcher. Je ne le supporte pas.

Laisse-le, Mac, d'accord ? S'il te plaît, laisse-le tranquille.

Écoute, Stacey, s'il ne commence pas à essayer de se contrôler un peu maintenant, *quand* apprendra-t-il ? Duncan, écoute-moi bien. Tu ne peux pas passer ta vie à brailler à tue-tête pour la moindre bricole. Tu ne seras bon à rien si tu continues comme ça. Tu n'arriveras jamais à la première base si tu n'apprends pas à te contrôler. Bon, il t'arrivera de te faire mal ; il t'arrivera d'être rudoyé ; c'est la vie. Mais, pour l'amour du ciel, essaie de montrer un peu de cran.

— Ça ne sert à rien. Tout ce qu'on dit à ses enfants ne sert à rien. Les enfants ne marchent pas comme ça. Ou peut-être que si ? Qui a raison, Mac ou moi ? Peut-être nous trompons-nous tous les deux. Je n'ai qu'une envie, c'est de prendre Duncan dans mes bras pour qu'il n'ait pas peur. Ai-je tort ? Et si

Mac avait raison ? Duncan a vraiment fait toute une comédie, je dois l'admettre. Comment m'empêcher de le gâter ?

Plus tard, quand Duncan est monté, Stacey le suit, après avoir vérifié que Mac regarde les informations à la télé dans la salle de jeu au sous-sol.

Duncan ?

Il est assis dans son lit et tripote une de ses petites voitures sans la voir.

Ça va maintenant, Duncan ?

Il la regarde, les yeux secs, presque passif.

Je ne fais jamais rien comme il faut.

Ce n'est pas ce qu'il voulait dire, Duncan. Il voulait simplement dire

Mais, *c'est vrai,* maman. Je ne fais jamais rien comme il faut

— Que lui dire ? Je n'ai pas de mots. Ce ne sont pas les miens qu'il veut de toute façon. Ce sont ceux de Mac et de Ian, et ceux-là, il ne les obtiendra pas. Je suis loin de lui. Loin de Duncan aussi. Comment en sommes-nous arrivés là ?

Après le souper, Katie fait ses devoirs dans sa chambre. Stacey donne un bain à Jen. Mac est dans le bureau avec sa serviette. Duncan regarde la télé et Ian rôde. Tout à coup, Katie crie d'une voix furieuse :

Mère ! Dis à Ian de sortir d'ici !

— Seigneur ! Elle m'appelle mère au lieu de maman. Depuis quand ? Je n'avais pas remarqué.

Ian ! Qu'est-ce que tu fais ?

Il est entré dans ma chambre sans frapper. Je ne *supporte* pas les gens qui font ça. Fous le camp, petit morveux !

Arrête de me pousser, toi, ou je

Aïe ! Tu me fais mal ! Tu vas voir

Ah oui ? Et qu'est-ce que tu penses de celui-là

Fracas. Cri. Claquement. Stacey sort en trombe de la salle de bains, les mains savonneuses et glissantes, et fonce dans le couloir. Elle sépare Katie et Ian et les pousse dans leurs chambres respectives.

Bon, Ian. Laisse-la tranquille, hein ?

Je faisais seulement

D'accord d'accord… tu sais que je t'ai dit de frapper avant d'entrer dans la chambre de quelqu'un. Et ne lance *plus jamais* la chaise du couloir, compris ?

Stacey frappe prudemment et entre dans la chambre de Katie. Katie se penche et rassemble ses livres de classe éparpillés. Ses longs cheveux traînent par terre.

Katie, je sais qu'il a eu tort, mais il n'a pas le moral aujourd'hui. Essaie d'être patiente avec

Patiente ! À quoi ça sert ? Il ne fait jamais attention.

Enfin, essaie

Essaie, *toi*. C'est ton travail.

Oui, eh bien tu verras, ma chérie, quand tu auras des enfants

Je n'ai pas l'intention d'avoir

Oh ? Et pourquoi ?

Parce que c'est nul, voilà pourquoi.

Qu'est-ce qui est nul ?

Tout le truc. Tu n'arrêtes pas de dire qu'on te tape sur les nerfs. Toi et papa n'arrêtez pas de vous disputer – *Qu'est-ce qu'il y a ? Il n'y a rien. Pas la peine de me parler sur ce ton.* Oh là là, pas pour moi.

> Stacey Cameron, seize ans, regardant avec des yeux de granit sa mère se retrancher doucement d'un air agité derrière la fragilité temporaire mais récurrente de ses nerfs, cherchant le réconfort des larmes et de la codéine pour les migraines. *Je ne veux plus discuter avec toi, Stacey, je souffre trop quand tu te montres aussi têtue, et ce n'est pas comme si je pouvais demander à ton père. Tu verras, tu verras bien quand tu auras des enfants.* (J'en aurai, c'est sûr, mais je ne ferai jamais une telle mise en scène.)

Stacey se tient sur le seuil, immobile, le regard fixe.

Katie… tu vois vraiment les choses comme ça ?

Katie ne répond pas. Elle ne peut pas, parce qu'elle pleure. Stacey s'approche d'elle, mais Katie détourne le visage vers le mur, la voix basse et étouffée.

Va-t'en !

— C'est de son âge. Elles sont toutes comme ça, à son âge. Je le sais, bien sûr. Katie… parle-moi.

Mac, parle-moi.

Oh, bon sang, Stacey.

Je sais je sais il est tard… l'heure de dormir… tu travailles demain… mais je t'en prie

Il est onze heures et demie et ils sont couchés. La lumière est éteinte. Mac vient d'écraser sa dernière cigarette et a posé le cendrier sur la table de nuit. Il soupire et Stacey le sent se rapprocher un peu du bord du lit.

— Tu vas bientôt tomber du lit si tu ne fais pas attention. Tu crois que ça te salirait de me toucher ? Et pourtant, si je le disais, ce serait terrible. Impardonnable. Comme ce que j'ai fait hier à la soirée. Rien n'est jamais regardé, déchiré et jeté comme un bout de papier. Les écorchures ne cessent de s'accumuler. Nous vivons avec tout un tas de détritus pesants et invisibles.

Mac, à propos d'hier soir

Écoute, je te l'ai dit. Laissons tomber, hein ? Inutile d'en parler.

D'accord. Mais tu n'as pas l'air de laisser tomber.

Qu'est-ce que tu veux *dire,* je n'ai pas l'air de laisser tomber ? C'est toi qui

Eh bien, tu continues à faire la tête et à ne pas parler… naturellement, je ne m'attends pas à ce que tu *apprécies* ce que j'ai fait, mais est-ce que c'était vraiment si terrible ? Je préférerais que tu sois furieux contre moi et que tu cries, ça crèverait peut-être l'abcès et nous pourrions tout oublier.

Si je te criais après ou que je te tabassais, tu crois vraiment que ça te plairait plus ?

Je pensais juste que dire quelque chose assainirait l'atmosphère. Je ne parlais pas de me tabasser, bon sang. Je te plaquerais si tu le faisais.

— Vraiment ? Avec quatre enfants ? Comment pourrais-tu le plaquer, Stacey, quoi qu'il fasse ? Impossible, mon cœur, ne l'oublie pas. Tu n'as pas un sou à toi. Voilà ce qu'on entend par émancipation. J'ai de la chance qu'il ne soit pas plus violent physiquement, c'est tout. Je le vois, Dieu, mais ne t'attends pas à ce que ça me plaise.

Stacey, je n'ai pas envie d'en discuter. C'est clair ?

Oui monsieur.

Arrête, d'accord ?

Arrêter quoi ?

Ton numéro.

Oh Mac, je t'en prie

Elle s'est tournée vers lui et a posé ses mains sur ses épaules. Il reste un moment immobile pendant qu'elle défait son pyjama et commence lentement à le toucher où elle sait qu'elle va provoquer une réaction. Ses mains se déplacent sur les poils de sa poitrine et descendent vers son sexe. Il s'éveille et soudain, brusquement, presque brutalement, il se met à lui faire l'amour.

— Bizarre que les poils de ses aisselles et de sa poitrine soient brun-roux et qu'ils soient noirs entre ses jambes. Je ne vois pas leur couleur mais je le sais. Le grain de beauté sur son épaule droite. La cicatrice sur sa cuisse – juste ici – là où il s'est entaillé en jouant au hockey quand il était enfant. Je connais chaque centimètre de sa peau. Mac ? Tu me veux ? Oui, maintenant il me veut.

Moi aussi, Mac.

Toi aussi quoi ?

Je te veux

Oui, je sais je sais. Maintenant, Stacey ?

Oui. Maintenant.

Stacey vient à lui, les jambes enroulées autour des siennes, et crie comme elle le fait toujours sans s'en rendre compte. Il jouit avec un plaisir silencieux comme presque toujours, ne lui dit que par ses veines, ses muscles et sa peau qu'il est avec elle. Quand

ils ont terminé, ils se séparent parce que son poids sur ses côtes la fait toujours tousser au bout d'un moment, et de toute façon il doit se lever pour aller à la salle de bains.

— Est-ce que j'ai pris cette foutue pilule ce matin ? J'étais tellement mal fichue… je ne me souviens pas. Oui, je l'ai prise. En même temps que la pilule Richalife bleue et quatre aspirines, avec une deuxième tasse de café. Toutes ces préoccupations.

> L'appartement était exigu et miteux, et ils n'avaient presque pas de meubles. C'est à nous, Stacey… tu imagines… fantastique, non ? Et ils ont dormi dans les bras l'un de l'autre, jambes enlacées, toute la nuit, en paix, et se sont réveillés comblés.

Ça va, Stacey ?

Oh, oui.

Alors, bonne nuit

Bonne nuit

Quelques minutes plus tard, elle entend la respiration profonde de Mac endormi. Parfois, il gémit dans son sommeil et elle lui demande toujours le lendemain s'il a rêvé, mais il ne se souvient jamais. Ce soir, il est silencieux. Stacey se tourne sur le côté droit, jambes repliées, couchée en zigzag.

— Cette nuit, je vais dormir. Estimons-nous heureux, quoi qu'il en soit.

La forêt gorgée de pluie est épaisse, broussailleuse, envahie d'arbustes chargés de baies, les aiguilles de pin et d'épinette rouge brunissent la terre. Odeur de mousse, de branches humides, de feuilles moelleuses et pourries. Il est très difficile d'y pénétrer. Les ronces tendent leurs hameçons pour déchirer la peau découverte. Le sol est spongieux sous les pieds, car la mousse recouvre des siècles de feuilles moisies. Elle doit avancer, emportant ce qu'elle tient. Cela saigne à la base du cou, mais elle n'y peut rien. La tête coupée ne répand que du sang, rien d'autre. Elle s'est enfin frayé un chemin dans le sous-bois. À présent, elle a le droit de regarder. Elle la tient devant elle. Comment se fait-il qu'elle la voie ? Avec quoi la voit-elle ? Voilà la question. La tête qu'elle portait n'est bien sûr aucune autre que la sienne.

5

ŒIL VIGILANT BOUGAINVILLIERS EN BOURGEONS, RUELLES OÙ DES MENDIANTS SONT ACCROUPIS DANS LA POUSSIÈRE. UN HOMME BRÛLE. SON VISAGE EST INVISIBLE. IL NE BOUGE PAS, PEUT-ÊTRE DÉJÀ MORT. LES FLAMMES BONDISSENT ET TREMBLENT SUR SA ROBE NOIRCIE COMME DES ENFANTS EXCITÉS SORTIS DE L'ENFER. VOIX : AUJOURD'HUI UN AUTRE MOINE BOUDDHISTE S'EST IMMOLÉ PAR LE FEU POUR PROTESTER CONTRE LA GUERRE AU

Les imbéciles. À quoi croient-ils que ça va servir ?

Je sais. Mais ils croient

Il reste du café, Stacey ?

Oui. Je vais le réchauffer.

Stacey revient de la cuisine et tend sa tasse à Mac. Il est assis dans le vieux fauteuil en chintz qui a été leur deuxième meuble, le premier ayant été le lit, et qui est maintenant relégué dans la salle de télé au sous-sol. Les jambes de Mac sont étalées de tout leur long et le froncement de sourcils demeure, même après toute une soirée sans travailler.

ŒIL VIGILANT UNE COLLINE ET DE PETITS ARBRES VUS DE HAUT ET DE LOIN. LA FUMÉE S'ÉLÈVE EN VOLUTES. VOIX : BOMBARDEMENTS INTENSIFIÉS DANS LA ZONE DE

Mac ?

Oui ?

Oh… rien. J'ai juste eu l'impression que l'image tremblotait un peu.

— Pourquoi parler ? Mac n'aime pas ça et il a raison. Quel bien cela fait-il ? Peut-on faire quoi que ce soit ? Non. Et quelles sont mes raisons, de toute façon ? J'ai dit à Jake un soir il y a deux ou trois ans que j'avais l'impression de vivre la chute de Rome et il m'a répondu *Vous n'avez pas peur que ça se produise ; vous avez peur que ça ne se produise pas*. Depuis, je m'interroge. N'importe quoi pour un peu d'animation ? Fichu Jake Fogler. C'est un mensonge. Je sais encore un certain nombre de choses. Du moins, je le crois. Mais même celles-ci se mélangent maintenant. Comme de rire tout en ayant envie de vomir ; objet : cette interview dans le journal d'une femme aux États-Unis. *Il est venu en permission et on aurait dit que tous ses réflexes avaient changé. Sa petite sœur qui était cachée derrière la porte lui a sauté dessus par-derrière pour rire et il s'est arrêté juste à temps avant de lui briser le cou d'une prise de karaté*. Petites sœurs du monde, faites attention, hein ? Ne vous occupez pas des cœurs brisés. Ce sont les cous brisés qui importent en ce moment. Mais j'ai ri tout de même. Conditionnée à la monstruosité, comme le soldat. L'expression de Ian le jour où je les ai tous les deux cloués au sol. Et mes yeux, couverts d'un sang qui n'existait pas, au point que je n'ai rien vu d'autre que la fureur pendant un instant. *Arrêtez de faire*

du bruit, arrêtez de faire du bruit. Voilà ce que je me disais. Comment me racheter ? Et si ça se reproduisait ? Pas exactement pareil, mais autrement, peut-être. Au nom de Dieu, à quoi ressemble *Mac*, là, dans son for intérieur ?

ŒIL VIGILANT LE FILS DE ROBIN DES BOIS TRAVERSE SHERWOOD AU PETIT GALOP. PAR CHANCE, IL TOMBE SUR UN PANNEAU FAIT D'UN BOUT DE BOIS DÉCOUPÉ COMME DANS LES PARCS NATIONAUX D'AMÉRIQUE DU NORD. NOTTINGHAM 6 KILOMÈTRES.

Oh là là, elle est vieille comme le monde. Tu l'as déjà vue, Mac ?

Oui, je crois. On peut tout de même regarder.

Oui, pourquoi pas.

Ian, dix-neuf ans, amoureux de l'uniforme qu'il porte. Jen, onze ans, qui parle maintenant, le surprend et hurle tandis qu'elle sort en bondissant de derrière je ne sais quoi. Ian retient la main qu'il a levée pour frapper. Son visage n'est pas le sien, il appartient totalement au couguar en germe qui a toujours été là.

— Non. Non, Stacey. Recommence.

Ian, dix-neuf ans, en costume simple et bien taillé, vient d'obtenir son diplôme universitaire (en avance, il faut le reconnaître, mais il est très intelligent) et commence son premier emploi. Il y a beaucoup d'avenir dans la vente de la contraception nasale, les

rubans de clans et flans, le bain de natron caméléon à coloration instantanée et la congélation des cancéreux qui seront dégelés et ressuscités quand on aura trouvé un traitement. Cette année une Volkswagen, l'année prochaine une Jaguar. Comme une puissante armée déplace les détrempés ; mes frères nous déprimons là où des saints ont été imprimés.

— Très drôle, ma vieille. Essaie encore.

Ian, dix-neuf ans, abandonne l'université. Je suis un marginal. J'ai décroché. Les asticots n'ont qu'à ramper. Je crois à la paix, à l'amour, à la conscience élargie et à la violence non violente. Ian, poète, artiste, musicien, suivant sa voie.

— Conneries. Jamais Ian. Duncan, peut-être. De toute façon, à quoi ça sert de décrocher ? Peut-être à quelque chose, mais ça me dépasse. Je ne peux pas l'imaginer. Je suis dedans jusqu'au cou, que ça me plaise ou non.

Mac ?

Hum ?

Qu'est-ce que je mets sur les tableaux de Richalife ? À énergie capturée et tout le reste.

Tu veux dire que tu n'as rien mis ?

Eh bien, non

Oh, nom d'un chien, Stacey. Bon, alors donne-les-moi. Je les remplirai.

Pour nous tous ?

Quelqu'un doit le faire.

Oui, bon, cela vaut sans doute mieux. Mac, je croyais que tu travaillerais un peu moins dur maintenant que tu t'occupes d'une zone urbaine.

C'est exactement le contraire.

Je pensais inviter Tess et Jake jeudi. Tu seras à la maison ?

Non. Je dois aller à une réunion.

Une quoi ?

Une réunion. R-é-u-n-i-o-n.

Oh, pour l'amour du ciel. Bon, est-ce que je peux venir aussi ?

Tu t'ennuierais.

Comment le sais-tu ?

Bon, écoute, Stacey

D'accord d'accord. Tu ne veux pas que je voie Thor. Tu as peur que je te fasse honte. Eh bien, c'est faux.

Je n'ai pas dit ça. Est-ce que je l'ai dit ?

Pas en ces termes. Mais avec le ton résigné que tu emploies

Bon sang, Stacey. Tu prends mal tout ce que je dis, hein ? Si je dois faire attention au ton que j'emploie chaque fois que j'ouvre la bouche

Oh, je sais. C'est ce que tu as compris. Mais je ne voulais pas dire

Alors, qu'est-ce que tu voulais dire exactement ?

Je ne sais plus. Ça m'a échappé.

Ce sera la première fois depuis des semaines que je ne serai pas là le soir, et voilà que tu

Je suis désolée. Franchement, Mac. Je sais. Je ne sais pas ce qui m'arrive.

Écoute, Stacey, est-ce que tu te sens bien ?

Je ne sais pas. J'ai souvent mal à la tête

— Est-ce que c'est vrai ? Ou est-ce que j'invente ? Je dis que je n'aime pas trop les mensonges, mais leur nombre ne diminue pas… il augmente. Comment ça se fait ? Dieu me pardonne, à moi pauvre pécheresse.

Alors, tu ferais mieux de voir le docteur.

Non… je crois que j'exagère. Ce n'est rien. C'est juste que j'ai regardé la télé toute la soirée. Je vais prendre deux aspirines.

— Je n'ai pas du tout mal à la tête. Mais si. En fait, maintenant que j'y pense, j'ai atrocement mal.

Tu as peut-être besoin de lunettes.

Oui, peut-être

ŒIL VIGILANT LE FILS DE ROBIN DES BOIS, DEBOUT DERRIÈRE LE ROI JEAN À RUNNYMEDE, FAIT SIGNER AU MONARQUE RÉTICENT LA MAGNA CARTA.

— Parfois on a l'impression qu'il devrait se produire autre chose dans sa vie, ou n'y aura-t-il jamais rien d'autre, juste ceci ? Jusqu'à ma mort. Qu'est-ce que ce sera de

mourir ? Ne pas réussir à respirer ? Étouffer ? Ou laisser tout glisser, voir les formes qui étaient des gens se transformer en ombres, devenir irréelles parce que la minute suivante on ne sera plus réel ? Sainte Marie, mère de Dieu, soyez avec moi maintenant et à l'heure de ma mort. Si seulement je pouvais réciter cette prière, mais non. Le visage de mon père mort, en rien différent sauf ses yeux fermés, et je me suis dit que son visage était mort bien avant qu'il meure, et donc quelle importance, mais je n'y croyais pas. Il faut qu'il se passe quelque chose avant qu'il ne soit trop tard. Idiote, quoi de plus pourrait arriver ? Que veux-tu de plus ? Tu as… oui, je sais, Dieu. Pas la peine de me faire la liste. Et je suis reconnaissante. Ne me prends pas au sérieux. Fais qu'il n'arrive rien de grave aux enfants.

Clic.

Bon, allez, Stacey, il se fait tard.

Oui, c'est vrai

La salle d'attente du docteur Spender est tapissée de plantes – grands caoutchoucs aux feuilles d'un vert luisant, comme vernies, fougères retombant tels des saules miniatures, cactus couverts d'épines. Ce sont des vraies, pas en plastique, et elles donnent obscurément confiance à Stacey en les capacités du docteur Spender. Stacey est la seule personne qui attend. Elle feuillette des magazines et se contente d'en regarder les images.

Elle porte sa jupe noire et un corsage jaune ajusté. Il lui sera ainsi facile de se déshabiller jusqu'à la taille s'il veut écouter ses poumons.

— Dois-je dire à Mac que j'y suis allée ? Je ne crois pas. Si quelque chose ne va pas, il se fera du souci, et s'il n'y a rien, il pensera que je suis névrosée. Il aura raison sur ce point. Je n'aurais pas dû venir. Je n'ai pas le moindre problème. J'aurais dû mettre mon tailleur bleu à la place de cette jupe. Katie a raison, j'ai l'air d'une victorienne. Merde, vraiment ? Et pourquoi donc ? Je l'ai achetée l'an dernier. Qu'est-ce que Mac pense de Thor ? Qu'est-ce que pense Mac ? À quoi tu penses, Mac ? *Oh, à rien de spécial.* Oui, mais quelle sorte de rien ? *Bon sang, Stacey, quelle importance ?*

Mac racontant quelque chose qui s'est passé il y a longtemps. *Je ne sais pas pourquoi j'ai fait ça, mais un jour, quand j'étais jeune, j'étais en colère et j'ai donné un coup de poing dans la vitre de la cuisine.* Vraiment ? Ça ne te ressemble pas. Qu'a dit ton père ? *Oh, il était furieux, mais il ne m'a pas fichu de raclée. Il a dit que même si j'avais perdu mon sang-froid, il n'allait pas perdre le sien.* Et qu'est-ce qu'il a fait ? *Il m'a fait prier avec lui, pour le sang-froid. Ça paraît plutôt drôle.* Pas si drôle que ça. *La prière n'a pas changé grand-chose, mais il avait raison sur le reste.* Oui, sans doute.

— Que s'est-il vraiment passé ? Qu'est-ce qu'il a ressenti ?

Mac, à peu près à l'âge de Ian, écoute les douces réprimandes de sa mère. Tu ne dois pas oublier que tu es fils de pasteur, mon chéri, et donner le bon exemple. Je ne demande pas grand-chose et bien sûr une carabine à air comprimé est hors de question et ça me fait beaucoup de peine quand je t'entends employer des mots grossiers et. Mac, peut-être cette fois seulement, quand il n'en pouvait plus, même visage que Ian, retenu, farouchement fermé, envoyant un coup de poing sans savoir que la fenêtre allait voler en éclats jusqu'à ce qu'il l'ait fait. Matthew, aussi imposant que Moïse, la lettre de la Loi dans le regard. À genoux, Clifford, à genoux ici même dans le bureau avec moi, et nous allons tous les deux. Mac, préférant n'importe quel fouet à cette punition, sachant que cette occasion ne se reproduirait plus jamais, ne devait pas se reproduire, regardant les yeux fermés de son père, écoutant la voix neutre implorer le Seigneur de toutes les galaxies de témoigner pour un fragment d'une substance fragile appelée verre par certains de ses utilisateurs vivant sur une petite planète et qui doivent apprendre à ne pas la casser, pas parce qu'ils ne le veulent pas, mais par une forme de volonté d'acier.

— Était-ce ainsi ? Dans ce cas, comment se fait-il que nous ayons encore des vitres ? Mais qu'est-ce que j'en sais ? Mac, je suis nulle en devinettes.

Bon, madame MacAindra, entrez, c'est à vous.

Oh, merci.

Le docteur Spender, assez jeune, surmené, voix douce, paraît toujours fatigué. Il regarde la fiche sur son bureau, lève la tête et sourit.

Bonjour, madame MacAindra. Qu'est-ce qui vous arrive ?

Eh bien, j'ai souvent mal à la tête. Et là, juste derrière, j'ai l'impression d'entendre *boum boum* quand j'essaie de m'endormir. Pas vraiment une douleur… juste une pulsation sourde, mais ça m'inquiète. Alors je me fais des idées et je me dis que j'ai peut-être une tumeur au cerveau.

— Ben voyons, espèce de clown. Il va te prendre pour une cinglée. Oui, mais si c'était *vraiment* une tumeur ? Cela arrive. Oh mon Dieu, mourir à trente-neuf ans. Quel genre de mort m'attendrait ? Tu n'aurais plus ta tête bien avant que cela se produise ; les enfants te verraient idiote, baveuse, peut-être que tu crierais tous les gros mots que tu t'es interdit de prononcer devant eux. Non, je ne les laisserais pas me voir. Si je devenais impotente, j'espère que Mac ne les laisserait pas me voir. Qu'arriverait-il aux enfants ? Qui les élèverait ? Ma sœur ? Elle ne les connaît pas, ne sait pas comment ils sont. Je ne veux pas que quelqu'un d'autre les élève.

Voyons. Montrez-moi exactement où se produit cette pulsation, madame MacAindra. Très bien.

L'examen se poursuit. Cœur et poumons. Tension. D'autres symptômes ? Après quoi le médecin la regarde d'un air un peu interrogateur.

Je ne trouve rien à l'examen. Vous n'avez pas de soucis particuliers, n'est-ce pas ?

Oh, non. Tout va bien. Je veux dire, à la maison.

— Comment pourrais-je dire le contraire sans paraître ridicule ? De toute façon, je n'arrive pas à mettre le doigt dessus. Trop de fils emmêlés. Je ne peux pas en parler, et qui me croirait ? J'ai l'impression d'être dans un ballon fait d'une sorte de colle et quand on essaie d'en sortir, on se retrouve empêtré.

Bon, je vais vous envoyer faire une radio, juste pour m'assurer que tout va bien.

J'en suis sûre. J'ai dû tout imaginer. J'ai sans doute besoin qu'on s'occupe de ma tête.

Le docteur Spender sourit.

C'est exactement ce que nous allons faire.

Le résultat de la radio est négatif. Stacey n'a pas de tumeur au cerveau. Elle remercie le docteur Spender et raccroche le téléphone. C'est le début de l'après-midi et Jen dort. Stacey se déplace dans la maison sans savoir à l'avance ce qu'elle va faire. Elle monte dans la chambre et se regarde dans le grand miroir. Elle porte une robe imprimée bleu et rose, achetée en solde l'automne dernier. Le rose représente des petites pendules dont les aiguilles indiquent midi ou minuit moins cinq. Elle ôte sa robe et sa combinaison et enfile un pantalon en velours vert

ajusté et un corsage violet, accroché dans le placard depuis plusieurs mois et encore jamais porté. Puis elle fouille au fond du placard, en bas, et sort une paire de sandales à talons hauts et à lanières dorées.

— Bon, bien sûr, je sais que je ne devrais pas porter des sandales à talons hauts. Mais j'adore les talons hauts. Je les adore. D'accord, Mac, je sais qu'elles font vulgaire, surtout avec un pantalon. Mais elles me plaisent, OK ? Et quelques centimètres de plus ne me font pas de mal.

Elle écoute à la porte de Jen. Silence. Laissons dormir les enfants. Stacey en sandales dorées à talons hauts descend à la cuisine sur la pointe des pieds, ramasse la bouteille de gin et deux bouteilles de tonic et descend au sous-sol en laissant ouverte la porte entre la cuisine et la cave, au cas où Jen l'appellerait.

— Il faut fêter la nouvelle. Le sursis. Je ne suis pas encore fichue. Est-ce que je le croyais vraiment ? C'est au milieu de la nuit que j'y pense et là, ça paraît très probable. Franchement, c'est simplement à cause des enfants. Ah oui ? En ce qui te concerne, tu t'en fiches, Stacey ? Bon, ça n'a pas beaucoup d'importance. Pourquoi ? Parce que j'ai trente-neuf ans et je n'ai pas à me plaindre. Mais eux, leur vie commence tout juste. Pourtant, ce n'est pas ce que tu penses. Ça a de l'importance. Bon, et alors ? Quand je pense que Katie – et peut-être Ian, maintenant – me trouve préhistorique, ça m'embête. Je suis désolée, mais ça m'embête. Je ne suis pas une bonne mère. Je ne suis pas une

bonne épouse. Je ne veux pas l'être. Je suis Stacey Cameron et j'adore toujours danser.

Le sol est recouvert de carrés de linoléum rouge foncé. Stacey repousse du pied les tapis de feutre indiens sur lesquels sont brodés des arbres magiques, des arbres de vie aux fleurs inattendues en forme d'oiseaux bleus, aux feuilles d'un vert improbable. Elle se verse un gin-tonic, en boit la moitié et le remplit à nouveau. Les disques sont rangés dans une imitation d'éventaire en fer forgé. Stacey fouille impatiemment et finit par trouver ce qu'elle cherche. Elle règle le tourne-disque sur soixante-dix-huit tours et pose le vieux disque dessus. L'aiguille dérape un peu et émet une plainte sur les rayures de la surface.

Tommy Dorsey *Boogie*. Le rythme marqué s'annonce. Stacey finit son verre, s'en verse un autre, en boit la moitié rapidement et le pose sur la télé. Elle regarde ses sandales dorées, ses cuisses gainées de velours vert. Elle tend les bras devant elle, agite légèrement les doigts, sentant la musique comme si elle pouvait la toucher. Lentement, elle se met à danser. Puis de plus en plus vite.

> Stacey Cameron en robe jaune plissée tout autour de la taille. Sachant bouger d'instinct, adorant la proximité du garçon, quel qu'il soit. Stacey tourbillonnant sur le plancher, lancée par la main qui va la rattraper quand elle reviendra à toute vitesse. Tommy Dorsey *Boogie*. Stacey tournoyant comme la lumière,

son rire tintant sur le parquet ciré. Tous ses muscles sachant d'eux-mêmes ce qu'ils doivent faire. Tous ses os aussi. Danse l'espoir, fillette, danse la douleur. Danse la baise que tu ne connais pas encore.

— À une époque, elle semblait presque violente, cette musique. Maintenant, elle paraît incroyablement douce. Sentimentale, larmoyante ? Oui, sans doute. Mais je l'adore. C'est *mon* rythme. Je sais encore le faire. Je sais encore bouger sans savoir à l'avance où je vais. Oui. Oui. Oui. Comme ça. Comme ça. Je peux. Mes hanches ne sont peut-être plus aussi sexy mais mes chevilles sont très bien, mes jambes aussi. Sacrément bien, en fait. Mes pieds savent encore quoi faire sans que je leur dise. J'adore danser. J'adore ça. J'adore ça. Ça ne peut pas être fini. Je sais encore. Je ne m'y prends pas si mal. Tu vois ? Comme ça. Comme ça.

— J'adore ça. Au diable ce que disent les enfants. Dans quinze ans, leur musique sera tout aussi démodée. Bien sûr, ils ne le savent pas. J'adore cette musique. C'est la mienne. Faites de l'air, petits emmerdeurs, vous ne comprenez rien. Non… ce n'est pas ce que je voulais dire. Si, c'est ce que je voulais dire. J'étais moi avant que le premier de vous naisse. (N'écoute pas, Dieu, ça ne te regarde pas.)

La musique monte, décroît, monte encore, son bleu-vert, eau salée avec la marée montante, le blues du train de marchandises tra-

versant les déserts enneigés, les voix vertes faisant signe, les hommes pas encore étreints et les enfants pas encore nés, les voix mettant en garde pas de prudence pas de prudence danse seulement comme ça vient jusqu'à

Le tourne-disque s'arrête.

— Est-ce que j'ai bien entendu ou quoi ? Combien de fois l'ai-je passé ? Seigneur, il est trois heures et demie de l'après-midi et je suis soûle. Les enfants vont rentrer dans une heure. Bon, on se ressaisit. Pourquoi ai-je fait ça ? C'est pas le moment de se poser la question, Stacey ma fille, c'est le moment d'aller te faire dix-neuf tasses de Nescafé avant le retour des enfants. Vite. Jen ? Mon Dieu, elle doit être réveillée depuis des heures. Oh, Stacey.

Le café noir se balade dans son estomac comme un raz-de-marée. Elle lève Jen en murmurant précautionneusement, va dans sa chambre et celle de Mac et met son tailleur de soie bleue. Elle enfile une paire de chaussures bleu marine à petits talons. Elle garde en main un instant les sandales dorées, puis fouille dans son placard à vêtements et les enfouit sous une pile de chaussures de tennis et d'après-skis. Elle se brosse les cheveux, les peigne un peu en arrière, puis les lisse et les laque pour qu'ils tiennent en place. Elle se met du rouge à lèvres et de la poudre. Elle s'examine dans le grand miroir.

— Est-ce que ça va ? Pas d'ourlets défaits, de bretelles de combinaison visibles, de rouge à lèvres de travers ou tout autre signe de dérangement. Je pense que ça va, mais où

en est ma capacité d'évaluation ? Ébranlée, certainement. Remords… n'empêche que j'ai trop bu. Je ne suis pas capable de m'occuper des enfants, voilà la vérité. Dieu, accepte mes excuses ci-jointes. Il ne le fera pas. Le ferais-tu à sa place ? Non. Allons, sois efficace. Le souper. Mac ne rentre pas. Il mange en ville, le chanceux. Depuis quand n'ai-je pas soupé au restaurant ? Il s'en fiche complètement. Qu'il aille se faire voir, un soir qu'il débarquera à la maison à dix heures en s'attendant à ce que je lui aie gardé son repas au chaud dans le four depuis six heures, je lui dirai *Écoute-moi bien, mon chou, tu veux que je te dise quelque chose ? Il n'y a rien à manger, merde, et si tu veux souper, pourquoi ne te prépares-tu pas un œuf d'autruche brouillé ? Ce n'est pas si difficile, hein ?* Oh, Stacey, c'est de la folie. Ressaisis-toi. Oui, voyons voir – côtes de porc, chou-fleur et sauce au fromage, purée, et comme dessert ? Ça va être de la crème glacée. J'en ai un pot à moitié plein au congélateur. Je devrais peut-être faire une croustade aux pommes. Quelle souillon ! Pas même un dessert maison pour mes enfants. Non, je ne peux pas. Je suis incapable d'éplucher une pomme. Parfois, j'ai envie de dire *Écoutez, si vous n'aviez plus jamais de dessert tout le reste de votre vie, est-ce que ça vous tuerait ?* Concert des réponses *Et comment !* exprimées avec conviction. Allez, sale garce. Encore une tasse de café.

Stacey prépare le souper avec raideur et précaution. Quand les enfants arrivent à la maison, elle parle le moins possible. Le repas se termine enfin et le bruit commence à

décroître. Le brouillard commence à se dissiper. Stacey fait la vaisselle et lave Jen, lui lit deux petits livres et la couche. Au bout d'un temps presque infini, Duncan et Ian sont aussi au lit. Il ne reste plus que Katie. Elle a fini ses devoirs et elle est descendue dans la salle de télé. Stacey descend aussi mais n'entre pas. Elle reste près de la porte et regarde sans se faire remarquer.

Katie a mis un de ses disques. Rythme simple et marqué, lent, presque languissant, et cependant une excitation sous-jacente, des paroles délibérément ambiguës.

Katie danse. En robe verte Katie MacAindra simple et complexe comme une herbe danse toute seule. Ses cheveux auburn, longs et raides, lui arrivent aux épaules et oscillent un peu avec ses mouvements. Elle n'est pas maquillée. Ses os et son corps minces bougent naturellement, sans frénésie, connaissant leur langage.

> Stacey MacAindra, trente-neuf ans, hanches cul et visage plus lourds qu'autrefois, pantalon de velours trèfle, corsage violet pétunia, sandales dorées bon marché à talons hauts, cabriolant se tortillant se secouant

Stacey fait demi-tour, monte très doucement l'escalier et entre au salon.

— Tu ne danseras pas seule longtemps, Katie. Tout va bien pour toi. Je suis contente.

Tu ne me crois pas ? Tu ne crois pas que je sais à quel point tu es belle ? Oh Katie ma chérie. Je suis contente. Je le jure. Dieu, fais-moi mourir sur place si je mens.

À dix heures et demie, Katie est enfin couchée. Stacey n'est plus de service. Mac assiste à une conférence et ne rentrera sans doute pas avant minuit. Stacey prend un bain brûlant, enfile une chemise de nuit et un peignoir, et redescend.

— Quoi encore ? Je devrais aller me coucher. Bon, Stacey, pas plus d'un gin, hein ? Très bien, s'il ne doit y en avoir qu'un, faisons-le fort et bien rempli. Cette bouteille s'est vidée trop vite. Demain, j'irai en acheter une autre et j'en verserai la moitié dans celle-là. Comme ça, Mac ne trouvera pas ça bizarre. Je cacherai l'autre moitié, qui ne servira qu'en cas d'urgence. Oui, je vois bien le tableau. Chaque minute est une urgence. Le sait-il ? Sans doute. Mac… écoute. Écoute, s'il te plaît. Je dois te dire quelque chose. Non. Ça ne le regarde pas. Ce sont mes affaires. Toute personne normale fait face, calmement, sobrement. Et si tu n'y arrives pas, ma fille, c'est que quelque chose ne va pas chez toi. Non, ce n'est pas vrai. Tout va bien. Tout va *bien,* d'accord ? Je suis juste fatiguée ce soir et un peu tendue. Alors pourquoi ne pas essayer l'Ovaltine ? Oh, toi, va te faire voir.

Stacey emporte son verre au salon, s'assoit sur le canapé, lumières éteintes, et regarde par la fenêtre la ville à la fois distante et proche.

Stacey, nue avec Mac trois trimestres avant la naissance de Katherine Elizabeth. La petite maison du lac qu'ils avaient louée pour la semaine de vacances qu'ils n'avaient pas les moyens de s'offrir. Les harpes des pins et des épinettes dans la terre noire dehors, dans le vent obscur soufflant du lac et qui n'entrait jamais dans la cabane aux fenêtres étroites. Leur peau glissante de leur sueur à tous deux, comme enduite d'une huile subtile et agréable. Stacey percevant le plaisir de Mac et le sien comme à la fois séparés et inséparables. Oh mon amour maintenant

En entrant dans la cuisine, Stacey sort la bouteille de gin du placard du bas et remplit une carafe d'eau au robinet.

— Inutile de gaspiller du tonic. Bien sûr, ça va avoir le goût d'essence d'aiguilles de pin avec un doigt de pétrole, mais ma mère parlait toujours avec beaucoup de mépris des dames qui n'avaient de goût que dans la bouche. On ne peut pas me faire ce reproche. Non. Mon goût n'est nulle part. Entre mes jambes, peut-être. Bon, poupée, ça suffit. Qui ça intéresse ?

Stacey revient au salon et se pelotonne de nouveau sur le canapé, ses pieds en chaussons sous elle. La grande porte coulissante donne sur l'entrée d'où part l'escalier garni d'une rampe en fer qui mène aux chambres. Stacey se penche dans la pénombre pour vérifier. La porte est fermée. Va-t-elle allumer

la radio ? Elle décide que non. Si elle se sert de sa voix, elle peut choisir la musique.

There's a goldmine in the sky
Faraway…
We will go there, you and I,
Some sweet day,
And we'll say hello to friends who said goodbye,
When we find that long lost goldmine in the sky.
Faraway, faraw-a-ay…[1]

— Oh là là. Jen a des tendances lyriques naturelles. D'où sort cette chanson ? Le vieil Invergordon la chantait dans les concerts locaux à Manawaka quand j'étais petite. Personne ne savait comment lui dire qu'il ferait mieux de s'abstenir. Ils n'étaient pas si méchants, je m'en rends compte maintenant. Je les détestais tellement, les dames des bonnes œuvres, les copines de bridge de maman et tous les autres, qui ne voyaient pas plus loin que le bout de leur nez et que vont penser les voisins ? Mais qui, ici ou ailleurs, aujourd'hui, supporterait le vieil Invergordon ? *Va te faire voir,* voilà ce qu'il récolterait ici et maintenant. Il puait, d'accord, mais il avait une belle voix de baryton. La seule différence entre Invergordon et Niall Cameron était que mon père buvait seul alors que l'autre buvait en public. Ce n'est pas le fait qu'il n'y ait pas de mine d'or au ciel qui

1. Il y a une mine d'or au ciel/Très loin…/Nous irons, toi et moi,/Un beau jour,/Et nous dirons bonjour à des amis qui nous avaient dit au revoir,/Quand nous trouverons cette mine d'or perdue depuis longtemps au ciel./Très loin, trè-è-s loin… *(N.d.t.)*

m'inquiète. En fait, qui a envie de dire bonjour à des morts même s'il se trouve qu'on est mort soi-même ? Ce sont ceux qui disent au revoir avant d'être morts qui m'embêtent. Je commence par me dire c'est Mac. Puis je pense merde, non, ce n'est pas Mac c'est moi et après je ne sais plus.

Minuit et demi. Stacey emporte la bouteille vide dans la cuisine et la cache derrière trois bouteilles de vin et une bouteille de vinaigre. Elle décroche la poêle à frire et la pose sur la cuisinière. Elle sort le bacon du réfrigérateur et en met deux tranches dans la poêle. Fromage. Pain. Le sandwich grillé est prêt. Elle le regarde gravement, l'examine. Il ne paraît pas mangeable.

— Je dois manger quelque chose qui absorbe. Peux pas. Dégoûtant. Mac, parle-moi. Mac ? Katie ? Ian ? Duncan ? Où êtes-vous ou est-ce que c'est moi je ne sais pas du tout ce que je raconte bon ma fille ce qu'il te faut c'est du café

Stacey se prépare une tasse de café instantané. Elle regarde de nouveau le sandwich qui refroidit dans la poêle et décide de le réchauffer. Elle allume l'un des feux, mais ne pose pas la poêle dessus tant que le serpentin n'a pas rougi. Elle attrape la poêle, trébuche, tend la main pour retrouver son équilibre. La main se pose sur le bord du cercle rouge de la plaque électrique.

— Ça fait mal ça fait mal ça fait mal qu'est-ce qui

Sans s'en rendre compte, elle a retiré la main. Elle la considère avec curiosité. Deux

croissants rouges sont apparus sur sa paume gauche.

— Mes stigmates à moi. Ma marque au fer rouge de l'Ouest. Le Double Croissant. Ça fait mal ça fait mal

Elle saisit la poêle et jette le sandwich à la poubelle. Elle éteint la cuisinière, cherche dans le placard le bicarbonate de soude et l'applique sur sa main. Elle met ensuite une fine bande de gaze qu'elle pourra enlever facilement demain matin sans que personne ne la remarque. Elle monte l'escalier et se met au lit. L'obscurité se précipite autour d'elle dans la pièce, mais dans sa tête le néon est blanc et froid comme les étoiles dans la prairie l'hiver.

— Comment expliquer ce qui s'est produit ? On peut tout expliquer si on fait l'effort. Ce n'est pas difficile. J'ai mis la bouilloire à chauffer et, par mégarde, j'ai posé la main sur le bec brûlant. Mac… j'ai peur. Aide-moi. Mais ça remonte à loin. Où commencer ? Qu'est-ce que je pourrais bien te dire que tu prennes au sérieux ? Qu'est-ce qu'il te faudrait, à toi, quel cataclysme, pour que tu me révèles quelque chose de toi ? Qu'est-ce que je dois faire ? Je ne suis pas sûre d'avoir vraiment envie de continuer à vivre. Je ne m'en sors pas. Je m'en sors. Pas bien, cependant. Avec personne. Seigneur, je suis si fatiguée parfois. Apitoiement. Oui, sans doute. Mais parfois j'ai envie d'abdiquer, tout simplement. De renoncer. Impossible. Et si un des enfants, n'importe lequel, venait dans la chambre, disons, un soir quand Mac n'est pas encore rentré, s'il se réveillait la

nuit, m'appelait, que je ne répondais pas ? S'il entrait dans la chambre et me trouvait partie pour de bon, overdose ? Ils penseraient peut-être que c'est de leur faute. Je ne pourrais pas revenir secrètement et leur dire *Écoutez, ça n'a rien à voir avec vous, ou pas de la façon que vous croyez, et je vous aime, vous comprenez ?* Même si je laissais un mot d'adieu avec *Vous m'êtes très chers,* ils ne le croiraient pas. Et ils auraient raison. Bon sang, Dieu. Je suis coincée. Mais je ne sais plus où j'en suis et j'ai peur. Et si je m'étais brûlée devant un des enfants ? ou Mac ?

Stacey, dans un demi-sommeil, perçoit vaguement les bruits des rares voitures, de la brise et des bateaux au loin.

Mac rentre à une heure du matin.

C'est bon, Mac. Tu peux allumer.

Salut. Je pensais que tu dormais.

Oh, je dormais à moitié. Comment c'était ?

Bien.

Mac ?

Hein ?

Je dois te dire

Seigneur, je suis crevé. Quoi ?

Oh… rien

Ça va, Stacey ?

Oui, ça va

Les enfants vont bien ?

Oui, ils vont bien

Alors, bonne nuit.

Bonne nuit, Mac.

Stacey, vêtue avec soin comme une matrone, ses gants à la main, ajuste le voile méprisé sur son chapeau de paille blanc et le descend sur son front et ses sourcils comme si elle voulait qu'il lui serve de déguisement. Elle hésite sur le seuil de la grande salle remplie de chaises, mais la pression de la foule la porte en avant et la fait entrer. Elle choisit rapidement un siège au bord de l'allée et garde la tête baissée jusqu'à ce qu'elle se soit assise. Cette précaution s'avère inutile. Il y a trop de monde. Mac ne peut pas l'avoir remarquée. En tendant le cou au-dessus des têtes, elle ne le voit même pas. L'estrade est décorée de paniers en osier dorés remplis de roses blanches. Entre les paniers, de grands écus blancs portent chacun une lettre d'or, l'ensemble formant un mot.

R I C H A L I F E

Derrière l'estrade, un grand rideau de velours blanc descend du plafond. Une petite structure dorée équipée de micros, à mi-chemin entre le podium et la chaire, est dressée au milieu de l'estrade.

Stacey repère les cheveux auburn coupés en brosse de Mac. Il est assis au troisième rang avec tous les autres représentants. Stacey se tortille et plisse les yeux, essaie de contourner le chapeau fleuri de magnolias

de la femme assise juste devant elle. Elle réussit enfin à se concentrer sur Mac. Il est un peu voûté et, tandis qu'elle l'observe, il passe une main dans ses cheveux. Stacey se détourne, incapable de le regarder.

— Quand il fait ce geste, est-ce que c'est comme quand je me regarde dans la glace pour m'assurer que je suis bien là ? À quoi pense-t-il ? Ce n'est sans doute pas mes oignons, mais j'aimerais tout de même savoir. Et s'il se met à tousser ? Tout le monde va le regarder. Je serais peut-être plus embarrassée que lui. Serait-il furieux s'il savait que je suis là ? Bon, les gars, qu'est-ce qu'on attend ? Que le spectacle commence, allez !

Le public est composé d'hommes et de femmes d'âge moyen pour la plupart. Presque tous sont assis en silence et s'ignorent.

— Ils ont peut-être tous envie d'être là incognito. En tout cas, moi oui. Je voudrais m'enrouler la bouille dans un cache-nez en laine ou une grande écharpe de mousseline. Si par hasard quelqu'un comme Bertha Garvey entrait, je me cacherais sous ma chaise, alors au secours. Ça y est… ça démarre enfin.

Les rideaux de velours blanc s'écartent et révèlent une autre partie de l'estrade où six filles sont réunies autour d'un micro. Elles sont vêtues avec une certaine modestie, longues robes blanches amples, semblables à des toges, motif de clé grecque brodé en travers de la poitrine. La couleur de leurs cheveux, tous longs et raides, va du blond platine au miel. Le silence se fait dans la salle, les murmures cessent, les toux

s'estompent, les pieds se calment. Quand le public est prêt, les filles se mettent à chanter, ni fort ni sur un rythme soutenu, mais d'une voix de soprano claire comme une couvée de sturnelles.

La richesse est une qualité de vie,
La richesse soulage les problèmes et les conflits,
La richesse c'est être et donner,
Tout le monde y parvient grâce à Richalife.

Stacey sort discrètement de son sac un des tranquillisants que le docteur Spender lui a donnés pour son problème de pulsations dans la tête, le cache dans son mouchoir et le glisse dans sa bouche en faisant mine de se moucher.

— Heureusement que j'ai toujours pu avaler les comprimés sans eau. Bon, bon. Écoutons. Je ne m'attendais certainement pas à ça, mais plutôt à quelque chose de dynamique, nasillard et plein d'entrain. À moins d'aller dans les lieux fréquentés par les jeunes, je suppose qu'on ne trouve plus ce genre de musique bruyante que dans les églises. Ces petites oiselles ne sont même pas raffinées. Elles sont « refinées ». Est-ce que Mac les regarde ? Naturellement, qu'est-ce que tu crois, Stacey ? Quand même. Clifford MacAindra, mon salaud, elles pourraient être tes filles.

Le rideau blanc se referme et les filles disparaissent. Le public hésite, ne sachant pas ce qu'on attend de lui. Des applaudissements sporadiques et nerveux éclatent comme de l'acné dans des coins isolés et bien repérables, et cessent rapidement.

Thor avance seul sur l'estrade et vient se placer derrière le pupitre doré. Quelques exclamations féminines se font entendre. Il répond par un petit sourire. Ce soir, il doit mesurer environ deux mètres dix. Sa crinière passée à la blanchisserie est soulignée par le projecteur qui vient se placer juste au-dessus de sa tête. Il a délaissé son costume bleu nuit pour une tenue argent dans un tissu lumineux qui ressemble à l'éclat du givre sur les fenêtres avec des motifs de fougères pâles ou de fleurs des neiges venant des régions les plus reculées de l'étoile Polaire. Quand il prend la parole, sa voix n'est pourtant ni lointaine ni inaccessible. Au contraire. Il discute avec les gens plus qu'il ne leur parle. Sa voix est chaleureuse, amicale, sincère.

Vous avez entendu les filles chanter la richesse. Eh bien, nous entendons tous beaucoup parler de la richesse ces temps-ci, n'est-ce pas ? Oui, c'est certain, et parfois nous nous demandons ce que cela signifie, non ? Bon, nous savons tous que cela veut dire de l'argent à la banque. J'imagine que pas un de nous n'en doute. Mais ce n'est pas *tout*. Non, ce n'est certainement pas tout, mes amis. Cela signifie aussi être réactif, heureux, avoir un esprit sain dans un corps sain. Qu'en pensez-vous ? Vous, monsieur, êtes-vous d'accord ? Oui ? Eh bien, vous avez raison. Oui, richesse signifie esprit sain dans un corps sain. Mais que faire pour y parvenir ? C'est la question que je me posais auparavant. À l'époque A.R. – Avant Richalife. Je ne vous demande pas de croire tout un tas de données imprimées. Je veux juste vous raconter ce qui m'est arrivé personnellement.

Je ne cherche pas non plus à vous vendre quoi que ce soit. Croyez-moi, les gens qui ont l'impression d'être poussés d'une manière ou d'une autre, nous n'en voulons pas. Nous ne nous intéressons qu'à ceux qui pensent que l'on peut changer l'esprit et le corps de l'homme, les changer au-delà de toute espérance, en à peine un mois. Stupéfiant ? Assurément, c'est stupéfiant. Mais c'est possible. Je le sais. Parce que ça m'est arrivé. Vous savez quoi ? À une époque, j'avais du mal à affronter une nouvelle journée sans trois tasses de café et autant de cigarettes. Puis j'ai commencé à prendre Richalife. Et c'est exactement ce que j'ai trouvé – UNE VIE PLUS RICHE. Prenez ma mémoire, par exemple. Auparavant, le potentiel de ma mémoire était à peine exploité. En ce qui concerne ma vivacité d'esprit, la transformation P.R. – Post Richalife – a été vraiment satisfaisante. J'ai toujours eu une bonne mémoire, remarquez. Bonne, mais pas au point de la qualifier d'excellente. À présent, je crois que je peux dire en toute honnêteté qu'elle a atteint l'excellence. Je ne prétends pas que les transformations en profondeur se soient produites du jour au lendemain. Non, je ne prétendrais pas une telle chose. Même Richalife ne peut pas atteindre instantanément les cellules tout au fond du cerveau. Quand j'ai commencé, il y a à peine plus d'un an, il a fallu, oh, je dirais trois ou quatre semaines, approximativement, avant que les changements en profondeur se mettent bien en place. Cette impression d'être légèrement déprimé que je ressentais souvent… elle a été soulagée presque tout de suite, véritablement soulagée,

mais il a fallu un mois, plus ou moins, avant qu'elle disparaisse complètement. Oui, elle a disparu complètement. Encore autre chose

Stacey passe sa mémoire au crible. Et cela lui revient.

> L'appartement de Thor. Stacey, un doigt de sherry dans un verre, l'impression d'être une vraie alcoolique, les pieds glissant sur les peaux soyeuses des singes mort-nés. *Elle a été soulagée presque tout de suite*

— Pas croyable. Est-ce qu'il lui suffit d'appuyer sur son nombril et le disque se met en marche ? Non. Pire. Ce sont les Martiens. Ce doit être eux.

Nous allons commencer avec un seul être, dit Zuq au Conseil des Pères des Esprits. Il doit bien sûr avoir l'air aussi humain que possible. Il doit avoir un fluide ressemblant à du sang (rouge, attention, pas violet à pois comme nous en avons l'habitude), un fluide qui coulera s'il se coupe par inadvertance. Le puits de contrôle, afin de déjouer une éventuelle détection en cas de blessure grave et imprévisible, doit être enfoui profondément dans ce qui serait le poumon gauche s'il était terrien. Les premiers messages transmis par – disons – sa bouche seront d'une nature simple. Nous activerons ensuite – je parle du haut de mes nombreuses années de recherche et de tout le savoir que j'ai accumulé –,

nous activerons ensuite ce que j'appelle le syndrome du lemming.

Stacey se tortille sur sa chaise. L'atmosphère de la salle devient étouffante. Elle s'aperçoit avec étonnement que Thor a cessé de parler et qu'il est très applaudi. Les rideaux de velours blanc s'écartent et les filles se mettent à fredonner puis à chantonner, se tenant par les épaules avec légèreté mais sans perversité.

Sérénité
Peut rimer
Avec vitalité

Sérénité
Peut rimer
Avec gaieté

À côté de Stacey, un vieil homme au cou rouge comme celui d'un fermier de la prairie à la retraite regarde droit devant lui avec espoir et fermeté. Son expression passe de l'attente dissimulée à l'attente manifeste, l'attente de la pluie pendant la sécheresse. Stacey jette un coup d'œil rapide à l'estrade et en voit la raison. Le chœur a de nouveau disparu et une seule fille, une autre, se trouve avec Thor. Elle porte une robe blanche d'une longueur normale, mais le même motif de clé grecque orne l'encolure bateau. Sa peau extrêmement pâle, ses traits fins, graves, réservés évoquent une sculpture de tombeau médiéval. C'est la fille à qui parlait Mac, ou qui parlait à Mac avec tant de sérieux à la soirée. Thor la prend par la main et la conduit vers le micro.

À présent, mesdames et messieurs, j'ai le grand plaisir de vous présenter cette charmante jeune femme. M^lle^ Delores Appleton.

Il la laisse seule. La fille se tient debout et fixe les visages tournés vers elle. Elle lève une main et touche sa clavicule apparente. Puis elle la baisse rapidement et la laisse pendre mollement. Un moment de silence. Le public a peur, peur que la fille ne soit pas capable de prononcer un mot. Elle regarde Thor qui lui fait un signe de tête. Son visage se dégèle lentement. Elle saisit le micro et se met à parler d'une voix de clochette haut perchée, rapide.

Eh bien, voilà, je veux simplement vous parler de mon expérience personnelle. En fait, nous ne sommes sûrs que de cela, je veux dire, notre expérience personnelle. J'ai grandi dans une petite ville, vous voyez, et quand je suis arrivée ici, j'étais assez paniquée. En fait, je n'avais jamais vécu dans une grande ville et je ne savais pas trop ce que c'était. Je veux dire qu'on ne sait jamais trop qui est qui et quoi est quoi. Et j'en suis arrivée au point où je ne dormais pas très bien la nuit et au bureau on a commencé à me demander pourquoi j'avais l'air si fatiguée mais c'était seulement parce que je ne dormais pas bien et tout. Bon, les choses sont allées de mal en pis, en fait, et c'est alors que j'ai entendu parler de M. Thorlakson et de Richalife. Alors je me suis dit pourquoi pas. J'ai essayé et ça a marché. Je veux dire que cette angoisse et cette inquiétude que j'avais ont été vraiment soulagées. Alors je suis allée en parler à M. Thorlakson et maintenant je

travaille dans son bureau et je crois que c'est à peu près tout

Sa voix se transforme en un petit rire carillonnant. Le public applaudit vigoureusement. La fille quitte rapidement l'estrade.

— Et si c'était Katie ? Mieux vaut ne pas y penser. Qui est-elle ? Comment étaient *ses* parents ? Elle n'a pas plus de dix-huit ou vingt ans. Il faudrait faire quelque chose, mais elle prétend qu'elle va bien. Que tout va bien pour elle maintenant.

Stacey cherche où est partie la fille. D'abord elle ne la voit pas, puis elle trouve les cheveux pâles et la clé grecque. La fille est assise à côté de Mac et il a passé un bras autour d'elle. Il la tient non pas de façon désinvolte, mais serrée contre lui, comme s'il était un rempart contre le monde.

Ma chère mère, Nous sommes en juin, à moins d'un mois des vacances d'été. L'horreur ! Même si je suppose que Rachel est contente. Ses moments de liberté commencent où les miens se terminent. Je dois toutefois reconnaître que ces temps-ci les enfants se comportent plutôt bien dans l'ensemble – les garçons pensent déjà à planter la tente dans le jardin et y dormir, jouer aux forestiers intrépides et tout et tout. Sans aucun danger, mère, ne t'en fais pas…

Stacey pose son stylo et contemple ce qu'elle a écrit.

— Je me demande ce qui arriverait si, pour une fois, je racontais ce qui se passe vraiment. Ma chère mère, Il doit exister un moyen de parler aux enfants, mais apparemment je ne le trouve pas souvent. Si, parfois, alors je dis *Allons, allons,* et ils semblent aller un peu mieux, quel qu'ait été le problème. Mais Duncan a dit *Je ne fais jamais rien comme il faut, maman,* et il le pensait vraiment. Mac aidait Ian en maths il y a un ou deux jours et il l'a grondé parce qu'il ne s'appliquait pas mais on ne peut pas reprocher à Ian de ne pas s'appliquer peut-être n'avait-il pas compris ce qu'on lui demandait de faire mais alors Ian complètement crispé est entré dans la cuisine et a dit *Papa ne se trompe jamais* en y croyant dur comme fer. Je ne sais pas quoi faire. Je me fais du souci. Je prends peur. Je bois trop. Je me mets dans des colères disproportionnées. Les vallées sous mes yeux paraissent passées à l'encre bleu-noir indélébile même si je dors suffisamment, et mes hanches ne regardent personne. Je crois que Mac est tombé amoureux de cette fille et on ne peut sans doute pas lui en vouloir et je pense vraiment que ça ne me rendrait pas aussi furieuse si je pouvais en faire autant avec un type mais comment et de toute façon je trouve que c'est une réaction déplorable. Après la réunion j'ai téléphoné au coiffeur et j'ai pris rendez-vous pour me faire teindre les cheveux. Les décolorer et les teindre en clair, pas blond cendré, seulement clair. Et quand je suis arrivée, la coiffeuse m'a dit *Vous êtes sûre que c'est ce que vous voulez, madame MacAindra ?* J'ai regardé dans le fichu miroir et j'ai dit *Euh…*

eh bien, peut-être pas. Pas même le courage de mes névroses, tu te rends compte. S'il te plaît, réponds-moi tout de suite et explique-moi ce que tu avais vraiment dans la tête durant toutes ces années, parce que je n'en ai pas la moindre idée et ça me tracasse seulement maintenant, maintenant que personne ne sait pas ce que je pense non plus. Je t'embrasse, Stacey. P.-S. : Est-ce que tu as dansé un jour ? Non, une telle lettre n'est pas possible. Elle dirait à Rachel *Je ne sais pas du tout ce que Stacey veut dire*. Elle serait toute retournée pendant des jours.

Stacey reprend son stylo.

Oh, j'ai failli oublier. Jen chante. Au moins, c'est un pas vers la parole. Mac adore son nouveau travail et réussit extrêmement bien. Il m'a donné la vieille Chevrolet. Tout va bien. J'espère que tu es en bonne santé. Je t'embrasse, Stacey.

Elle glisse la feuille dans une enveloppe, écrit l'adresse et colle un timbre, puis sort la mettre dans la boîte aux lettres au coin de la rue. Julian et Bertha Garvey sont partis pour la journée rendre visite à la sœur de Julian et ils ont emmené Jen, soi-disant pour la balade en voiture, mais en réalité parce qu'ils ont du mal à trouver quoi se dire et Jen leur fournit l'occasion d'une distraction. Stacey se retrouve seule, ce qui lui semble bizarre. Elle porte un pantalon noir, un pull jaune et des sandales. En arrivant au bout de Bluejay Crescent, elle se retourne, regarde la rue et se sent déconnectée, plus jeune, indépendante.

— Hé, c'est agréable. Pourtant, je ne sais pas si j'ai le droit d'être aussi contente. Quand Jen ira à l'école, je pourrai retravailler. Je me débrouillais très bien. Je suis sans doute un peu rouillée en sténo, mais je pourrais m'y remettre.

Le bureau de l'architecte en chef est grand mais pas du tout tape-à-l'œil. Pas de plantes en plastique ni de faux placages. Andrew Delver, de Delver & Plumb, a dessiné tous les meubles aux lignes pures et douces, à la fois beaux et fonctionnels. Elle répond à la sonnette. Mon Dieu, Stacey, nous sommes vraiment dans le pétrin avec ces contrats. Vous croyez que vous pouvez déchiffrer mes notes et m'en faire quatre copies avant l'heure du dîner ? Bien sûr, monsieur Delver. Andrew, Andrew, pour l'amour du ciel. Il est grand temps que vous m'appeliez par mon prénom. Vous êtes adorable, je ne sais pas ce que je ferais sans votre aide.

Le camion klaxonne et s'arrête à côté de Stacey. Elle lève la tête et voit le chauffeur aux cheveux noirs qui sourit et se penche par la vitre. Buckle Fennick.

Salut, Stacey

Salut

Où vas-tu ?

Juste à la boîte aux lettres.

Grimpe. Je te dépose.

Ce n'est pas bien loin.

Où est Jen ?

Bertha l'a prise cet après-midi.

Hé, tu es en vacances ? Monte. Je dois déposer quelques trucs à Coquitlam. Je reviens direct. Allez viens, qu'est-ce qui t'en empêche ?

Stacey jette un regard sur Bluejay Crescent, qu'elle voit s'estomper. Puis, sans réfléchir ni savoir qu'elle va le faire, elle s'installe dans le camion à côté de Buckle.

En quelques secondes, lui semble-t-il, ils sont intégrés dans le flot de la circulation. Buckle manœuvre le gros camion, déboîte, tisse un motif de bruit et de mouvement rapide et inexorable, intimide les voitures vulnérables, fonce et vire sur la route nationale.

On ne t'a pas vu depuis un moment, Buckle.

Non. Tu veux savoir pourquoi ?

Pourquoi ?

Buckle accélère. La route nationale défile au bruit des klaxons, tremblante, remplie d'obstacles. Buckle est courbé sur le volant, comme un jockey.

Ben, je me disais que Mac devait être plutôt occupé

Il est toujours content de te voir. Tu le sais.

Ah oui ?

Qu'est-ce qu'il y a, Buckle ?

Mac et moi, on se connaît depuis longtemps.

Je sais.

Depuis la guerre.

Oui.

Nous avons fait l'Italie ensemble.

Mon Dieu, Buckle, je le sais.

— Est-ce que ça signifie que Mac doit vivre avec toi sur le seuil de sa porte jusqu'à la fin de ses jours ? Non, je suis méchante. Mac ne dirait jamais ça. Combien d'amis a Buckle ? Un, peut-être. Qu'est-ce que j'en sais ?

Ouais, l'autre jour je sortais de chez Ace, tu vois, prêt à monter vers le nord, et je suis passé par hasard devant le bureau de Mac, tu vois, et voilà que je le croise dans la rue avec ce type, Thor, alors bien entendu je le klaxonne comme d'habitude – bip bip bip BIIIP, le V de la victoire en morse. Il lève la tête. C'est tout. Pas *Salut,* pas de signe de la main, rien de tout ça. Il ne me connaît plus.

Buckle, il n'a pas voulu

Merde, Stacey

Peut-être qu'il n'a pas vu

Il a vu.

Écoute, je suis désolée. Que te dire ? Ne le prends pas autant à cœur. Il devait penser à son travail. Il ne pense à rien d'autre en ce moment. Il travaille tout le temps, comme si quelque chose lui courait après.

Stacey entend la véhémence dans la voix qui sort de sa bouche.

— Traîtresse. Comment peux-tu parler de Mac à quelqu'un d'autre ? Ça ne regarde personne. Même pas Buckle. Surtout pas Buckle. Tais-toi tais-toi tais-toi. Sinon, tout va sortir et

La maison est en feu. Tout le monde est à l'intérieur. Rien ne peut éteindre les flammes. La maison n'était pas ignifugée. Il a suffi d'une allumette.

Buckle a quitté la route des yeux et Stacey s'aperçoit qu'il la jauge.

Buckle, pour l'amour du ciel, la route

Il rit et reporte le regard sur le ballet métallique monté sur roues devant lui.

T'en fais pas. Je sais ce que je fais.

C'est ce que tu dis. C'est la première fois que je monte dans ton camion, Buckle, tu sais ?

Tu devrais venir un jour pour un long trajet juste pour voir.

Oui, j'imagine très bien.

La route nationale vers le nord, sans grand monde. Les épinettes et les sapins s'élançant et le silence de la haute voûte bleue du ciel. Quand le camion s'arrête, on n'entend que les petits bruits proches de la terre – quelques mouches indolentes, les voix dans l'herbe. Le soleil sature et chauffe la mousse et les aiguilles de pin brunes par terre. Il est en équilibre au-dessus d'elle – ferme, prêt, tendu – et elle est impatiente qu'il

— Je dois être cinglée. Il ne me plaît même pas.

Ne t'inquiète pas, Stacey. Je ne jouerai pas au premier qui se dégonfle si tu es là.

Le premier qui se dégonfle ? Quoi ? Ah, oui. Tu y joues encore ?

Ça fait passer le temps.

Ça le fera passer pour de bon un de ces jours.

Je n'ai encore jamais rencontré personne qui ne cède pas le passage.

Tu ne cèdes jamais le passage ?

Pas besoin. Je sais que l'autre le fera.

C'est dingue. Tu ne peux pas savoir.

Bien sûr que si. Je suis prêt à parier une fraction de seconde de plus que lui.

Alors tu connais tous les camionneurs sur la route ? Tu les connais tous assez pour savoir ?

Je n'ai pas besoin de les connaître tous. C'est quelque chose que j'ai appris il y a longtemps.

Si tu le dis.

C'est mieux pendant les trajets de nuit parce que alors il n'y a que les phares de l'autre type pour te guider. Par exemple, il y a deux semaines. Je suis dans les Cariboo, j'ai dépassé de quelques kilomètres 100 Mile House, il est environ trois heures du matin et je commence à m'ennuyer quand je vois des phares qui s'approchent. D'après leur écartement ça a l'air d'un diesel, environ de la même taille que le mien et il roule à peu près

à la même vitesse. Alors j'appuie sur le champignon, juste un peu, et je déboîte légèrement. Il fait la même chose. Il veut jouer. Je me dis que c'est sans doute Charlie Norton, un type d'Excello Cartage, qui fait le trajet de retour le mardi et ne conduit jamais pendant la journée. Donc je me dis, d'accord mon vieux Charlie, on va voir. Il a raconté aux gars dans les routiers entre ici et Fort St. John qu'il allait me prendre ma place, tu comprends ? Parce qu'ils savent tous que personne ne m'a jamais battu. Donc nous continuons à vrombir et il ne dévie pas. Je commence à transpirer mais je me dis que Charlie Norton n'est pas le genre de type à dire qu'il va faire un truc avant de l'avoir fait et ça, ça le trahit vraiment. Alors je continue, tu vois ? Bon, quand on est presque assez près pour voir tous les deux la sueur sur le front de l'autre, il donne brusquement un coup de volant à droite et m'évite de la grosseur d'une bite si tu me passes l'expression. Il tourne le volant et s'arrête, et moi aussi. Il descend et tu sais quoi ? Ce n'est pas du tout Charlie Norton. C'est un jeune type que je n'ai jamais vu et il se noie presque dans sa sueur. On fume une cigarette ensemble. Il reste tout le temps appuyé sur le pneu avant en tenant son coude pour que je voie pas le tremblement de sa main qui tient la cigarette.

Toi, bien sûr, tu étais parfaitement calme.

Je ne dirais pas ça, mais au moins je ne tremblais pas comme une vierge effarouchée. Tu comprends pourquoi je dis que je n'ai pas besoin de connaître les types. Tout

va bien tant que j'ai de la chance et j'en ai à cause de ce que je sais, tu comprends ?

— Et c'est reparti.

Non je ne comprends pas.

Bon c'est simple mais si tu ne comprends pas tu ne comprends pas. Nous y voici, ma belle.

Buckle s'arrête devant un entrepôt. Les hommes qui attendaient son arrivée se précipitent, ouvrent les portes arrière du camion, commencent à décharger. L'un d'eux, en passant, jette un coup d'œil à Stacey et lui adresse un sourire tranchant.

— Mon Dieu. Ce n'est pas possible. Il m'a regardée comme si j'étais une putain. Et je ne peux pas lui dire *Écoutez je suis une femme mariée et respectable et je m'appelle une telle.* Parce qu'ici ce n'est pas vrai. Ils ne savent pas ce que je suis. Ils voient simplement une femme en pantalon et pull, dans la cabine du camion de Buckle. Oh là là. Ça fait vraiment bizarre. Est-ce que ça m'embête ? Est-ce que je me sens offensée ? Merde, non, je suis ravie.

Buckle remonte dans le camion, fait un signe à ses acolytes et ils repartent vers la ville.

Comment tu te sens ?

Bien. Buckle, je crois que je dois rentrer bientôt à la maison. Je veux dire, si Bertha et Julian reviennent avec Jen et que je ne suis pas là

Détends-toi.

Oui, enfin

Détends-toi. Combien de jours de liberté as-tu, Stacey ? Viens chez moi. On boira une bière et tu seras chez toi bien à temps pour

Je ne peux pas.

Pourquoi ?

Eh bien, je crois que je n'ai pas le temps

Tu as le temps.

Eh bien

Alors, ça marche. Je n'ai jamais voulu vous inviter chez moi, toi et Mac, après le départ de Julie.

Pourquoi ?

Ce n'est pas pareil, je dirais, non ?

Tu ne dois pas reconduire le camion chez Ace ?

Ça peut attendre. Ils ne diront rien. Et s'ils disent quelque chose, tant pis. Ils ne veulent pas me perdre.

Grenoble Street, finalement, pas loin des docks, et Buckle s'engage dans une ruelle pour se garer. Il descend, fait le tour et tend la main à Stacey pour l'aider. La ruelle est humide de pluie, jonchée d'emballages de barres de chocolat, de journaux froissés, de quelques carrés de papier violet restant de l'attirail de l'amour à la sauvette, d'une ou deux coquilles d'œuf échappées des poubelles vidées qui paraissent fragiles au bord des flaques de boue, d'une peau de pamplemousse restant du déjeuner de quelqu'un.

Ça va, Stacey ?

Oui.

L'appartement se trouve au-dessus d'un magasin qui vend des vêtements d'enfants à prix réduits. Honest Ernie's. Les imperméables en plastique brillent d'un éclat jaune dans la vitrine et les rangées de bottes en caoutchouc, noires blanches ou rouges, sont classées par taille décroissante, de celles pour adolescents à des bottes de poupée pour des créatures hautes comme des sauterelles qui vont patauger exprès dans les flaques du printemps. Stacey détourne les yeux, honteuse.

L'escalier est couvert d'un linoléum marron. Au deuxième étage, Buckle s'arrête, sort sa clé et ouvre la porte. Stacey hésite, lisse son pull sur ses hanches. Buckle la prend doucement par le coude et ils entrent.

La pièce est grande. Il y a sans doute une salle de bains et une ou deux chambres ailleurs, mais cette pièce sert à vivre et à faire la cuisine. La fenêtre donne sur Grenoble Street et les plaintes et les grondements de la circulation montent et pénètrent dans la pièce. Le sol est couvert du même linoléum marron que l'escalier. Une table ronde en chêne, d'un côté de la pièce, est protégée par une nappe blanche en plastique imitant la dentelle qui n'a pas été essuyée depuis longtemps et qui est mouchetée de jaune d'œuf frit à la poêle dans un passé indéterminé. La cuisinière à gaz se trouve dans un coin, près d'un évier orné d'un calicot dans sa partie inférieure qui cache les tuyaux. Un canapé,

jadis recouvert d'un tissu gris, à présent usé jusqu'à la trame, trône gauchement au milieu de la pièce. Rien de tout cela ne provoque plus qu'un battement de paupières chez Stacey. Elle ne regarde que le grand fauteuil placé près de la fenêtre.

Arbuckle – c'est toi ?

Oui. Qui veux-tu ?

La femme est énorme, étalée comme une pâte à pain qui monte en échappant à tout contrôle, gonflant et ondulant sur le tissu raide du fauteuil, corps béant vêtu d'une robe imprimée de fleurs minuscules, immense, en forme de linceul, innombrables mentons tremblotants comme des anguilles, séparés mais solidaires, yeux clos, et au bout de ses bras d'ours, des mains qui contrastent par leur propreté, leurs doigts délicats, incrustés de bagues de la couleur de l'or et de l'argent qui pourraient presque être précieuses à la façon stylée dont les mains les portent.

À côté d'elle, sur une table basse à sa portée, sont posées une théière marron et une tasse en verre opalescent rose perle. La main se tend.

Stacey fait mine d'avancer. Buckle l'arrête en la tenant par l'épaule.

Pas besoin. Elle ne sait pas que tu es là.

Quoi ?

Elle est aveugle.

Stacey s'aperçoit que c'est vrai, car la main cherche l'anse de la théière, la trouve, tâ-

tonne adroitement à la recherche de la tasse, et verse, l'autre main sur le bord de la tasse pour mesurer la quantité de liquide. Stacey regarde Buckle. Il est debout devant elle, les mains sur ses hanches étroites et osseuses, et il rit en silence. Il parle à voix basse, mais pas tant que ça.

Elle n'a pas toujours été aveugle. Une autre putain lui a jeté de l'acide un jour. Elle le méritait certainement, quoi qu'elle ait fait. Après cela, elle n'a plus pu travailler dans son secteur, mais de toute façon, elle avait passé l'âge. C'est après qu'elle a pris du tonnage. T'en fais pas, Stacey. Elle n'écoute pas. Tu croyais que c'était du thé dans la théière ?

Quoi ? Je ne vois pas ce que tu

C'est du porto, le moins cher du marché. Elle aime bien qu'il soit dans une théière, c'est tout. Elle trouve que ça paraît plus respectable. Pour qui, peu importe. Peut-être qu'il faut avoir l'air respectable quand on est une ancienne

Buckle. Non.

Tu ne veux pas que je le dise ? D'accord. Je ne le dirai pas. Maintenant tu comprends pourquoi je ne vous ai jamais invités ici. Elle s'est installée à la minute où Julie est partie. Hé, j'oubliais. La bière. Il y en a plein au frigo. Nous avons un frigo, au cas où tu ne l'aurais pas remarqué. Ensuite je pense que peut-être on va

Je ne peux pas

Buckle décapsule deux bouteilles de bière et en tend une à Stacey. Elle n'en veut pas et

la pose sur la table. Les cheveux noirs et raides de Buckle lui tombent sur les yeux et il les rejette en arrière. Son visage est brun, anguleux, souriant.

Tu ne serais pas venue si tu ne pouvais pas. Alors, ne me raconte pas d'histoires, hein ?

Il porte son jeans habituel qui lui moule le sexe, une chemise de sport noire, ornée de fils d'or synthétiques, ouverte à l'encolure. Stacey sent son odeur de sueur propre, de poussière, d'huile, une odeur d'homme. Elle marque un temps d'arrêt, attend. Attend un indice, les instructions qu'elle va suivre. Elle sent les clavicules de Buckle sous ses doigts bien qu'elle ne le touche pas. Elle sent presque son sexe en elle. Dans le fauteuil près de la fenêtre, la monstrueuse femme sous-marine porte la lourde tasse rose perle à ses lèvres et boit sans rien dire, écoutant ou n'écoutant pas.

Elle entend ?

Non. Je t'ai dit. C'est l'après-midi. Elle est toujours complètement ivre. Alors ?

Stacey avance lentement vers lui, pas avec la lenteur de la prudence, mais l'opposé. Au moment où elle va poser les mains sur lui, sa voix râpeuse et pénétrante :

Bon c'est ça ne me touche pas

Ce qu'il fait ensuite ne concerne que lui, son sexe ouvert et dressé dans ses mains. Bien qu'il se dérobe devant elle, il la regarde. Il a besoin de voir une image dans ses yeux, d'avoir un témoin du martyre de son plaisir.

Tu ne l'auras pas Julie n'aimait pas quand je faisais comme ça elle voulait toujours la prendre tu ne l'auras pas, compris ?

Stacey le regarde à peine un instant. Puis la peur comme une vague. Elle se tourne vers la porte et trouve par terre, à côté d'elle, deux pièces d'argent, jetées.

Pour ton ticket de bus, madame.

Elle s'aperçoit qu'elle n'a pas d'argent sur elle. Elle se baisse et ramasse l'argent. Puis elle part en courant. Descend l'escalier, file dans la rue habitée, jusqu'à l'arrêt d'autobus.

Samedi, et Mac rentre à la maison au milieu de l'après-midi. Stacey repasse une robe que Katie portera au bal de l'école ce soir.

Tu rentres tôt.

Oui. Où sont les enfants, Stacey ?

En bas. Ils regardent la télé. Pourquoi ?

Viens dans le bureau une minute, s'il te plaît.

Qu'est-ce qui se passe ?

Viens.

D'accord. Attends, je débranche le fer.

Elle le suit dans le bureau. Mac allume une cigarette et regarde par la fenêtre.

Ferme la porte, Stacey, s'il te plaît.

Hé, qu'est-ce qu'il y a ? Bon. Voilà.

Mac se retourne vers elle et elle voit dans

ses yeux un chagrin presque insupportable. Sa voix est ferme, volontairement contenue, exagérément calme.

Buckle m'a téléphoné.

Le ventre de Stacey se noue.

Oh ?

Oui. Il m'a raconté.

Il t'a raconté… quoi ?

Tout. Que tu as insisté. Qu'il a fini par coucher avec toi.

Il t'a dit *ça* ?

Oui. Alors ? Qu'est-ce que tu réponds ?

La fureur se précipite par vagues d'adrénaline dans les veines de Stacey. Elle entend sa propre voix, assourdissante.

Comment ça, qu'est-ce que je réponds ? Pour qui te prends-tu ? Pour Dieu ? Je ne t'appartiens pas. Tu as cru Buckle, hein ? C'est un mensonge je n'ai jamais rien fait de tel

Et, enfin, elle entend la vertu outragée dans sa voix.

— Oh mon Dieu. Non, je n'ai rien fait de tel. Mais j'aurais pu, si Buckle avait voulu. Non, bon sang, je ne l'aurais pas fait. Je ne l'aurais pas fait. Buckle ne me plaît même pas. Même à ce moment-là, il ne me plaisait pas. J'aurais arrêté. Je me serais aperçue que je ne pouvais pas. Vraiment ? Je ne sais pas. Je crois que j'aurais couché avec lui. Même là-bas. Avec elle à côté. Comment aurais-je

pu ? Buckle a été malin, il a trouvé une arme à double tranchant.

Pour l'amour du ciel, Stacey, pourquoi Buckle mentirait-il à ce sujet ?

Si tu ne le sais pas, ce n'est pas la peine que je te le dise. Mais tu choisis la parole d'un ami contre la mienne, hein ?

Ce n'est plus mon ami, plus maintenant. Stacey… pourquoi ? Pourquoi le faire ? Est-ce que c'est vrai ?

Non.

Mais tu es allée chez lui, non ?

Oui. J'y suis allée. Je ne sais pas pourquoi. Je ne peux pas expliquer. Tu ne me croirais pas. Mais j'y suis allée. D'accord, j'y suis allée. Mais c'est tout. Je n'ai jamais jamais jamais

Pour l'amour du ciel, pas si fort. Pas la peine de hurler

Je ne hurle pas

Si, tu hurles. Bon, *ça suffit,* d'accord ?

Très bien je ne dis plus rien à quoi ça sert

Oh Stacey je t'en prie arrête. Cesse de crier. Bon. Bon. Je te crois.

Vraiment ?

Mac éteint sa cigarette et en allume une autre. Ses mains tremblent et son visage est tordu par un chagrin intime.

Je n'ai pas la moindre idée de ce que je dois croire. Je ne comprends pas du tout

pourquoi tu es allée chez Buckle, c'est tout. Ça n'a pas de sens. Je pensais que je pouvais vous faire confiance à tous les deux.

Ce serait vraiment la fin du monde si jamais c'était arrivé ?

Mac pose une main sur son épaule et serre.

Je ne supporterais pas que quelqu'un d'autre te touche tu comprends

Stacey se dégage et le regarde, incrédule.

— Il souffre vraiment. Et je voudrais le consoler mais comment le pourrais-je… c'est moi qui en suis la cause. Et en même temps, je le déteste à cause de ce qu'il pense de moi. Je pourrais tout aussi bien être une voiture ou une brosse à dents. Le salaud. Salaud de Buckle. Salauds tous les deux. Je veux partir seule. Tout de suite. Loin.

Et la fille, Mac ? La secrétaire de Thor. C'est différent, j'imagine. Tu as le droit de la toucher.

Le chagrin se transforme en colère dans les yeux de Mac.

Oui, c'*est* différent, si tu veux vraiment le savoir. Ce n'est pas ce que tu as l'air de croire.

Ben voyons tu parles

— Continuons comme ça et les piqûres d'épingle vont devenir des coups de rasoir, les rasoirs des couteaux de chasse, les couteaux des épées et comment s'arrêter ?

Ne la mêle pas à ça, Stacey. Laisse-la en

dehors. Tu ne sais pas de quoi il s'agit, alors tais-toi, hein ?

Je vais me taire. Je vais faire ça. Ne t'inquiète pas, je ne prononcerai plus un mot à partir de maintenant

Bon sang, Stacey, arrête de te comporter comme une enfant.

Moi je me comporte comme une enfant ? Et toi ? Je suppose que si n'importe qui te disait que j'ai cambriolé une banque tu le croirais aussi

Je te l'ai dit je ne sais pas ce que je dois croire

Eh bien, ça montre clairement ce que tu crois *vraiment*

Bon, écoute Stacey

Chut… les enfants remontent

Cette nuit, au lit, il lui fait la haine, les mains enserrant ses clavicules et sa gorge jusqu'à ce qu'elle soit capable de se résoudre à prononcer les paroles libératrices. *Ça ne fait pas mal. Tu ne peux pas me faire mal.* Mais ensuite, ni l'un ni l'autre ne parvient à dormir. Ils se lèvent, chacun son tour, pour prendre un somnifère.

Le lendemain, dimanche, le père de Mac vient dîner. Matthew est toujours habillé avec autant de soin, costume sombre impeccable, beaux cheveux blancs d'une teinte légèrement citronnée bien peignés, mais il y a une

différence. Il tient une canne noire à pommeau d'argent.

Bonjour, Stacey, ma chère. Comment allez-vous ?

Oh, très bien, merci. Et vous, comment allez-vous ? La canne est nouvelle, n'est-ce pas ?

Eh bien, pas tout à fait nouvelle. Mes paroissiens me l'ont donnée il y a quelques années et, vous savez, à l'époque je me disais que je n'aurais jamais l'occasion de m'en servir. Mais j'éprouve quelques difficultés à négocier les marches de mon appartement ces temps-ci, alors je l'ai ressortie. Elle est très utile. Où est Clifford ?

Dehors, il lave la voiture.

Oh, oui, bien sûr. Et les enfants… au catéchisme, sans doute ?

Oui. Les garçons, du moins. Katie est rentrée tard du bal de l'école hier soir, et je me suis dit que pour une fois

— Katie est rentrée à deux heures du matin. J'étais folle d'inquiétude et je n'arrivais pas à dormir malgré le somnifère. Elle était furieuse contre moi parce que j'étais inquiète. Et si elle se retrouvait enceinte ? Et si un garçon se montrait vraiment cruel avec elle et la plaquait ? Et si elle se droguait ? Et si et si et si et si. Puis je me dis que je m'inquiète pour rien, comme ma mère, que Katie n'est pas idiote et qu'elle est avec tout un groupe de jeunes. Et je me dis qu'elle a sans doute bien plus de principes que moi.

Matthew la regarde avec sérieux et hoche la tête comme s'il comprenait.

Oh, je sais que Katherine ne rate pas beaucoup de cours de catéchisme, Stacey. Je m'en rends bien compte. Mais quelques semaines sans y assister peuvent se transformer en habitude, vous savez. Je ne suggère pas que c'est ce qui se produira dans le cas de Katherine. Je suis certain que vous et Clifford êtes des parents beaucoup trop consciencieux pour le permettre.

— Vous n'avez pas la moindre idée du genre de parents que Clifford et moi sommes. Si je prononçais cette phrase tout haut, que dirait Matthew ? Aurait-il une attaque ? Ou serait-il juste discrètement blessé ? Rien ne peut jamais être exprimé. J'ai parfois l'impression que nous sommes des taupes vivant sous terre dans leurs terriers et dont les yeux ne supportent pas la lumière. Autrefois, je croyais que seuls les gens comme Matthew et ma mère avaient cette mauvaise vue. Maintenant, je sais que moi aussi. Allons, Stacey, dis un mot gentil, quelque chose d'agréable.

Comment était l'église ?

Très bien. Le texte du sermon était tiré des Psaumes. Un de ceux que j'ai toujours trouvés particulièrement… enfin, vous savez… particulièrement beaux.

Lequel ?

Matthew sourit et récite d'une voix égale, douce, la voix presque sans timbre de celui qui a l'habitude de lire en chaire.

Sauve-moi, ô Dieu, car les eaux montent jusqu'à mon âme

Stacey le regarde, mais ne trouve aucun indice sur son visage apparemment serein. Elle sort de la cuisine et monte l'escalier. Elle s'enferme dans la salle de bains et, quand elle a fini de pleurer, elle se lave le visage à l'eau froide.

6

Les enfants sont au lit, même Katie. Stacey est assise sur le canapé et feuillette un magazine. « Journées salade – Comment être mince et à la mode ». Stacey fronce les sourcils en regardant la montagne de végétaux comestibles de la photo en couleurs, et tourne vite la page. « Glaçages épicés ». Page tournée. « La dépression nerveuse m'a appris le sens de la vie ». Page tournée. Elle entend enfin la clé de Mac dans la serrure. Mais il n'entre pas au salon. Il descend directement au sous-sol, dans la salle de télé. Stacey le suit. Il a allumé le poste et il est déjà assis dans le fauteuil en face.

Mac ?

Je regarde les informations, Stacey, si ça ne te fait rien.

ŒIL VIGILANT UN HOMME SOURIANT LIT LES CATASTROPHES IMPRIMÉES D'UNE VOIX DE CRÈME FOUETTÉE PARFUMÉE À LA VANILLE

Il se trouve que ça me fait quelque chose. Et si tu écoutais *mon* information ? Je n'ai pas couché avec Buckle.

Si tu le dis.

Tu ne me crois toujours pas, hein ?

La voix de Mac, calme et ferme, évalue la situation comme un homme de droit.

Comment puis-je en être sûr ?

La colère de Stacey déborde tel le sang sous une croûte arrachée.

D'accord, très bien, tu ne peux pas être sûr. Et même si je l'avais fait, est-ce tout ce qui t'importe ? Est-ce tout ce qui t'intéresse chez moi ? Pas moi, ni même coucher avec moi, mais juste être certain que je ne regarde pas ailleurs ? Parce que si c'est tout

Mac s'est levé et la tient par les poignets.

Tu as couché avec lui, hein ?

Stacey se dégage.

Non, merde mais j'aurais vraiment dû le faire

Alors vas-y

Mac… c'est de la folie. Écoute, on ne peut pas parler sans s'échauffer tout de suite ?

Je ne suis pas du tout échauffé. C'est toi qui cries.

Si seulement nous parlions de tout ça je veux dire comme tout ça

Mac la regarde avec des yeux insondables. Sa voix, d'abord basse, s'élève soudain et n'est presque plus sa voix.

Laisse-moi tranquille, veux-tu ? Tu ne peux pas *me laisser tranquille* ?

Stacey le regarde fixement. Elle fait demi-tour et remonte dans l'entrée, puis gravit l'escalier jusqu'à leur chambre. Elle enlève rapidement sa robe et enfile son pantalon vert foncé. Elle met un pull vert à col montant, attrape son sac et descend l'escalier sans faire de bruit.

La Chevrolet est garée devant la maison. Stacey met le contact et démarre. Avant d'arriver au bout de la rue, elle se rend compte qu'elle conduit trop vite, mais elle ne ralentit pas. Elle regarde dans le rétroviseur, s'attendant à moitié à voir la voiture de Mac, mais il n'y a rien derrière elle. Elle n'a pas la moindre idée d'où elle va. Elle se dirige vers la ville en roulant dans des rues habitées seulement à cette heure par les flammes éternelles des feux de la forêt de néons, par quelques vieillards qui n'ont nulle part où aller et des jeunes qui n'ont rien à faire. Puis elle traverse le parc à demi sauvage où les sapins et les cèdres géants obscurcissent le ciel sombre, emprunte le grand pont qui domine le port, dépasse les cabanes habitées par les survivants des Indiens de la côte, les appartements huppés et les maisons entourées de jardins des nantis. Roule sur la nationale qui monte vers le Sound et se retrouve enfin loin des habitations, là où la route s'accroche à la montagne, où les sapins austères s'élèvent vers le ciel, où l'eau salée noire clapote sur la côte étroite, où les étoiles sont visibles, loin des lumières des hommes. Alors seulement Stacey ralentit, pas parce que la route est trop sinueuse et dangereuse pour conduire vite, même si c'est le cas, mais parce qu'elle peut maintenant se résoudre à conduire plus prudemment.

— Est-ce qu'il me déteste ? Si oui, depuis quand ? Quand est-ce que ça a commencé ? Tout remonte trop loin pour être retrouvé. Les racines se perdent, parce qu'elles ne finissent pas avec Matthew, même s'il était possible de les suivre jusque-là. Elles

remontent à la nuit des temps. À notre père Adam. Laisse-moi tranquille. Et Ève se disait peut-être *D'accord, Sahib, si ça te fait plaisir*; et c'est ensuite qu'elle a commencé à se montrer rusée. Comment Mac en est-il arrivé là ? Comment en suis-je arrivée là ? Je n'en ai pas la moindre idée. Mais Dieu sait qu'on ne fait pas beaucoup d'efforts pour le découvrir. Qu'est-ce qui nous empêche de parler ? Comment savoir quoi que ce soit si on ne parle pas ? Pourquoi a-t-on l'impression que c'est indécent ?

> Stacey Cameron, huit ou neuf ans, rentrant après avoir joué dans les buissons au pied de la colline à la sortie de Manawaka. Il y avait un écureuil sur la route, maman. Il avait reçu un coup de fusil et son ventre et tout le reste était sorti, mais il n'était pas encore mort. *Je t'en prie, ma chérie, n'en parle pas, ce n'est pas beau.* Mais je l'ai vu et il essayait de respirer, mais il n'y arrivait pas et il était. *Chut, ce n'est pas beau.* (J'ai mal, maman. J'ai peur.) (Chut, ce n'est pas beau.) (J'ai mal, tu as mal, il a mal – Chut.)

Une voiture s'approche et Stacey se rabat contre le rocher juste à temps. La voiture la croise, mais elle est ébranlée. Elle s'arrête dès qu'elle peut se garer à l'endroit où la route s'élargit et allume une cigarette.

— Stacey, du calme. Et s'il t'arrivait quelque chose ? Que deviendraient les enfants ? Peut-être que Mac épouserait Delores Appleton. Je peux presque envisager cette idée, et pourtant je sais qu'il ne le ferait pas. Elle est trop jeune, trop crispée, trop meurtrie en quelque sorte depuis longtemps. Je n'en ai strictement rien à faire de savoir qui il épouserait si j'avais un accident, mais je ne veux pas que quelqu'un d'autre élève mes enfants. Oui, tu es une mère formidable. Un bel exemple pour les jeunes, toi. Un véritable pilier, je ne pense pas. Écoute, Dieu, ne me parle pas comme ça. Tu n'as pas le droit. Essaie donc d'élever quatre enfants. Ne me dis pas que tu en as élevé d'innombrables millions parce que ça ne prend pas. Nous nous sommes élevés tout seuls et tu ne nous as pas beaucoup aidés. Si tu existes. Ce qui n'est sans doute pas le cas, même si je ne suis jamais complètement convaincue, dans un sens ou dans l'autre. Alors la prochaine fois que tu envoies quelqu'un ici-bas, fais-Le naître femme avec sept enfants ou homme avec une famille nombreuse et un salaud de patron, d'accord ? Et on verra bien comment lui vient l'inspiration. Dieu, ne fais pas attention. Je suis cinglée. Je ne suis pas moi-même.

Stacey redémarre. La nuit devient fraîche et elle remonte la vitre de la voiture, regrettant de ne pas avoir emporté sa canadienne.

Comment Buckle a-t-il pu raconter cela à Mac ? Pourquoi se poser la question ? Tu le sais bien. Mac ne lui accordait pas assez d'attention. Buckle est comme un enfant. Oh,

impossible d'imaginer qu'aucun de mes enfants soit vicieux à ce point. Buckle, pourquoi donc ? Comment le saurais-je ? Il faudrait que je connaisse tout ce qu'il a vécu. J'ai parfois l'impression d'être une mère minable, mais que dire de la sienne ? Elle l'a pourtant gardé et l'a élevé d'une manière ou d'une autre. Je ne peux que deviner, des fragments ici et là. Mac, ne pourrai-je jamais te dire ce que j'ai ressenti et ce qui s'est passé ? Tu ne veux pas le savoir. Tu veux que tout aille bien. *Est-ce que tout va bien, Stacey ?* Oui, tout va bien. Très bien. Message reçu. Si tu veux qu'il en soit ainsi, il en sera ainsi. À partir d'aujourd'hui, je vis seule dans une maison pleine de monde où tout va toujours toujours bien.

Devant elle, la route se rapproche du rivage du Sound. Stacey traverse la chaussée et s'arrête à un endroit plat, couvert d'herbe. Elle descend de la voiture sans se donner la peine de verrouiller la portière et regarde autour d'elle. Elle a envie d'aller sur la plage, mais ne sait pas trop comment y parvenir. Une forêt peu touffue s'étend devant elle et elle distingue les faibles lumières de plusieurs cabanes ou maisons. Elle retourne à la voiture et prend la torche dans la boîte à gants. À la lumière tamisée de la lampe, elle voit un chemin boueux, envahi par les herbes, qui part à angle droit de la route vers la plage.

— Zut. Propriété privée, certainement. Est-ce que je peux dépasser ces maisons ? Je suis gelée. Dire qu'on est à la mi-juin. J'ai peur. Où suis-je et qu'est-ce que je fais là ? Bon, du

calme, Stacey. Où est la flasque de whisky que tu as providentiellement glissée dans ton sac ? Ici. Une petite flasque en étain. Elle était à mon père. Oui. Niall Cameron la portait sur lui pendant la Première Guerre mondiale. Censée être remplie d'eau. Quand je suis rentrée pour l'enterrement, elle était avec ses affaires et ma mère allait la jeter. *Je la prends*, ai-je dit, et elle m'a regardée avec des soupçons évidents, complètement justifiés. D'accord, papa. Je pense à toi. Tu n'y arrivais pas non plus. Tu ne m'as jamais vraiment fait pitié, à l'époque. Elle non plus. Je pensais seulement que les gens devaient être forts et aimants, ne pas gâcher leur vie et élever leurs enfants, avec qui ils réussiraient à parler parce qu'ils seraient sacrément compréhensifs et les convaincraient sans problème, et moi, évidemment, je saurais comment faire. Alors j'ai épousé un type sûr de lui, ouvert (à l'époque, c'est ce qu'il semblait), rieur, dénué de doutes, aimant regarder les matches de football, racontant des blagues de mauvais goût et sachant où il allait, oui monsieur, très différent de toi, papa. Maintenant, je ne sais plus. Les masques n'ont peut-être pas été superposés, un chaque année comme les cercles qui donnent l'âge d'un arbre. Peut-être ont-ils été ôtés petit à petit et le visage au-dessous a-t-il toujours été là pour moi, les yeux muets, la bouche pour qui les mots étaient trop difficiles. *Non. Non. Non.* Je ne peux pas l'accepter. Je ne l'accepterai pas. Silence. Comment accéder, à l'instant même, au rivage ? Et s'il y a des chiens ? Bergers allemands. Dobermans. Allons, Stacey. (J'ai peur. Qu'est-ce que je fais là toute seule ?)

Elle patauge dans la terre détrempée par la pluie du sentier défoncé. Elle marche lentement, écarte les branches épineuses des ronces, passe devant l'habitation à demi dissimulée dans le sous-bois où une lumière vacillante brille à une fenêtre. Elle avance en glissant vers le rivage.

La plage n'en est pas une à proprement parler. Elle mesure au plus un mètre de large et le sable est parsemé de galets, de rochers et de coquillages qui craquent sous les pieds. Les arbres ne descendent pas tout à fait aussi loin, mais des buissons aux lourdes feuilles se courbent presque jusqu'au bord de l'eau. La mer a rejeté du bois flotté, branches noueuses et fragments qui prennent une teinte grise de vieux os délavés dans la lueur de la torche. Un rondin échappé d'un barrage est gris-blanc sur son bord extérieur arrondi, et rouille sur sa section circulaire gorgée d'eau. Le rondin fait la moitié de la taille de Stacey, mais elle grimpe dessus. Elle porte des chaussures de toile à semelles de caoutchouc et ses pieds sont mouillés. Le rondin est seulement un peu humide en surface, mais détrempé en profondeur. Stacey ouvre son sac et prend une cigarette. Devant elle, l'eau noire danse doucement, obliquement, vers le rivage, et fait dégringoler les petits cailloux en minces sillons à chaque vague qui se retire. Plus au large, la mer plus forte se brise en crêtes agitées par le vent. Pas de nuages nocturnes, le ciel aussi noir que l'eau est parsemé d'étoiles qui paraissent un instant proches, en contact avec la terre, lumières à notre service, petites veilleuses presque intimes pour nous protéger de

l'obscurité, et l'instant suivant elles sont de nouveau elles-mêmes, extraterrestres, à une distance inconcevable, géantes et en feu, pas même hostiles ou animées d'un sentiment identifiable, simplement indifférentes. Stacey fume et goûte le silence autour d'elle. On n'entend que le bruit de fond régulier de l'eau et du vent et de temps en temps le cri des oiseaux de mer.

— Que c'est bon de ne rien entendre, aucune voix. Je croyais que tu râlais parce que personne ne voulait parler. Oui. Bon. Quel bien cela fait, pas de voix. Sauf la tienne, Stacey. Bon, c'est mon ombre. Impossible de l'éteindre jusqu'à ma mort. Je l'ai sur le dos et j'en ai sacrément marre, je te le dis. Qui est ce *te* ? Je ne sais pas. Tais-toi. J'essaie de ne pas parler et tu m'en empêches. Si seulement je pouvais partir, toute seule, environ trois semaines. La bonne blague. Allez, ris. Le seul moment où je peux m'absenter, c'est quand tous les enfants sont couchés. Et ce temps rationné diminue rapidement. C'est parce que nous avons eu nos enfants sur une longue période. Jen est là toute la journée et, d'accord, elle est au lit à sept heures, mais alors les garçons et Katie sont à la maison et j'ai l'impression que Katie ne se couche qu'au milieu de la nuit. On ne peut pas demander à une fille de quatorze ans d'aller se coucher à sept heures. Je n'ai pas de temps pour moi. Je suis de service de sept heures et demie du matin à dix heures et demie du soir. Oh, ma pauvre. Pleurons un bon coup. Qu'est-ce que tu ferais si tu n'étais pas de service, espèce de garce ? Tu entrerais en contemplation ? Tu écrirais des

poèmes ? Oh, tais-toi. Je ferais le tri afin de comprendre ma vie, voilà ce que je ferais, si tu veux vraiment le savoir. Ah, vraiment ? Eh bien, tu es seule à présent. Tu n'es pas de service. Commence à trier, puisque tu es si maligne.

Au loin, un oiseau de mer pousse un hululement sinistre.

Diamond Lake, la seule année où Niall Cameron a réussi à y emmener toute la famille deux semaines l'été, Stacey dix ans et Rachel cinq ans. Stacey, jambes robustes, curieuse, pleine d'énergie, parcourant la plage nuit et jour, restant bouche bée devant les épinettes près du ciel et la mousse sur la terre ensemencée de clochettes roses qui ressemblaient à du muguet mais sans feuilles juste des tiges rose foncé et des fleurs fragiles de cire rose. Stacey écoutant seule sur la plage, effrayée mais devant rester là, écoutant les voix démentes des huards, oiseaux sorciers sur le lac obscur, ou les voix des chamans morts, pleurant les dieux indiens disparus, ne les considérant pas ainsi à l'époque, mais étant complètement plongée dans les voix non humaines, les voix évanouies qui ne se préoccupaient pas de lumières, d'abris ou du confort connu d'une maison. Quand elle retourna à Diamond Lake, huit ans plus tard, les oiseaux étaient partis. Avec l'arrivée en nombre des hommes, les huards s'en allaient, toujours. Elle ne découvrit

jamais où ils avaient fui, mais elle se dit, durant ce dix-huitième été, qu'ils avaient dû partir si loin au nord que personne ne viendrait les déloger de nouveau.

— Il n'existe aucun lieu aussi au nord, aussi loin, nulle part. Cet endroit doit exister. C'est là que je voudrais aller, très loin. Très très loin de toute cette agitation. Si seulement les enfants n'en souffraient pas.

Le lac n'est pas grand, mais dans la journée il brille d'un éclat bleu pétrole profond. Il se trouve quelque part dans les Cariboo. La région des Cariboo. Là-haut. Quelque part. Les granges sont construites en rondins (Mac le lui a dit, alors elle le sait ; il y est allé). Elle ne possède qu'une barque à rames, mais elle la manie très bien, avec beaucoup d'adresse, en fait. Ian et Duncan se débrouillent aussi très bien. Tous les interstices de la maison en rondins sont bouchés de sorte qu'elle est extrêmement étanche. C'est une vieille grange reconvertie. Deux niveaux. Grâce à une organisation minutieuse, elle a aménagé cinq chambres. Une pour chaque enfant et une pour elle. Elle enseigne à l'école. C'est une petite communauté et, bien entendu, tout le monde connaît tout le monde, mais les fermiers, les Indiens et (? etc.) sont bien contents qu'un professeur soit enfin d'accord pour s'installer et

— Poupée, permets-moi de te poser une question simple. Sais-tu additionner plus de deux et deux ? Tu ferais un professeur hors pair. Ian dit *Comment veulent-ils que je fasse*

ces problèmes alors que M. Gaines ne veut rien expliquer ? Et je réponds *Attends que papa rentre du travail, il pourra peut-être t'aider.* Et Mac regarde ces fichus trucs, s'arme de courage et s'y colle, parce qu'il ne peut les refiler à personne d'autre. Et j'ai l'effronterie de me demander pourquoi il crie après Ian. Il ne sait sans doute pas plus les résoudre que moi. Professeur. Oh là là. Mais le lac le lac le lac et l'aspect des arbres s'élançant vers le ciel et les cris des huards et tous ces mystères attendant d'être découverts

Stacey tire les manches de son pull sur ses poignets et allume une autre cigarette. Le vent se lève et elle a froid. Elle résiste à l'envie de regarder sa montre.

— Cet antique produit de la forêt me fait plus mal au cul que les bancs de l'église quand j'étais petite. Rentre à la maison, Stacey. Il le faudra, tôt ou tard. C'est certain. Tu dois y être pour préparer le déjeuner – la loi immuable de ce qu'il faut faire. Où est la flasque ? Ici. Voilà. Encore une gorgée et c'est fini. Je ne veux pas rentrer. Je veux m'en aller. Très loin. J'en ai sacrément marre d'essayer de faire face. Je ne veux pas être une bonne mère et une bonne épouse.

Diamond Lake et Stacey, dix-huit ans, nageant vers le large. Elle était bonne nageuse et quand elle parvenait à l'endroit d'où elle voyait l'épinette à angle droit du rocher au loin, elle faisait toujours demi-tour, n'acceptant pas réellement ses limites, croyant qu'elle aurait

pu traverser le lac, mais se fixant ce point de référence arbitraire parce que la plupart de ses amis ne pouvaient pas nager aussi loin. Cet été-là, ils étaient venus seuls, enfin, sans parents. Stacey, revenant vers la rive, sortant la tête de l'eau par intermittence pour respirer, sachant sans le moindre doute qu'elle y parviendrait facilement, pensant déjà à la soirée dansante où elle irait le soir, sentant déjà la pression des garçons sur ses cuisses couvertes de l'eau du lac

— Très bien. Je le vois. Je ne l'avais jamais vu, mais je le vois maintenant. Merci pour tout. C'est là que je veux partir, hein ? Les Cariboo ? Au nord ? Non. Je ne suis jamais allée par là. J'imagine seulement Mac, ou encore Buckle, sur la route, là-haut quelque part. Quand j'y pense, ça ressemble toujours à Diamond Lake. Tout comme, j'en suis certaine, tout ira parfaitement bien quand j'aurai de nouveau dix-huit ans. Allez, Stacey. À la maison.

Bonjour. Vous permettez que je vous demande ce que vous faites ici ?

Vlan. Sortie de l'intérieur et entrée dans l'extérieur. Stacey scrute les ténèbres. Au moins, il n'est pas accompagné d'un berger allemand. Il est vraisemblablement l'occupant de l'habitation qu'elle a aperçue et évitée un peu plus tôt.

Je suis désolée. Suis-je sur votre propriété ?

Pas exactement. J'occupe la maison. Elle appartient à des amis… ils sont absents en ce moment, alors je fais le gardien. La plage est censée être à tout le monde. Comme celle-ci mesure à peu près cinq centimètres de large et n'est pas accessible, nous avons rarement des visiteurs. Surtout à minuit. Vous envisagez de vous baigner ?

Eh bien, non

Ne vous noyez pas, c'est tout ce que je demande. Un type s'est noyé ici il n'y a pas longtemps et on n'a pas fini d'en entendre parler. Je vous en prie, faites-le, mais pas ici, d'accord ?

Je n'avais pas l'intention

Ah, désolé. Vous voulez entrer boire un café ?

Je crois que je devrais rentrer

Oui, évidemment. Bon, venez d'abord boire un café. Vous n'avez pas froid ?

Eh bien

Les yeux de Stacey, accoutumés à l'obscurité, le passent en revue. Il est plus petit que Mac, mais pas beaucoup, cheveux bruns quelconques un peu trop longs et mal peignés, visage large et carré au menton proéminent et aux sourcils épais, censé être rasé mais pas très récemment, corps massif mais encore trop jeune pour avoir accumulé de la graisse sur la poitrine ou le ventre, vêtu d'un pantalon de velours marron éclaboussé de peinture et d'un pull indien marron et plus ou moins blanc en grosse laine avec des

motifs d'ailes d'aigle déployées et de masques d'ours de tribus haidas ou autres.

— Il n'a pas une tête d'assassin. Oh, poupée. Tu as le coup d'œil pour reconnaître un pull ou un muscle, mais comment peux-tu bien savoir à quoi ressemble un assassin ? Si c'était Katie qui entrait boire un café dans la cabane de ce type, que penserais-tu ? J'aurais une attaque, c'est sûr. Et pourtant, en ce moment, je m'en fiche complètement. C'est peut-être vraiment un assassin. *La femme d'un représentant poignardée au bord du Sound.* Est-ce que j'y vais ?

Le jeune homme est debout près du rondin sur lequel est assise Stacey, une lueur d'amusement dans les yeux.

Vous venez, oui ou non ?

Eh bien, c'est très gentil à vous

Allez on ne fait pas de manières ici si vous voulez venir, venez

Elle remonte derrière lui le sentier boueux jusqu'à la maison. Les marches de bois brut mènent à la cuisine. La maison en forme de A est assez grande, mais pas encore finie. Les planches ne sont pas peintes, la charpente, encore brun-jaune, sent la résine. Le plafond de la pièce principale s'élève en pointe, un fil au bout duquel pend une ampoule nue allumée est accroché à une poutre. La pièce est pleine de bric-à-brac – filets de pêche au maillage grossier en piles grises par terre, grosses boules de verre épais vert fumée servant de lests sur les filets, valises mal fermées et répandant plus ou moins leur contenu de

sous-vêtements et de chemises, piles branlantes de livres dans les coins, livres ouverts ou écornés sur une table basse faite d'une planche de pin cirée, brillante et dorée, mais aux pieds en fer forgé bricolés, mal ajustés et inégaux, œuvre de quelqu'un qui en a eu assez du travail d'artisan. La cheminée en pierre grise à moitié terminée, sans manteau, comporte des trous profonds et aveugles en ciment où viendront peut-être un jour s'insérer des pierres choisies. Des rideaux de trois mètres de long sans ourlet en toile de sac verte traînent par terre devant l'immense fenêtre. Un alphabet d'enfant aux illustrations magnifiques est ouvert sur un tapis mal étalé de laine vert et gris au tissage lâche et aux motifs arabes.

— Mon Dieu. Une cabane presque chic. S'ils veulent mettre des épingles de nourrice pour faire l'ourlet de leurs rideaux, bon. D'accord, je suis peut-être bourgeoise, mais je ne suis pas bordélique à ce point. Quand même, tous ces livres. De quel droit je critique ? Oh puis merde. Ils essaient de m'intimider avec la supériorité des rideaux sans ourlet.

L'homme désigne un fauteuil de toile noire et Stacey, tendue, s'assoit au bord. Puis, le voyant sourire, elle glisse au fond. La cuisinière, hors de vue, fonctionne au pétrole – elle le sent. Il revient peu après avec deux tasses de café.

Sucre ? Crème ?

Oh, merci. Les deux.

Il s'assoit sur un coussin et la regarde. Il sourit toujours, mais quand il l'interroge, elle est prise au dépourvu.

Bon, alors. Quelle est la mauvaise nouvelle ?

Stacey tient la tasse de café chaud à deux mains.

Quoi ?

Son sourire s'élargit, mais elle ne sait pas s'il est moqueur.

La mauvaise nouvelle. Qu'est-ce qui vous arrive ? Pourquoi êtes-vous ici ?

Je ce n'est rien je suis juste allée faire un tour en voiture

Oh. Juste un tour en voiture ? Au milieu de la nuit ? Ici ? Écoutez, si vous ne voulez pas être franche avec moi, ne le soyez pas. Rentrez chez vous. Mais ne restez pas assise à boire mon café et à me raconter que vous êtes sortie prendre l'air. Au fait, je m'appelle Luke. Luke Venturi.

Stacey marmonne son nom et il rit.

Hé, vous avez vraiment peur, hein ? Qu'est-ce qui ne va pas ? Vous croyez que je vais vous étrangler avec un de vos bas ? Allons. Qu'est-ce que vous faites ici ?

Stacey ne le regarde pas.

Je ne voulais pas rester chez moi. Je suis partie.

Elle tremble trop pour allumer elle-même sa cigarette. Luke la lui prend, l'allume et la lui tend.

Vous êtes partie. Bien, bien. Ce n'est pas grave. Ne vous inquiétez pas. Ça arrive parfois.

Elle réussit à le regarder, mais elle sent que ses yeux s'excusent.

Non. Non. Pas d'où je viens.

Luke rit encore, mais Stacey ne le trouve pas cruel, seulement loin d'elle, comme s'il envisageait les choses d'un point de vue très différent.

Bon, peut-être pas d'où vous venez. Je n'en sais rien. Vous savez, un jour je faisais du stop là-haut dans les Cariboo, et je me suis arrêté dans une ferme, au milieu de nulle part. Une vieille baraque délabrée, immense à vrai dire, avec la pompe et les vaches dehors, comme il se doit. Je voulais juste manger et un enfant est sorti, vous voyez, il devait avoir douze ans. Je lui ai demandé où étaient son père et sa mère et il m'a répondu *Mon père est là-bas, il rentrera à cinq heures. Maman, elle est partie, il y a deux ou trois mois.* Et je me suis dit, Seigneur, pas étonnant qu'elle soit partie. Mais il était là, pourtant. Hé, Stacey ? Qu'est-ce que j'ai dit ? C'est là que vous vivez ?

Elle a posé sa tasse de café par terre et cache sa tête dans ses bras repliés. Elle ne sait pas quand elle a commencé à pleurer ni quand cela s'arrêtera.

Je suis désolée je suis désolée

Ne vous en faites pas, Stacey, pas besoin d'être désolée. Ça fait mal ?

Oui.

Alors, allez-y, pleurez. Il n'y a pas de honte à ça. Vous n'êtes pas seule.

Elle lève la tête et le regarde.

C'est là où vous vous trompez.

Luke ramasse la tasse de Stacey et va la remplir.

Non, ma belle, c'est là où *vous* vous trompez.

Elle prend la tasse de café.

Vous êtes réel ? Vous n'êtes pas réel. C'est mon imagination.

Il sourit.

Ce n'est pas votre imagination. Mais je ne suis peut-être pas *tellement* réel, alors ne comptez pas là-dessus. Vous venez de loin ?

Pas très. Qu'est-ce que vous faites ?

Luke lui allume une autre cigarette et en prend une pour lui dans son paquet.

Qu'est-ce que je fais ? C'est une bonne question.

Je veux dire, quel travail faites-vous ?

Oui, c'est ce que vous devez découvrir avant tout, hein ? Eh bien, je pense que je vais embarquer sur un bateau de pêche cet été et remonter vers le nord.

Vous avez de la chance

De la chance ?

J'ai toujours eu envie d'aller quelque part là-haut. Mais j'ai quatre enfants.

Nous y voilà, hein ? Quatre enfants. Bon.

Vous ne faites rien d'autre, le reste de l'année ?

Mais si. Je travaille ici et là. Les scieries. Parfois, je me fais engager comme cuisinier dans les camps de bûcherons. Vous n'auriez jamais pensé que j'étais bon cuisinier, n'est-ce pas ? Mais je ne suis pas mauvais, si j'ose dire. La pâtisserie est mon point faible. Ma pâtisserie – pour être franc – ressemble à de la porcelaine. Enfin, personne ne fait l'unanimité. Vous êtes bonne pâtissière, Stacey ?

Pas mauvaise.

J'en étais sûr. Je me disais, voici une femme qui a l'air d'être bonne pâtissière.

Stacey est happée par son rire.

Ça ressemble à une insulte.

Quoi ? On fait un compliment et il est interprété à l'envers. Nous avons là un problème sémantique. Je fais aussi d'autres choses, quelquefois, j'écris.

Oh ? Quoi ?

Luke hausse les épaules et baisse la tête.

De la science-fiction. SF. Pas d'opéra de l'espace avec du sexe. Plutôt des allégories et ça se passe toujours sur cette planète. Le truc du monstre aux yeux exorbités est fini. Comprenez-moi bien. Asimov, Bradbury,

Blish et tous les vieux de la vieille peuvent dormir sur leurs deux oreilles, je ne suis pas un concurrent. Pas encore, en tout cas. Une seule de mes histoires a été publiée. Vous voulez mon autographe ? C'est gratuit.

J'aime la SF. Parfois je

Oui ? Parfois vous quoi ? Vous avez commencé à dire quelque chose et vous vous êtes arrêtée, comme si j'allais vous prendre pour une excentrique. Vous êtes drôle, dame sirène. Qui vous retenait ? Est-ce que ça dure depuis trop longtemps ?

Stacey scrute son visage, incapable pour le moment de croire l'aisance de ses mots.

Peut-être. Je ne l'ai jamais vu sous cet angle. Ou… oui, peut-être que si, mais je n'en suis plus certaine. J'allais juste dire que parfois je vous voyez comme d'imaginer ce genre de situation de SF je veux dire

Luke ne peut plus retenir son rire, mais il englobe Stacey tout comme sa main englobe son poignet.

Comme dans le secret du confessionnal ? Oh, ma belle. Vous êtes incroyable. C'est tellement sensationnel ?

Elle retire son poignet et boit son café sans rien dire. Luke accepte son silence, mais au bout d'un moment revient à la charge.

Je suis désolé. Quatre enfants, hein ? Qui essayez-vous d'être ? Un bon exemple ?

Je n'y arrive pas.

Eh bien, tant mieux. Alors, pourquoi essayer ? Pourquoi ne sortez-vous pas un peu ?

Quoi ?

Sortir. De là où vous vous cachez. Écoutez… si je regarde très attentivement, je vous distingue presque là-bas, mais en miniature, comme si je regardais par le petit bout de la lorgnette.

Je comprends ce que vous voulez dire, plus ou moins. Mais c'est bizarre

Tout est bizarre, dame sirène, tout

Je trouve aussi. Sauf que

Sauf que quoi ?

Ils ne le pensent pas

Les sourcils épais de Luke, en haut de son visage interrogateur, se lèvent à dessein.

Bon, je ne suis pas eux.

Stacey prend son sac, en sort ses clés de voiture.

Il faut que je rentre. Merci pour le café.

Je vous en prie. Et du courage, hein ?

Je vais essayer. Merci d'avoir remarqué que j'avais le cœur dans mes bottes.

Je suis comme ça… perspicace jusqu'à un certain point. Cela crevait les yeux.

Stacey hésite sur le seuil, n'ayant pas envie de partir, espérant que Luke lui propose de revenir un jour. Il se contente de lui sourire et elle finit par s'en aller.

Bon, au revoir.

Au revoir.

Stacey gare la Chevrolet dans Bluejay Crescent et entre chez elle le plus silencieusement possible. Elle monte l'escalier sur la pointe des pieds. Pas un bruit. Elle ouvre la porte de la chambre.

Mac est assis dans le lit et fume. Il la regarde.

Super. Tu as décidé de rentrer ? Putain de merde, où étais-tu, Stacey ? J'ai bien failli appeler la police.

J'ai pris la voiture.

La voiture ? À cette heure-ci ?

Oui.

Très bien. Tu es allée chez Buckle ?

Non.

C'est ce que tu dis.

Si tu ne me crois pas, engage un détective. Qu'est-ce que ça peut bien faire ? J'ai pris la voiture, c'est tout.

Si tu étais restée dehors une demi-heure de plus, j'aurais appelé la

Pourquoi ?

Parce que j'ai un certain sens des responsabilités, contrairement à toi.

Oui, tu as peut-être raison. Mais je suis rentrée à temps pour faire le déjeuner. J'ai quand même un certain sens des

Bon écoute très bien je te crois qu'est-ce que je peux faire d'autre pour l'amour du ciel viens te coucher il est deux heures du matin

D'accord tout de suite

Stacey va à pas de loup dans la salle de bains, se lave le visage, met sa crème de nuit et retourne dans le couloir silencieux. Là, devant la porte de sa chambre, Katie, en chemise de nuit de dentelle jaune, longs cheveux roux sur les épaules, ne dit rien, regarde.

Katie…

Katie rentre dans sa chambre. Elle parle à voix basse pour ne pas réveiller les plus jeunes.

Ne me crie plus jamais après, compris ?

Durant trois jours, Stacey fait le ménage de façon compulsive, traîne sauvagement l'aspirateur de pièce en pièce, lave et repasse les rideaux, bazarde des boîtes entières de jouets cassés trouvés dans la chambre des garçons, range les tiroirs de sa commode. Le soir, elle se couche avant Katie et essaie de lire. Elle laisse l'assiette de Mac au chaud dans le four et, quand elle entend sa clé dans la serrure, vers dix heures, elle éteint la lumière de sa table de nuit. Leur chambre est sur le devant de la maison et il rentre dans le garage par l'allée derrière, de sorte qu'il ne voit pas la

lumière dans la chambre en arrivant. Elle ferme les yeux en l'entendant monter et ne les ouvre pas. Elle écoute chaque nuit la respiration diurne de Mac se transformer quand il s'endort. Elle est étendue raide de son côté du lit et ne bouge pas de peur de le réveiller et de rendre les paroles inévitables. Le matin, ils sont protégés l'un de l'autre par la présence des enfants.

Le quatrième jour, Stacey téléphone à Tess Fogler et l'invite à boire un café. La voix haut perchée lui répond.

Oh merci Stacey avec plaisir

Stacey raccroche et se regarde dans le miroir de l'entrée. Elle porte son pantalon vert foncé et son pull vert. Il fait trop chaud pour être ainsi vêtue. Stacey s'aperçoit seulement alors qu'elle est habillée de cette manière depuis quatre jours, comme si ces vêtements constituaient le seul contact avec ce qui lui semble à présent ne s'être pas réellement produit.

— Comment puis-je sortir ? Le soir, c'est hors de question. Si Mac est à la maison, c'est impossible ; s'il n'est pas là c'est tout aussi impossible. Katie est capable de garder les autres enfants quelques heures le soir. D'accord, mais où irais-je ? Voir une amie malade ? Le jour. Je ne peux pas encore demander à Tess de prendre Jen. J'ai déjà trop abusé de sa gentillesse. Je ne lui demanderai pas. Certainement pas. Ce que tu dois faire, Stacey, c'est inviter Tess plus souvent. Sans conditions. Je sais, je sais. Mais elle n'a aucun sujet de conversation. Oui, parce que

ta conversation à toi est brillante ? Oh, tais-toi. Je vais l'inviter plus souvent. Je le jure. Et je ne lui demanderai jamais de s'occuper de Jen. Ce serait différent si ça pouvait être réciproque, mais en quoi pourrais-je lui être utile ? La laisser raconter ses malheurs ? Elle ne le fait jamais. Peut-être n'en a-t-elle pas, rien de réellement important. Je la regarde, apprêtée comme un cadeau de Noël, et je me demande ce qu'il y a à l'intérieur. Rien peut-être. Comment le savoir si elle ne parle pas ? Il voulait bien parler, Luke. Il trouvait cela normal. *Quelle est la mauvaise nouvelle ?* Comme si c'était évident d'en parler. D'accord, Dieu, dis ce que tu veux, mais j'aimerais sacrément m'en aller de temps en temps toute seule. Mais non. C'est presque un délit. Qu'est-ce qui leur fait croire à tous qu'ils ont le droit de me dire de me posséder de m'avoir toujours là même s'ils ne remarquent jamais que je suis là seulement quand je n'y suis pas.

Katie, quatre ans, presque aussi trapue que Stacey quand elle était petite, Katie aux cheveux auburn et courts à l'époque, assise à côté de Stacey sur le canapé, tournant gravement les pages d'un magazine, arrivant à la photo de la Fille en Robe de Dentelle blanche toujours si séduisante. *Est-ce que les dames la portent à ce moment-là, maman ?* Portent quoi et quand ? *Leur robe de mariée quand elles vont chercher un mari.* Eh bien, non, pas à ce moment-là. *Moi, je le ferai.* Oui, tu as raison, ma

beauté… tu seras irrésistible. Et elles ont ri toutes les deux comme des conspiratrices. Dix ans plus tard, Katie dans le couloir devant sa chambre, regard parfaitement averti, impitoyable. *Ne me crie plus jamais après, compris ?*

— Katie, attends. Laisse-moi t'expliquer. Non, je suppose que c'est impossible. Et si j'expliquais, ce serait peut-être pire pour toi que de ne pas essayer. Katie, je te promets… plus jamais. Je ne partirai même pas une heure. Je le jure. Comment pourrais-je retourner là-bas, de toute façon ? Il ne m'a pas demandé de revenir. Qu'imagines-tu qu'il ferait, Stacey ? Il t'accueillerait avec un grand cri de joie ? Tu parles. Il te contemplerait d'un regard distant et dirait *Oh, c'est vous.* Non… il sourirait poliment, mais il n'y aurait que ça, de la politesse. Et qu'est-ce que tu dirais, fille de rêve ? *J'ai besoin de parler s'il vous plaît parlez touchez-moi même juste en mettant vos mains sur mes épaules.* L'accueil serait fantastique. Aie un peu de fierté, Stacey. Pourquoi ?

Jen gazouille à côté de Stacey, court dans le couloir, ses petits bras chargés d'une multitude de poupées. Elle les lâche et attrape le bras de Stacey.

Qu'est-ce qu'il y a, ma fleur ?

Bredouillis bredouillis

Tu veux la poussette de tes poupées ? D'accord, allons la chercher. Je vais téléphoner au docteur Spender cette semaine et te

faire examiner. Non… je suis trop impatiente, c'est ça ? Tu vas parfaitement bien, n'est-ce pas ? Papa a raison… je me fais du souci pour rien. Hein ?

Dr-r-ing.

Stacey ouvre la porte et fait entrer Tess, gracieuse comme une biche dans une robe neuve d'un orange éteint, tenant un bon nombre de flacons à col de cygne et à bouchon doré et des pots ventrus, comme une collection de princesses et de crapauds.

Regarde, Stacey, mes nouveaux produits de beauté. Ils sont fabuleux. Vraiment étonnants. Je ne les utilise que depuis quelques jours et je vois déjà la différence. On ne les trouve pas en magasin, ils sont seulement vendus à domicile. Une femme adorable a sonné et je l'ai fait entrer plus par politesse qu'autre chose tu vois et nous nous sommes mises à parler et enfin en général je n'achète pas de produits de beauté vendus au porte-à-porte mais ça semblait intéressant. Ce sont tous des produits naturels.

Tess pose les flacons et les pots sur la table de la cuisine et Stacey prend un pot translucide rempli d'un onguent vert parfumé. Elle lit sur l'étiquette HATCHEPSOUT – « Crème antirides à l'avocat ».

Des produits naturels ?

Oui, enfin, je veux dire qu'ils ne contiennent pas de substances animales.

C'est bien ?

Tess hoche la tête.

C'est bien meilleur pour la peau. Rien que des substances végétales naturelles.

Qu'est-ce qu'il y a de pas naturel chez les animaux ?

Tess fait entendre son rire de clochettes.

Oh Stacey, tu es comme Jake. Bon, je pense qu'il n'y a rien qu'on pourrait vraiment appeler non naturel chez les animaux sauf que ce sont des animaux n'est-ce pas et les crèmes qu'on fabrique avec de la graisse animale bon elles ont quelque chose de *pas frais,* non ? Je n'y avais jamais pensé avant que M^me^ Clovelly – c'est son nom – me le fasse remarquer et là j'ai tout de suite compris. Les huiles végétales naturelles ont quelque chose de plus enfin de plus *agréable,* tu vois ? En même temps, c'est plus charitable. Je veux dire, on n'a pas besoin de tuer tous ces animaux pour leur graisse.

Oui. Tu as peut-être raison. Dis-moi à quoi elles servent toutes, Tess.

Tess les montre une par une en les caressant de ses longs doigts lisses.

Celle-ci c'est une « Lotion astringente au géranium », pour tonifier la peau. Là, c'est du « Shampoing à l'ananas », pour restaurer les huiles naturelles des cheveux. Et ici, « Crème de nuit à la rose et à la rhubarbe » – la rose pâle – la rhubarbe peut sembler un peu bizarre, mais c'est tellement rafraîchissant, je t'assure, et sens-la – les roses pour le parfum et le suc de rhubarbe pour régénérer les cellules de la peau. Et voilà la « Crème pour les mains à la violette et au romarin » – sens –

délicieux, non ? Et encore la « Lotion pour les paupières à la fraise » et tu as vu la « Crème antirides à l'avocat ».

— Mon Dieu, elle les applique ou elle les mange ? Chut, poupée, ne la vexe pas. Les soldes chez Eaton… tu te rappelles ? Non. N'y pense pas. Ne demande pas.

Dis donc, c'est un assortiment impressionnant, Tess. Qu'est-ce que ça veut dire – HATCHEP – ou je ne sais quoi ?

HATCHEPSOUT. Prononcer Hat-chep-sout, a dit M^me^ Clovelly. C'est le nom de toute la gamme et aussi celui d'une reine de l'Égypte ancienne. La reine Hatchepsout. Elle était très célèbre. Elle a régné en tant que pharaon.

Ça alors ! Eh bien. Très intéressant.

Il a fallu que Jake la cherche dans un livre, bien sûr. Il est descendu en riant comme un malade et en disant qu'elle était connue pour sa cruauté. Elle s'habillait en homme et a épousé son beau-fils ou quelque chose comme ça. Il la détestait tellement qu'à sa mort il a fait effacer son nom de tous les monuments. Mais je parie que ce n'est pas vrai. Jake adore les blagues, voilà. De toute façon, le nom me plaît, à toi aussi ? Je trouve ça assez chou de leur donner le nom d'une reine de l'Égypte ancienne.

Oui, très

Ni crème ni sucre pour moi, merci Stacey. Je le bois noir.

Oh, désolée. Je suis distraite. Je ne vois pas pourquoi *toi,* tu fais un régime.

J'ai l'impression que je ne dois jamais me laisser aller, c'est tout. Et ton régime, ça avance, Stacey ?

Un cauchemar. Je n'ai pas plus de persévérance qu'une sauterelle.

Tu *fais* tellement de choses. Tu dois brûler beaucoup d'énergie.

Oui, peut-être. Je suis si souvent débordée. Je me suis mise au grand nettoyage de printemps ces derniers jours. Je n'ai pas eu une minute. Je voulais aller en ville pendant les soldes chez Eaton. Si je n'achète pas très vite des pyjamas aux enfants, ils vont dormir tout nus.

Pourquoi n'y vas-tu pas cet après-midi ? Je prends Jen.

Oh, je ne peux pas, Tess. Tu es trop gentille

Ce n'est rien. J'aime l'avoir avec moi. Nous nous entendons rudement bien, hein, ma chérie ?

Jen, qui met ses bébés dans la poussette, lève la tête et hoche aimablement la tête.

Eh bien, c'est vraiment très gentil de ta part, Tess

Ça ne me dérange pas. Elle ne parle peut-être pas mais elle me parle à moi, du moins j'ai l'impression qu'elle parle. Vas-y, Stacey.

Merci mille fois. Merci sincèrement. Écoute, si je peux faire quelque chose pour toi, Tess… n'importe quoi… n'hésite pas, hein ?

Je ne vois pas, ma chérie, mais merci.

Je dirai à Katie de venir chercher Jen après l'école si je ne suis pas rentrée.

Oui. D'accord.

Une fois Tess partie, Stacey commence à préparer les sandwiches des enfants pour le dîner. Elle s'aperçoit qu'il n'est que onze heures dix et qu'ils ne rentreront pas avant une heure. Elle laisse Jen jouer sur la véranda et monte dans sa chambre. Elle déplace rapidement les cintres dans le placard à vêtements et sort finalement une robe en coton imprimé, un peu usée, n'appartenant à aucun groupe d'âge défini, bleu et vert foncé, comme l'eau de mer et les sapins.

Lorsque Katie et les garçons sont repartis pour l'école après le dîner, Stacey emmène Jen chez les Fogler. Elle monte dans la Chevrolet et va en ville chez Eaton, où elle achète les premiers pyjamas qu'elle trouve de la bonne taille. Elle reprend la voiture et sort de la ville par la route sinueuse qui remonte le Sound.

— Il ne sera pas là. Ou bien il sera là et il ne me reconnaîtra même pas. Ou encore il sera avec une fille – longs cheveux blonds, environ vingt ans. Pourquoi j'y vais ? J'ai perdu la boule. Ce n'est pas moi, c'est quelqu'un qui a pris mon apparence, mon visage, capturée par des extraterrestres. Mon vrai cerveau est au congélateur dans leur vais-

seau spatial. Pourquoi aurait-il envie de me revoir ? Il n'en a pas envie. Sinon, il m'aurait demandé de venir. Juste une demi-heure – je ne lui prendrai pas beaucoup de son temps. Je n'aurais pas dû me laisser faire aussi facilement avec Tess. D'accord, pas besoin de me le rappeler. Stacey, tu es un monstre. Vraiment ? Vraiment ? Je m'en fiche si j'en suis un. Tout ce que je sais c'est que je dois sortir. *Je dois sortir.*

La forme en A de la maison paraît plus évidente le jour que la nuit. De bois non peint, brun clair, elle surgit au milieu des arbres verts et du fouillis des buissons comme une étrange petite cathédrale précédée d'un amas de fléoles des prés piétinées, de pots de peinture et de chutes de bois. Stacey avance vers les marches d'un pas hésitant et regarde par la porte ouverte. Luke apparaît sur le seuil. Il porte toujours son pull indien en grosse laine et son pantalon de velours marron. Il dégage son front de ses cheveux épais et un peu trop longs, passe sa main sur sa bouche comme s'il venait de finir de manger et la regarde. Il ne s'est pas rasé et semble avoir choisi de se laisser pousser la barbe. Puis, heureusement, il sourit.

Hé, voyez-vous ça ? Dame sirène ! J'avais le pressentiment que vous reviendriez. C'était plus ou moins dans mon horoscope.

Stacey gravit les marches en bois.

Votre horoscope ? Vous ne croyez pas à

Oh, ça vaut le reste, non ? Je suis Cancer. Un signe réjouissant, non ? Mon horoscope me dit toujours que mon tempérament artiste

va avoir une surprise et ça ne rate jamais. Allez, entrez.

Je… merci. Je ne peux pas rester longtemps.

Bien sûr.

J'ai travaillé pour un type qui dressait des horoscopes. Avant de me marier, en fait. Je veux dire, c'était une sorte d'activité secondaire pour lui. Il était en réalité dans l'import. Des trucs venant de Hong Kong, genre abeilles frites et fourmis nappées de chocolat. En boîte, évidemment. Mais peut-être les horoscopes étaient-ils son véritable boulot. Il me les faisait ronéotyper. Il avait une longue liste d'adresses. Je me suis toujours demandé si c'était légal. Son nom était Janus Uranus, pas son vrai nom, bien sûr, celui qu'il mettait sur les horoscopes ronéotypés. Son véritable nom était Curtis W. Forrester. Ce n'était probablement pas non plus son vrai nom.

— Était-ce réellement moi qui me demandais si c'était légal ? Ou était-ce Mac ? Le jour où j'ai rencontré Mac, il a affirmé avec assurance *Ça ne me paraît pas légal, Stacey.* Et si j'étais restée un peu plus longtemps chez ce vieux type ? Toute ma vie aurait été différente. J'aurais peut-être épousé… qui ? Un diseur de bonne aventure, un artiste, un capitaine au long cours, un prophète. Oui ?

Stacey apportant en vrac les horoscopes prétendument personnels au vieil homme pour qu'il les signe. Le bureau

d'une seule pièce au cinquième étage rempli de paperasses abandonnées, de colonies d'araignées, de bureaux décrépits en chêne sculpté d'une époque plus glorieuse. Le vieux type, petit, yeux bleus, chauve mais avec des favoris comme l'image qu'elle se faisait du magicien d'Oz. *Nous n'allons pas les décevoir, Stacey. Ces papiers doivent partir ce soir… pensez aux gens qui attendent la parole ineffable, Stacey, qui attendent de savoir ce que la vie leur réserve et leur retire, les mouvements inaltérables de l'âme, majestueux comme un orchestre ou des entrailles. Pensez-y, jeune fille, je vous en conjure.* Oui, monsieur Forrester. *Appelez-moi Janus. Quel genre de réponse essayez-vous de me fourguer, jeune fille ? Qu'est-ce que concocte votre jeune cerveau là-dedans ?* (Il pense que vous êtes cinglé, espèce de vieux coyote galeux, voilà ce qu'il pense.)

Luke rit et apporte dans la grande pièce la cafetière ainsi que deux tasses en poterie. Stacey s'assoit sur le tapis à motifs arabes et glisse ses jambes sous elle. Il lui tend une des tasses.

Janus Uranus ? C'est un nom fantastique, Stacey. Pourquoi avez-vous démissionné ?

Il me faisait peur. Et m'embarrassait. Les excentriques me font toujours cet effet. Je ne le veux pas, mais c'est comme ça. C'est en rapport avec la façon dont j'ai été élevée,

sans doute. En réalité, j'ai démissionné pour me marier, ce n'était donc pas entièrement à cause de Janus. En même temps, j'étais soulagée en partant. Je ne sais pas quel rapport il y avait avec mes sentiments pour Mac. Il y en avait peut-être un. Je n'y ai jamais pensé jusqu'à aujourd'hui.

> Il n'y avait presque pas de maisons à Timber Lake seize ans plus tôt. Une jungle de ronces et de mûriers. Des épinettes sombres et immobiles sous le soleil, et l'eau si claire qu'on voyait les vairons gris-or frétiller. Tu sais quoi, Mac ? *Quoi ?* J'aime tout chez toi. *C'est bien, mon amour. J'aime tout chez toi aussi.*

Stacey saisit la manche du pull indien de Luke.

Luke, ce n'est pas vrai. Janus n'avait rien à voir avec ce que j'éprouvais pour Mac.

Hum ? Janus, le dieu à deux visages. Uranus, la planète gelée, la plus éloignée de notre soleil. Ainsi que la répétition de *anus* dans les deux mots. Un type intéressant, apparemment. À votre avis, il est encore vivant ?

Stacey retire sa main.

— Il collectionne les gens, peut-être ? Ben voyons, Stacey… tu ferais une belle pièce de collection. Bon, il n'a pas entendu ce que j'ai

dit cette fois-ci. Espèce d'idiote, pourquoi voudrait-il parler de Mac ? Je ne veux pas non plus. C'est précisément ce que je ne veux pas. Alors d'accord, ne le fais pas.

Je ne sais pas s'il vit encore. Ce n'était pas au siècle dernier, tout de même.

Luke se tourne vers elle, stupéfait.

Hé, c'est de l'hypersensibilité. Vous allez trop loin. Vous cherchez les failles du discours ou quoi ? Je ne voulais pas dire

Je suis désolée

Ne soyez pas désolée, Stacey. On ne devrait jamais être désolé, c'est une perte de temps.

Vous ne l'êtes jamais ?

Non. Vous ne cessez de vous communiquer à vous-même le sentiment que vous êtes détestable et rien ne change. Vous continuez à creuser le même sillon.

Quel âge avez-vous, Luke ?

Il prend le paquet de cigarettes qu'elle lui tend et en allume une pour chacun d'eux. Il lui en donne une et la regarde en face, cherchant délibérément son regard.

Quel âge ? Quel rapport avec le reste ?

Simple curiosité

Eh bien, pour être précis, j'ai eu vingt-neuf ans à mon dernier anniversaire mais, étant Cancer, je vais prendre un an de plus bientôt. Vous avez l'air d'attendre que je vous demande votre âge. Bon. Quel âge avez-vous, Stacey ?

Je ne je ne voulais pas bon, en fait, j'ai trente-cinq ans.

— Mon royaume s'étend d'un mensonge à un autre. C'est moi qui ai failli piquer une crise quand Mac a rogné quelques années pour Thor. Bon, je n'en ai enlevé que quatre. Luke a presque trente ans. Neuf ans de moins. Et alors ? Je lui parle, c'est tout.

Trente-cinq ans. À vous entendre, c'est pareil que quatre-vingts. Ça vous embête ?

Non, pas vraiment. Sauf que j'ai dû changer sans m'en apercevoir. Je m'inquiète davantage. J'ai peur plus facilement.

Qu'est-ce qui vous fait peur, dame sirène ?

Je ne veux pas vous ennuyer avec ce genre de choses.

Hé, ne jouez pas la timide, Stacey, je risque de vous rejeter sur la plage. Pas de problème. Ne vous en faites pas. Si je m'ennuie, je vous le dirai. Ce qui effraie les gens est rarement ennuyeux. Vous pourriez évidemment faire exception.

C'est surtout à cause des enfants, je crois. Que vont-ils devenir ? Qu'est-ce qu'ils vont faire ? Je ne supporte pas l'idée qu'il leur arrive quelque chose d'affreux. Mais je ne peux rien faire pour que ça ne se produise pas. Tout le monde vit dangereusement… c'est comme ça que je vois les choses. Et s'ils sont blessés, tués même ? J'ai l'impression que c'est ce que je ne pourrais pas supporter. Mais tout le monde ressent la même chose, ou pratiquement tout le monde, et ça n'empêche pas que ça arrive. J'ai vu dans le

journal la photo d'un garçon dans une ville aux États-Unis un jeune d'environ douze ans un jeune noir vous voyez abattu accidentellement par la police au cours d'une émeute et il était étendu là pas mort mais le bras replié dans une flaque sombre de son sang et il avait les yeux grands ouverts et on se demandait ce qu'il voyait. Ses parents l'aimaient sans doute autant que j'aime mes enfants et se faisaient du souci à cause de ce qui risquait de lui arriver, mais ça n'a pas empêché que ça lui arrive. Vous me trouvez bête de penser à je ne peux pas faire autrement

Luke remplit de nouveau sa tasse de café, descend de son perchoir sur le fauteuil en toile et s'assoit en tailleur à côté d'elle sur le tapis de laine rêche.

Non. *Bête* n'est pas vraiment le mot que j'aurais choisi.

Une chose étrange s'est produite il y a sept ans… la dernière fois que je suis rentrée chez moi je veux dire dans ma ville natale de Manawaka. Ma mère et ma sœur vivent là-bas. Ma sœur ne voit pas l'intérêt de fouiller dans les malles pleines de vieilles cochonneries au grenier mais moi j'adore ça et ma mère aussi même si je ne m'entendais pas bien avec elle quand j'étais enfant mais quand moi aussi j'ai eu des enfants j'ai changé et je crois que j'ai mieux compris pourquoi elle faisait tant d'histoires, c'était surtout parce qu'elle avait peur pour nous. Donc nous sommes montées au grenier ce jour-là, ma mère et moi, et au milieu du bric-à-brac j'ai trouvé un revolver qui était à mon père – il était mort quelque temps plus tôt – et j'ai dit à ma mère

Je le prends en souvenir. Elle ne savait pas qu'il y avait des balles, mais j'en ai trouvé. Quand je suis rentrée à la maison je veux dire chez moi je l'ai caché au sous-sol sur une petite étagère sous un chevron.

Ah oui ? Comment vouliez-vous l'utiliser ? Ou plutôt, contre qui ? Vous-même, devant les chars des Goths et la dernière addition, ou quand un quelconque évangéliste aurait décidé que le monde devait finir ainsi pas dans une plainte mais dans un coup de feu ?

Je ne… je ne pensais pas exactement à ça. Je n'avais pas une vision aussi large, à vrai dire. C'était l'époque – souvenez-vous – où les gens de Californie et des environs parlaient de venir par ici pour se mettre à l'abri et ça me faisait rire, moi qui vivais ici, parce que je n'avais pas l'impression que c'était tellement mieux. Ça me paraît dingue maintenant, même à moi. Je n'en ai jamais parlé à personne. Je me disais – *s'il se passe quelque chose* – c'est toujours comme ça que j'y pensais – *s'il se passe quelque chose,* simplement ces mots, tout comme ma mère ne pouvait jamais se résoudre à dire que quelqu'un était mort – les gens avaient toujours disparu –, quoi qu'il en soit, si quelque chose se passait et que les enfants soient… vous savez… blessés ou je ne sais pas brûlés au point de ne pas pouvoir guérir et que je ne sache pas où les emmener et qu'il n'y ait nulle part où aller de toute façon, alors je

Luke pose une main sur la sienne pour la calmer.

Chut. Tout va bien. Ça n'est pas arrivé. Chut, Stacey. Vous l'avez encore ?

Non. J'ai réfléchi et j'ai pensé à ce que ce serait d'avoir à faire une telle chose et au bout d'un moment je me suis rendu compte que je ne pourrais pas même s'ils étaient même si je ne pouvais rien faire d'autre qu'attendre je ne pourrais que les regarder et les tenir dans mes bras quel que soit leur état ou le mien parce que je ne pourrais rien faire d'autre. Il me faudrait peut-être continuer à leur dire que tout allait s'arranger. Nous sommes allés à Timber Lake cet été-là avec les enfants. J'ai emporté le revolver et je suis sortie seule une nuit et je l'ai jeté dans le lac. Je n'en ai jamais parlé à Mac. Il disait toujours que je ne devais pas m'inquiéter, que c'était inutile et bien sûr il avait raison. Peut-être qu'il se faisait aussi du souci, pour ce que j'en sais. Mais il n'en a jamais parlé.

Ce n'est pas bien.

Non. Mais c'est inutile de s'inquiéter. Qu'est-ce qu'on peut y faire ?

Luke hausse les épaules.

Je ne sais pas, ma belle. Je participe toujours aux manifestations pleines de bonnes intentions, mais je ne me dis pas que cela va changer la face du monde. Ma mère croit à la force de la prière collective. Elle reste une paysanne italienne au fond d'elle-même. Elle a un jour été bénie par le pape… juste avant qu'elle et mon père viennent dans ce pays et j'avais environ deux mois… elle m'a eu à quinze ans, super pour elle, non ? En tout cas, c'était sur la grande place Saint-Pierre et

le Saint-Père debout au balcon levait les bras et la place était noire de monde. En l'entendant le raconter, on sent le rayonnement comme si une armée d'anges tournoyaient comme autant de pigeons. Je n'y ai jamais cru, mais là encore, il y a peut-être quelque chose là-dedans. Alors je continue à avancer. Ça a ni plus ni moins de sens que le reste.

Vous savez, Luke ? Il y a autre chose qui m'inquiète presque autant. Je me dis quelquefois que finalement c'est moi qui leur fais le plus de mal.

Vous avez peut-être raison. Sans doute. Je ne suis pas expert sur ce sujet.

Stacey l'observe avec attention, perçoit la trace infime d'ennui qui vient de teinter sa voix.

— Ça suffit, poupée. Ça suffit sur les enfants. Pour lui, ils ne sont pas réels. Pourquoi le seraient-ils ?

Luke… il faut que je m'en aille. Est-ce que je vous ai interrompu dans votre travail ?

Mon travail ? Eh bien, pas exactement. Je ne travaille pas tant que ça. J'en ai été dégoûté quand j'étais petit par mes parents qui travaillaient tout le temps.

Qu'est-ce que vous faites quand vous n'écrivez pas ?

Je bricole, plus ou moins. Venez voir

Il bondit sur ses pieds, tire Stacey par le poignet et l'emmène de l'autre côté de la pièce encombrée de livres et de bouts de bois flotté.

J'ai fait ça ce matin, des étagères. La vieille méthode des briques et des planches. Les amis qui sont propriétaires de cette maison ne trouveront jamais le temps de les faire eux-mêmes, mais ils en ont vraiment besoin. D'autres jours, je vais pêcher. Je ne vaux pas grand-chose comme pêcheur, mais j'aime bien attraper quelque chose pour me nourrir. L'instinct frustré du pionnier, trop connu pour entrer dans les détails. Nous avons un bateau. Un bateau impossible… il fuit comme un vieux sénile, mais nous le rafistolons. Ce n'est qu'une barque à rames, pas un de ces hors-bord en fibre de verre qu'ont tous les représentants.

Pas tous les représentants

Quoi ?

J'ai dit pas tous les représentants. Mon mari est représentant.

Ah oui ?

Avant, il vendait des encyclopédies. Puis il a vendu des essences. Maintenant il vend… peu importe. Il se débrouille bien très bien vraiment

Hé, attention, Stacey. J'aime sortir quand le Sound n'est pas trop calme, quand il se parle à lui-même et que l'eau gifle mon frêle esquif. On se demande alors qui est au-dessous comme la créature préhistorique sous-marine de l'histoire qui au bout de dix millions d'années se réveille pour répondre à l'appel de l'accouplement mais malheureusement ce qu'elle a effectivement entendu n'est que la corne de brume d'un phare

Je me suis mariée il y a seize ans et je pensais qu'il était comme Agamemnon roi des hommes sauf que je n'avais jamais entendu parler d'Agamemnon à l'époque seulement plus tard quand j'ai suivi tous ces foutus cours du soir par exemple le Théâtre grec antique mais c'est comme ça que je le voyais et naturellement ça ne pouvait pas durer très longtemps comment serait-ce possible quand on est tout le temps avec quelqu'un et qu'on s'aperçoit qu'il dort la bouche ouverte ou ce genre de choses et ça ne m'aurait pas dérangée mais il ne parle presque plus vous vous rendez compte ce que c'est de vivre dans la même maison que quelqu'un qui ne parle pas ou ne peut pas ou encore ne veut pas et je ne sais pas pour quelle raison

Je sors en bateau et ça ne me gêne pas d'être absolument et totalement seul en fait j'aime ça c'est là que je trouve des idées pour ce que je vais écrire et quand j'étais petit il m'était tout à fait impossible d'être seul

Stacey reconnaît tout à coup les lignes parallèles qui si elles continuent à être parallèles ne se rencontreront jamais.

Pourquoi n'étiez-vous jamais seul quand vous étiez petit, Luke ?

Parce que après moi sont arrivées cinq sœurs et la maison était en plus toujours pleine de cousins, de tantes et de gens. Ce qui est drôle c'est que je les aimais tous, et pourtant j'avais quelquefois envie qu'ils aillent au diable pour que la vie soit un peu plus calme. Notre maison était la plus bruyante à des kilomètres à la ronde. Elle

l'est encore. Si vous aviez été là le soir du mariage de ma sœur Angela il y a environ six mois… Mon père et deux de mes oncles ont monté un orchestre dans la cuisine – un accordéon, une guitare, et mon père à la batterie, en fait une sélection de poêles et de marmites bien choisies. Tout le monde dansait partout dans la maison. Vers quatre heures du matin, les gens braillaient les grands classiques comme *Santa Lucia* à s'en faire péter les cordes vocales. C'était infernal. La police a fini par débarquer et mon père leur a offert son vin maison. J'ai cru que j'allais mourir de rire.

Stacey le contemple avec envie.

J'aurais bien voulu j'aurais bien voulu

Quoi ? Qu'est-ce que vous auriez voulu, dame sirène ?

J'aurais bien voulu avoir une famille comme celle-là

Luke sourit.

Tout paraît sans doute à la fois mieux et pire vu de l'extérieur. Vous vous dites *Comme ils ont de la chance* ou *Comment diable peuvent-ils supporter ça ?* Ils n'ont peut-être pas tant de chance, mais ils supportent ça. Vous voulez un verre du vin de mon père ?

Il le fait vraiment lui-même ?

Bien sûr. Je ne dirais pas qu'il est le meilleur viticulteur du nord de Vancouver, mais il doit être dans la fourchette haute. Pas de cochonneries chimiques avec moi, dit-il. Il fait venir un demi-camion de raisin de Californie

tous les ans. Ensuite arrive le pressoir. Vous avez déjà vu un pressoir à raisin ? On le loue à l'heure. Uniquement du matériel professionnel pour mon vieux. Il verse le jus dans des tonneaux de chêne qui ont servi à faire du whisky. Il le fait fermenter, puis le tire et le met en bouteilles. Six mois plus tard on obtient un bon rouge râpeux, comme le chianti.

Qu'est-ce qu'il fait, votre père ?

Les gens veulent toujours savoir ce qu'on fait. Je me demande bien pourquoi.

Je retire ma question.

Non, non. Il travaille pour un entrepreneur en bâtiment. Il est convaincu qu'il faut travailler très dur dans la vie, juste pour garder la tête hors de l'eau ou pour échapper à ce qui ne cherche qu'à vous écraser comme une grappe de raisin. Et même ainsi, on peut perdre n'importe quand. Comme dans *Christ in Concrete* de Pietro di Donato. Sauf qu'il ne peut pas s'imaginer dans un rôle principal. Un des apôtres mineurs, pourrait-on dire. Je ne regrette pas qu'il ne soit arrivé nulle part. Existe-t-il quelque part où on a vraiment envie d'être ? Je regrette seulement qu'il ne voie pas les choses comme moi. Il se prend pour un raté. Il se dit que ce serait tellement mieux s'il possédait quatre immeubles comme le frère de ma mère. Tenez… goûtez le vin.

Il est bon.

Pas mauvais, hein ? Je mets la bouteille entre nous. Servez-vous.

Merci, je ne peux pas rester beaucoup plus longtemps

Bien sûr.

Parlez-moi de vos histoires de science-fiction.

Luke tire les manches de son pull indien sur ses poignets et s'allonge en s'appuyant sur un coude.

J'ai surtout écrit des nouvelles, mais ce que j'essaie d'écrire en ce moment est plus long, peut-être de la taille d'un roman. Je ne veux pas en parler, j'ai peur de perdre le fil. Superstition. Quelquefois j'ai l'impression que c'est très bon… ou, disons, pas mauvais en tout cas. D'autres fois je me dis que c'est vraiment de la merde. Ça s'appelle *Le peuple gris*. Ça se déroule dans à peu près mille ans, ce continent est devenu un désert et les quelques hommes qui restent sont gouvernés par des administrateurs africains qui ont suivi la Première expédition envoyée d'Afrique des siècles après le cataclysme qui a eu lieu ici, quand le danger d'irradiation a enfin disparu, pour voir s'il y avait des survivants. Il y en avait. Quelques petites créatures d'aspect presque humain sont sorties en rampant des trous où elles se cachaient dans les dunes. Leur évolution au cours des siècles les a transformées en êtres ratatinés et couverts d'écailles grises qui se nourrissent de lézards des sables et de flaques de rosée. Ils ont perdu leur langue et toute connaissance de leur passé, bien qu'il leur reste quelques vagues souvenirs raciaux et un culte bizarre quasi religieux. L'administration leur a appris

un bantou sommaire et, au bout d'une centaine d'années, le peuple gris a produit des étudiants brillants, mais ils ne veulent rien inventer d'autre que des trucs comme le cacophonoscope qui émet en couleurs des chansons vertes plaintives, ou l'ululateur, une machine à sanglots, avec laquelle on choisit la variété qui vous fait plaisir. L'histoire traite en réalité du dilemme de Kwaame Acquaah, l'administrateur en chef, qui s'oppose fermement à la colonisation par l'Afrique et qui veut que le peuple gris apprenne lui-même à restaurer sa terre, etc., mais qui ne sait pas du tout comment surmonter le blocage mental qui existe manifestement chez eux. Les membres cultivés du peuple gris sont persuadés que la culture de leurs ancêtres était harmonieuse, agraire et idéale jusqu'au désastre, considéré par certains comme une manifestation de la nature, par exemple une multitude d'éruptions volcaniques, et par d'autres comme une attaque extérieure par des destructeurs inconnus. Acquaah se demande s'il doit les laisser poursuivre dans ces croyances réconfortantes ou s'il doit leur dire ce qui s'est réellement passé. Finalement, il leur faut l'apprendre, bien entendu. Le problème est que je ne sais pas bien ce qui se passe quand ils le découvrent.

Il rit, se tourne vers elle et remplit leurs deux verres. Stacey ne trouve rien d'intelligent à dire, mais apparemment cela n'a pas d'importance. Luke boit et continue, et elle se rend compte qu'il ne cherche pas à connaître son opinion.

Bon sang, Stacey… et voilà, j'en ai parlé, non ? Pas beaucoup, c'est vrai. J'aurais pu entrer beaucoup plus dans les détails. Je n'ai pas révélé grand-chose. De toute façon, je vais peut-être tout changer. Je sais que la situation initiale a déjà été exploitée, mais pas par moi. Qu'est-ce que c'est que cette remarque ? Narcissique ? Ou seulement protectrice ? Je n'ai pas la moindre idée de la façon dont je vais terminer l'histoire, et je suppose qu'une fin est nécessaire, même si je me demande parfois pourquoi. Pourquoi ne pas s'en tenir là et laisser le lecteur trouver la fin qui lui convient ? Comprenez-moi bien. Je ne vous demande pas votre avis. C'est mon problème. Parfois je voudrais

Vous voudriez quoi ?

Avoir moins d'imagination ou plus de talent. Ça ne m'arrive pas souvent. En général, je suis content d'*être,* tout simplement. Mais quelquefois on s'imagine qu'il faut un but, alors qu'il est inutile de donner un sens.

Je ne suis pas convaincue.

Ah bon, dame sirène ?

Je crois que vous non plus.

Vraiment, Stacey ?

Stacey pose les doigts sur les poils des bras de Luke. Il lui jette un regard, sans sourire. Puis, au bout d'un moment, il commence à caresser son poignet.

— Il a l'air tellement jeune. Et il veut que je dise *Tout va bien.* Lui aussi. Même s'il sait que je ne peux pas. C'est très bizarre. Luke,

prends-moi dans tes bras. Stacey, ne supplie pas. C'est ce que je fais ?

Les mains de Luke se posent sur ses épaules et l'attirent vers lui. Il introduit la langue dans sa bouche. Elle est surprise par la vivacité de sa réponse, l'intensité et la clarté de son plaisir.

— Stacey, vas-y doucement. Pas si vite. Maintenant je vois où est le problème. J'ai perdu l'habitude du rituel des préliminaires. J'ai oublié les règles. Je n'ai couché qu'avec un seul homme depuis une éternité, et les petits jeux étaient inutiles. Mets la pédale douce, Stacey, ou Luke va te prendre pour une putain. Eh bien, il aura tort. Les putains ne sont pas aussi ardentes. Seules le sont les femmes comme moi, celles qui se disent qu'il ne leur reste peut-être plus beaucoup de temps. Luke… Luke ? Est-ce que je supplie ? Très bien, je supplie.

Luke recule un peu et la regarde d'un air interrogateur.

Stacey, si tu veux rentrer chez toi, c'est le moment.

Non

Alors, d'accord, hein ?

Oui

Sa capacité à réfléchir se déconnecte et elle ne se dit momentanément plus rien. Elle réagit comme elle le faisait auparavant à la musique de jazz, prenant les choses comme elles viennent, pas verbalement, en suivant le rythme. Luke lui saisit la main et la pose sur

son sexe. Le désir en elle est tel qu'elle se serre fort contre lui, le pressant de continuer. Luke se met à rire.

Tu en as vraiment envie, n'est-ce pas ?

Oui

Quand ils se déshabillent, des pensées indésirables lui reviennent à l'esprit.

— Je ne veux pas m'exposer devant lui. Je ne suis pas assez parfaite. Il est trop jeune. Je porte les vergetures de quatre grossesses, les traces d'argent éteint qui se tortillent sur mon ventre. Va-t-il les remarquer ? Il serait aveugle, sinon. Je n'y peux rien. Je n'ai plus vingt ans. Le rembourrage de graisse sur mes hanches et à l'intérieur de mes cuisses. Merde. Je n'aurais jamais cru que ce serait comme ça. C'est différent avec Mac… il m'a vue changer si progressivement qu'il s'en est à peine rendu compte, ou du moins ça ne lui a pas donné envie de vomir. En tout cas, je préfère le croire. Mac sait comment j'étais à vingt-trois ans, et je n'étais pas mal, en fait j'étais plutôt bien. Je ne veux pas que Luke me voie telle que je suis maintenant. Je veux qu'il me voie comme j'étais à l'époque. Il n'est pas encore vraiment marqué. Les hommes se conservent plus longtemps que les femmes, de toute façon. Mac a des rides d'expression sous les yeux et son ventre n'est plus tout à fait aussi ferme, mais il l'est sacrément plus que le mien, regardons les choses en face. Quatre enfants m'ont abîmée. Ce n'est pas de leur faute. Ça serait arrivé de toute façon – au moins ça a servi à quelque chose. Oh Dieu, si seulement j'étais mieux conservée. Ce qu'il

te faut, Stacey, ma fille, c'est un caftan avec une petite fermeture éclair. Est-ce qu'il me trouve affreuse ?

Luke je n'ai pas vingt ans

Il pose le doigt sur la bouche de Stacey, doucement mais aussi avec réprobation.

Chut

Il est sûr de lui, sans trace de blessure. Les poils de sa cage thoracique sont brun sombre, presque noirs, ses cuisses sont couvertes de poils foncés, son sexe est dur doux long pressé d'être en elle. Il glisse un coussin sous sa tête sur le tapis à motifs arabes et s'agenouille au-dessus d'elle.

Dame sirène tu trembles

Ah bon ? C'est sans doute parce que je veux

Ce que tu veux c'est ça

Elle prend son sexe et le guide en elle. Elle jouit avant lui, mais elle n'a pas fini quand il trouve son plaisir. Elle le sent frémir, revenir à lui. Puis il se repose sur elle et elle explore sa peau. Sa voix est à peine audible.

Stacey. C'était

Oui

Ça t'a vraiment plu, n'est-ce pas ? Tu en avais envie depuis longtemps, hein ?

Oui

— Ce n'est pas vrai, non plus. Ça donne l'impression que j'ai été privée durant de nombreuses années. Ce n'est pas du tout le

cas. C'est autre chose, trop compliqué à expliquer et, de toute façon, il n'a pas envie de savoir. Cela lui apporte peut-être quelque chose de s'imaginer qu'il est comme la pluie une année de sécheresse ? Et, d'une certaine manière, il aurait raison, mais pas tout à fait comme il l'imagine. Qu'est-ce qu'il pense ? Je ne le saurai jamais. Voulait-il juste se montrer gentil ? Me désirait-il ? Je ne le saurai jamais. Alors accepte-le, poupée. Je ne peux pas. Je veux savoir. Mais tu ne peux pas. Je sais. Ça pourrait être pire, vraiment, de le savoir. Je sais ça aussi.

Luke la regarde, l'air apparemment étonné.

Hé ! Qu'est-ce qu'il y a ?

Elle a levé le bras gauche et essaie de lire sa montre.

Je dois rentrer. Mon Dieu, quelle heure est-il ? J'aurais dû rentrer depuis longtemps.

Luke lui ferme les paupières. Elle sent qu'il est détendu, somnolent.

Tu n'as pas besoin de partir. Reste la nuit.

Les mains de Stacey caressent son menton, sa clavicule, les poils sombres sous ses bras.

Luke j'aimerais bien mais je ne peux pas

Pourquoi ?

Parce que parce que

Tu as envie de coucher avec moi, toute la nuit, alors pourquoi pas ?

Je ne peux pas. Je ne peux pas rester partie toute la nuit. Ce n'est pas possible.

Tu es une femme étrange.

Ça n'a rien d'étrange. Le contraire le serait.

Très bien. Je suppose que c'est ton problème.

Elle s'habille rapidement et, le temps qu'elle se coiffe, Luke, habillé lui aussi, se tient près de la porte. Il lui fait un petit baiser.

Alors, au revoir, Stacey.

— Je voudrais le remercier. Je voudrais m'expliquer, me rendre réelle à ses yeux. Je voudrais dire… regarde, voilà qui je suis. Cela prendrait trop de temps et il a été suffisamment patient.

Au revoir.

Le trajet de retour n'en finit pas. Stacey risque des coups d'œil rapides à sa montre et s'aperçoit chaque fois qu'il est plus tard qu'elle ne le pensait.

— Je devrais être rentrée depuis deux heures. Bon, Mac ne sera pas là, mais les enfants sont à la maison depuis une éternité. Qu'est-ce que je vais dire ? Que vont-ils penser ? Ça m'est égal. Je m'en fiche complètement. Et pourtant, non. Katie ? Ian ? Duncan ? Jen ? Et s'ils croient que j'ai eu un accident ? Et s'ils téléphonent à la police ? Non… ils téléphoneraient à Mac. Dieu, fais qu'ils ne téléphonent pas à Mac. D'accord, Seigneur, ce n'est pas une requête recevable… inutile

de me le rappeler. Je refuse de me sentir coupable. Sois patient, Dieu. J'y viendrai, pas de doute. Donne-moi juste un peu de temps. Ne me reproche pas deux heures de liberté. Je me sens merveilleusement bien, si tu veux vraiment le savoir. Je me sens comblée. Luke. Il est un peu plus large que Mac mais pas tout à fait aussi long. Salope. Il n'y a qu'une putain pour comparer. Ce n'est pas vrai. Qui peut s'en empêcher ? Il n'y a pas de différence qualitative, de toute façon. Ça m'est complètement égal. L'important n'est pas là. Est-ce qu'un homme verrait les choses ainsi ? Je ne crois pas. Il les verrait comme une évaluation personnelle ou… comment puis-je savoir ce que pensent les hommes ? Ne serait-ce pas étrange si j'arrivais à penser autrement qu'en termes de *eux* et *moi* ? Luke Venturi. Je ne sais même pas qui il est. Je sais qu'il est trop jeune. Neuf ans – bon, d'accord, presque dix – la différence n'est pas si grande. Luke, tu me désirais vraiment. N'est-ce pas ? C'est sûr ? Bon, on ne fait pas l'amour avec quelqu'un qui vous dégoûte véritablement – il n'aurait pas pu si c'était le cas. Il me désirait. Il *me* désirait. Nous ferions-nous des illusions, Stacey, poupée ? Bon, très bien, nous nous faisons des illusions. Fiche le camp, voix. Je suis heureuse comme je suis, du moins pour le moment. Si seulement je pouvais m'échapper et le voir plus souvent. Luke, je ne me lasse pas de toi. J'aimerais coucher avec toi sept jours et sept nuits d'affilée. J'aimerais tout recommencer, toute ma vie, recommencer avec quelqu'un comme toi – avec toi – et que tout soit plus simple et plus clair. Pas de mensonges. Pas

de récriminations. Pas de manège de mots malheureux et vains. Rien que d'évident et de bon, comme aujourd'hui, faire l'amour et ne pas s'inquiéter pour des choses sans importance, ne pas essayer de changer l'autre.

> Stacey, le touchant avec trop d'empressement – maintenant, maintenant, pas de temps à perdre, je n'ai pas toute la journée. Stacey, dépourvue d'enrobage miséricordieux.

— Bon, bon. Ne me dis rien. Je ne veux pas savoir. Mon Dieu, j'ai vraiment fait l'amour avec quelqu'un d'autre que Mac. *Comment ai-je pu ?* Je ne suis pas comme ça. Qu'est-ce que tu veux dire par *ça ?* Je me sens bien, pour être honnête. Je me sens dans une forme extraordinaire. N'employons pas de termes aussi crus, ma vieille. Dieu, je me sens parfaitement comblée. Nom d'un chien, il est six heures et quart. Plus vite, Stacey. Les enfants vont être fous d'inquiétude.

7

Stacey s'arrête dans Bluejay Crescent, devant la maison, et descend de la voiture, les bras chargés des paquets contenant les pyjamas. Sur la véranda, Katie, debout, berce lentement Jen dans le vieux hamac. Jen est presque endormie. Katie a pleuré et a de toute évidence cessé il y a peu de temps.

— Qu'est-ce qui se passe ? Je n'aurais pas dû m'absenter si longtemps. Katie s'est fait du souci. Ou est-elle simplement en colère ? Comment me racheter ? Est-ce que Jen est malade ? C'est ça ? Dieu, fais que Jen aille bien. Fais que ce ne soit pas ça. Je t'en prie. Je ne partirai plus jamais. Je le jure.

Katie… Qu'est-ce qu'il y a ?

Katie arrête de balancer le hamac, va vers Stacey d'une démarche trébuchante, lui met les bras autour du cou et la tête sur l'épaule.

Oh maman

Qu'est-ce qu'il y a, Katie ? S'il te plaît, ma chérie, dis-le-moi.

Jen

Qu'est-ce qu'elle a ? Elle va bien ? Elle n'est pas malade ? Katie, je suis désolée d'être en retard. Je me suis arrêtée boire un café et ensuite la circulation

— Comment puis-je lui mentir ainsi et m'attendre à ce qu'elle me dise la vérité ? Certainement, dis-lui la vérité – est-ce que ça arrangerait la situation ? Qu'est-ce qui *ne va pas* ?

Non, elle n'est pas malade. Elle va bien. Je crois qu'elle a juste eu peur. Allons dans la cuisine, maman. Je ne veux pas parler devant elle.

D'accord, ma chérie. Chut, Katie, mon chou. Ne pleure pas. Raconte-moi ce qui s'est passé.

Dans la cuisine, Katie s'assoit, tête basse, l'incendie de ses cheveux couvrant ses épaules et ses seins. Elle a cessé de pleurer, mais dans sa voix tendue perce une certaine perplexité.

Je suis allée chercher Jen chez Mme Fogler, comme tu me l'as demandé. La porte était ouverte, tu vois, et j'allais sonner quand j'ai entendu Mme Fogler parler à Jen. Ce qu'elle disait m'a paru bizarre, alors j'ai écouté. Elle disait *Le petit poisson ne veut pas se faire manger mais il est bête, non ? Il ne veut pas filer se cacher. Alors le gros poisson l'attrape, tu vois ? Regarde bien. Regarde ce qu'il lui fait. Méchant. Il est méchant, non ?* Je n'aurais peut-être pas dû, maman, mais j'ai foncé dans le salon sans réfléchir, et Mme Fogler était à genoux à côté de la table où est le bocal et elle maintenait Jen sur une chaise, je veux dire que ses mains tenaient les épaules de Jen et ne la laissaient pas partir, et Jen se tortillait pour se dégager et Mme Fogler l'obligeait à regarder. Le gros poisson rouge a tué l'autre et il était

Oh, Katie

Alors Mme Fogler a levé la tête et m'a vue. Maman… elle avait l'air… je ne sais pas… effrayée. J'ai attrapé Jen et je l'ai ramenée à la

maison sans rien dire. Je ne pouvais pas. Je ne savais pas quoi dire.

Stacey prend Katie dans ses bras.

Allons, ma chérie, tu as bien fait.

Mais *qu'est-ce qu'elle a,* maman ?

Je ne sais pas. Je ne sais pas. Je n'aurais jamais dû lui laisser Jen.

Katie lève la tête.

Non… ce n'est pas de ta faute. Tu ne savais pas. Comment aurais-tu pu savoir ?

— Oui, comment aurais-je pu ? Et pourtant, peut-être que si. Si je n'avais pas eu autant envie de partir. Katie n'en sait rien, sinon elle ne serait pas aussi bien disposée à mon égard. Quel effet cela a-t-il eu sur Jen ? Peut-être aucun ; peut-être un effet que je ne verrai jamais, quelque chose qui restera caché, une peur inexpliquée qui fera partie de son bagage mental à partir d'aujourd'hui.

Sans doute que non, mais je ne me le pardonnerai jamais tout de même.

Tu ne devrais pas te sentir coupable, maman. Écoute, ne t'inquiète pas, hein ? Jen va bien maintenant. Je crois que ce truc sur les traumatismes est exagéré, de toute façon.

Bon, nous ne la laisserons plus là-bas.

Non. Que devons-nous dire, à ton avis ? À M^me^ Fogler.

Mon Dieu, Katie, je ne sais pas. Que pouvons-nous dire ? Il vaut peut-être mieux

ne pas en parler. Peut-être qu'elle dira quelque chose.

Oui. Peut-être.

Stacey se rend compte soudain de la façon dont elle et Katie discutent. *Nous*. Elles ne se sont jamais parlé l'une à l'autre en tant que personnes jusqu'ici. En même temps, Katie l'a appelée involontairement *maman* et non *mère*.

Katie… merci

De rien. J'ai eu l'impression de faire un vrai gâchis. J'ai attrapé Jen et je suis partie en courant.

J'aurais fait la même chose.

C'est vrai ? Non, tu aurais su quoi dire. Tu sais toujours. Moi pas.

Moi non plus. Parfois je me dis que je ne sais jamais.

C'est vrai ?

Oui.

Stacey prépare le souper et met la part de Mac au four. Elle est incapable de manger, mais, une fois que les enfants ont terminé, elle emmène Jen en haut pour lui donner son bain. Jen est parfaitement réveillée et insiste pour prendre dans la baignoire toute sa collection de canards, de tasses et de théières en plastique. Après l'avoir savonnée et rincée, Stacey la laisse jouer un moment et l'observe tandis qu'elle remplit ses récipients avec l'eau du bain et les vide. Jen chantonne sans s'en rendre compte.

— Ma fleur, tu es belle. Est-elle vraiment fragile ou est-ce que je me fais des idées ? Ses bras paraissent tellement minces. Mais Ian non plus n'a jamais été potelé quand il était petit. Katie l'était et Duncan aussi, mais ça ne veut rien dire. Jen va probablement bien. Elle va certainement parler bientôt. Que ressent-elle ? Si seulement elle pouvait le dire. Elle n'a pas l'air perturbée. Comment peut-on savoir ce qui se passe dans la tête de quelqu'un ? C'était peut-être pire pour Katie que pour Jen. Ou peut-être pas. Jen se tortillait pour s'échapper, a dit Katie. Jen… je suis désolée désolée désolée. Je n'aurais pas dû partir. Je n'aurais pas dû rester absente si longtemps. Je ne le ferai plus. Oh ? Tu crois, Stacey ? Tu n'iras plus jamais chez Luke ? Luke… je te désire. Je veux te parler. Je veux encore faire l'amour avec toi… encore et encore. Je me disais quelque part dans ma tête que je ne le ferais qu'une fois et que tous les démons seraient apaisés, dans tous les sens du terme. Je connaîtrais une fois encore ce que c'est que d'être avec un autre homme et ce que j'aurais fait n'appartiendrait qu'à moi, à moi seule, sans rapport avec aucun d'eux. Est-ce que je voulais prendre ma revanche sur Mac ? Oui, cela aussi. Si ça n'avait pas été Luke, ç'aurait été quelqu'un d'autre, tôt ou tard. Mais ç'a été Luke et maintenant je le désire de nouveau, même maintenant, déjà. Mieux vaut se marier que de brûler, a dit saint Paul, mais il n'a pas dit quoi faire si on se marie *et* qu'on brûle. Je ne peux plus laisser Jen chez Tess. Qu'est-ce qui ne va pas chez Tess ? Qu'est-ce que je peux y faire ? On ne peut pas dire à quelqu'un, excusez-moi

mais vous devriez peut-être aller voir un bon psy. Dois-je en parler à Jake ? Il est sans doute au courant. C'est lui qui a rapporté les fichus poissons. Dois-je en parler à Mac ? Oui, pour l'entendre dire que je me fais du souci pour rien. Il ne veut rien savoir. Il refuse de voir le moindre problème concernant moi ou les enfants. Rien du tout. Bon, et maintenant je ne veux pas lui en parler non plus, donc nous sommes à égalité. Je ne pourrai plus jamais partir seule, maintenant. Bertha, peut-être ? Avec Julian sur le dos toute la journée, elle a suffisamment de soucis. *Je ne peux pas partir seule.* Voilà où j'en suis. Jen, ma chérie, je t'aime. J'aime tes petits bras, tes grands yeux gris et tes cheveux fins roux et dorés. J'aime ta façon de chanter sans mots cette chanson idiote que tu as apprise en entendant Duncan, *J'apporte à la maison un bébé bourdon.* Je t'aime… et je t'en veux. Non, ce n'est pas vrai. Ce que je ressens est épouvantable. Peut-être, mais je le ressens tout de même. Je ne peux pas sortir seule à cause de toi. Et j'ai besoin de partir de temps en temps. Il le faut. Je suis prise au piège. Il faut que je voie Luke. *Il le faut.* Trop de monde ici, trop de crises que je ne sais pas comment résoudre, trop de jacasseries chez nous tous, trop peu de mots qui expliquent à l'un de nous ce qui se passe chez les autres. Avec Luke, tout est simple. Il ne complique pas les choses. Il dit ce qu'il pense. Luke… tu fais l'amour magnifiquement. C'était merveilleux. Luke, c'était merveilleux. Je le sens encore en moi. Fichue Tess. Stacey, c'est barbare de ta part. Je m'en fous. Je m'en fous. Je veux sortir d'ici et je ne

peux pas. Un jour je vais oublier que Jen a eu peur et je vais être furieuse contre elle pour quelque chose qui n'est pas de sa faute, parce qu'elle me retient ici. Dieu, Seigneur, fais que ça n'arrive pas. Ça risque, pourtant. J'ai un caractère épouvantable. Je l'ai toujours eu. Ma mère disait *Stacey, tu as un caractère épouvantable, tu dois apprendre à contenir tes ardeurs*. Elle avait raison, même si à l'époque je ne le voyais pas et je me disais seulement qu'elle n'avait jamais eu la moindre ardeur et qu'elle ne pouvait pas savoir. Mais elles ne sont pas si faciles à contenir, les ardeurs. Et si un jour je giflais Jen, tout d'un coup, fort, sans savoir que je vais le faire, simplement parce qu'elle est là et qu'elle est petite ? Dieu, ne me laisse pas faire. Retiens ma main. Je suis complètement paniquée quand j'y pense.

Viens ma fleur. Il est temps de sortir du bain. Viens, voilà.

> Histoire dans le journal. Une jeune mère divorcée a été trouvée dans un état catatonique à côté du corps de son fils de trois ans. Un tesson de bouteille plongé profondément dans la poitrine de l'enfant. La photo montre la fille qu'on emmène, visage sans expression, les mains couvertes de sang jusqu'aux poignets.

— C'était une junkie, bon sang, Stacey. Oui. Rien de semblable, rien même d'approchant ne pourrait se produire ici. Et encore

une fois, tout ce qui peut arriver à quelqu'un peut arriver à n'importe qui. Tout. Quand j'y pense, j'en ai la nausée. Même si je ne porte jamais la main sur Jen par colère, jamais, que se passera-t-il si je perds un jour les pédales, un jour que le piège me semble encore pire et que je me mets à hurler après elle ? Juste parce qu'elle n'a pas l'âge d'aller à l'école et qu'elle a besoin de moi. Tu veux savoir quelque chose, Dieu ? Parfois je n'ai qu'une envie, c'est de m'asseoir tranquillement dans un coin et de pleurer toutes les larmes de mon corps. D'accord, tu ne veux pas le savoir. Je te le dis quand même.

Tu veux de la poudre qui sent bon, Jen ? D'accord, c'est toi qui la mets. Hé, voyez-vous ça ? Maintenant tu as l'odeur d'une fleur en plus d'en avoir l'aspect.

Stacey serre Jen contre elle avec douceur, cherchant seulement à se pénétrer de sa chaleur et de sa perfection. Mais en même temps, elle se souvient que *Hé, voyez-vous ça ?* est une phrase de Luke.

Mac n'est toujours pas rentré. Stacey couche Jen et descend chercher les garçons. Duncan est dans la cuisine, le visage appuyé contre la porte du jardin, les épaules dans une attitude d'abattement.

Coucou, chéri. Qu'est-ce qui ne va pas ?

Ian est en haut et il ne veut pas me laisser entrer dans la chambre. C'est ma chambre aussi.

Qu'est-ce qu'il a ?

Je n'en sais rien. Il est furieux contre moi. Il est toujours furieux contre moi.

Bon, je vais voir.

Stacey remonte et essaie d'ouvrir la porte de la chambre des garçons. Elle est verrouillée.

Ian ?

La voix qui lui parvient est maussade et méfiante.

Qu'est-ce que tu veux ?

Pourquoi ne veux-tu pas laisser entrer Duncan ? Allez, ouvre cette porte tout de suite. Quel est le problème ?

C'est un crétin et je ne veux pas de lui ici. Pourquoi je n'ai pas ma chambre ? J'en ai marre de partager avec lui.

Parce qu'il n'y a pas assez de chambres pour que tu aies la tienne, voilà pourquoi. Comme tu le sais très bien.

Jen et Katie ont leur chambre. Pourquoi est-ce qu'elles ne partagent pas, pour changer ? Je *déteste* que Duncan soit avec moi. Il n'arrête pas de casser mes maquettes et mes trucs. Il est complètement idiot.

Stacey sent monter son agacement, comme une piqûre d'ortie dans la tête.

Bon, écoute bien, Ian, ouvre cette porte, tu m'entends ? Duncan a autant que toi le droit d'être ici et il ne casse pas tout le temps tes maquettes. Il est temps pour tous les deux d'aller vous coucher. Très bien. Je

descends et je te donne dix minutes. Tu ouvres la porte et on n'en parle plus.

Stacey retourne à la cuisine. Duncan regarde toujours le jardin. Stacey s'assoit sur une chaise et s'aperçoit, étonnée, qu'elle pleure.

— Pour l'amour du ciel, qu'est-ce qui m'arrive ? Je ne sais pas je ne sais pas je ne sais pas

Duncan se retourne et la voit. Il semble abasourdi.

Maman… tu ne *pleures* pas, hein ?

— Les mères ne pleurent pas. Seulement les enfants. Ressaisis-toi, Stacey.

Non, pas vraiment. J'ai eu un coup de fatigue, c'est tout. Ça va mieux maintenant. Tout va bien.

Ian a pleuré aujourd'hui.

Quoi ?

Il a pleuré. Il ne pleure jamais, hein, maman ? Mais là, il a pleuré. Je l'ai vu. Je crois que c'est pour ça qu'il est furieux contre moi. Il n'aime pas qu'on le voie pleurer.

Duncan… raconte-moi. Qu'est-ce qui s'est passé ?

Il… on était plusieurs et on jouait dans Crescent après l'école. Ian a couru dans la rue après le ballon, mais il n'a pas vu la voiture qui arrivait et elle l'a manqué de peu. Il a dit qu'il ne voulait plus jouer et quand je suis allé le chercher, je l'ai trouvé au sous-sol et il pleurait.

Oh, Duncan… pourquoi ne me l'as-tu pas dit plus tôt ? Avant que je monte. Je ne savais pas qu'il était

Stacey se précipite en haut.

— J'étais partie partie partie avec Luke et je faisais l'amour avec Luke et Ian était là et il aurait pu être blessé. Il aurait pu se faire écraser. Stacey, ne sois pas stupide. Tu n'aurais rien pu empêcher même si tu avais été là. Peut-être pas mais quand même quand même quand même. Et Ian a pleuré. Ian. Qui ne pleure jamais. À cause de ce qui est arrivé à Peter Challoner et parce que Ian pense à la mort… à quel point ? Il y a des gens qui ne savent pas qu'ils vont mourir jusqu'à ce que cela leur arrive, mais Ian sait qu'il va mourir. Il sait que ça va lui arriver un jour. Il a dix ans et il le sait déjà. Est-ce que c'est la mort de Peter qui le lui a appris ? Ou le sait-il depuis longtemps d'une façon dont je n'ai pas la moindre idée ? Peut-être y pense-t-il comme j'y ai toujours pensé, en me demandant quelle forme la mort prendra pour moi, quel visage elle revêtira, quel moment de ma vie elle choisira pour notre rencontre, l'imaginant sous l'aspect de mon corps blessé ou brûlé ou encore comme un combat de la sénilité quand il ne reste plus de force même pour cette bataille et qu'on vous maintient contre votre volonté grâce à des tubes et de l'oxygène, absence totale de dignité, l'imaginant afin de la vaincre, de la même façon que, lorsque j'étais enfant, j'imaginais les morts en bas à la morgue, je les évoquais exprès pour qu'ils ne me prennent pas au dépourvu, même si en réalité je n'en ai jamais

vu aucun. J'ai toujours cru que c'était pour cette raison que je pensais à la mort, mais Ian y pense aussi et *son* père vend des vitamines pour rajeunir. Est-ce que je leur ai transmis ces idées, en même temps que les chromosomes et les gènes ?

Ian ?

Oui ?

Mon chéri, je suis désolée de m'être fâchée. Je ne savais pas. Duncan vient de m'en parler… de la rue… Ian, essaie de ne pas te laisser secouer par tout ça. Tout va bien maintenant.

Et soudain, dans la chambre, derrière la porte fermée, la voix aiguë et désespérée.

Laisse-moi tranquille. *Tu ne peux pas me laisser tranquille ?*

— Ian. Les mots de Mac. Ian, ne… c'est insupportable. Et tu ne supportes pas la façon dont j'essaie de savoir, la façon dont j'essaie d'entrer dans ta chambre fermée, c'est cela ? Toutes tes chambres fermées.

Stacey redescend à la cuisine sans ajouter un mot.

Duncan, va te coucher dans le lit de papa et maman pour l'instant, je te déménagerai plus tard. Ian est un peu secoué.

Mac vient de rentrer et a entendu.

Qu'est-ce qui ne va pas avec Ian ?

Stacey lui raconte. Mac pose sa serviette et s'apprête à monter.

Il va ouvrir la porte. Il n'est pas question que j'autorise ce genre de caprices.

Mac… laisse-le.

Écoute-moi bien, Stacey, il est parfaitement ridicule que Duncan aille dormir ailleurs simplement parce que Ian a décidé de ne pas ouvrir la porte. Il doit apprendre à montrer certains égards envers les autres.

Oui, mais il a droit à des égards aussi.

Je te prie de croire qu'il va apprendre à se montrer un tant soit peu responsable.

— Mon Dieu, ce n'est bien sûr pas contre Ian qu'il est furieux. C'est contre moi. Simplement, il ne le sait peut-être pas.

Mac est sur le point de sortir de la cuisine, mais Stacey lui prend le bras.

Mac, ne t'avise pas de monter. Surtout pas. Il faut laisser Ian seul un moment, il en a *besoin*. Tu ne comprends pas ? Toi, plus que tout autre, tu devrais être capable de le comprendre. Tu es malvenu de critiquer Ian s'il veut qu'on le laisse tranquille de temps en temps.

Mac retire la main de Stacey de sa manche. Il fait demi-tour et entre dans son bureau.

D'accord. Fais comme tu veux, Stacey. Fais ce que tu veux avec les enfants. Pourris-les, pour ce que j'en ai à faire.

Stacey regarde Duncan. Il la dévisage, mais elle ne sait pas du tout ce qu'il voit. Puis il monte en traînant les pieds. Elle l'entend

frapper très doucement à la porte de Ian et, au bout de quelques instants, la porte s'ouvre. Les garçons vont se coucher en silence, sans un mot.

— Très bien, je n'aurais pas dû parler ainsi devant Duncan. Mais toi non plus, Mac. Tu me fais suer tu me fais suer tu me fais suer. Tu te rends compte, dire *Pourris-les, pour ce que j'en ai à faire*. Bon sang, que croit-il que Duncan va penser ? Que je suis nulle et que Mac se fiche complètement d'eux ? Mac, comment as-tu osé ? Je vais te dire quelque chose… peu importe ce que tu es, peu importe ce que tu penses, peu importe ce que tu vis, je ne veux pas le savoir, compris ? Je ne veux tout simplement pas le savoir. Plus maintenant. D'accord, je n'ai pas le cran de te le dire en face. Mais c'est comme ça. Je te déteste. Si seulement je ne t'avais jamais rencontré. Voilà, c'est dit.

On sonne. Stacey répond et trouve Julian Garvey sur la véranda. Il est petit et, en vieillissant, il s'est encore ratatiné. Ses cheveux clairsemés sont poivre et sel et son visage ridé, marbré de rouge, ressemble à celui d'un gnome maussade. Avec Stacey, il se montre invariablement courtois, exagérément même. Il réserve ses salves pour Bertha.

Bonsoir, Stacey. J'espère que je ne vous dérange pas ? Si vous êtes occupée, n'hésitez pas à me le dire.

Non, pas du tout. Entrez, Julian.

En fait, c'est plutôt Mac que je viens voir. Il est à la maison ?

Oui, il vient de rentrer. Je vais l'appeler. Il est dans son bureau.

Oh… bon, je peux peut-être y aller ? Je voulais juste lui dire quelques mots en privé. Lui demander son avis, vous savez. J'ai vu partout de la publicité pour les pilules Richalife et je me demandais

— Oh, mon Dieu. Certainement. Et quoi encore ? Tu te demandes si elles vont te rendre ta virilité ? Ou prolonger ta vie éternellement ? Un bébé naît chaque minute. Et Mac te les vendra. Ne te fais pas de souci. Ce n'est plus le même type que celui qui a dit au retraité de Grenoble Street qu'il avait autant besoin d'une encyclopédie que d'une balle dans la tête. Non. M. MacAindra a changé plus qu'un peu. Bon, grimpe sur le manège enchanté, vieux con. Tout le monde s'en fiche.

Bien sûr, Julian. Allez-y.

Stacey frappe.

Mac ?

Quoi ?

C'est Julian. Il est venu te voir.

Oh… très bien. Entrez.

La porte s'ouvre et Julian pénètre dans la pièce. Stacey se verse un gin-tonic et s'attarde en silence près du bureau. Malheureusement la porte est épaisse et ils ne parlent pas fort. Elle les entend seulement marmonner sans rien distinguer. Enfin, Julian sort. Stacey le raccompagne à la porte. Il a les mains vides.

Mac a dit qu'il ne croyait pas vraiment un homme de mon âge, vous comprenez, je me demandais simplement

Oh. Très bien, bonne nuit, Julian.

Bonne nuit, Stacey.

La porte du bureau est entrebâillée et Stacey jette un regard à l'intérieur. Mac est assis devant son bureau, la tête appuyée sur ses mains, les doigts écartés, les paumes couvrant ses yeux.

— Mac ? Mac, je suis désolée. Tu as bien fait… est-ce la question que tu te poses ou te maudis-tu d'avoir agi ainsi ? Tu restes le même type du moins pour certaines choses et je reste aussi la même pour certaines choses. Je ne te déteste pas. Peut-être que tu ne me détestes pas non plus. Je suis simplement désolée désolée désolée. Pour nous deux.

Durant trois jours, Stacey rôde dans la maison, incapable de se concentrer sur une tâche. Elle prépare les repas dans une sorte de torpeur, presque sans faire attention. Elle a l'intention d'aller voir Tess et de lui parler, mais elle ne le fait pas. Le matin du quatrième jour, on sonne à la porte. Tess se tient sur la véranda. Stacey jette involontairement un regard autour d'elle, mais Jen joue dans le jardin.

Bonjour, Stacey. Tu as une minute ?

Bien sûr. Entre. Tu veux un café ?

Oh, merci. N'en prépare pas exprès pour moi.

Non, j'allais justement m'en faire un.

Je me suis dit que j'allais passer voir si tu voulais que je m'occupe de Jen. Je veux dire, quand tu iras chez le coiffeur.

— Dis-lui. Dis quelque chose. Je ne peux pas. Je ne sais pas comment. Je suis gênée.

Oh… eh bien, merci, Tess, mais je n'y vais pas cette semaine.

Tu vas bien, Stacey. Il n'y a pas de problème, hein ?

N… non. Je suis juste un peu fatiguée ces jours-ci. Ce n'est rien. Tout va bien.

— Dégonflée.

Bon, je me demandais, comme tu y vas généralement à peu près à ce moment de la semaine.

Non, je vais bien. Je… j'en ai un peu assez d'aller chez le coiffeur toutes les semaines. Et elle ne me coiffe jamais comme je veux, de toute façon. J'ai envie de les laisser pousser et de m'en occuper moi-même.

Eh bien, tu vas gagner du temps. Je me suis toujours coiffée moi-même.

Tess ?

Hein ?

Est-ce que ça va ? Est-ce que tu te sens bien ? Je veux dire, il n'y a rien qui te tracasse ?

Tess ouvre de grands yeux interrogateurs et inquiets.

Qu'est-ce qui te fait dire ça, Stacey ? Tu trouves que je n'ai pas l'air bien ?

Non, ce n'est pas ça. Enfin, j'avais l'impression que tu paraissais un peu soucieuse ou quelque chose comme ça.

Mon Dieu, tout va bien. Je ne sais pas pourquoi tu penses

— Dis-lui pourquoi. Dis-le. Il le faut. Je ne peux pas. Elle ne veut pas parler. Elle ne veut rien dire sur aucun sujet. Elle croit peut-être que tout va bien. Peut-être que tout va *bien,* en fait. Peut-être que ça ne signifiait rien, ce jour-là. Peut-être que c'est arrivé par hasard et qu'elle n'y pense plus.

Eh bien, je suis désolée. Je me demandais juste

Non, tout va bien. Le docteur dit que ma tension est bien meilleure et il m'a donné des nouveaux tranquillisants. Je n'en ai pas vraiment besoin, mais je suis très nerveuse, tu le sais. Je l'ai toujours été, même petite. Mon père disait *Tess, arrête de sauter tout le temps comme une puce, tu m'énerves.* Il avait raison. Il fallait toujours que je fasse quelque chose. J'étais toujours occupée. J'ai envie de reprendre le tennis. Qu'est-ce que tu en penses ?

Bonne idée. Tu as sans doute besoin de sortir davantage.

Oh, je vais souvent en ville. Je suis une excellente petite chasseuse de bonnes affaires.

Oui.

Jake a un rôle dans une nouvelle série en six épisodes.

Tant mieux.

Oui. Il joue avec Fay Faulkner. Elle est charmante.

Couci-couça, à mon avis.

Bon, elle a de beaux cheveux noirs et une peau très blanche. Jake dit que c'est une actrice très intelligente. Il trouve que ce n'est pas souvent le cas. Il essaie de nouveau d'entrer à la télé. Ce serait merveilleux s'il y arrivait. Ils devraient l'engager… il a un visage tellement intéressant. Il serait tellement heureux si ça marchait. Pas qu'il ne soit pas heureux en ce moment, à la radio, mais il serait encore plus heureux. Oh, je voulais te dire, Stacey, si tu veux des produits cosmétiques HATCHEPSOUT, je peux te donner le numéro de téléphone de M^me^ Clovelly.

Merci. Je te le dirai. J'en ai plus qu'il n'en faut pour le moment.

Je trouve qu'ils ont vraiment amélioré ma peau. J'en suis vraiment persuadée. Qu'est-ce que tu en penses ?

Oui… sans doute. J'ai toujours pensé que tu avais une peau superbe, de toute façon.

Ça demande beaucoup de soins, crois-moi. J'ai une peau à tendance sèche. Elle a besoin d'être nourrie. Je ne peux pas me passer de crème.

Oui, je devrais peut-être essayer la crème de nuit.

— Tess. Qu'est-ce qui ne va pas chez nous ? Ou peut-être ne parles-tu réellement que de ta peau ? Je ne sais pas. Je n'arrive pas plus à traverser le mur du son qu'avec

les autres. Suis-je la seule qui veut le faire ? (Suis-je la seule qui veuille le faire ?) Merde. Je ne le franchis qu'avec une seule personne. Luke Luke Luke

Je dois me sauver, maintenant, Stacey. Merci pour le café. Tu me passes un coup de fil quand tu veux me laisser Jen ?

Oui, bien sûr. Merci, Tess.

— Je ne le ferai pas. Plus jamais. Et je ne sais pas comment lui expliquer. Je vais devoir cesser d'aller chez le coiffeur. Je ne peux pas tout d'un coup me mettre à emmener Jen.

Une fois Tess partie, Stacey va voir Jen pour s'assurer que tout va bien, puis elle monte. Elle s'assoit sur le lit et se regarde dans le grand miroir.

— Je ne peux pas sortir. Je ne peux pas. Pas moyen. Pas maintenant. Il le faut. Il faut que je le revoie. Je n'y peux rien. Ce n'est pas un luxe, c'est une nécessité. Regarde ce visage dans la glace. Tu as trente-neuf ans, poulette. Bon, je ne sais pas. Je ne suis peut-être pas si affreuse. C'est bizarre, je me trouve mieux qu'il y a une semaine. Ben voyons, devine pourquoi. Je me trouve vraiment mieux. Je ne suis pas trop moche. Je n'ai pas de rides – enfin, pas beaucoup – même si je ne m'enduis pas de *crème anti-rides à l'avocat*. Mes jambes sont bien et mes seins aussi. D'accord, je ne suis pas une pin-up, mais les hommes ne détournent pas la tête en me voyant. Luke m'a trouvée bien. Il a apprécié. Il a adoré. Oh, mon Dieu, c'était merveilleux. Il faut que je le revoie. Et que je

lui parle aussi. Il parle, lui. Il n'est pas fermé comme une huître. Il est ouvert et franc. Il sait s'autoriser à parler. Il ne ment pas. Il n'en a pas besoin. Bon, je sais que je suis dingue. J'ai bien conscience que tout cela est même ridicule. Si c'était dans l'autre sens, Luke dix ans de plus, ça ne semblerait pas le moins du monde bizarre, alors pourquoi, dans ce sens ? Ce n'est pas le nombre d'années qui compte, c'est ce qu'on ressent l'un pour l'autre. Et comment que je vais le revoir. Tu ne peux pas. J'y arriverai. Comment ? Je ne sais pas… pas encore. Ça reste à déterminer. Mac a une conférence ce soir. Il ne rentrera probablement pas avant minuit. Oh, Stacey. Plus tu veux être franche avec tout le monde moins tu l'es. Je sais. Pas besoin de me le dire. Tu ne peux pas me lâcher un peu, Dieu ?

Le soir, quand Mac est ressorti après le souper, Stacey met Jen au lit et aborde Katie qui fait ses devoirs dans sa chambre.

Katie, tu te souviens de Rosalind Ackerman ? Je l'ai connue au cours sur la tragédie grecque ancienne l'hiver dernier, tu vois qui c'est ? Elle est venue ici plusieurs fois. Elle m'a téléphoné aujourd'hui pour m'inviter chez elle ce soir – elle réunit quelques femmes pour jouer au bridge. Tu es d'accord ? Ça ne te dérange pas ? Je ne rentrerai pas tard.

Katie lève la tête et sourit.

Mais oui, c'est d'accord. Vas-y. Est-ce que tu peux coucher les garçons d'abord, quand même ?

— Oh Katie, tu m'enfonces un poignard dans le cœur.

Oui, bien sûr. Je les borde avant de partir. Merci ma chérie.

Pas de problème.

Au moment où Stacey souhaite bonne nuit à Ian, il se redresse sur un coude et la regarde en fronçant les sourcils.

Maman… je ne me sens pas très bien.

Le cœur de Stacey chavire. Elle pose une main sur le front de Ian.

Est-ce que tu as mal quelque part, Ian ? Je crois que tu n'as pas de fièvre.

C'est mon ventre, je crois. J'ai une espèce de douleur, juste là.

— Est-ce que c'est une répercussion de l'histoire de la voiture, l'autre jour ? Oui, on croit que c'est psychosomatique et un jour voilà que c'est l'appendicite, et ça éclate avant qu'on ait le temps de faire quoi que ce soit. Plus personne n'en meurt. Il y a les antibiotiques. Mais je ne suis pas vraiment convaincue.

Montre-moi.

Juste là.

Bon, c'est bien ton ventre. Ça ne peut pas être une crise d'appendicite aussi haut. Est-ce que tu as mangé quelque chose que les autres n'ont pas mangé aujourd'hui ?

Non, je ne crois pas. J'ai mangé des arachides salées avec Grant. Il les a achetées avec son argent.

C'est peut-être ça. Je ne sais pas, trésor. Est-ce que je dois rester à la maison ? C'est une douleur aiguë ?

Plutôt sourde, je crois. Mais de temps en temps c'est comme un élancement et ça devient plus aigu.

— L'éternelle question. Est-ce que c'est grave ? Je ne sais jamais.

Bon, ça ne me paraît pas très grave, Ian. Écoute, si ça empire, tu le dis à Katie, d'accord ? Si tu as vraiment très mal, elle téléphonera au docteur Spender. Je ne rentre pas tard. Calme-toi maintenant et essaie de dormir.

D'accord. Bonne nuit, maman.

Bonne nuit, trésor.

Stacey crie au revoir à Katie et monte dans la Chevrolet. Le trajet jusqu'à la maison de Luke est interminable ce soir.

— Fichue circulation. Et je dois être rentrée à onze heures au plus tard. Ce n'est pas juste de mettre cette responsabilité sur les épaules de Katie. Est-elle capable de savoir quand téléphoner au docteur ? C'est déjà assez difficile pour moi de le savoir. Mais je crois qu'il n'a pas grand-chose. Il n'a pas de fièvre. Et s'il y a quelqu'un chez Luke ? Et s'il n'est pas là ? Et s'il y a une autre femme ? Qu'est-ce que je dirai ? Je vais m'approcher sans faire de bruit et, si j'entends des voix, je m'en irai, voilà tout. Si seulement il avait le téléphone. Il est vraiment isolé là-bas. Je suppose que c'est pour lui la meilleure façon de réussir à écrire. J'aimerais être avec lui et

lui préparer à manger. Dormir avec lui toute la nuit.

Luke est chez lui et seul. Il se tient sur le seuil de la maison en A, toujours vêtu de son pull indien au masque d'ours, la barbe suffisamment longue pour être qualifiée de telle.

— Trop beau pour être vrai. Merci, Dieu. Voyagez tout de suite, payez plus tard. Envoie-moi la facture à la fin du mois. Non… je n'en veux pas. Est-ce qu'il sourit ? Ou est-ce qu'il essaie seulement de sourire ? Je n'aurais pas dû venir. C'est de la folie. Il ne m'a encore jamais demandé de venir. C'est moi qui débarque. Je le mets dans une sacrée situation. Qu'est-ce qu'il peut faire en dehors de m'ordonner de quitter les lieux ? Luke, je suis désolée. Je n'ai pas pu m'en empêcher.

Bonjour. Luke… j'espère que je ne te dérange pas… je veux dire, si tu es occupé

— Encore pire. De quoi j'ai l'air ? Comment puis-je m'humilier ainsi sans pour autant m'arrêter ? Luke… s'il te plaît... encore une fois.

Bonjour, dame sirène. Comment va la vie ?

La vie ? Oh, pas mal, je suppose.

Jolie robe, bronze, comme les chrysanthèmes à l'automne.

C'est parce que je suis à une soirée de bridge.

Luke rit, mais avec une trace d'ironie.

Oui, c'est sans doute nécessaire. Bon, entre.

Merci. Ton travail avance ?

Luke la conduit dans la pièce principale et lui montre une pile de feuilles tapées à la machine.

Ça avance. Sauf que je commence à trouver beaucoup de défauts dans la construction. Et je ne suis pas certain que les inventions soient assez surprenantes… tu comprends, comme les statues des hommes d'État africains qui déambulent dans le jardin de la résidence, à la place des arbres. Bon, peu importe. J'ai envie de t'emmener à la pêche. Tu aimerais sortir dans la coquille de noix que nous appelons pour rire un bateau ?

— Non. J'ai envie de coucher avec toi, si tu veux vraiment le savoir.

J'aimerais bien, mais franchement je ne peux pas rester très longtemps

Bon, alors buvons une tasse de café.

Luke met la cafetière sur la cuisinière. Stacey vient près de lui et passe timidement un bras autour de sa taille. Il rit, baisse le feu et la serre enfin dans ses bras, son sexe dressé contre elle.

Qui parle de thé et sympathie ? Pour nous ce sera café et sexe, hein, Stacey ?

Ils font l'amour sur le tapis de laine rêche, comme la fois précédente. Les mains de Stacey malaxent ses épaules, ses côtes. Elle parvient à l'orgasme presque à l'instant où il la pénètre et de nouveau quand il jouit. Lorsqu'ils ont fini, il suit les contours de son

visage avec ses doigts et embrasse ses paupières.

Luke

Hum ? Je me sens bien

Moi aussi. Ou faut-il dire – moi de même ?

Quelle importance ?

Je suis illettrée, Luke.

Quelle importance ? Tu es très bonne, tu sais ?

Je ne savais pas. Redis-le-moi.

Tu es fantastique. J'aime le faire avec toi.

Oh Luke moi aussi j'aime le faire avec toi j'adore

Parfait le café déborde

Ne me dis rien. Laisse-moi deviner. Au fond tu es romantique.

Sûrement. Mais as-tu déjà nettoyé du café brûlé sur une cuisinière ?

Ils boivent leur café sans s'habiller, mais la soirée est fraîche et Luke va chercher une couverture qu'il enroule autour d'eux. Stacey lui touche le menton.

Ta barbe pousse très bien.

Oui, mais c'est seulement parce que je suis trop paresseux pour me raser. De toute façon, je n'aurai pas à me raser là où je vais cet été.

Où vas-tu ?

J'étais sur le point de m'engager sur un bateau de pêche, mais je crois que je vais juste faire du stop et voir ce que ça donne. Si j'arrive à finir plus ou moins ce livre d'ici quinze jours, j'aimerais repartir vers le nord. C'est une région fantastique, Stacey. Tu connais ? En remontant la Skeena – Kispiox, Kitwanga, tous ces noms impossibles. À certains endroits, près de la côte, la route suit le bord de la montagne et les arbres poussent comme dans la jungle, sauf qu'ils sont presque tous à feuilles persistantes, mais toute cette exubérance, les buissons, les fougères, la mousse, les pins gris, poussant les uns contre les autres, des verts clairs et des verts foncés, une jungle du nord, la forêt humide et la foutue route est si étroite qu'on jurerait à chaque minute qu'on va basculer dans un canyon.

Je n'y suis jamais allée.

Il y a un ferry à un endroit. Est-ce à Kitwanga ? Oui, peut-être. En tout cas, un vieux radeau déglingué traverse la Skeena attaché à une sorte de câble, et on se dit bon sang, si le câble lâche, on est cuit, tant la rivière est tumultueuse. Mais le vieux type qui le fait avancer est d'un calme incroyable, il est sans doute là depuis toujours, Charon. Il parle d'une voix lente et paisible, et on se dit ce serait peut-être une belle mort, après tout. Et pas loin, quelque part, il y a un village, un village indien, une poignée de huttes délabrées et tout est poussiéreux, même les enfants et les chiens sont couverts de poussière comme s'ils avaient tous cent ans ce qui est peut-être vrai et qu'ils étaient

en train de mourir ce qui est certainement le cas. Ils te regardent de leurs yeux noirs en amande, tous ils te regardent. Ils sortent et te regardent avec une sorte de haine mal définie et qui pourrait s'en étonner ? Parce que beaucoup de monde visite le village l'été, une demi-heure environ. Ils viennent à cause des totems. Et ils sont là – hauts, minces, crochus, décolorés par le soleil, craquelés et fissurés, les totems des morts. Et des morts vivants. Si j'étais l'un d'eux, l'un des prétendus vivants, je suis certain que je haïrais les gens comme moi qui viennent du dehors. On a envie de leur demander s'ils connaissent encore la signification des totems, ou si c'est un langage qui s'est perdu et qu'il ne reste plus rien pour le remplacer sauf le silence et parfois le hurlement des hommes qui sont séparés d'eux-mêmes depuis si longtemps que ce n'est plus qu'un vague souvenir, une sorte de deuil violent, juste une raison d'être ivres autant qu'ils peuvent, aussi longtemps qu'ils peuvent. Tu ne demandes rien à personne. Tu n'as pas assez souffert. Tu ne sais pas ce qu'ils savent. Tu n'as pas le droit d'être indiscret. Alors tu regardes et tu t'en vas.

C'est vraiment comme ça ?

Luke se tourne vers elle, brusquement, sans qu'elle s'y attende.

Je ne sais pas. C'est ce que j'ai ressenti. Pourquoi ne viens-tu pas voir par toi-même, Stacey ?

Quoi ?

Viens avec moi. Viens voir ce que tu en penses.

Je voudrais bien, plus que je ne peux le dire. Mais je ne peux pas.

Pourquoi, dame sirène ? Tu veux t'en aller, non ? Je croyais que c'était de cela qu'il s'agissait, pour toi.

J'ai rêvé que je partais plus souvent que je ne peux le dire

Alors fais-le.

Stacey le regarde, épouvantée et ébranlée par l'idée qu'elle puisse choisir. Puis elle se détourne.

Si j'avais deux vies, je le ferais. Tu crois que je n'en ai pas envie ?

Je ne sais pas ce dont tu as envie. C'est ce qui m'intéresse. De *quoi* as-tu envie ? Plus que tout, je veux dire.

J'ai envie d'aller avec toi.

D'accord. C'est entendu.

Non. Luke… je ne peux pas laisser

Qu'est-ce que tu ne peux pas laisser ?

Mes enfants et et

Luke hoche la tête et lui tend ses vêtements. Ils s'habillent sans un mot. Puis elle allume deux cigarettes et lui en donne une. Il passe son bras autour d'elle.

Ne t'en fais pas, dame sirène. Je ne croyais pas vraiment que tu viendrais.

Il s'écarte d'elle, un peu, et sourit. Il y a une trace de moquerie dans sa voix, mais ses doigts rassurent son épaule.

Coccinelle, coccinelle,
Rentre vite chez toi ;
Ta maison est en feu,
Tes enfants sont partis.

Stacey devient nerveuse, scrute son visage pour comprendre ce qu'il veut dire, mais ne trouve pas.

Luke… pourquoi as-tu dit ça ?

Il hausse les épaules.

Je ne sais pas. Ça m'est passé par la tête. Hé… voyez-vous ça ? Je t'ai fait peur, c'est ça ? Je suis désolé, Stacey. Je n'en avais pas l'intention.

Il faut que je rentre

Tout de suite ? Tu n'es pas restée long-temps.

C'est juste que

— C'est quelque chose dont je ne peux pas te parler. Mais bien sûr, tu es honnête avec lui, Stacey, tu y vas et tu fais ton petit truc. Tu t'imaginais que tu pouvais.

Tu n'as pas besoin de t'expliquer, Stacey.

Luke, je veux revenir.

Je sais, ma belle. Dommage que tu ne puisses pas.

Comment sais-tu que je ne peux pas ?

Mon horoscope me l'a dit. Ou peut-être ai-je le don de double vue. Ça doit être ça. On se demande s'il existera une triple ou une quadruple vue et comment ça fonctionnera, dans mille ans environ. Dame sirène

Quoi ?

Je n'ai pas vingt-neuf ans. J'en ai vingt-quatre.

Le poignard tourne lentement et douloureusement dans les côtes de Stacey. Elle lui prend le poignet, mais ne le regarde pas.

Luke pourquoi

Laisse aller. Laisse aller, c'est tout, d'accord ? Sois moins exigeante envers toi-même, dame sirène. Ça va aller ?

Moi ? Certainement… sans doute. Bon

Bon

Mais ni l'un ni l'autre ne peut rien ajouter. Elle s'en va. La voiture répond à sa tension et elle conduit vite, voyant à peine où elle va, son pilote automatique intérieur ayant pris les commandes.

> Luke, dans son gros pull indien, racontant quelque chose. *Elle a un jour été bénie par le pape… juste avant qu'elle et mon père viennent dans ce pays et j'avais environ deux mois… elle m'a eu à quinze ans, super pour elle, non ?*

— Je ne suis pas assez vieille pour être la mère de n'importe quel type de vingt-quatre ans. Mais je suis assez vieille pour être sa mère. Elle a mon âge. Je ne peux pas le supporter. Tu le dois, Stacey. Tu ne peux pas faire autrement. Et finalement, il l'a dit, mais moi pas. Je n'ai pas dit que j'ai aussi menti sur mon âge, mais dans le sens inverse. Pourtant, il le savait.

Coccinelle, coccinelle

— Tout va bien. Ian n'avait pas de fièvre. Et si ça avait évolué ? Et si c'était une appendicite, cette fois-ci ? Est-ce que Katie aura appelé le docteur ou se sera-t-elle contentée d'attendre en espérant que tout va s'arranger et que je vais bientôt rentrer ? Écoute, Stacey, tout va bien. Ne panique pas. Pourquoi Luke a-t-il eu besoin de chanter cette comptine idiote ?

Coccinelle, coccinelle

— Luke. Je ne peux pas ne plus te revoir. Il le faut. Je ne t'ai même pas demandé quand tu pars exactement. Ce n'est pas si facile de m'organiser pour venir chez toi. Tu ne comprends pas ? Stacey, as-tu oublié ce qu'il t'a dit ? Je vais te dire une chose, poupée. Il n'a que dix ans de plus que Katie. Beaucoup de filles épousent des hommes qui ont dix ans de plus qu'elles. D'accord, Dieu. Ça suffit. Ne charge pas l'addition. Tu n'es donc jamais satisfait ? Lâche-moi un peu, d'accord ? Pourquoi m'a-t-il demandé de partir dans le nord avec lui ? Pourquoi ? Et si j'avais dit oui ? Aurait-il fait machine arrière ? Il savait que je ne dirais pas oui.

Bluejay Crescent. Stacey freine brutalement et sort de la Chevrolet. Mac descend les marches devant la maison.

Mac ? Je croyais que tu

Mac passe une main dans ses cheveux en brosse. Sa grande carcasse efflanquée indique la fatigue et autre chose qu'elle ne reconnaît pas.

Mac ? Tout va bien ?

Il la regarde et sa voix est terne, épuisée, desséchée.

Stacey, il est mort

Stacey se décompose, il la saisit et la soutient. Elle ne voit rien, pas même le visage de Mac et elle ne sait pas qu'elle répète un unique mot de deuil.

Ian Ian Ian

Mac la prend par les épaules pour la calmer et soudain elle le sent trembler, essayer de contrôler ce tremblement sans réussir.

Stacey… ce n'est pas Ian. Mon Dieu, pourquoi as-tu pensé cela ? Ian dort. Il va très bien. C'est Buckle.

8

Buckle ? C'est Buckle ?

Stacey ne saisit pas la réalité des paroles de Mac et n'arrive pas tout à fait à croire que Ian va bien et qu'elle-même reste pour l'essentiel finalement impunie. Elle s'écarte de Mac et le regarde comme si elle soupçonnait qu'elle allait déceler dans son regard une tromperie subtile et démente. Mais le visage de Mac ne révèle que sa douleur évidente.

Oui. On vient de me téléphoner.

On ?

La police. Ils veulent que j'aille à la la pour identifier

— Il ne peut pas dire *morgue*. Oh, mon Dieu… Buckle est mort. Et ma première pensée a été d'être soulagée parce que Ian va bien. Buckle ne peut pas être mort. C'est impossible. Mais c'est vrai. Il ne m'a jamais tellement plu, mais je ne lui voulais pas de mal.

> Stacey, voyant Buckle s'approcher d'elle, le sentant déjà en elle bien qu'ils soient encore séparés. Stacey le désirant, même ici, même dans cette pièce sous les yeux aveugles de la baleine. Puis les mots qu'il a prononcés et les pièces de monnaie lancées. Stacey, dévalant les marches couvertes de linoléum, haïssant haïssant haïssant

— Il ne pourra plus raconter de mensonges à Mac sur moi. C'est terminé. Bien fait pour lui. Non… ce n'est pas ce que je pense. Je ne peux pas. C'est terrible. Je ne suis pas comme ça. Je ne suis pas du tout comme ça.

Mac, qui ne la touche jamais en public au cas où quelqu'un regarderait, la prend soudain dans ses bras et la serre très fort, sans tenir compte des réverbères, sans tenir compte de Bluejay Crescent, l'étreignant non pas parce qu'elle en a besoin mais parce que lui en a besoin.

Stacey… il avait une pièce d'identité sur lui et il avait il m'avait inscrit comme son plus proche parent.

Elle sent l'effort énorme qu'il fait pour ne pas s'effondrer. Cela, cette parenté inventée avec ses implications, il la supporte encore moins, presque, que la mort de Buckle.

Mac oh Mac je suis désolée

— À présent il ne pourra plus régler le problème avec Buckle. Ils ont été longtemps amis, puis ils ne l'ont plus été et c'était de ma faute. Je ne peux pas le supporter. Non… si, je peux. Je n'étais pas seule en cause – Buckle l'était aussi et pour des raisons qui remontaient plus loin que les miennes. Pourquoi Buckle a-t-il dit cela à Mac sur moi ? Maintenant, Mac ne saura jamais et ne pourra pas dire à Buckle qu'il est désolé de lui avoir dit d'aller au diable. S'il est désolé. S'il *est* désolé. Mais il ne l'aurait pas été si Buckle ne s'était pas fait tuer. S'il ne s'était pas fait tuer ? Je ne sais même pas ce qui s'est passé. Si, je le sais.

Mac… que s'est-il passé ? C'était sur la route ?

Oh bien sûr. Comment veux-tu ? Collision frontale. Deux morts. Au moins, Buckle conduisait seul sur ce trajet.

Collision avec un autre camion ?

Oui.

Avec un autre camion comme le sien ? Un des gros diesels ? Je veux dire je veux dire

Je sais. Oui. Un camion comme le sien.

C'était sans doute inévitable. Il ne jouait au premier qui se dégonfle qu'avec

> La route nationale défilant au bruit des klaxons, tremblante, remplie d'obstacles. Buckle chevauchant le camion comme un jockey. Buckle, pour l'amour du ciel, regarde la route. Son rire en regardant le ballet métallique monté sur roues devant lui. *Je n'ai encore jamais rencontré personne qui ne cède pas le passage.*

— Je croyais que c'était seulement une affaire d'ego, d'immense confiance en soi, quand il a dit ça. Après tout, ce n'était peut-être que de la déception.

Mac est sur le point de partir.

Je leur ai dit que j'arrivais tout de suite.

Mac, pourquoi dois-tu y aller ce soir ? Demain ne serait pas

Je préfère y aller tout de suite et en finir.

Je viens avec toi.

Un instant, elle pense qu'il va refuser. Puis il hoche la tête, presque comme un soupir par lequel il admet qu'il a besoin d'elle.

D'accord, Stacey. Tu veux bien tu veux bien conduire ?

Certainement. Bien sûr.

Ils prennent la Chevrolet au lieu de la Buick parce que Stacey la connaît mieux. Ils roulent en silence. Stacey est sur le point de parler, plusieurs fois, mais elle a peur de dire le mot qu'il ne faut pas, le mot qui tel un fusible risque de faire exploser quelque chose dans la tête ou le cœur de Mac et de lui faire perdre le contrôle dont il va avoir besoin, qu'il ne se pardonnerait jamais de ne pas avoir lors de cette ultime rencontre.

Un bâtiment gris, pas loin des quais, où les alcoolos intoxiqués au vin bon marché gargouillent et toussent leurs vies insupportables. Une lampe unique est allumée. Les salles d'audience, le bureau du coroner, tout est noir, fermé, désert. Seule la chapelle de la mort violente reste ouverte éternellement, les accidents et les meurtres ignorant les horaires de bureau. Stacey se gare et Mac pose une main sur son bras.

Reste ici, Stacey.

Je peux venir si tu veux. Je t'assure.

Oui. Je sais. Je… merci. Mais non.

La portière de la voiture s'ouvre et se referme ; la porte du bâtiment s'ouvre et se referme. Stacey fume et attend.

— Je n'aurais pas pu entrer. Si, j'aurais pu. Non, je n'aurais pas pu. Bon, s'il l'avait fallu, je serais entrée. Et en même temps je suis curieuse. Comment les stockent-ils ? Dans des tiroirs métalliques gris qui ressemblent à des meubles de classement gigantesques, réfrigérés pour assurer la conservation ? Je ne veux pas le savoir. Et pourtant j'y pense, je me demande ce que ça ferait d'être couchée là, parmi eux, l'une d'entre eux, pas dans un hôpital avec un reste d'espoir mais ici sans aucun, tous les os brisés, vidée de mon sang, démantelée. Ne sois pas ridicule Stacey. Comme si tu pouvais le savoir si tu y étais. Mais d'une certaine façon, j'ai toujours pensé que je saurais, que je me verrais meurtrie et démolie, anéantie.

Les enfants n'entraient jamais aux pompes funèbres Cameron. L'accès en était interdit à Stacey et à sa sœur. Après les obsèques de Niall Cameron, alors que Stacey était adulte et avait elle-même des enfants, elle était entrée, s'y était forcée, pour chasser les locataires refroidis du passé une fois pour toutes, les renvoyer dans les limbes ou même au ciel, les mettre sous cette terre consciencieusement fleurie sous laquelle ils étaient couchés depuis des années. Tout était poussiéreux et en

désordre, les vieilles bouteilles d'alcool mélangées aux bocaux et aux potions d'une profession aussi vieille que les pharaons. Sa mère l'avait trouvée là. *Il ne me laissait jamais nettoyer, ton père ne voulait pas. Il ne me laissait jamais ranger. Il disait que ce serait une violation… je n'ai jamais compris ce qu'il voulait dire, mais en même temps il était toujours un peu enfin tu sais.* Oui. Elles étaient sorties et avaient refermé la porte. Stacey était allée à la Liquor Commission et avait acheté une bouteille de whisky, mais elle avait dû la boire dans la salle de bains et se gargariser avec un bain de bouche ensuite, et sa mère avait dit *Tu aurais dû penser que quelqu'un d'autre pouvait avoir envie de prendre un bain ma chérie.* Désolée. Désolée. Désolée.

— Buckle ? Buckle… je suis désolée. Je suis désolée. Je n'aurais pas dû venir avec toi cet après-midi-là. C'était seulement parce que parce que. Je n'avais pas l'intention. Est-ce que ça t'a fait de la peine que la femme de Mac vienne ? Bien sûr que oui. Qu'est-ce que je peux y faire ? Un bagage de plus à traîner. Si seulement je pouvais me débarrasser de tout ça. Si seulement je pouvais recommencer à zéro, et que les choses soient plus simples, vraiment plus simples, sans rien de cette pagaille. Luke ? Je veux le revoir. Je ne peux pas. Je ne peux pas le vouloir. Mais je le veux. Il n'a pas quinze ans de moins. Pourtant si. Même si ce n'était pas le cas,

comment pourrais-je sortir ? Sortir de là où je suis. La seule chose que je veux faire, Dieu, c'est partir et jeter tout par-dessus bord. Et les enfants ? Oui. Et Mac ? Je ne sais pas. Quels que soient ses sentiments, je ne veux pas savoir. Mais je sais. Et je ne peux pas m'en débarrasser.

Mac ouvre la portière et monte dans la voiture. Il allume une cigarette et ne regarde pas Stacey. Elle démarre en douceur comme pour éviter la moindre secousse. Ils rentrent en silence.

— Je ne peux pas dire un mot. Dieu, fais qu'il ne me raconte rien. Je ne veux pas savoir.

Une fois à la maison, ils vont se coucher toujours sans parler. Mac éteint la lampe sur la table de nuit. Puis, presque immédiatement, il la rallume et entre très vite dans la salle de bains. Stacey, étendue droite et raide comme une tringle à rideaux, l'entend vomir et tirer la chasse pour masquer le bruit. Par chance, aucun enfant ne se réveille. Mac revient, se glisse au lit, se tourne vers elle et la prend dans ses bras. Il pleure à présent, des spasmes qui arrachent les poumons d'un homme pour qui pleurer est interdit. Boule-versée et effrayée, elle ne peut que le tenir dans ses bras, lui caresser les épaules. Il finit par se calmer, se lève et va chercher des kleenex et des cigarettes. Sa voix est rude parce qu'il se condamne lui-même.

Désolé.

Mac… tu n'as pas à l'être

Bon. C'était juste que

Il revient au lit et allume une cigarette pour chacun, ce qu'il n'a pas fait depuis longtemps. Ils sont assis dans le lit, le cendrier entre eux. Stacey ne peut rien faire pour lui permettre de parler, parce qu'elle a peur de ce qu'il va dire. Au bout d'un moment, il essaie à nouveau.

Stacey… ça ne te fait rien si j'en parle ?

Bien sûr que non. Comment veux-tu ?

— Ça pourrait. Ça me fait quelque chose. Mais s'il ne parle pas, ce sera le pire qui puisse lui arriver. Ce qui me manque c'est la force. Assez de force. Assez de calme. Donne-m'en juste assez pour traverser cette nuit, Dieu, et je ne demanderai jamais plus rien. Oui, je sais. Tu l'as déjà entendu.

Mac parle d'une voix sans timbre, du moins au début.

Il avait le dos brisé et il avait l'air tordu quoi et sa tête était était

Buckle Fennick, prince de la route, superstitieux comme un homme des cavernes. Buckle qui paradait en étant immobile, immobile à présent une fois pour toutes. Buckle les yeux arrachés de leurs orbites, son sang essuyé nonchalamment par un garçon de salle mais des traînées encore visibles sur la peau sombre de son visage aux traits presque indiens

Chut chut ça va aller

Il n'avait pas changé la pièce d'identité, Stacey. Même après m'avoir téléphoné ce

jour-là. Il l'a laissée telle quelle. Moi comme son plus proche

Je sais

Pourquoi ? Comment a-t-il pu ? Je ne comprends pas. Tu sais, je n'ai jamais été très chic avec lui.

Mais si. Je t'assure.

Je n'ai jamais trop apprécié qu'il vienne aussi souvent.

Tu ne l'as jamais dit. Il ne le savait pas. Moi non plus.

Comment aurais-je pu le dire ? C'est à cause de ce qui s'est passé il y a longtemps

Ils ont rarement parlé de cette époque, Stacey et Mac. Leurs enfants l'apprendront dans les livres.

> Précédés par les cornemuses, les hommes du Queen's Own Cameron Highlanders défilaient dans les rues de Manawaka prêts à traverser l'Atlantique. Stacey, quinze ans, les regardait partir, les hommes – presque des garçons – qu'elle aurait bientôt pu connaître, peut-être même aurait-elle épousé l'un d'eux s'ils étaient restés. Presque tous les garçons de cet âge vivant à Manawaka avaient rejoint le même régiment. C'était cela la guerre, pour Stacey. À l'époque elle avait honte d'être si loin et en sécurité. Mais après Dieppe, elle ne réussit plus jamais à écouter les

cornemuses qui jouaient *The March of the Cameron Men*. Même vingt ans après, cela restait leur air. La musique rude lui donnait envie de pleurer comme si cela s'était produit la veille.

Tu veux dire pendant la guerre ?

Oui. Je n'ai pas bien compris et je me suis dit que je me faisais peut-être des idées

Qu'est-ce qu'il y a eu ?

En Italie. Presque à la fin. Dans cet endroit que nous étions en train de nettoyer. Tu vois, tout déblayer devant nous, en quelque sorte. Et peut-être imprudents. En tout cas, il y avait un pont… c'est drôle, je le vois encore, un petit pont en brique, arches romaines, là depuis des siècles, sans doute. Buckle et moi, on s'occupait du transport de ravitaillement, un camion plein de rations, et on se relayait. Il conduisait et tu sais comment il conduisait. Il était du genre à foncer comme un dératé et je ne saurai jamais comment nous nous sommes retrouvés séparés du convoi parce que je n'avais pas dormi de la nuit et lui non plus mais ça ne semblait pas le gêner tant que ça. Je me suis assoupi et quand je me suis réveillé, nous étions seuls sur cette maudite route. Il a dit qu'il avait regardé la carte et qu'il avait trouvé un raccourci. Je trouvais que c'était de la folie, mais essaie donc de lui faire entendre raison. En tout cas, nous étions là devant ce pont et je lui ai dit allons d'abord jeter un coup d'œil et il a répondu – bon sang, Stacey, j'entends encore

ses paroles –, il a dit *D'accord, mon poulet, tu y vas à pied parce que moi je traverse avec le camion.* J'étais jeune… j'avais à peine vingt ans, et je n'aimais pas qu'on me le rappelle. J'étais sacrément en colère, parce qu'il se prenait toujours pour un dur et je me disais probablement qu'il se montrait condescendant, mais je ne voulais pas revenir sur ce que j'avais dit, alors je suis descendu. Il a avancé sans attendre que je vérifie et

Vas-y… parle.

Eh bien

Dis-le.

Le pont a sauté. Miné. Il s'est effondré avant que Buckle soit vraiment dessus, autrement il ne serait pas resté grand-chose de lui à ramasser, mais le camion a été à moitié projeté dans la rivière qui n'était pas très profonde. J'ai sorti Buckle en le traînant. Il avait trois côtes cassées et une commotion cérébrale – je ne l'ai appris que plus tard –, sur le moment, j'ai cru que tous les os de son corps étaient brisés. Il n'arrêtait pas de saigner de la bouche et du nez. Il était inconscient. J'ai cru qu'il était fichu. J'ai pensé que le sang dans sa gorge allait l'étouffer, alors je… mais je ne savais pas vraiment quoi faire. Au bout de ce qui m'a semblé une éternité, j'ai trouvé un fermier qui avait un âne et une charrette et nous avons fini par revenir sur l'autre route et retrouver la queue du convoi. Je ne sais pas, Stacey… ce trajet en charrette, c'était bizarre, comme si ça se passait seulement dans mon imagination. Pourtant j'avais vu des choses pires… ce n'était pas ça. Mais

Buckle n'arrêtait pas de reprendre conscience, juste quelques secondes à chaque fois, et à cause de l'air qu'il avait ce n'était pas seulement parce qu'il souffrait c'était quelque chose de complètement

Mac… qu'est-ce qui t'embête ?

Mac écrase sa cigarette et en allume une autre. Elle le voit, maintenant, ses yeux se sont accoutumés à l'obscurité. Son visage n'exprime rien. Sa voix est neutre au point d'être presque désinvolte.

Je n'ai pas compris à l'époque. Mais plus tard je me suis dit que je ne lui avais peut-être pas rendu service. Je n'avais pas fait ce qu'il voulait que je fasse.

Et alors tu as dû te charger de lui pour la vie ? Parce que

— Qui est ce type ? Pourquoi n'ai-je jamais su ?

Ça paraît dingue j'imagine

Ça ne paraît pas dingue. Mac, arrête de culpabiliser. Tu n'es pas Dieu. Tu ne pouvais pas le sauver.

Ça semble évident.

Peut-être pas si évident. Mac ?

Oui ?

Je n'ai pas couché avec lui.

Mac pose timidement une main sur un des seins de Stacey.

Je te crois maintenant. Si seulement je t'avais crue plus tôt. J'avais l'impression… je ne sais pas

Écoute… j'aurais pu. J'aurais vraiment pu, je crois. Mais ce n'était pas ce qu'il voulait. Je crois que les femmes ne l'intéressaient pas tant que ça, Mac. C'est pour ça que Julie l'a quitté. Il aimait le faire seul mais avec quelqu'un qui regardait.

Oh Seigneur

Est-ce qu'il aurait mieux valu que je ne le dise pas ?

Non. C'est mieux ainsi. C'est plausible

Peut-être qu'il te désirait.

Mac se crispe involontairement.

Oui peut-être

Est-ce que ça t'a fait peur, ce truc ?

Bon sang, Stacey, nous racontons des conneries. On ferait mieux de dormir.

Est-ce que ç'aurait été la fin pour toi si j'avais couché avec lui ? D'une certaine façon ça n'aurait pas eu d'importance.

Peut-être que non. Mais tu ne l'as pas fait.

Non. Je ne l'ai pas fait.

— Mais je l'ai fait avec Luke, et tu ne le sais pas et je ne peux pas te le dire. Est-ce que ça ferait du bien de te le dire ? Je ne pense pas. Je veux, mais je ne peux pas. Peut-être que ça sortira dans vingt ans comme cette histoire avec Buckle qui vient d'émerger. En attendant, nous portons

chacun nos valises. Comment se fait-il que je n'aie jamais su combien tu en portais ? Trop occupée à faire le total des miennes.

Stacey ?

Oui ?

— Qu'est-ce qu'il y a encore ? De toute façon, je n'assume pas.

À propos de Delores

De qui ?

Delores Appleton. Cette fille

Oh, oui. Elle. Quoi ?

Je l'ai fait.

— À quoi s'attend-il ? À ce que je pique une crise ? Je suis ravie. Je ne suis pas la seule.

Oh ?

Mais une seule fois. Et seulement quand j'ai cru que tu avais couché avec Buckle.

— Merci. Il m'envoie rôtir dans les flammes de l'enfer. Je suis en amiante.

Oh ?

Oui. Mais ce n'était pas ce n'était pas enfin je me suis aperçu que ce n'était pas ce dont elle avait besoin et ce dont elle avait besoin je ne pouvais pas

Qu'est-ce que tu veux dire ?

Eh bien je crois qu'elle a vraiment besoin qu'un type s'occupe d'elle longtemps

— Oh Mac. Comme tu l'as fait, pour moi, quoi qu'il arrive, d'une manière ou d'une autre. Continue… poignarde-moi en plein cœur. Peut-être que je subirai une transplantation cardiaque. Le nouveau cœur sera en plastique incassable. Et pourtant, merde, tu la désirais avant et tu ne voulais pas le reconnaître jusqu'à ce que je te donne une raison pour que tu te sentes autorisé.

Oui. Je comprends. C'est certainement vrai. Mac… ça m'est égal, franchement

Vraiment ?

Eh bien

— Est-ce qu'il voudrait que ça me dérange ?

Mac… on ferait mieux de dormir on se lève à sept heures et c'est bientôt

Oui tu as raison

Bonne nuit, Mac.

Bonne nuit, Stacey.

Peu après, il dort mais pas Stacey. Il lui reste une chose à faire. Elle se lève avec précaution, pour ne pas le réveiller, en partie parce qu'il a besoin de dormir et en partie pour une raison qu'elle ne peut pas expliquer. Elle va dans la chambre des garçons. Ian dort, couché sur le côté gauche comme d'habitude, le front humide de sueur. Stacey ne le touche pas. Elle se contente de s'assurer qu'il respire.

ŒIL VIGILANT SOLDATS PARACHUTÉS DANS UN AUTRE PAYS LA VOIX DU COMMENTATEUR EST PROFESSIONNELLE, TRAITANT LES MORTS COMME DES CHIFFRES

Pourquoi tu ne nous emmènes jamais à la plage, maman ?

Nous irons, Ian.

Oui, mais les vacances ont commencé depuis une semaine… une semaine entière, et jusqu'ici nous n'y sommes pas allés une seule fois.

Oui, c'est vrai, maman. Ian a raison. Tu ne nous emmènes *jamais* à la plage. Ce n'est pas juste.

D'accord, d'accord, Duncan. Nous irons demain.

ŒIL VIGILANT LA POLICE OUVRE LES LANCES À INCENDIE SUR DES ÉMEUTIERS NOIRS DANS LES RUES D'UNE VILLE GROS PLAN SUR LE VISAGE D'UN GARÇON COLÈRE DOULEUR BRUTES LE JET D'EAU LE FRAPPE DE PLEIN FOUET IL HURLE S'ÉCROULE ET IL EST ENTRAÎNÉ DANS LA RUE COMME UNE FEUILLE AISÉMENT ARRACHÉE D'UN ARBRE

C'est une promesse ?

Oui, oui, Ian. J'aurais déjà dû vous y emmener. Je sais. Je suis désolée. Nous irons demain. Jen aussi.

Duncan et Ian l'été dernier à la plage, jouant à se bagarrer et à se moquer l'un de l'autre, bras et jambes maigres et bronzés, éclat hirsute de leurs cheveux, peau sentant le sable et l'eau de mer. Enfants de la mer, comme s'ils étaient couronnés de varech et chevauchaient des dauphins.

— Luke ? Je pourrais te raconter. Je pourrais parler. Comment le ferais-je avec Mac ? Il a suffisamment de soucis. Je ne dois plus le contrarier. Il ne faut pas. Si je pouvais parler, Luke, rien d'autre, simplement parler.

Les totems sont hauts, minces, crochus, décolorés par le soleil, sculptures de monstres qui n'ont jamais existé, dans cette région lointaine d'herbes sauvages, où les rivières rapides grondent tandis que le passeur au regard d'ancien attend. Luke marche à côté d'elle. Luke, la vie me fait mourir de peur. Ne t'en fais pas, ma belle – tu n'es pas seule – je suis avec toi.

Luke vêtu de son pull indien, barbe brune commençant à devenir douce. *Dame sirène…* Quoi ? *Je n'ai pas vingt-neuf ans, j'en ai vingt-quatre.* Luke, avant cela, assis jambes croisées (était-ce ainsi ?) sur le tapis à motifs arabes. *Elle m'a eu à quinze ans… super pour elle, non ?*

— Je ne peux pas le revoir. Il ne veut pas. Il savait que j'ai menti sur mon âge. Il pense probablement que je suis encore plus vieille. Bon… la belle affaire, Stacey. Tu as fait ce que font des milliers de femmes. Comme si je ne savais pas. C'est ce qui fait le plus mal, peut-être. Tentative de rajeunissement éhontée, honteuse. Lamentable, en fait. Bon sang, je déteste *cette* idée. La seule chance c'est qu'au moins je n'ai pas à me soucier d'être enceinte. C'est ça, compte tes chances, petite. Vas-y donc. Un rayon de soleil. Regarde les choses en face… il a juste été gentil. J'ai demandé et il n'a pas dit non. C'était tout ? Ne se sentait-il pas seul là-bas ? N'avait-il pas besoin d'une femme ? Il avait probablement besoin d'une fille et c'est précisément ce qu'il va trouver et il lui parlera peut-être de moi. *C'était une femme un peu vieille, tu vois, et* Non. Je ne veux pas y penser.

La voix perçante de Katie dans la cuisine.

Maman ! Grand-papa est là.

Oh, très bien Katie. J'arrive. Le repas est prêt. Où est papa ?

Comment veux-tu que je le sache ?

Stacey éteint la télé et va chercher Ian et Duncan.

Venez, les enfants. Allez dire bonjour à grand-papa.

Duncan la regarde d'un air sceptique.

Qu'est-ce qu'on va lui raconter pour le catéchisme ? Ça ne lui plaira pas.

Vous n'avez rien besoin de lui raconter. Je m'en charge.

Qu'est-ce que tu vas dire ?

La voix de Stacey est plus cassante qu'elle n'en a l'intention.

Pourquoi n'écoutes-tu pas, si tu es si curieux ?

— C'était vraiment la chose à dire. Je m'en prends à Duncan, simplement parce qu'il s'inquiète à juste titre de la réaction de Matthew en apprenant que les enfants ont cessé d'y aller. Je leur ai dit qu'ils pouvaient arrêter, parce que j'en avais marre de cette imposture en particulier et j'ai failli m'évanouir de surprise quand Mac n'a même pas discuté, mais maintenant est-ce que je me sens mieux parce que pour une fois j'ai été honnête ? Non. Je me fais des reproches et je me demande si je les prive de quelque chose qu'ils me reprocheront plus tard. Et je ne sais pas non plus comment le dire à Matthew.

Désolée, Duncan. Je ne voulais pas avoir l'air en colère. Moi non plus, je ne sais pas comment en parler à grand-papa.

Duncan lui prend la main.

Oh, tu trouveras quelque chose.

— Ne compte pas là-dessus, mon garçon. Si seulement j'avais ta confiance en moi. Je serais une vraie championne. Ta confiance provisoire, en fait. Ian est presque trop grand pour l'avoir encore et Katie l'a perdue depuis longtemps. Et pourtant, d'une certaine manière, non. Il n'y a qu'à voir comment elle a

réagi l'autre jour à propos de Tess. Elle croyait que j'aurais su quoi dire.

Matthew est endimanché, impeccable comme toujours. Stacey trouve son regard un peu plus vague que la semaine précédente, ses efforts pour se tenir droit un peu plus prononcés.

Stacey, ma chère. Comment allez-vous ?

Très bien, merci. Et vous ?

Oh, très bien. Je n'ai pas à me plaindre. Il fait très chaud dans l'appartement la nuit ces temps-ci et je ne dors pas très bien, mais à part cela, tout va bien.

Pourquoi ne demandez-vous pas un somnifère au docteur Spender ?

Matthew secoue la tête avec fermeté.

Non. J'ai la conviction que ce n'est pas une bonne idée de s'appuyer sur des aides extérieures de cette nature.

Oui. Vous avez peut-être raison

— Dieu soit loué, j'ai fini le gin-tonic extra-fort dans la salle de télé et je n'ai pas remonté le verre. Je n'ai pas été soûle depuis la fois où je me suis brûlée sur la cuisinière. Je ne pense toutefois pas que Matthew trouverait que c'est une raison suffisante pour être rasséréné. Il n'en reviendrait pas que ça puisse tout bonnement arriver.

Je suis persuadé que chacun dort autant qu'il en a besoin. Je crois que je n'ai plus besoin d'autant de sommeil. Quoi qu'il en soit,

je suis content de sortir de l'appartement. Il fait beaucoup plus frais ici.

— Il ne sort pas suffisamment. Je le sais et qu'est-ce que je fais ? Rien.

Je… j'emmène les enfants à la plage demain. Pourquoi ne viendriez-vous pas ?

Oh non… certainement pas. Cela ferait trop de monde pour vous la voiture pas de place

Non, pas du tout. Katie ne vient pas. Elle prend le bus avec ses amis. Vous et les garçons pouvez vous installer sur la banquette arrière.

Ce serait très agréable, mais

— Écoutez. Venez ou ne venez pas mais, pour l'amour du ciel, ne m'obligez pas à vous convaincre, je vous en prie, parce qu'il se pourrait bien que je ne le fasse pas.

Oh, voyons. Ça vous fera du bien.

Bon, alors je viendrai peut-être. Ce serait très agréable

Bien. Nous passerons vous chercher vers deux heures.

C'est très gentil à vous, Stacey.

— Non, pas du tout, merde. Vous ne savez pas. Ne vous faites pas d'illusions… je vais le regretter. Vous allez vous faire un sang d'encre chaque fois qu'un enfant mettra le pied dans l'eau et je vais hurler en silence. Oh là là. Je meurs d'impatience.

Stacey va frapper à la porte du bureau.

Mac ?

Oui ?

Le souper est prêt. Ton père est là.

Très bien.

— Qu'est-ce qu'il fait là-dedans ? Des comptes ? Des bilans des ventes ? Il pleure ? Ça ne m'intéresse pas. Ou je ne veux pas que ça m'intéresse. Je veux seulement en finir avec le souper. Je ne sais pas pourquoi, chaque été, il faut passer du dîner du dimanche au souper du dimanche. C'est censé nous permettre de partir pour de longues promenades reposantes en voiture. Mac est enfermé dans ce fichu bureau depuis onze heures ce matin ; il n'en est sorti que pour manger un sandwich à une heure. Les enfants peuvent hurler. Je peux devenir folle. Il s'en fiche. Merde, Mac, tu ne crois pas que j'aimerais peut-être sortir toute seule ? Mais non. Oh, Stacey… calme-toi, s'il te plaît. Buckle était son meilleur ami. Bizarre… j'en ai parlé aux enfants et ils n'ont presque rien dit. Ils n'en ont pas reparlé. Je ne sais pas ce qu'ils en pensent, ou s'ils savent que Mac éprouve quelque chose.

Mac déverrouille la porte et sort du bureau. Il frôle Stacey sans la regarder et monte dans la salle de bains. Mais son visage est passé suffisamment près d'elle pour qu'elle remarque qu'il a pleuré.

— Mac écoute dis-moi

Mais ce n'est pas le moment, il y a trop de monde autour, et donc impossible de parler

même s'il était possible d'exprimer ce qu'ils ressentent.

Le soir suivant, Mac rentre du travail plus tôt que d'habitude. Stacey lui sert un verre, s'attendant à ce qu'il descende dans la salle de télé. Elle boit le sien en préparant le souper. Mac se tient sur le seuil de la cuisine, verre à la main, et appuie sa haute taille contre le chambranle. Stacey remarque pour la première fois que sa coupe en brosse a poussé et que ses cheveux auburn ont presque retrouvé leur aspect habituel. Elle ne sait pas si elle doit montrer qu'elle s'en est aperçue. Si elle dit qu'il est mieux ainsi, il risque de prendre cela pour une critique de sa coupe en brosse. À l'inverse, il risque de se rendre compte que s'il veut garder cette apparence, il doit aller chez le coiffeur. Elle décide de ne pas en parler.

— Il a quelque chose à me dire. Quelle est la mauvaise nouvelle ? Oh, Dieu, ce n'est pas ce que je voulais dire. La tête qu'il avait hier

Stacey ?

Quoi ?

Thor fait une fête. Chez lui.

Oh, mon Dieu. Quand ?

Demain.

Demain ? Mes cheveux ne ressemblent à rien. Je suis allée dans l'eau avec les enfants aujourd'hui. Et je ne peux pas aller chez le coiffeur.

Pourquoi, bon sang ? Le coiffeur n'est pas occupé à ce point. Sinon, trouves-en un autre.

Ce n'est pas ça. C'est

— Est-ce qu'il ne se met jamais dans le pétrin ? Suis-je la seule ? Comment expliquer ? Je ne sais toujours pas quoi faire à propos de Tess. Si elle me voit sortir, je peux dire que j'emmène Jen en ville pour lui acheter des vêtements. Oui mais, plus tard, elle remarquera que je suis allée chez le coiffeur. Merde.

Mac fronce les sourcils.

Franchement, Stacey, pourquoi faut-il que tu compliques tout, je ne sais vraiment pas.

D'accord d'accord j'irai chez le coiffeur ne t'inquiète pas. Nous devons vraiment y aller ?

Bien sûr que nous devons y aller. Qu'est-ce que tu crois ? Que penserait Thor si nous ne venions pas ?

Pas la moindre idée. Que penserait-il ?

Il penserait… oh, nom d'un chien, Stacey, à quoi ça sert de continuer comme ça ? Tu sais très bien ce qu'il penserait.

— Sa voix. Fatiguée. Crevée. Et je continue à discuter pour rien. Je ne veux pas aller chez Thor. Je ne veux plus jamais revoir ce type.

Je suis désolée.

Et écoute… cette fois, je t'en prie ne

Non non non. Je boirai du jus de tomate, comme lui.

Oui. Je vois le tableau.

Lâche-moi un peu, Mac.

Moi, *te* lâcher ? Je voulais seulement

D'accord. Je sais. Écoute, peux-tu appeler les enfants pour le souper ?

Le matin, Stacey se lave la tête et met des rouleaux. Quand ses cheveux sont secs, elle les brosse, assise devant la glace de sa coiffeuse dans la chambre, tandis que Jen, par terre, fouille dans la grande boîte à bijoux en maroquin qui contient les boucles d'oreilles de Stacey. Stacey jette la brosse, saisit le peigne, se repeigne et se peigne en arrière, asperge abondamment de laque le résultat, puis, exaspérée, passe la main dans ses cheveux et les ébouriffe.

Quel spectacle. Pourquoi ne suis-je pas née avec de beaux cheveux roux comme les tiens et ceux de Katie, ma fleur ? Thor va me lancer un seul regard et dire *Qui l'a fait sortir du zoo ?* Bon, je n'irai pas, c'est tout. Comment me défiler ? Non… zut… donc j'irai. Je dirai *Oh, monsieur Thorlakson, que pensez-vous de ma nouvelle perruque ? En solde chez Woolworth*. Oui. Tu peux rire. Qu'est-ce que je vais faire ?

Bredouillis bredouillis marmonnement

Écoute, mon chou, si tu ne veux pas parler, ne parle pas. Mais ne me sers pas cette bouillie, d'accord ?

— Fantastique. Mets-lui tout sur le dos. Un instant, là, j'ai vraiment eu envie de la gifler.

Tout va bien, ma chérie. Tout va bien. Viens… je vais me faire une tasse de café, tu boiras un verre de jus de fruits et nous nous sentirons beaucoup mieux.

— Tout va bien. Tout est parfait. Oh, Luke. Je veux rentrer chez moi, mais je ne peux pas, parce que c'est ici chez moi.

Le soir, Stacey a réussi à dompter et à contenir la jungle emmêlée de ses cheveux. Jen est au lit. Duncan, Ian et Katie regardent la télé. Stacey porte sa robe fourreau noire, censée être amincissante. Elle tire sur la taille, essaie de faire disparaître les plis du tissu, mais ses hanches ne sont pas d'accord.

Est-ce que je suis habillée comme il faut, Mac ?

Mac contemple sa montre.

Très bien très bien, tu es très bien. Tu n'es pas *encore* prête ?

J'arrive j'arrive. Tout de suite.

— Toujours pareil. Le même refrain, les mêmes chansons de marche que nous sifflons tous les deux.

Thor n'a pas pris le risque de recevoir dans son appartement. La fête se déroule sur le toit de l'immeuble, un grand espace carré semblable à un patio prudemment entouré d'un grillage de deux mètres cinquante de haut, car il est souvent loué pour les fêtes des locataires et la direction n'a pas envie d'être poursuivie en justice par des veuves

dont les maris se sont répandus par accident sur la chaussée tout en bas. Le grillage est discrètement orné de plantes grimpantes aux feuilles vertes disposées de façon à ménager des espaces juste suffisants pour offrir une vue de la ville de chaque côté. Au-dessus des feuilles, à intervalles réguliers, on a attaché des petites fleurs en plastique rose, plus fiables que des fleurs naturelles. Des tables rondes peintes en blanc aux pieds de métal tarabiscotés et blancs aussi sont disséminées ici et là. Dans les rhododendrons en pots apparaissent encore les restes fanés des fleurs du printemps. À une extrémité se trouve le bar, drapé d'une bannière RICHALIFE violet et or, et derrière le déploiement des bouteilles et des siphons se tient un garçon à la mine soucieuse en veste de coutil blanc.

Presque tous les représentants accompagnés de leurs femmes et les employés des bureaux sont déjà là, en petits groupes. Ils boivent du whisky et, d'une voix qui doit porter jusqu'à Thor, proclament leur intention d'alterner avec du ginger ale.

Stacey grimace un sourire et donne un petit coup de coude à Mac afin de vaincre la glace qui semble s'être logée dans son ventre.

Au temps pour sa promotion du jus de tomate, hein ?

Chut. Et pour l'amour du ciel, ne le fais pas remarquer. Et ne

L'élan de colère de Stacey efface tout souvenir du chagrin qu'éprouve Mac à propos

de Buckle, tout souvenir de ses soucis à propos de Thor.

D'accord. Très bien. Message reçu. Je vais me transformer en militante de l'abstinence si ça te fait plaisir. Et si je prenais une hache et que je démolissais le bar ?

Bon sang Seigneur pourquoi faut-il toujours que tu si tu commences comme ça, il vaut mieux partir tout de suite et rentrer à la maison.

Chut, pour l'amour du ciel. Je ne le ferai pas. Promis. Ne parle pas si fort.

Moi je parle fort ? Et *toi* alors ?

Chut chut chut voilà l'ange fait homme

Thor s'approche comme une tour mobile. Il est vêtu d'un costume gris pigeon et ses yeux turquoise impassibles brillent de cordialité sans rien révéler de lui-même. Ses cheveux argentés, très légèrement dérangés par le doux vent nocturne, lui donnent beaucoup de charme.

Stacey Mac, eh bien, *bon*soir. Ravi de vous voir. Comment allez-vous, Stacey ?

Oh, très bien, merci

Plus de stigmates ha ha ?

Oh oui eh bien ha ha non

— Pauvre con.

Bon… que voulez-vous boire, Stacey ?

Hum… un coca-cola, s'il vous plaît.

Quoi ? Hé, vous n'êtes pas *obligée*.

Marmonnement

Se peut-il que le Programme réduise votre besoin de stimulants ? Où en êtes-vous, côté cigarettes ?

La folie s'empare de Stacey. Son sourire éclaire son visage.

Oh, je vais infiniment mieux. Je ne fume presque plus. Et côté caféine, je suis comme neuve. Et ça alors, les enfants ont tellement d'énergie que je vais sans doute devoir leur redonner de cette bonne vieille huile de foie de morue par simple mesure de protection pour moi-même ha ha.

Elle sent les doigts de Mac s'enfoncer dans son coude. Thor tourne vers elle le microscope de ses yeux.

Bien bien. Pas possible ! Fantastique, non ? Bon, si vous voulez bien m'excuser, mes amis, je vois que les Storey viennent d'arriver.

Il s'éloigne. Mac lui lance un regard noir.

Là, tu y es allée un peu fort.

Stacey hausse les épaules. Elle est grisée, euphorique, remplie d'adrénaline.

Ce n'est pas grave. On ne peut pas plaire à tout le monde.

— Je m'en fiche complètement. Je me fiche comme de ma première chemise de ce que Thor pense de moi. Suis-je en train de saboter délibérément le boulot de Mac ? Ça demande réflexion. Je ne crois pas, mais c'est possible. Comment savoir ? Oh Katie, dire que tu crois que je sais toujours quoi dire.

Bon, je m'en fiche. Je ne vais pas me laisser intimider par ce garçon aux cheveux blancs, ce rejeton hybride d'un lion stupide et d'une lutteuse. Thor… quel nom impossible, en plus. Même si on l'a reçu à la naissance, quelle idée de le garder. Si je connaissais quelques bons sorts, je n'hésiterais pas à lui en jeter un. Je vais traverser cette soirée avec une dignité et un sang-froid extraordinaires, même si c'est la dernière chose que je fais. Je donnerais mon âme pour un grand whisky. Mais je ne le ferai pas. Juré craché.

Mac s'est éloigné pour parler à Mickey Jameson. Stacey aperçoit un petit détachement d'épouses esseulées qui se dirige vers elle en froufroutant. Elle les reconnaît mais elle est tout à fait incapable de se rappeler leurs noms.

Bonsoir Stacey.

Oh, bonsoir. Comment allez-*vous* ? Je suis ravie de vous revoir.

Oui. Dites donc, quel *endroit*, hein ? Je disais justement à Joanie que c'est vraiment le lieu rêvé pour une fête, vous ne trouvez pas ?

Oui parfait

— Joanie Storey. Dieu soit loué. Et maintenant au boulot pour retrouver les autres, petite sainte.

Le brouhaha incessant va crescendo jusqu'à la cacophonie. Stacey crie les questions et les réponses. Combien d'enfants avez-vous ? En quelle classe sont-ils ? L'été a été plutôt beau jusqu'à maintenant, non ? Oui, presque pas de pluie.

Le rivage du Sound. L'énorme rondin blanchi par l'eau et elle perchée dessus. L'eau noire zébrée par la lumière des étoiles. Luke. La maison en A. *Quelle est la mauvaise nouvelle ? Qu'est-ce qui vous arrive ?* Je suis partie. *Ne vous inquiétez pas. Ça arrive parfois.* Et plus tard, après ce qu'il a dit sur l'enfant des Cariboo, celui dont la mère est partie. *Stacey, pas besoin d'être désolée. Ça fait mal ?* Oui. *Alors, allez-y, pleurez. Il n'y a pas de honte à ça. Vous n'êtes pas seule.*

— Je le suis pourtant. Je le suis maintenant. Pourquoi fallait-il que ça se passe ainsi ? Pourquoi les choses n'ont-elles pas été différentes – Luke plus vieux, moi sans attaches ? Si seulement je pouvais sortir d'ici. *Si seulement je pouvais sortir.* Et si tout le monde pensait la même chose, dans un coin profondément enfoui de son cerveau ? Ce serait le comble de l'ironie. Si c'était le cas, nous devrions être capables de déplacer des montagnes. Mais ça ne se passe pas comme ça.

La résolution de Stacey s'effondre à onze heures et demie. Elle va au bar et demande un double whisky. Elle en boit la moitié d'un trait. Puis elle voit la diversion qui se produit de l'autre côté de la terrasse, un jeu pour les hommes. Quelqu'un a sorti un grand nombre de ballons de plage aux couleurs aussi variées que celles des pilules Richalife, écarlate

jade azur abricot. Les hommes se bombardent avec enthousiasme. Les rires sont rauques, explosifs.

Tiens, Mick. Attrape ça !

Le ballon part comme une flèche et frappe Mickey Jameson à l'épaule alors qu'il ne s'y attend pas et le fait presque tomber. Le lanceur hurle de rire.

Poum ! J't'ai eu !

Stacey regarde fixement le jeu qui devient plus violent. D'autres femmes regardent aussi. Certaines applaudissent et crient des encouragements. D'autres demeurent silencieuses. Puis Thor bondit au milieu du groupe comme un faune d'une taille démesurée. Il rit lui aussi. Il attrape un ballon comme s'il saisissait le monde et hésite un instant, avec l'air de chercher.

Mac ne participe pas au jeu. Il est debout, un verre à la main, tout à fait à la lisière du groupe et il observe. Thor fait mine de lancer le ballon droit devant lui, se tourne brusquement et le lance dans la direction opposée. Mac le voit arriver trop tard. Il le frappe en plein visage. Sa tête est projetée en arrière et l'estomac de Stacey chavire. Quelques hommes étouffent un cri et quelques femmes gloussent sottement. Puis les applaudissements et les rires reprennent. Mac redresse la tête et Stacey voit qu'il saigne du nez. Il serre les poings, les desserre, les serre encore. Stacey perçoit sa respiration entrecoupée. Puis la voix de Thor.

Hé… *désolé*. Tu devrais faire *attention,* mon gars.

La voix de Mac est basse mais ferme.

Oui. Je le saurai la prochaine fois.

Tu n'es pas *blessé,* hein ?

Non. Ce n'est rien.

Les joueurs se dispersent et les bavardages remplissent les vides. Quelqu'un met un disque et les gens commencent à danser. Stacey voit Mac passer la porte qui mène aux étages inférieurs. Elle le suit. Il s'essuie le visage avec un mouchoir. Ils prennent l'ascenseur sans parler. Puis ils sortent et montent dans la voiture.

Tu veux que je conduise, Mac ?

Oui. Je crois que ça vaut mieux. J'ai encore un bon nombre de chandelles devant les yeux.

Salaud. Salaud. Salaud.

La voix de Mac est tendue et contrôlée, grinçante.

Oui. J'aimerais savoir pourquoi il s'en prend à moi. Un des mystères de la vie.

À la maison, Stacey fait du café et le monte dans la chambre. Mac est déjà assis dans le lit et fume.

Comment ça va, Mac ?

Oh, ça va. Ce n'était pas grand-chose. C'est ce qu'il y a derrière

Je sais.

Il se tourne vers elle en s'appuyant sur un coude.

Tu sais quoi, Stacey ? J'ai bien failli le frapper de toutes mes forces. Une seconde, presque comme un réflexe. Je n'en avais rien à foutre. J'étais incapable d'envisager les conséquences. J'ai pensé après je me demande si beaucoup de meurtres se produisent comme ça ? Non pas que j'aurais été capable d'en arriver là mais tu vois ce que je veux dire ?

Oui. Je sais. Qu'est-ce qui t'a retenu ?

Mac hausse les épaules et allume une autre cigarette au mégot de la précédente.

Je ne sais pas trop. Toi, sans doute.

Moi ? Comment ça ?

Eh bien… les enfants et toi, et moi sans travail à mon âge

Mac, tu as quarante-trois ans. Tu parles comme si tu en avais cent. Ça t'embête tellement ? L'éventualité d'être sans emploi ? Tu es un excellent représentant. On en cherche.

Oui, je sais tout ça. J'ai dû hériter ça du passé. En plus, ce n'est pas facile de se remettre en selle. J'ai fait mieux dans ce travail, du moins financièrement, que jamais auparavant. Non pas que ça veuille dire grand-chose.

Stacey est frappée par l'amertume dans sa voix.

Qu'est-ce que tu veux dire ? Tu te débrouilles très bien, Mac.

J'aurais voulu faire mieux. Tu sais… un truc qui ait un sens. C'est fichu, maintenant. C'est sans doute pour ça que j'ai tout fait pour me convaincre que Richalife était vraiment fantastique.

Les mains de Stacey tremblent. Elle pose les tasses de café sur la table de nuit.

— C'est bien le moment de me le dire. Pourquoi ne m'en a-t-il pas parlé plus tôt ? D'accord, je sais pourquoi.

Mac, pourquoi n'en as-tu pas parlé plus tôt ? Qu'est-ce que tu penses en fait ?

De la boîte ? Je pense que c'est de la merde. Je ne pense pas que ces foutues pilules fassent du mal à qui que ce soit. Mais je les vendrais probablement même si c'était le cas.

Arrête. Il faut arrêter. Tu ne dois pas être si dur avec toi-même. Regarde tout ce que tu as fait.

Oui, justement regarde

Pourquoi n'as-tu jamais rien dit ? Pourquoi n'as-tu pas été franc avec moi ?

Qu'est-ce que ça aurait changé ?

Ça aurait ça aurait

La voix de Mac est acerbe, tendue comme une corde par l'effort de ne pas craquer, un effort qui ne suffit presque pas.

Non, ça n'aurait rien changé. C'est mon problème. Tu ne comprends pas ? C'est ainsi.

— Je vois. Je commence peut-être à comprendre. S'il ne règle pas les problèmes seul, sans aide, il se prend pour un raté. Merci, Matthew… vous avez bien transmis la leçon mais, vous au moins, vous aviez votre Père céleste pour soutenir votre bras droit ou vos résolutions, pour renforcer par de l'acier votre colonne vertébrale. Mac ne peut compter que sur lui-même. Et s'il n'en parle pas dans une certaine mesure, un de ces jours il va craquer.

Bon, je suppose que ça doit être comme ça, Mac. Si tu insistes. Ça m'aurait aidée, pourtant. J'aurais eu l'impression que tu avais besoin de moi, ne serait-ce que pour parler.

Tu veux dire que tu en as douté, Stacey ?

Oui. J'en ai douté.

Oh, mon Dieu. Comment as-tu pu ?

Je ne sais pas. Mais j'en ai douté.

Mac se détourne, comme si au moment de se rapprocher ou d'être contraint de faire face à des souvenirs sans nombre et inconnus d'elle, il ne devait montrer ni son visage ni ses yeux.

Comment aurais-je pu te dire que j'ai eu une peur bleue quand Thor s'est mis à me harceler ? Il s'y est pris de différentes façons et depuis un bon moment. J'aurais eu l'air sérieusement nul, non, si j'avais montré qu'un truc comme ça me pourrissait autant la vie ?

Pas à mes yeux. Juste aux tiens. Et c'est dingue, Mac. Tu n'es pas en granit. Personne ne l'est.

Pourquoi crois-tu que j'ai travaillé comme un malade ? Juste pour qu'il ne trouve rien qui lui donnerait une bonne excuse pour se débarrasser de moi. Qu'est-ce que tu voulais que je fasse d'autre ? Nom d'un chien, Stacey, l'organisme de crédit immobilier ne va pas attendre les paiements, hein ? Et Katie va aller à l'université dans trois ans.

— Il nous a tous pris en charge à une époque où la plupart d'entre nous n'existaient pas encore. Je suis sûre qu'il ne croirait jamais qu'il est courageux.

Je sais. Je sais. Je sais. Je ne m'attendais pas à ce que tu fasses autrement. Je m'en veux toujours parce que nous avons autant d'enfants. Non pas que quatre soit vraiment beaucoup mais tu vois ce que je veux dire… comme Duncan

Tu t'en veux ? Mais c'est de la folie, Stacey. De toute façon, c'est du passé.

Le passé ne paraît jamais terminé

Mac écrase sa cigarette et elle aussi. Il se penche et éteint la lumière.

Il faut dormir, Stacey. Il est une heure passée. J'ai un million de choses à faire demain.

Oui. Mac… Est-ce que tu vas rester ? Dans la boîte ? Maintenant ?

Il hésite avant de répondre. Les yeux de Stacey ne sont pas accoutumés à l'obscurité et elle ne distingue rien sur son visage. Quand il reprend la parole, c'est très lentement.

Je ne sais pas. Je ne sais vraiment pas. Je ne vois pas comment je pourrais rester et en même temps je ne vois pas non plus comment je pourrais partir.

— Je vois ce que tu éprouves. J'ai ressenti la même chose. Qu'est-ce que je peux dire pour l'aider ?

Rien ne lui vient à l'esprit. Elle finit par se tourner de son côté du lit et au bout d'un moment elle s'endort.

C'est une prison mais pas tout à fait. C'est sans doute une île, un endroit où les gens sont libres de se promener mais que personne ne peut quitter. Les huttes sont faites de perches de peupliers enrobées de boue avec des toits plats où les gens dorment. Une échelle mène à chaque plateau pour dormir, et quand Mac et elle sont en sécurité en haut, ils remontent l'échelle de corde. Les enfants ne sont pas là. Ils sont ailleurs, adultes et libres, elle n'a pas à s'inquiéter pour le moment. Étendus tous les deux sur le lit de feuilles, Mac et elle écoutent le bruit de bottes des gardes. Les légions marchent au pas ce soir dans les rues, leurs bottes en cuir résonnent et ils ne peuvent aller nulle part ailleurs

9

Les mouettes filent au-dessus de l'eau miroitant au soleil, profitent des courants d'air et planent si lentement qu'elles semblent immobiles dans l'air clair du matin aux limites de la ville où les débardeurs lancent des cris, où les navires avancent pesamment afin d'être déchargés comme de grosses vaches marines rentrant à la nage pour se faire traire.

Stacey regarde le port, un œil sur sa montre. Elle n'est pas venue dans le but d'observer les mouettes et les bateaux, mais, pour le moment, elle est incapable de se résoudre à se diriger vers Grenoble Street et à franchir la porte qu'elle doit franchir.

— Il faut que j'y aille. Je ne peux pas rester partie beaucoup plus longtemps. Ce n'est pas juste pour Katie de lui demander de garder Jen toute la journée. Allons, Stacey. Bon, dans une minute j'aurai le courage. Juste une minute. Tu as autant de cran qu'une sauterelle, voilà ton problème. Allez. Pas plus tard. Maintenant.

Elle fait demi-tour et marche d'un bon pas. Elle arrive à Grenoble Street et ralentit, traîne en passant devant les cafés et les hôtels bon marché où des hommes âgés somnolent dans les halls tout juste ouverts qui retentiront de cris et de bagarres à la nuit tombée. Stacey trouve la boutique de vêtements à prix réduits pour enfants Honest Ernie's et entre dans l'immeuble par la porte sur le côté. Elle monte l'escalier recouvert de

linoléum marron jusqu'au deuxième étage. Elle s'immobilise, incapable de frapper.

> La femme énorme, étalée comme une pâte à pain qui monte en échappant à tout contrôle, gonflant et ondulant sur le tissu raide du fauteuil, corps béant vêtu d'une robe imprimée de fleurs minuscules, immense, en forme de linceul, à côté d'elle, sur une table basse à sa portée, la tasse en verre rose perle et la théière remplie de porto. Buckle qui rit.

— Je ne peux pas entrer. Je ne peux pas. J'ai la tête qui tourne. Je ne me sens vraiment pas bien. Et si je me mets à vomir ? Ça ne changerait pas beaucoup l'odeur de ce couloir, c'est sûr. Allez… frappe. J'aurais dû venir avant. J'aurais dû au moins me renseigner. Peut-être que personne ne l'a trouvée, qu'elle est morte, et quand j'ouvrirai la porte je la trouverai qui se décompose à toute vitesse dans son fauteuil, la tête pendante et les yeux aussi aveugles dans la mort que dans la vie. C'est de la folie d'être venue. J'aurais dû téléphoner à la police, le lendemain de l'accident de Buckle. Mais je ne l'ai pas fait. Et maintenant je ne peux plus. Ils diraient *C'est bien le moment de nous prévenir, ma petite dame.*

Stacey frappe. Elle entend qu'on s'agite dans la pièce et l'appréhension lui noue le ventre. La porte s'ouvre, un tout petit peu, et quelqu'un regarde. Une fille aux longs che-

veux emmêlés, aux traits anguleux et félins, soupçonneuse.

Qu'est-ce qu'vous voulez ?

Je… M^me^ Fennick n'habitait-elle pas ici ?

Qui ? Oh, vous voulez parler de la vieille dame aveugle ? Oui. Mais son fils s'est fait écrabouiller dans un accident. Il était camionneur. J'habitais à l'étage au-dessus mais j'ai déménagé, vous voyez ? C'est mieux ici. Vous voulez savoir autre chose ? L'histoire de ma vie, par exemple ?

Que qu'est-elle devenue ?

Oh, ils l'ont emmenée.

Ils ?

Oui, l'Armée du Salut ou une bonne œuvre du style. C'était marrant, comment ça s'est passé. D'après ce que j'ai entendu, ils l'ont prévenue pour son fils et ils ont dit qu'ils allaient revenir le lendemain pour l'emmener quelque part, genre une de leurs maisons, j'suppose. Alors elle a essayé de se trancher la gorge, vous voyez ? Sauf qu'elle a pas trouvé le couteau de boucher. Quand ils sont arrivés le matin, elle était là à ramper par terre, à toucher à tout, mais elle ne l'avait toujours pas trouvé. Vous l'avez déjà vue ? Elle était grosse comme l'arrière d'une grange. Elle devait être mignonne à ramper à quatre pattes avec ses gros nichons qui rebondissaient par terre.

Je vois. Bon merci beaucoup

La fille rit, et Stacey se rappelle le rire de Buckle, sa note rocailleuse, qui lui servait à

la fois d'arme et de paravent. La fille imite ce qu'elle a sans doute perçu comme une politesse feinte dans la voix de Stacey.

Oh, il n'y a pas de quoi, je vous assure. Toujours contente de rendre service.

La porte claque. Stacey descend l'escalier et sort dans la rue. Elle marche sans faire attention au trottoir, aux gens, aux immeubles.

— Elle n'était peut-être pas grand-chose, mais elle n'a pas avorté, en tout cas pas avant sa naissance. Elle l'a eu et l'a élevé. Elle l'a fait. Que pensait-elle le jour où je suis venue avec Buckle ? Ou n'importe quel jour, en fait. Mais il ne l'a jamais mise à la porte, quoi qu'il ait pu dire ou faire. Quand je pense au nombre de fois où j'ai eu envie de lui taper dessus parce qu'il venait trop souvent à la maison, parce qu'il venait tout simplement. Buckle… tu n'es pas mort, ce n'est pas possible. Je ne peux pas pleurer ici. Que penseraient les passants ? Mais je pleure, merde merde merde. C'est ça, Stacey… requiem pour un camionneur. Tu choisis vraiment bien ton moment.

Stacey entend, étrangement, son nom prononcé par une voix de femme, une voix rauque comme celle des mouettes.

Stacey hé Stacey

Elle cligne des yeux. Une femme dont les cheveux noirs sont crêpés au point de ressembler au nid d'un gros oiseau vient vers elle. Ses yeux noirs et ses traits sont ceux d'une Indienne de la prairie, mais pas tout à fait. Sa peau, ou ce qu'on en voit sous

l'épaisse couche de maquillage, est café au lait. Le rouge à lèvres lui dessine une grande bouche bizarre en forme d'arc de Cupidon. Elle porte une robe mauve tachée, apparemment en soie, à l'ourlet défait, qui révèle son corps épais, ses seins, autrefois hauts, devenus des mamelles.

C'est *bien* Stacey, hein ? Stacey Cameron ? J'connais pas ton nom de femme.

Oui c'est ça je je

Valentine Tonnerre. Val. Tu t'rappelles pas ?

Oh, mon Dieu. Mais si je me rappelle. Bien sûr.

La cabane de la famille Tonnerre, entourée de boîtes de conserve vides et de vieilles pièces de voiture, prolongée par une série d'appentis, au pied de la colline de Manawaka, construite à l'origine il y a longtemps par le vieux Jules Tonnerre, qui était un jeune homme à l'époque, quand il a fait halte et s'est installé dans la vallée de Wachakwa en revenant du dernier soulèvement de son peuple, de retour de Batoche et de Fish Creek, après la dernière tentative soldée par un échec pour rester en vie et sauver sa terre, le dernier espoir désespéré qui s'est achevé l'année où Riel a été pendu à Regina. Après quoi, les *Bois Brûlés,* les Indiens français, les *Métis,* ceux qui chantaient la chanson de Falcon, jadis les seigneurs à cheval

de la prairie, ont été appelés les sangs mêlés et ont vécu comme les Tonnerre, dans le délabrement, chez eux nulle part. Et Jules engendra Lazarus et Lazarus engendra une multitude. Stacey Cameron à l'école ne voyait la tribu d'enfants de tous les âges que comme *ces Tonnerre*. Ce n'est que beaucoup plus tard qu'elle a su ce que signifiait leur nom français.

Stacey ne sait pas quoi dire. Elle voudrait remonter le temps, expliquer qu'elle n'a jamais voulu cette mise au ban invisible de la population, mais c'est impossible, et elle y a participé aussi, de sorte qu'elle ne peut pas y échapper.

— Valentine. Appelée ainsi parce qu'elle est née le 14 février. Sa sœur me l'a expliqué un jour que je disais que ce n'était pas un nom pour une fille. Val doit avoir trois ou quatre ans de moins que moi. Mon Dieu, elle en paraît dix de plus. Sa sœur ? Sa sœur ? Qu'est-ce qu'il y a eu ?

Tu étais plus jeune que moi, Val. C'est ta sœur qui avait mon âge. Piquette. Qu'est-ce que j'ai entendu dire qu'y a-t-il eu

Le visage de Val, habitué à dissimuler, se vide de toute expression.

Oui. Tu l'as peut-être vu dans le *Manawaka Banner*. C'est paru dans le journal. Tu te rappelles peut-être qu'elle avait une tuberculose osseuse à une jambe. Elle boitait pas mal. Le docteur Macleod a réussi à la soigner,

au bout d'un moment, quand elle était petite. Ensuite, elle a mis les voiles, en fait, dès qu'elle a pu. Elle s'est mariée avec un type de Winnipeg. Un Anglais. Le salaud l'a plaquée avec deux enfants. Alors elle est revenue. Tu sais, pour faire la cuisine et tout ça pour papa et les garçons. Ça s'est passé en hiver. Ils faisaient de l'alcool frelaté là-bas. Connaissant bien Piquette, elle devait être complètement bourrée. Les autres étaient sortis. On avait un de ces gros poêles à bois. La maison a pris feu. Elle n'est pas sortie. Les enfants non plus.

Val je ne savais pas

— Ou est-ce que j'ai oublié, est-ce que je l'ai chassé de mon esprit ?

Oui enfin. T'as envie de boire un café ?

Bien sûr. Dis donc, je suis contente de te voir. Je ne vois pas souvent des gens de Manawaka.

— J'en fais trop et elle le sait. Je n'ai pas envie de boire un café avec elle. Sa seule présence est un reproche, à cause de tout ce que j'ai, de ce qui m'a été donné et parce que je réussis encore à râler continuellement. Et un reproche à cause des péchés de mes pères, peut-être. On hérite des dettes et comment défaire ou pardonner les torts causés ? Je ne veux pas, mais apparemment je crois au jour du Jugement, comme tous mes aïeux presbytériens, mais je ne pense pas qu'il se déroulera dans les nuages ni ailleurs et je ne pense pas que je serai jugée pour les motifs qui leur semblaient condamnables. Piquette

et ses enfants, la neige et le feu. Ian et Duncan dans une maison qui brûle.

Alors viens, Stacey. Y a l'Emerald Café, juste là. Quelquefois, ils font crédit. Mais j'imagine que ce n'est pas trop ton problème.

Oui très bien, allons-y

— Et en même temps je lui en veux d'avoir fait cette plaisanterie.

Elles s'assoient dans un box et commandent deux cafés. Stacey allume une cigarette et en offre une à Valentine, qui la prend.

Depuis quand es-tu ici, Val ?

Oh, ça va faire trois ans. Je ne resterai plus très longtemps.

Pourquoi ? Tu pars ailleurs ?

Valentine sourit, la bouche rubis de travers.

Oui. Un grand voyage. Le dernier.

Comment ça ?

Ne demande pas, Stacey. Tu ne veux pas le savoir.

— Héroïne ? Alcool ? Maladie ? Un poignard dans les côtes ? Luke avait raison. Tu ne peux pas demander. Tu n'as pas le droit. Tu n'as pas vécu dans cette caverne-là.

D'accord. Je suis désolée, Val.

De quoi ? J'en ai rien à foutre. Aujourd'hui demain la semaine prochaine, c'est du pareil au même. Qu'est-ce que tu deviens, Stacey ? Tu vis ici depuis longtemps ?

Oui. Pas mal d'années. Je vais bien je crois

T'as l'air d'en avoir ras le bol.

Oui, bon… Mon mari travaille pour un type qui le déteste sans raison, nous avons quatre enfants et les choses deviennent un peu

Qu'est-ce qu'il fait, ton homme ?

Représentant. Tu as entendu parler de Richalife ?

Au grand étonnement de Stacey, Valentine Tonnerre s'adosse à la banquette et se met à rire. Elle fume en même temps et elle est prise d'une quinte de toux. Elle cherche à tâtons sa tasse de café, boit, puis regarde Stacey d'un air impossible à interpréter.

Oui. J'en ai entendu parler. Surtout du type qu'ils ont mis ici. J'ai vu sa photo dans le journal et je l'ai vu un jour dans la rue. Merde, j'ai tellement ri que j'ai failli dégueuler. Tu as dû rire aussi.

Stacey la regarde, ébahie.

Rire ? De quoi ?

Tu veux dire que tu ne l'as pas reconnu ? Bon, il était plus jeune que toi, de quelques années, alors tu ne l'as sans doute pas vraiment connu. Moi, je le connaissais. Seigneur, j'ai souvent pensé à lui taper quelques sous mais, encore une fois, je ne suis pas assez culottée et ça n'aurait peut-être pas marché. Un jour quand je serai bourrée je le ferai peut-être.

Val… qu'est-ce que tu racontes ?

Lui. Thor Thorlakson ou quel que soit le foutu nom qu'il s'est donné. Oui, sûr, il s'est fait complètement refaire la bouille par des docteurs comment qu'on appelle ça c'est une sorte d'opération et il met des chaussures à semelle compensée j'en suis certaine. Quand il m'a emmenée dans les fourrés il y a un bail, il était au lycée mais il n'était pas aussi grand et il s'appelait Vernon Winkler.

L'incrédulité et la stupéfaction de Stacey ne s'estompent que lentement, à mesure que des souvenirs flous lui reviennent.

> Un garçon dans la cour de récréation couverte de gravier de l'école de Manawaka. Un jeune de huit ou neuf ans, entouré d'une bande d'enfants plus vieux, plus méchants, qui chantent avec mépris. *Ver-non Ver-non Ver-non.* Une série de coups de genou entre les jambes jusqu'à ce que l'institutrice arrive et dise d'un air affolé *Les garçons les garçons les garçons.* Le jeune qui pleure, la morve coulant de son nez. Stacey, Vanessa et Mavis regardant de loin, dégoûtées et excitées

Val je ne je ne savais pas je ne savais pas

Qu'est-ce qui t'arrive ? T'as l'air d'avoir peur. T'as peur ou quoi ?

Stacey a à peine conscience de parler tout haut et à quelqu'un.

C'est pour cela qu'il s'en prenait à Mac. Rien à voir avec Mac. C'était moi. Mais comment aurais-je pu le savoir ? Et il n'avait pas à s'inquiéter. Je ne l'ai pas reconnu. Comment aurais-je pu, je ne l'ai jamais connu, pas vraiment. Je ne l'ai remarqué que cette fois-là, autant que je me souvienne, mais je n'aurais jamais fait le rapprochement entre *ce* garçon et Thor. Peut-être qu'il s'est souvenu de moi, quand il a su d'où je venais, ou peut-être avait-il simplement peur parce qu'il ne savait pas si je connaissais tout de lui. Mon Dieu, il a sans doute senti une menace chaque fois que je prononçais le mot *prairie* ou *Thor*… mais il n'y en avait pas. Il n'y en avait pas. Et maintenant il va chercher une excuse pour virer Mac ou bien il va continuer à le harceler jusqu'à ce que Mac démissionne. Mac ne peut pas supporter d'être sans travail pas maintenant

Stacey se ressaisit et regarde Valentine Tonnerre penchée sur la table rouge en formica, le menton dans les mains. Ses yeux sont attentifs, indifférents, presque contents.

Merde, Stacey, t'as des soucis ? Vas-y, fais-moi rire.

Tu as peut-être raison. Ou peut-être que non. Je dois rentrer, maintenant, Val. Mes enfants vont se demander où je suis passée.

Oui. Sans doute que tes enfants vont se poser la question.

Val est-ce que tu as jamais tu comprends est-ce que tu as

La parfaite inconnue pourtant connue assise en face secoue la tête, rit de son rire rauque et prend une cigarette dans le paquet de Stacey sur la table.

J'en ai deux quelque part j'ai un peu perdu le contact

— Le mensonge nécessaire. Où ? Combien ? Avec qui ? Est-ce que ça fait mal ? Les questions qui ne peuvent pas être posées, auxquelles on ne peut pas répondre. Je n'ai plus qu'à partir. Maintenant elle veut que je parte. On ne peut rien dire parce qu'il y a trop à dire. Et je suis soulagée de m'en aller, parce que là je ne fais pas face.

Val passe un soir. Téléphone-moi. Nous sommes dans l'annuaire. MacAindra. Bluejay Crescent. On boira une bouteille.

— Stacey, quelle hypocrite tu fais, et elle le sait.

Valentine Tonnerre la regarde sans sourire. Puis elle se gratte sous le sein gauche d'un long geste lent et délibéré.

Oui bon

Alors, au revoir.

Valentine ne paraît pas avoir entendu. Stacey se lève, paie consciencieusement et s'en va.

— Dieu du Tonnerre. Vernon Winkler. Il verse du whisky dans son jus de tomate, j'en mettrais ma main à couper. Comment en

parler à Mac et qu'est-ce que je vais dire ? *C'est un épouvantail qui t'a fait peur.* Impossible de dire ça. Quand on a peur, il y a au moins une certaine dignité à avoir peur de vrais démons. Ne reste-t-il plus de démons en enfer ? Comment diable pouvons-nous vivre sans ?

Bluejay Crescent. Stacey gare la voiture devant chez elle, monte rapidement les marches, entre, traverse la maison et sort dans le jardin. Duncan balance Jen sur la petite balançoire. Elle crie d'excitation et rit. Ian et des amis de son âge construisent une nouvelle voiture plus grosse. L'herbe autour d'eux est jonchée de roues, de planches, de clous, de marteaux et autres choses indispensables. Katie frotte avec une serviette ses cheveux qu'elle vient de laver.

Bonjour. Tout va bien, Katie ?

Bien sûr. Qu'est-ce que tu crois ?

Ce n'est pas ce que je voulais dire. Désolée d'avoir mis si longtemps, ma chérie. Tu veux sortir maintenant ?

Je ne peux pas, mes cheveux ne sont pas secs. Si tu étais rentrée une demi-heure plus tôt, j'aurais pu aller à la plage avec Marnie et me laver les cheveux ce soir.

Désolée. J'ai été retardée

On dirait que tu es toujours retardée quand c'est moi qui garde Jen. Quand c'était M^me^ Fogler, tu rentrais à la maison à l'heure prévue.

Mon Dieu, Katie, j'ai dit que j'étais désolée, qu'est-ce que tu veux de plus

D'accord d'accord d'accord

Le téléphone sonne. Katie bondit sur ses pieds et fonce vers la maison.

Je le prends. J'attends un coup de téléphone.

Très bien.

— Ah bon ? De qui ? Pourquoi ne le dit-elle pas ? Elle devient très cachottière ces temps-ci. Oh, pour l'amour du ciel, Stacey, à quoi t'attends-tu ?

Un instant plus tard, Katie ressort et regarde Stacey avec un drôle d'air.

Ce n'était pas pour moi. C'était pour toi. C'était M. Fogler, mais il a raccroché. Il avait l'air un peu bizarre. Il veut que tu y ailles tout de suite. Je crois que M^me^ Fogler est malade ou quelque chose comme ça.

Stacey s'en va immédiatement. Dès qu'elle arrive devant chez les Fogler, Jake ouvre la porte avant même qu'elle sonne. C'est la première fois que Stacey le voit sans ses lunettes. Il paraît plus jeune et ressemble moins à un hibou. Mais elle comprend alors pourquoi il les a enlevées. Il se frotte les yeux comme si ses larmes lui répugnaient et lui faisaient honte.

Jake… qu'est-ce qui se passe ?

C'est Tess

Il ne peut rien dire de plus. Il prend Stacey par la main et l'entraîne au salon. Il la fait

asseoir sur le canapé, avance à tâtons jusqu'au placard à alcool, verse deux cognacs et en tend un à Stacey. Il boit très vite le sien, s'en verse un autre et s'assoit dans un fauteuil. Sa voix est plus ferme à présent, mais Stacey y perçoit une sorte d'hystérie qu'il a mise en scène et qui la dégoûte malgré elle.

Je l'ai trouvée ce matin, Stacey. Ici. Juste ici, là où je suis assis. Elle avait avalé je ne sais combien de somnifères et presque une bouteille entière de whisky.

Les mains de Stacey autour de son verre de cognac se mettent à trembler.

Jake c'est est-ce qu'elle est

Non. Elle n'est pas morte.

Dieu merci.

Je l'ai emmenée à l'hôpital Stacey c'était horrible je l'ai mise dans la voiture tout seul j'aurais dû vous téléphoner à vous ou à Mac ou appeler une ambulance mais je n'avais plus ma tête je me suis seulement dit qu'il fallait que je l'y emmène le plus vite possible elle était toute molle et je ne savais pas si elle respirait sa respiration était faible et superficielle

Jake je suis désolée

Ils lui ont fait un lavage d'estomac et elle a été entre la vie et la mort presque toute la journée ensuite ils ont dit qu'ils pensaient qu'elle s'en sortirait Stacey elle a dû aller à à vous savez à l'hôpital psychiatrique

Écoutez, Jake, ne vous en voulez pas pour ça. Ils vont pouvoir l'aider.

Là il ne joue plus la comédie. Sa voix n'exprime que la douleur et la perplexité.

Oui mais pourquoi ? Pourquoi a-t-elle fait ça ? Qu'est-ce qu'elle a ? Qu'est-ce que j'ai fait ? Est-ce que c'est de ma faute ? Qu'est-ce qui s'est passé ?

Je ne sais pas

— Je ne sais pas et en même temps je sais. Les loups se mangent entre eux et les poissons aussi. Combien d'éléments concordent ? Mais moi non plus je n'ai pas saisi le message. Pourquoi ? J'ai toujours envié son côté glamour. Je n'ai rien vu d'autre.

Jake je suis tellement désolée je savais bien qu'elle était soucieuse de temps en temps et j'aurais pu essayer mais je ne l'ai pas fait

Il ne faut pas croire ça, Stacey. C'est de ma faute. Sans doute. Mais qu'est-ce que j'ai fait ou qu'est-ce que je n'ai pas fait ?

Ce n'était peut-être pas de votre faute, Jake. Tout commence longtemps avant.

Vous croyez ? Vous croyez vraiment ?

Oui. Bien sûr. On le sait.

— C'est lui qui me disait tranquillement que j'avais un désir de mort parce que de temps en temps j'avais envie d'être seule sur une montagne enneigée, sans personne et sans bruit. Maintenant il se raccroche à n'importe quelle théorie naïve qui pourrait le dédouaner complètement. Peu importe. Qui pourrait lui en vouloir ? *Ce n'est pas moi,* disent les enfants. C'est toujours l'autre qui a

commencé. Et moi je dis, furieuse, *Comment voulez-vous que je le sache ? Comment faire le tri ?*

Jake leur ressert du cognac à tous les deux.

J'aurais peut-être dû accepter il y a des années qu'elle ait des enfants, Stacey. Mais chaque fois que nous en avons parlé, elle semblait terriblement effrayée. J'ai cru que c'était ce qu'elle *voulait* que je lui dise… qu'elle me suffisait et que je ne ressentais pas le besoin de

Peut-être que c'est ce qu'elle voulait vous entendre dire. Ou peut-être le voulait-elle et ne le voulait-elle pas en même temps.

Jake se prend la tête dans les mains et une fois de plus elle entend dans sa voix un léger tremblement aigu.

Je ne sais pas ce qu'elle *pouvait* bien vouloir, pour tout vous dire. Elle était sacrément belle ça paraissait incroyable qu'elle se marie avec moi

Je crois qu'elle se trouvait stupide

Mon Dieu, Stacey, vous vous rendez certainement compte que si je la taquinais de temps en temps c'était parce qu'elle était sacrément belle et que j'avais l'air d'un chimpanzé. Je croyais qu'une plaisanterie par-ci par-là ne la dérangeait pas comment aurais-je su

Jake… ça suffit. On pourrait continuer des heures. Venez manger à la maison ce soir. Et aussi longtemps que vous voulez ou jusqu'à

Merci, Stacey. Mais c'est impossible. Ça prendra peut-être des mois. Je viendrai ce soir si je peux

— Il ne viendra pas. Il serait incapable de rester assis là et de parler. Il ne supporterait pas les coups d'œil des enfants. Le cognac lui fera un repas délicieux et léger.

Il la raccompagne à la porte et elle rentre chez elle en marchant lentement et en se demandant comment le dire à Katie. Les garçons n'ont pas besoin de savoir, mais elle doit le dire à Katie.

Katie ?

Qu'est-ce qui lui est arrivé, maman ? Elle est morte ?

Non elle n'est pas morte

Elle a essayé de se suicider ?

Oui. Comment le sais-tu ?

Katie hausse les épaules et rejette en arrière ses cheveux encore mouillés. Sous la désinvolture de sa voix il semble y avoir une note autre, de peur peut-être.

Oh, c'est le truc habituel, non ?

Pas si habituel, je dirais.

Tu ne lis jamais les journaux ? Maman… est-ce qu'elle va s'en sortir ?

J'espère. Elle a besoin

Oui, je sais. D'être soignée. Mère

Oui ?

Tu n'aurais rien pu faire. Elle était probablement rendue trop loin. Alors, pas la peine de se mettre dans tous ses états, d'accord ?

Oh, Katie

Hé ne t'en fais pas s'il te plaît s'il te plaît ne pleure pas maman *s'il te plaît* ça va aller allons allons ça va aller

Oui. Merci, Katie.

— Un jour elle va devoir tenir le rôle de mère à son tour et elle commence à le pressentir. Pas étonnant que cela l'effraie. Moi-même j'en suis presque terrifiée, même après tant d'années. Je capitule comme maintenant et je m'appuie sur elle. Il ne faut pas.

Maman ?

Quoi ?

Ne fais jamais un truc pareil comme elle hein ?

Non. Je ne le ferai pas.

— Je te le promets, Katie. Je te donne ma parole. Et si un jour vient dans très longtemps où Katie est épuisée et souhaite à moitié ou même aux trois quarts me libérer de ce genre de promesse ? Tais-toi, toi. On s'en occupera le moment venu.

Stacey sonne à côté prévenir Bertha Garvey. Sur le porche, elle entend la voix de Julian fulminer comme d'habitude contre Bertha à cause d'une offense réelle ou imaginaire. Quand il vient ouvrir la porte, il est calme, souriant, presque courtois.

Stacey. Quel plaisir de vous voir. Entrez donc. Bertha est dans la cuisine.

— Où pourrait-elle être, vieil imposteur ? Elle y passe sa vie entière.

Bertha fait une compote de pommes. Elle écoute en silence et se retourne face à Stacey. Elle ne hoquette pas et ne produit pas de bruits horrifiés. Sa voix est parfaitement normale.

Tess ne mangeait pas assez, ça non. Elle s'affamait. Pas étonnant qu'elle ait été si mal fichue et si tendue. Quand elle rentrera, je m'assurerai qu'elle mange.

Stacey ne peut s'empêcher de sourire.

Bertha, tu es fantastique. Tu le sais ?

Bertha agite sa cuillère en bois en direction de Julian.

Essaie de le lui dire.

— Qu'est-ce que Bertha concocte dans son théâtre personnel ? Le bûcheron qu'elle n'a jamais épousé, celui qui l'aurait aimée et admirée à la perfection telle qu'elle est ?

En sortant, Stacey entend leurs voix, celle de Julian à la fois acerbe et effrayée.

Ne laisse pas cette Tess te donner des idées fantaisistes, Bertha.

Et la voix de Bertha, franche et solide comme une planche.

Tu n'as aucun souci à te faire. Je suis trop têtue pour mourir avant un bout de temps.

Stacey a remarqué depuis plusieurs jours les affiches collées sur les panneaux d'affichage les moins chers, sur quelques clôtures privées et sur une ou deux églises. Elle a envie et pas envie de participer et recense dans sa tête les arguments pour et contre. Maintenant elle est là, décidée et indécise, avec un groupe de gens qui grossit lentement, à l'heure et à l'endroit du rendez-vous. Tous les autres ont l'air de se connaître. Stacey est incapable de se joindre à l'un des cercles sérieux et volubiles. On dirait un bracelet fait de maillons qui s'est refermé et n'a pas besoin d'un élément supplémentaire.

— Je m'y prends mal. Si j'avançais pour m'intégrer, personne ne me dirait *Va-t'en*. Je le sais parfaitement et pourtant je ne peux pas le faire. Est-ce que je suis folle d'être venue ? Peut-être. Mais j'en ai marre de me faire du souci et de ne pas *agir*.

Retards, cris pour se consulter, rassemblements. Finalement la colonne se forme et s'ébranle, plus ou moins au pas, avance dans la rue qui sent le chaud, en concurrence avec les voitures, dévisagée par les enfants et les chiens, passe devant des pensions de famille, des teintureries, des petits cafés minables, devant des maisons ornées de stuc et de pétunias. Stacey se met enfin en marche et connaît un moment d'allégresse.

La manifestation traverse le pont. Stacey regarde derrière elle et voit les banderoles, chacune portée par deux personnes, sur lesquelles les mots se déforment et ne sont qu'en partie lisibles à cause des mouvements des manifestants.

SOUVENONS-NOUS D'HIROSHIMA
NON À LA GUERRE AU
PAIX AU
NON À
SOUVENONS-NOUS
PAIX

À côté de Stacey, une fille en tailleur-pantalon de velours vert marche à grands pas mesurés et lents. Elle a expliqué à Stacey que cette façon de marcher est moins fatigante. Stacey ne parvient toutefois pas à suivre ce conseil car ses jambes sont trop courtes. De plus, elle n'a pas pensé à se mettre en pantalon. Elle porte une robe rayée en coton bleu et blanc et des sandales. À part une ou deux dames d'un certain âge habillées de tweed à l'arrière de la colonne, elle est la seule à être en robe. Elle regarde autour d'elle, intimidée, essayant de ne pas remarquer, essayant que cela ne la rende pas différente.

— Il est censé s'agir de quelque chose de sérieux et tu es là, Stacey, à te préoccuper de ton apparence. Je sais, je sais. Mais je me sentirais plus à l'aise et moins visible si j'étais en pantalon. Et si Mac passait en voiture et me voyait ? Il aurait une attaque. Pourquoi suis-je incapable de le lui dire ? Il n'y a rien à cacher, bon sang. En fait, je suis venue avec l'idée opposée. *Je ne me fais pas d'illusions, ça ne va pas changer la face du monde, mais j'avance quand même… ça a ni plus ni moins de sens que le reste.* C'est ce qu'a dit Luke. Pourquoi est-ce que j'y pense ? Je ne devrais pas. Parce que maintenant je ne sais pas si j'avance par conviction ou seulement

parce que j'avais dans l'idée qu'il serait peut-être là et que je le reverrais. Il ne faut pas que j'aie envie de le revoir. Il ne faut pas. Mais j'en ai envie. Je peux m'empêcher d'agir mais pas de penser.

Quelqu'un entonne *We Shall Overcome*. La plupart des manifestants sont jeunes. Leurs voix sont puissantes et fermes. Là-haut sur le pont, entourés par les voix moqueuses des mouettes, ils chantent. Stacey essaie aussi, mais elle n'y arrive pas. La fille en velours vert lui jette un regard ironique, alors elle essaie encore, mais aucun son ne sort de sa bouche ouverte.

— Je me vois marcher, une femme un peu trop petite, aux hanches un peu lourdes, plus très jeune. Et je n'éprouve que de la gêne. Je pourrais au moins avoir la décence de ne pas me sentir gênée. Il n'en serait peut-être pas ainsi si j'y croyais. Mais apparemment, je n'y arrive pas.

Ils ont traversé le pont, et au coin d'une rue un petit groupe s'apprête à rejoindre la manifestation. Luke en fait partie. Mêmes vêtements, même pull indien. Il porte toujours la barbe, mais elle est maintenant plus épaisse et semble avoir toujours existé. À côté de lui, une fille d'une vingtaine d'années, longs cheveux bruns, jean blanc et pull, tient une pancarte. PAIX. Luke a passé le bras autour d'elle.

Stacey se tourne vers la fille en velours vert.

Zut je suis désolée il faut que j'aille aux toilettes. Je vais m'arrêter au coin de la

rue et essayer de trouver des bécosses quelque part.

Dommage, pas de chance. Ce n'est pas grave. En vous dépêchant, vous pourrez nous rattraper.

Je vais essayer

Stacey, consciente des regards désapprobateurs qui, elle en est convaincue, suivent sa défection, sort de la manifestation. Elle file dans l'anonymat et le refuge de la porte la plus proche qui se trouve être un restaurant de hamburgers. Un garçon essuie le comptoir avec un chiffon humide et grisâtre.

Oui madame ?

Oh… un café s'il vous plaît.

Elle boit lentement, pour le faire durer le plus longtemps possible, et regarde par la fenêtre passer la fin du cortège. Ils chantent *Where Have All the Flowers Gone ?* Leurs voix remontent vers le pont où les mouettes tournoient incessamment. Elles remontent peut-être aussi vers la ville, ou peut-être que non.

Quand le dernier manifestant a disparu, Stacey sort et prend le bus pour rentrer.

— J'aurais pu au moins rester jusqu'à la fin. Pour quoi faire ? C'est comme à l'église – on se dit que si on y va, la foi viendra peut-être, mais non. Il faut sans doute déjà l'avoir en soi. Ou peut-être faut-il persévérer. J'aurais dû rester. Malgré Luke. Malgré ma gêne. Malgré l'absence de foi. Mais la bravoure n'a jamais été ma spécialité. La seule chose que je sache faire c'est m'en sortir d'une manière

ou d'une autre. J'ai envie de parler à quelqu'un. Quelqu'un qui ne refuserait pas de me regarder, peu importe de quoi j'ai l'air. J'ai envie de parler à ma sœur. J'ai envie de lui écrire. J'ai envie de lui parler de ce que je ressens. Non. Elle se dirait probablement que je suis folle. Elle est bien trop raisonnable pour faire ce que j'ai fait aujourd'hui, ou ce que j'ai fait avec Luke et tout le reste. Elle me prendrait pour une dingue de ne pas être parfaitement heureuse avec quatre enfants en bonne santé et un bon mari. Je ne peux pas lui écrire. Elle ne comprendrait pas. Sa mauvaise opinion de moi s'en trouverait encore renforcée. Luke ? Je ne pouvais pas te laisser voir qui je suis. Bon… tu m'as montré où était ma place quand tu as dit *Qu'est-ce que tu ne peux pas laisser ?* Je dois sans doute t'être reconnaissante. Je *suis* reconnaissante. Peut-être pas tellement pour ça. Je le savais sans doute, de toute manière. Pour la façon dont tu m'as parlé et étreinte un moment… c'est pour cela que je te suis reconnaissante. J'ai appelé *au secours* sans rien dire et tu ne t'es pas détourné. Tu m'as fait face et tu m'as touchée. Tu as été doux. Tu n'étais pas obligé, mais tu l'as été, et ça je ne l'oublierai pas et je ne cesserai pas d'en être heureuse. Même si tu avais été plus vieux, ou moi plus jeune et libre, les choses n'auraient pas été plus simples avec toi qu'avec Mac. Je ne m'en suis pas rendu compte sur le moment, mais je le sais maintenant.

Le bus s'arrête. Stacey descend et tourne dans Bluejay Crescent. Katie est dans le jardin avec Jen. Stacey les regarde de la porte.

Bonjour. Où sont les garçons ?

Chez les Weller. Jim a un nouveau vélo. Tu vas me payer pour garder Jen ?

Je t'ai dit que oui et je le ferai.

Comment ça s'est passé ?

Oh, très bien, je suppose. Je suis partie avant la fin.

Pas grave. C'est une bonne marche. Pourquoi tu ne veux pas que papa sache que tu y es allée ?

Je ne sais pas. Je suppose que ça n'a pas d'importance qu'il le sache ou non. C'était peut-être à toi d'y aller.

Katie lève la tête et sourit, mais d'une manière que Stacey ne sait pas comment déchiffrer avec certitude.

Tu veux dire… moi l'athlète ?

Stacey a envie de la toucher, de la serrer contre elle et en même temps de la soutenir. Mais elle n'exprime rien de tout cela, elle doit être prudente, elle est incapable de juger avec précision, elle ne peut que deviner.

Oui. Toi l'athlète.

Stacey retourne à la cuisine, trouve le carnet dont elle se sert pour ses listes de courses, arrache une page, écrit dessus et la colle au-dessus de l'évier avec du ruban adhésif.

Pas de deuil anticipé

Elle reste un moment debout à la regarder.

> Photo dans le journal – une femme aux yeux comme des entailles accroupie sur les marches momentanément inviolées dans la ville lointaine, crâne et os apparents sous la peau flétrie, tenant l'enfant mort, incapable de comprendre qu'il est véritablement et définitivement mort et le sachant pourtant. La bouche de la femme grande ouverte – son insupportable mais figé dans le silence par le déclic de l'appareil. Seule la bouche en forme de O visible, proclamant sans bruit la disparition prématurée de l'enfant.

Stacey ne se rappelle plus ce qu'elle a voulu dire par *anticipé*. Elle ne voit pas non plus comment expliquer la présence de la page à Ian et Duncan. Elle l'enlève et la met à la poubelle.

Dimanche. Ils ont emmené les enfants à la plage le matin. L'après-midi, Matthew est arrivé et arpente la cuisine pendant que Stacey prépare le souper. En passant de l'évier à la cuisinière, Stacey manque se cogner contre lui. Ils font tous deux un pas de côté et une fois encore se heurtent presque. Matthew ne se rend pas compte que Stacey grince des dents de rage et le petit ballet maladroit continue. Mac lave la voiture dehors, assisté de Ian. Jen joue sous la table de la cuisine. Duncan est devant la

porte. Stacey, en colère contre Matthew, s'en prend à Duncan.

Pour l'amour du ciel, trésor, tu ne peux pas trouver quelque chose à faire ? Pourquoi ne vas-tu pas aider papa et Ian à laver la voiture ?

Duncan marmonne des mots incompréhensibles.

Parle correctement, Duncan. Qu'est-ce que tu dis ?

Sa voix est à présent anormalement aiguë et forte.

J'ai dit qu'ils ne veulent pas de moi.

Stacey s'immobilise et le regarde.

Tu leur as demandé ?

Oui. Il m'a dit de ficher le camp, qu'il était occupé.

Duncan il n'a pas voulu

Ça va. Je m'en fiche.

— Tu ne me feras pas croire ça.

Duncan monte l'escalier. Un peu plus tard, Matthew monte aussi aux toilettes, et Stacey se verse avec soulagement un gin-tonic. Elle n'en a avalé que la moitié quand elle entend un bruit sourd suivi de la voix effrayée de Duncan.

Maman ! Viens… vite !

Qu'est-ce qu'il y a, Duncan ? Qu'est-ce qui se passe ?

C'est grand-papa. Il est tombé.

Stacey se précipite dans l'entrée. Matthew est allongé au bas de l'escalier, ayant manifestement perdu l'équilibre sur les dernières marches. Il semble incapable de se lever, mais Stacey ne décèle pas d'os cassé. Plus encore que le reste, il est humilié et contrit.

Stacey je suis désolé c'est stupide de ma part

Non non ne dites pas ça. S'il te plaît, Duncan, aide-moi, tu veux bien ?

À eux deux, ils réussissent à faire asseoir Matthew dans un fauteuil du salon.

Très bien, Duncan. Grand-papa va bien.

Tu es sûre ? Je devrais peut-être appeler papa ?

Non. Ça va. Tu veux bien aller voir si Jen va bien aussi, s'il te plaît ?

Duncan jette encore un coup d'œil à Matthew qui se passe une main sur le front. Puis Duncan tourne la tête, comme s'il avait assisté à quelque chose qu'il n'était pas censé voir. Il va dans la cuisine et y reste. Matthew respire fort mais fait de gros efforts pour respirer normalement.

Qu'est-ce qui s'est passé ?

En prononçant ces mots, Stacey s'aperçoit que sa voix est plus tranchante, plus aiguë et plus exigeante qu'elle ne le voudrait. Matthew appuie la tête contre le dossier du fauteuil, comme s'il acceptait enfin l'inacceptable.

Stacey je suis désolé

Vous êtes désolé ? Pourquoi ?

Eh bien, je crois que j'ai un glaucome. Mes yeux ne valent plus grand-chose. C'est pour cela que je suis tombé. Le docteur me l'a dit il y a quelque temps mais je n'ai pas voulu vous en parler. J'ai des gouttes mais

Stacey le regarde, consternée.

Vous auriez dû le dire. Vous auriez dû nous en parler.

Sans doute. Mais je ne voulais pas enfin je ne voulais pas que vous vous sentiez obligée

Papa ?

— Papa. Je ne l'ai jamais appelé comme ça. Je ferais aussi bien de commencer. Je vais beaucoup le voir à partir de maintenant. Bizarre… ce n'est plus qu'un nom, maintenant, seulement une façon de qualifier Matthew. Niall Cameron est mort depuis longtemps. Si quelqu'un d'autre a besoin de ce nom, pourquoi ne pas l'utiliser. Il ne veut plus rien dire pour moi. Je ne le savais pas jusqu'à aujourd'hui.

Oui ? Qu'y a-t-il, Stacey ?

Attendez. Je reviens tout de suite.

Stacey file dans la cuisine et s'empare de son verre enfoui dans sa cachette, le bol bleu du mixeur.

— Eh bien, papa, mon pote, il va falloir que vous vous y habituiez, parce que je ne vais certainement pas me mettre au jus de tomate additionné de vodka invisible, ni

pour vous ni pour personne d'autre. Pour ce que j'ai à dire, j'ai besoin de boire.

Elle revient au salon et s'assoit sur le canapé. Matthew regarde le verre mais ne dit rien.

Écoutez, papa. Vous ne pouvez plus vivre là-bas. Plus maintenant. Pas avec ce que vous avez. Vous allez venir vivre ici. Avec nous.

— Oh Seigneur, comme je vais le regretter. Je vais le regretter tous les jours de ma vie. Ça va être l'enfer. Nous avons assez de choses sur le dos sans avoir à nous occuper de lui. Il va me suivre toute la journée. Pousse-toi, Tess… je vais bientôt te rejoindre. Non, merde, pas question. Je ne vais pas me laisser abattre. Ah ça non. Oh, mon Dieu. Il va falloir que je lui fasse monter et descendre l'escalier pour l'emmener aux toilettes. Je ne peux pas. Je ne peux pas. Si, tu peux. Si ça te paraît terrible à toi, poupée, comment crois-tu qu'il va le vivre ? Matthew qui ne veut même pas admettre qu'il a des fonctions naturelles. Matthew, toujours si soigné et si fier.

Stacey merci ma chère mais je ne peux pas vous imposer

Non. Ne pensez pas cela. Ce n'est pas… réaliste. Nous serons ravis de vous avoir avec nous. Naturellement. Bien sûr. Cela ne fait aucun doute.

— Naturellement. Bien sûr. Oh là là. Pourquoi ai-je un jour pensé que dire la vérité toute la vérité et rien que la vérité serait un soulagement ? Ce serait de la dynamite, voilà

ce que ça serait. Ça mettrait le feu à la maison.

Stacey, je ne sais pas quoi dire. J'aimerais venir vivre ici. Je ne peux pas le nier. Mais… c'est Mac.

Que voulez-vous dire ?

Matthew détourne la tête. C'est une expression de Mac et la voix de Matthew pourrait être celle de Mac lorsqu'il a quelque chose de difficile à dire.

Je n'ai pas très bien agi envers lui quand il était petit.

Papa je ne crois pas qu'il pense que

Sans doute que si. Ce n'est pas facile d'être le fils d'un pasteur. Tout le monde lui demande de montrer le bon exemple. Je me rends compte à présent que je lui en demandais trop. Étonnamment, je voyais déjà que c'était injuste à l'époque, de son point de vue. Mais je ne le lui ai jamais dit. Je voulais qu'il grandisse avec une foi solide. Mais ça n'a pas été le cas. La raison en était sans doute mes nombreux doutes personnels. J'ai dû les lui transmettre même si je n'en parlais jamais.

Je ne savais pas que vous aviez des doutes. Je ne crois pas que Mac l'ait su non plus. Il aurait peut-être mieux valu qu'il le sache.

— Ainsi que le désespoir de Matthew.

Oh non. Cela n'aurait pas été bon pour lui ni pour sa sœur ni pour personne. On doit avoir des certitudes. Un pasteur en particu-

lier. S'il n'en a pas, il doit au moins essayer de ne pas compromettre la foi des autres. Cela m'a toujours paru la moindre des choses. Mais avec Mac, j'ai échoué. Le doute est peut-être contagieux. Je pense qu'il a toujours su que j'avais en moi cette faille fondamentale.

Papa vous vous trompez complètement

J'ai bien peur que non, ma chère.

Mac aurait été soulagé s'il avait su que vous n'étiez pas toujours certain. Mais il ne savait pas.

Matthew entend ses paroles mais ne saisit pas leur sens. Il lui faut continuer sur sa lancée.

Stacey… j'ai toujours voulu en parler à quelqu'un, mais je ne pouvais pas. Aujourd'hui, j'aimerais avoir pu en parler. Pas à Mac, mais peut-être à ma femme. Mais elle était… enfin, je crois qu'elle n'a jamais eu le moindre doute sur quoi que ce soit, alors comment aurais-je pu ? Cela m'aurait tellement affaibli à ses yeux.

Elle n'était peut-être pas si sûre.

Oh si, elle l'était certainement. Je l'admirais pour cela. Elle n'avait jamais besoin des choses dont les gens ont besoin. Sa foi était très solide et

— Et elle n'aimait pas se faire baiser. Mais pas à cause de sa foi solide. À cause d'autre chose. La pauvre vieille. Pauvre Matthew. Trop tard à présent.

Chut. Tout va bien, papa. Tout va s'arranger. Écoutez, vous allez vous reposer un peu ici, jusqu'à ce que le souper soit prêt, et moi je vais aller voir Mac. Ne vous inquiétez pas.

Elle sort et appelle Mac. Quand ils sont dans le bureau, elle lui tend un gin-tonic.

Mac

Oui ? Qu'est-ce qu'il y a ?

C'est ton père. Il est tombé dans l'escalier.

Oh, bon sang, et quoi encore ?

Il a un glaucome, Mac. Il va falloir le prendre avec nous.

Stacey, c'est impossible. Nous n'avons pas la place !

Il va falloir transformer le bureau en chambre et t'installer un bureau au sous-sol.

Super. Fantastique. Tu as tout prévu, hein ?

Bon sang, alors, qu'est-ce que tu proposes ?

Stacey je ne veux pas de lui ici je ne peux pas

C'est toi qui as toujours dit qu'il avait le droit d'entrer sans frapper et que nous devions envoyer les enfants au catéchisme pour ne pas le contrarier.

Je sais je sais je sais. Arrête, d'accord ?

Je suis désolée. Mac… qu'est-ce qu'il y a ?

Il la regarde comme s'ils ne se connaissaient pas, comme si elle était l'inconnue à

bord du bateau à qui il allait peut-être pouvoir raconter son passé révisé.

Je n'ai jamais gobé ce qu'il prêchait, mais tout de même, il faisait quelque chose, tu dois le reconnaître. Il n'a pas passé sa vie à ne rien faire.

— Comme toi ? C'est ce que tu veux dire ? Mac, je ne te crois pas. Ce n'est pas vrai. Que dire pour arranger les choses ?

Mac… il pense qu'il n'a pas bien agi envers toi.

Tu parles.

C'est vrai. Il l'a dit.

Dans le feu de la conversation, peut-être. Ne te fais pas d'illusions. Il ne le pense pas. Il pense tout le contraire.

Et toi, qu'est-ce que tu penses, à propos des garçons, Mac ?

Quoi ? Quel rapport ?

Je me demandais. Parce qu'ils ont très souvent l'impression qu'ils ne seront jamais aussi intelligents que toi. Surtout Duncan.

Ça changera.

Oui ? Merci de me rassurer.

Mac émet une sorte de rire et passe un bras autour des épaules de Stacey. Elle se rend brusquement compte de ce qu'impliquera la présence de Matthew chez eux.

Mac… qu'allons-nous faire ? Ça va être impossible. Je ne peux tout simplement pas

Bon, comme tu dis, nous ne pouvons pas faire autrement. Chut, ma chérie. Ça ira. Nous y arriverons. Mais il va falloir que je transforme la salle de télé en bureau le temps que nous fassions construire une autre pièce. Les enfants vont râler à n'en plus finir, j'imagine.

Ils n'auront qu'à râler. Mac…

Ils s'étreignent sans préméditation. Puis Stacey va dans l'entrée et crie à Ian et Duncan :

Venez, les garçons ! Katie est là ?

La voix de Katie répond.

Je suis là. Et je ne suis pas sourde… pour l'instant.

Stacey attrape Jen et la pose sans ménagements sur la chaise rehaussée par un coussin dans la salle à manger.

— Encore quelques années de cette vie, Dieu, et si je ne suis ni morte ni cinglée, j'aurai une peau de rhinocéros. Bizarre… Mac doit faire semblant d'être extrêmement solide, et je me rends compte qu'il n'en croit pas un mot et n'y a jamais cru. Pourtant, il est beaucoup plus solide qu'il ne le pense. Ils le sont peut-être tous. Peut-être même Duncan. Peut-être même moi.

10

Stacey n'a toujours pas décidé si elle doit parler de Thor à Mac. Il n'a pas mentionné son travail depuis la soirée chez lui. Stacey hésite intérieurement depuis plusieurs jours et prend soin d'être occupée extérieurement. Elle emmène les trois plus jeunes enfants à la plage, fait des gâteaux, écrit des lettres, invite Bertha à boire le café. Elle observe Mac à la dérobée, mais ne décèle rien dans son comportement. Il travaille de la même façon, avec acharnement. Un après-midi, toutefois, il rentre de bonne heure à la maison. Jen et Stacey sont dans le jardin. Stacey, consciencieusement allongée sur la pelouse, en maillot de bain, essaie de bronzer.

— Je dois être folle. Ça m'est complètement égal d'être bronzée ou pas. Mais je fais la même chose tous les étés parce qu'il va de soi que tout le monde veut être bronzé.

Elle lève la tête et voit Mac debout devant la porte du jardin. Sa coupe en brosse n'est plus qu'un souvenir, ses cheveux brun-roux ont retrouvé leur aspect habituel.

Mac… qu'est-ce que tu fais à la maison ?

— A-t-il démissionné ou a-t-il été viré ? Mon Dieu, pourvu qu'il ait démissionné et non l'inverse.

Salut. J'ai quelque chose à te dire. Viens à l'intérieur, d'accord ?

Stacey attrape Jen, qui se tortille et proteste, et l'emmène dans la maison. Jen se met

à hurler d'une voix perçante et furieuse qui proclame son intention de continuer jusqu'à ce que Stacey la ramène au jardin. Stacey la secoue.

— Tais-toi tais-toi tais-toi espèce de petite peste.

Elle n'a pas prononcé un mot, mais elle sent sa colère monter en proportion directe avec sa tension, ses tympans agressés et son inquiétude au sujet de Mac. Elle tapote les épaules de Jen.

Chut, ma fleur. Ça suffit. S'il te plaît, ma chérie, s'il te plaît. *Jen.* Écoute, si tu ne te tais pas, je te donne une fessée, compris ?

— Oh, mon Dieu. Maintenant elle va crier encore plus. Pourquoi pourquoi Mac est-il rentré ?

Dans la cuisine, Jen cesse soudain de hurler, sans plus de raisons qu'elle n'en avait pour commencer. Mac est en train de préparer deux gin-tonic. Stacey le regarde avec étonnement.

Hé ! C'est pour aider à quoi ?

Il lui tend un verre et lève le sien.

Devine ce qui s'est passé, Stacey.

Quoi ?

On a proposé à Thor un poste au siège social à Montréal et il a décidé de l'accepter. Ils veulent que je devienne directeur ici.

Mac ! Tu es sérieux ?

— *Thor* s'en va ? Thor s'en *va* ? Mais c'était le dieu ici et il ne le sera plus au siège. Lui a-t-on vraiment proposé de venir ou a-t-il demandé son transfert pour des raisons qui lui sont propres ? Val, es-tu allée le voir un soir après t'être soûlée ? Tu n'avais aucune raison de me rendre service, c'est certain. Je n'ai même pas pu me résoudre à t'inviter… je ne voulais pas t'entendre jurer devant les enfants. As-tu dit quelque chose à Thor ? Était-ce un règlement de comptes de ta part ? Je ne le saurai jamais. Et ce n'est pas toi qui me le diras, non plus, parce que je ne te retrouverai pas. Pas d'adresse fixe. Val… je suis désolée. Je suis désolée. Trop tard. Est-ce que c'*était* toi ?

Mac sourit.

Oui, c'est tout à fait vrai. J'en suis resté interloqué moi aussi. Quoi qu'il en soit, je vais accepter. C'est drôle… je venais de décider de m'en aller. En fait, j'allais donner ma démission cette semaine.

Tu n'as rien dit.

Oui, j'allais t'en parler

— Merci.

Je n'arrive pas à tout saisir d'un coup, Mac. Quand… quand as-tu su pour Thor ?

Aujourd'hui seulement. Et la proposition m'a été faite en même temps.

Mac c'est magnifique c'est vraiment fantastique

J'étais sûr que tu serais contente. Apparemment, ils ont décidé de me proposer le poste parce qu'en fait j'ai vendu davantage que tous les autres gars. Je vais changer certaines choses. Une bonne partie des trucs de la campagne venaient de Thor, pas du siège. Les tableaux, les questionnaires et tout ça. On peut supprimer ces merdes. Ça va être un boulot très intéressant. C'est une boîte qui monte.

Oh oui. Je sais. C'est très bien, Mac. C'est extraordinaire.

— Les facéties de la vie. Il se tue au boulot parce qu'il croit que Thor lui en veut et il se retrouve directeur d'une boîte dont il considère le produit comme un attrape-nigaud. Cher Seigneur et Père de l'humanité, pardonne nos bêtises, comme disait un imbécile. Remets-nous dans le droit chemin. Et ainsi de suite. Et si c'*était* cela le droit chemin, ou du moins le seul que nous ayons des chances de connaître ? De toute façon, c'*est* un bon boulot. C'est une progression. C'est mieux que pas de boulot.

Luke. *Je crois que je vais juste faire du stop et voir ce que ça donne. J'aimerais repartir vers le nord. C'est une région fantastique, Stacey. En remontant la Skeena – Kispiox, Kitwanga, tous ces noms impossibles. Une jungle du nord, la forêt humide…*

— Bon, Stacey, calme-toi. Fini de rigoler. C'est fini depuis un moment, mais tu ne t'en es pas rendu compte. Non… tu as vu mais tu n'as pas compris. Tu as presque quarante ans. Tu as quatre enfants et un emprunt immobilier, et dans à peine plus de trois ans Katie ira à l'université si elle travaille suffisamment, ce dont je doute. Mac a sans doute fini de rigoler depuis un bon moment. Ce serait bien si nous étions différents, mais nous ne le sommes pas. Nous sommes nous-mêmes et nous avons l'absolue certitude que nous n'allons pas subir de transformation radicale. Parfait, poupée. M^me^ C. MacAindra élue à une écrasante majorité Femme la plus sensée de l'année. Nous pouvons faire des économies. Quand nos quatre enfants auront terminé l'université ou qu'ils seront casés quelque part, quand Mac aura pris sa retraite et sera si maigre qu'il faudra y regarder à deux fois pour le voir, et moi si grosse que je marcherai en me dandinant, nous pourrons partir à Acapulco et faire la danse du Chapeau. Je ne supporte pas. Je ne supporte pas. Je n'en peux plus. Et pourtant si. Mon Dieu, je peux y arriver si je m'y efforce. Et je ne vais pas lui parler de Thor. Ce ne sera pas vraiment un mensonge. Je m'abstiendrai seulement d'en parler. Tous les silences ne sont pas mauvais. Est-ce que je sais combien de fois Mac m'a protégée en ne me disant rien ? Il a sans doute remarqué la brûlure sur ma main l'autre jour.

Mac, je ne sais pas quoi dire. Je trouve ça fantastique.

Oui. C'est bien. C'est un progrès.

Juste une chose

Quoi ?

Ne déménageons pas, d'accord ? Je veux dire, un jour nous aurons les moyens d'acheter une autre maison… tu sais, plus grande et tout… mais je ne veux pas.

Bon sang, Stacey, pourquoi ?

Je n'ai pas

Tu n'es pas sérieuse. Écoute, chérie, c'est moi qui devrai organiser les soirées du personnel et tout le reste. Tu nous imagines les faire ici ? C'est grand comme un mouchoir de poche, et les affaires des enfants traînent partout. Il nous faut au moins un salon d'une taille convenable, une chambre pour chacun des garçons, et maintenant que papa est ici ce serait pratique s'il y avait des toilettes au rez-de-chaussée ainsi qu'à l'étage.

Tu as tout prévu, hein ? Tu n'as pas perdu de temps.

Bon, écoute Stacey

Je ne veux pas déménager. J'aime cette vieille baraque. J'en ai l'habitude. Ce n'est pas toi qui y passes tes journées.

Je sais. Je sais. Je dis seulement que je ne vois pas comment nous pourrions rester ici indéfiniment. C'est tout. Je ne parle pas de déménager demain. Je dis seulement qu'à un moment ou un autre ça va devenir

D'accord. Nous déménagerons si tu y tiens tant que ça. Mais tu ne t'étonneras pas si je râle, hein ?

Oh, pour l'amour du ciel, qu'est-ce qu'il y a encore ?

Rien il n'y a rien

Le sable de la plage, fin et brun clair, est parsemé de franges d'algues jaune-vert et de varech bulbeux rejetées par la mer qui sèchent au soleil de la fin août. Stacey et Jen marchent pieds nus et ramassent des coquilles de palourdes rugueuses et gris-blanc, des petits coquillages violets bivalves et ouverts comme des ailes de papillon, d'autres verts et irisés en forme de chapeaux chinois miniatures.

Hé, en voilà un beau, petit ange. Je le mets dans mon sac ?

Jen hoche la tête. Stacey ramasse gravement le coquillage fêlé et le fait disparaître. La marée est basse. Un peu plus loin, Ian et Duncan se sont approchés de la mer qui se retire. Stacey jette un coup d'œil aux deux têtes auburn. Puis elle reporte son regard sur Jen.

Allons, ma fleur. Qu'est-ce que tu as trouvé ? C'est une pince de crabe… tu ne la veux pas vraiment, hein ? Oh, d'accord.

La voix de Ian, faible et lointaine.

Maman !

Stacey lève la tête et voit les cheveux de Ian dans le soleil. Pas ceux de Duncan. Elle pose brièvement les mains sur les épaules de Jen.

Reste ici, Jen. Ne bouge pas. Ne me suis pas. Compris ? Je reviens tout de suite.

Elle se met à courir. Sur le sable sec, sur le sable mouillé et lourd, dans l'eau peu profonde qui lui arrive bientôt à mi-cuisse. Le visage de Ian est méconnaissable, tendu, il tire le bras de Duncan. Le temps que Stacey arrive à la hauteur de Ian, il a sorti Duncan de l'eau, mais pas complètement.

Maman… je crois que son pied est coincé sous le rocher

Qu'est-ce qui s'est passé ? Ian… *qu'est-ce qui s'est passé ?*

Elle n'a pas conscience d'avoir parlé. Elle se met à genoux et réussit à dégager le pied de Duncan et à le tirer de l'eau devenue marron et boueuse. La voix de Ian lui parvient, rendue perçante par la frayeur.

Il a trébuché… je ne sais pas comment… sans doute à cause des algues. Je l'ai vu tomber et j'ai cru qu'il allait se relever tout de suite. Ce n'est même pas profond, maman. Mais c'est marée basse. Alors nous sommes allés jusqu'aux rochers. Tu vois… il s'est cogné la tête en tombant. Ça l'a peut-être étourdi, mais ça ne l'a pas assommé, parce que je l'ai vu se débattre et j'ai cru qu'il allait bien. Mais il a dû se coincer le pied sous le rocher. Quand je suis arrivé, il ne se débattait plus. Il restait là, comme ça.

Duncan Duncan

Sa tête saigne et de l'eau de mer sort de ses narines. Il a la bouche et les yeux ouverts. Mais il ne voit rien et il n'a pas l'air de

respirer. Son corps de garçon de sept ans est lourd dans les bras de Stacey, un poids mort. Elle patauge dans l'eau trouble et les écheveaux d'algues et revient sur le sable mouillé. Elle pose Duncan. Elle ne sait pas quoi faire. Elle paraît incapable de réfléchir.

Ian… prends mon porte-monnaie dans mon sac et va téléphoner à papa. Tu sais où est la cabine ?

Oui. J'y vais.

Ian court, pique un sprint et elle n'a même pas conscience qu'il n'est plus à côté d'elle. Elle allonge Duncan sur le ventre et appuie à l'endroit où elle pense que se trouvent ses poumons. Un filet d'eau de mer jaunâtre sort de sa bouche. Mais il demeure inerte.

— Je ne sais pas quoi faire. Je n'ai jamais appris la respiration artificielle. Comment a-t-il pu tomber de cette manière ? Aussi vite ? Je ne regardais pas. J'aurais dû regarder. Pourquoi ne l'ai-je pas fait ? Je pensais que tout allait bien. C'était marée basse. L'eau n'était pas profonde. Les rochers couverts de bernaches. Mais il le savait. Il y est allé des dizaines de fois. Comment ça a pu arriver si vite ? Impossible. Pourtant si. Duncan ! Il faut que tu ailles bien.

Duncan ! Il faut que tu ailles bien.

Elle a crié ces mots et, même si elle n'entend pas sa voix, elle a soudain conscience qu'il s'agit d'un mensonge. Ce sont des paroles magiques, des mots de pacotille pour éloigner le mauvais œil, et c'est tout. Elle ne peut rien faire.

Plusieurs personnes courent à présent vers elle sur la plage, deux femmes et un homme mais, quand ils arrivent, ils se contentent de lui parler parce qu'ils ne savent pas non plus quoi faire.

Qu'est-ce qui s'est passé ?

Qu'est-ce qu'il y a ?

Comment c'est arrivé ?

J'ai vu les deux enfants là-bas, tout allait parfaitement bien et ensuite

Stacey ne les entend pas.

— Dieu, fais qu'il aille bien et je te promets que je n'essaierai plus jamais de partir. Si c'est parce que j'ai mal agi, il faut t'en prendre à moi, pas à lui… c'est un trop grand châtiment pour moi.

Elle a envie de prendre Duncan dans ses bras, mais un reste de bon sens lui souffle que ça pourrait lui faire du mal. Elle appuie toujours sur les côtes de Duncan, sur son dos tiède et inerte, les mains remplies par la peur de leur ignorance. Puis elle sent deux mains inconnues qui l'écartent et un homme se penche sur Duncan, pétrit son corps jusqu'à ce que l'eau saumâtre jaillisse de sa bouche. L'homme n'a pas plus de vingt ans. Il est bronzé et porte un maillot de bain rouge. L'un des sauveteurs.

Votre autre fils est venu me chercher. Écartez-vous un peu, d'accord ?

Il retourne Duncan sur le dos, pose la bouche sur la sienne et souffle l'air de ses poumons dans ceux de l'enfant. Stacey,

accroupie sur le sable, est momentanément aveuglée, la vue brouillée par de l'eau salée qui ne vient pas de la mer. Elle a la tête vide, à part le nom de Duncan qu'elle ne cesse de se répéter. Quand sa vue se dégage, Duncan, à demi redressé dans les bras de l'homme, vomit et cherche son souffle, un souffle crépitant et mal assuré. Il se met à pleurer, faible vagissement d'un tout petit enfant, voix de bébé, pas du tout la sienne. Stacey l'entoure de ses bras. De nouveau, elle ne le voit pas à cause des larmes qui lui obscurcissent la vue, mais elle le sent bouger à travers ses propres tremblements.

Est-ce qu'il va aller bien ? Maman… est-ce qu'il va aller bien ?

Ian. Stacey ne connaît pas la réponse. Elle regarde le jeune homme qui hoche la tête et répond pour elle.

Oui. Je crois qu'il va aller bien. Tu as bien fait de venir me chercher. Ça n'aurait pas été très bon pour lui de rester comme ça plus longtemps. Il a avalé pas mal d'eau de mer.

Ian ne dit rien. Il se détourne car il ne veut pas que Stacey et l'étudiant voient son visage. Mais Stacey remarque que ses épaules sont secouées de sanglots qu'il doit négocier seul. Elle se tourne de nouveau vers Duncan.

Sa tête

Oui. Si vous voulez bien nous l'amener, nous arrangerons cela jusqu'à ce que vous le fassiez voir par un médecin. Il s'est bien amoché, mais je ne crois pas que ce soit très

profond. Les blessures à la tête saignent toujours beaucoup.

Stacey ! Duncan. Je suis venu le plus vite possible… est-ce qu'il

Mac est à genoux dans le sable à côté de Duncan, indifférent à la flaque de vomi dans laquelle il se trouve.

Il va bien maintenant. Je crois. Je crois qu'il va bien. Mac… il a failli

Je sais. Ian me l'a dit. Est-ce qu'il va vraiment bien ?

Duncan a presque cessé de pleurer. Ses yeux sont à demi fermés. Le jeune homme, un peu gêné, essaie d'expliquer en voyant que Stacey en est incapable.

Ça va aller, j'en suis presque certain. Le choc… il va sans doute s'endormir. Si vous voulez bien l'emmener au poste de secours, je nettoierai ce

Mais Mac répond de façon catégorique.

Non. Merci. Je crois qu'il vaut mieux l'emmener tout de suite aux urgences. Merci tout de même. Qu'est-ce que vous avez fait ?

Bouche-à-bouche

Mon Dieu. Ça ne sert pas à grand-chose de dire merci, hein ? Mais merci

Pas de problème

Mac prend Duncan des bras de Stacey. Elle proteste quelques secondes.

Ça va, Mac. Je peux le porter.

Non. Laisse-moi faire. Je vais le porter.

Elle regarde Mac d'un air hébété. Il maîtrise son expression, mais tout juste. Il soulève Duncan avec précaution et, un instant, se penche sur sa tête, le serre contre lui, presque en le berçant.

— Il n'a jamais tenu Duncan comme ça, jamais. Pourquoi ai-je cru qu'il ne s'intéressait pas à lui ? Peut-être que c'était vrai, à une époque. Mais plus maintenant. Pourquoi n'ai-je pas vu à quel point ? Il ne l'a jamais montré, voilà pourquoi.

Prenons ma voiture, Stacey, d'accord ?

Oui. Mais… Mac, je ne crois pas pouvoir conduire.

Ne t'en fais pas. Je n'y pensais même pas. Monte avec lui sur la banquette arrière.

D'accord. Mac… je n'ai pas du tout pensé à appeler le sauveteur. J'étais incapable de réfléchir. C'est Ian, en allant te téléphoner.

Mac dépose Duncan sur la banquette arrière de la Buick. Stacey et Jen montent à côté de lui. Jen est très calme. Mac et Ian montent devant. Duncan dort presque. Stacey le tient dans ses bras. Mac démarre et parle à Ian d'une voix basse et bourrue.

Ian ?

Oui ?

Bravo.

Stacey regarde les deux cous bien droits sur le siège avant.

— Mac sera incapable d'en dire plus. Ils ne sont pas comme moi, ni l'un ni l'autre. Ils ne veulent pas s'expliquer en technicolor et en détail. Et c'est sans doute bien comme ça. Ian comprend le message. C'est aussi son langage. J'aimerais bien que ce soit le mien. Je ne peux qu'accepter que c'est un langage et qu'il fonctionne, certaines fois du moins. Et c'est peut-être le mien plus que je ne veux l'admettre. Peu importe ce que je crois en penser, c'est celui que j'utilise le plus souvent.

Elle se rappelle tout à coup ce qu'elle pensait sur le sable quand elle ne savait pas quoi faire et quand le corps de Duncan encore chaud mais presque plus humain semblait s'éloigner hors de portée.

> *Dieu, si c'est parce que j'ai mal agi, il faut t'en prendre à moi, pas à lui… c'est un trop grand châtiment pour moi*

— Jugement. Je n'aime pas reconnaître que j'y crois. Mais aux moments de crise, ils se réveillent, les oiseaux funèbres, ils me fichent une peur bleue avec leurs ailes de vautours. Peut-être vaut-il mieux savoir qu'ils sont là. Peut-être que le savoir peut m'aider à les maintenir au moins un peu à leur place. Ou peut-être pas. J'ai toujours pensé que Buckle était aussi superstitieux qu'un homme des cavernes. Je ne savais pas alors que je l'étais aussi.

Duncan est assis dans son lit et boit du ginger ale à la paille.

Papa j'ai failli

Duncan sait que Mac l'a porté jusqu'à la voiture. Mac ne le lui a pas dit. C'est Stacey, quand Mac n'était pas là. À présent, Mac est assis sur le lit de Duncan.

Oui. Heureusement pour toi que tu as juste failli, non ? La prochaine fois, fais attention où tu mets les pieds.

La prochaine fois ?

Duncan n'a pas envisagé cela. Stacey, debout sur le seuil, observe son visage et se demande s'il considérait comme allant de soi que, dans l'avenir, la mer et lui ne se fréquenteraient plus.

— Mac a raison. Je le sais. Mais en même temps, ce n'est pas Mac qui doit prendre ça en charge. Je ne veux plus jamais emmener Duncan à la plage.

Au bout d'une semaine, Duncan est redevenu lui-même. C'est la dernière semaine des vacances d'été et Ian insiste pour que Stacey l'emmène à la plage. Katie est partie avec des amis. Mac, retranché dans ses innombrables responsabilités administratives, est parti travailler ce matin d'un air absent. Matthew erre dans la maison.

Papa… et si nous allions à la plage avec les enfants ?

Eh bien, ce serait très bien, Stacey.

Bon, les garçons… allez chercher vos maillots de bain et en route. Viens, ma fleur, toi aussi.

Stacey, Jen et Matthew s'installent en haut de la plage, équipés de seaux et de pelles en plastique. Ian regarde Duncan et file seul vers la mer.

— Ian. Si Duncan va se baigner, Ian gardera un œil sur lui. Mais il ne veut pas être responsable. Je ne le lui reproche pas. Il pense peut-être que ce serait une insulte vis-à-vis de Duncan de le surveiller.

Ian se précipite seul dans l'eau. La marée est haute. Il plonge vers le large puis se retourne et nage vers le rivage, comme on le lui a appris. Ne nage jamais vers le large, tu risques d'aller trop loin où tu n'as pas pied. Un jour il désobéira et ce sera bien.

Duncan joue seul dans le sable. Il construit un château entouré de douves, le consolide avec des murs de sable tassé. Au bout d'un moment, comme si on le lui avait expliqué et qu'il ne pouvait refuser, il avance sur le sable humide vers la mer.

Stacey l'observe, mais elle s'oblige à ne pas bouger. Duncan atteint le bord de l'eau et, d'un pas lourd, il entre dans la mer.

— Je me demande quelle est sa profondeur, au plus profond ? Jusqu'où ça va ? Combien de créatures elle contient, pas seulement les petits coquillages, les étoiles de mer violettes et le varech, mais toutes les choses qui vivent très loin ? Les pieuvres à

l'étreinte mortelle des mers du Sud, les baleines blanches soufflant l'eau à moitié fondue dans le nord, les requins qui ne savent que tuer.

Duncan paraît incroyablement petit au bord de l'océan. Il avance vers le large jusqu'à ce qu'il arrive à une distance qu'il juge décente et acceptable. Il se retourne et nage vers le rivage.

Septembre, les enfants retournent à l'école. Stacey, un peu honteuse de son soulagement, leur dit au revoir de la véranda. La température est agréable. Elle va chercher une chaise longue dans le garage et l'installe dans le jardin.

Papa, il fait très bon, j'ai pensé que ça vous ferait plaisir de vous asseoir un moment au jardin.

C'est très gentil de votre part, Stacey.

Stacey l'aide à descendre les marches.

— Je ne sais jamais s'il est légèrement ironique ou sincèrement reconnaissant. Dans le second cas, je devrais le prévenir. Très gentil, merde. Je ne veux pas l'avoir dans les pattes toute la matinée, c'est tout. Il me suit à pas de loup au point que je commence à avoir l'impression qu'il est mon ombre, mais une ombre à laquelle il faut parler, à laquelle il faut faire attention, alors que je n'ai qu'une envie, c'est de dire l'indicible. Bon… d'une certaine manière je suis méchante comme une teigne. Je vais arrêter de m'en faire à ce

sujet. Avant, je croyais qu'il y aurait un jour un éclair aveuglant qui me rendrait avisée et calme, m'apprendrait comment faire face à tout et que mes enfants se lèveraient et chanteraient mes louanges. Je vois maintenant que, qui que je sois, je devrai me supporter toute ma vie. Sacrée révélation.

Stacey rentre dans la maison. Jen est dans la cuisine. Elle a tiré une chaise près de l'évier, est grimpée dessus et remplit sa théière en plastique au robinet. Elle la montre à Stacey.

Jour, maman. Veux du thé ?

Stacey écarquille les yeux. Très vite, elle se ressaisit et feint la nonchalance.

Qu'est-ce que tu dis, ma fleur ?

Veux du thé, maman ?

Oh… oui, merci, Jen. Avec plaisir.

Après avoir bu deux tasses en plastique d'eau, Stacey fonce au téléphone dans l'entrée. Elle parle prudemment, en jetant des coups d'œil autour d'elle, comme si elle communiquait des informations top secret à un autre espion.

Mac ? C'est toi ?

Oui. Qu'est-ce qui ne va pas, Stacey ?

Rien. C'est Jen… elle a parlé.

Oh ?

Comment ça… *oh ?* Elle a *parlé,* Mac. Toute une phrase. Courte, d'accord, mais quand même

C'est fantastique, chérie. J'ai toujours su qu'elle y arriverait.

Bon, je voulais juste te mettre au courant. Désolée de t'avoir téléphoné au bureau. À plus tard.

À plus tard, Stacey.

— Et merde. Ça ne représente peut-être rien pour lui, mais quand on a écouté les bredouillis et les marmonnements de cette enfant toute l'année, alors que tous les autres parlaient avant leurs deux ans, c'est comme un défilé en fanfare.

Ma fleur, tu es géniale.

Veux du thé, maman ?

Bien sûr.

— Grands dieux. Et si elle n'apprenait jamais à dire autre chose ?

L'après-midi, Katie rentre à la maison et va dans le jardin où Jen joue et Stacey lit.

Tu sais quoi, Katie ?

Quoi ?

Jen a parlé… toute une phrase.

Katie attrape Jen et la fait tourner en l'air.

Hé… petit génie. Comment tu t'appelles ?

Jen.

Très bien. Ça alors, quel talent ! Tu es la fille de deux ans qui parle le mieux de toute cette maison. Hé… maman ?

Hum ?

Je sors ce soir.

Avec qui ?

Oh… un garçon.

Stacey réprime son envie de demander immédiatement tous les détails – nom, âge, ce qu'il veut faire plus tard, apparence, résultats scolaires, religion (s'il en a une), principes, scrupules, manières ?

Oh ? Comment s'appelle-t-il, Katie ?

Don.

Don qui ? Quel est son nom de famille ?

Comment veux-tu que je le sache ?

— Bon Dieu. Si c'était moi, son nom serait gravé dans mon esprit en lettres d'argent de trois mètres de haut. Peut-être ne cherche-t-elle pas à tout prix à s'accrocher et à ficher le camp comme moi à son âge ? Ou est-ce que je prends mes désirs pour des réalités ? Jusqu'ici, elle est toujours sortie avec un groupe de copains. C'est la première fois seule. Ça la travaillait. Pourquoi, aucune idée. À son âge. Quatorze ans. À l'entendre, on dirait qu'elle en a trente et qu'on ne l'a jamais embrassée. Oh, Katie, ma chérie. J'espère que tout ira bien pour toi.

Bon, Katie. Où allez-vous ?

Juste au cinéma. C'est un peu un drôle de type. Ses parents ont l'air assez salauds. Il m'a raconté qu'il avait fumé de l'herbe l'été dernier avec d'autres, que son père l'avait

découvert et qu'il l'avait emmené au poste de police. Tu te rends compte ?

Tu veux dire qu'il fume de la marijuana ?

Bon, il l'a fait cette fois-là. Ce n'est pas ce que je voulais te dire. Tu n'as pas entendu ?

— Katie, je suis désolée. Je n'ai sans doute pas entendu. J'ai seulement entendu ce qui se rapportait à toi ou ce qui me paraissait se rapporter à toi. De la même manière, je me demandais si ma mère écoutait ce que je lui disais. Désolée, mère. Je comprends à présent pourquoi. Je suis une étrangère dans le monde d'aujourd'hui.

Désolée, Katie. Oui, je suis d'accord. Ça semble assez odieux pour un père d'emmener son enfant à la police. Il devait ne pas savoir quoi faire, s'inquiéter et… tu comprends… se sentir désarmé. Je ne sais pas… tu ne l'as jamais fait… N'est-ce pas, Katie ?

> Stacey Cameron, debout immobile dans sa jupe froncée bleue et sa blouse jaune, attendant d'être libérée de la voix inquisitrice et grincheuse. *Stacey, certains de ces garçons boivent – je le sais – j'espère je compte sur toi et je prie pour que tu ne sois pas stupide au point d'accepter si l'un d'eux t'offre à boire.* Bien sûr, mère.

Tu veux dire est-ce que j'ai fumé de l'herbe ? Non. Mais je n'ai pas à juger ce que

font les autres n'est-ce pas ? Ce sont ses affaires. Ça n'a rien à voir avec moi.

Bon je ne peux pas vraiment m'opposer à ça

— C'est bizarre. Je la crois. Mais ma mère me croyait sans doute aussi, même si je ne lui disais certainement pas la vérité. Est-ce que je sais si ce truc démolit plus que le tabac et l'alcool, qui sont ma tasse de thé ? Non. Je ne le sais pas. Moi qui pourrais bien mourir d'un cancer des poumons ou d'une cirrhose du foie. C'est en partie la peur de l'inconnu, ce truc, pour moi. Mais ça me fait peur quand même. Je ne sais pas quoi dire à Katie. J'ai le sentiment que cela ne sert pas à grand-chose de lui dire quoi que ce soit. C'est à elle de jouer, alors aide-la. Alors aide-la. Au moins ma mère avait la consolation de croire qu'elle avait indiscutablement raison sur tout. C'est en tout cas ce que j'ai toujours pensé. Peut-être qu'elle ne le croyait pas, elle non plus. Même si je me demande vraiment si elle a jamais considéré sa codéine et son phénobarbital plus ou moins de la même façon. Elle les recouvrait toujours d'une telle patine de respectabilité. Katie pense probablement que Mac et moi faisons pareil, avec le gin-tonic. Béquilles ritualisées.

Stacey attrape Jen et va dans la cuisine préparer le souper. Elle allume la radio et commence à éplucher les pommes de terre tout en écoutant *La danse de Zorba*.

Elle danse seule. Le café se trouve dans un village, un village de petites maisons basses blanchies à la chaux, entouré et parsemé des

arbres qui poussent en Grèce. Des oliviers. Oui, ceux-là. Quel que soit leur aspect. Le café est petit et l'orchestre est composé de deux ou trois hommes seulement (instruments à cordes non spécifiés). Elle commence lentement, en suivant le rythme de la musique, ses pieds nus pleins d'assurance. Accélération soudaine de la musique et elle tourbillonne, poignets en rotation, possédée par le dieu. Plus vite, plus vite, avec la liberté d'un cheval sauvage, la musique fait la course avec le vent. Puis il est à côté d'elle, l'homme qui entend aussi la musique, qui est aussi guidé par le dieu

ET MAINTENANT UNE PAGE DE PUBLICITÉ EN AVEZ-VOUS ASSEZ DE CIRER VOS PARQUETS ?

Stacey, immobile devant l'évier, à l'exception du mouvement de son épluche-légumes dans sa main droite, rit avec un minimum d'amusement.

— J'avais tort de croire que le piège consistait en ces quatre murs. C'est le monde entier. La vérité c'est que je n'ai pas été Stacey Cameron depuis un sacré bout de temps. Même si, à certains égards, je le serai toujours parce que je suis née comme ça. Mais à partir de maintenant, la danse ne se fera que dans ma tête. Tout le reste serait une insulte à Katie, qu'elle assiste ou non au spectacle. Bon, la tête n'est pas un endroit si épouvantable pour danser. Le cadre y est en tout cas magnifique. J'ai dansé à une époque, quand je le pouvais. Ce serait bien pire si je ne l'avais jamais fait. Bizarre… je me souviens

d'une des copines de bridge de ma mère à Manawaka. Chaque fois qu'elle venait, elle demandait à écouter un disque et ma mère lui passait celui d'autrefois, polka sur une face et écossaise sur l'autre. La vieille bonne femme restait assise, comme assommée par des tranquillisants. Elle dansait peut-être dans sa tête.

La lettre de la sœur de Stacey arrive le lendemain matin. Elle en parle à Mac le soir après le souper, quand il est descendu dans son bureau provisoire, anciennement salle de télé.

Mac… tu sais quoi ?

Quoi ?

Rachel et ma mère déménagent ici. Ici. Dans cette ville.

Oh Seigneur Dieu on avait bien besoin de ça

Oui. Je sais. Mais il n'empêche que Rachel s'occupe seule de ma mère depuis des années. Elles pourraient venir souper le dimanche soir, par exemple, en espérant que ça se réduira à peu près à ça. C'est gentil de parler ainsi de ma sœur et de ma mère, non ? Mais je n'y peux rien, Mac. Je ne peux pas je ne veux pas

Je sais. Je sais, chérie. Bon

Peu importe. Ma mère va peut-être nouer une relation enrichissante avec ton père.

Mac rit.

J'imagine très bien la chose, pas toi ?

Oui. Une histoire dans un magazine. Bon, ça va être important pour elle de voir les enfants, je ne peux pas le lui reprocher. Elle aussi, elle a eu des soucis. Je m'en rends compte maintenant. Tu sais quoi, Mac ? Je vais avoir quarante ans la semaine prochaine.

Ah oui. J'avais oublié. Ça t'ennuie ?

À dire vrai, ça m'ennuie sacrément. Mais c'est comme ça.

Oui. C'est comme ça.

Les prêtresses papillons virevoltent en robes mauve pâle semblables à des ailes. Les sèche-cheveux vrombissent comme les insectes d'une autre planète. Stacey baisse le bouton de la température de chaud à tiède.

— À quelque chose malheur est bon. Au moins, depuis la dépression nerveuse de Tess, je peux retourner chez le coiffeur. En voilà une idée charitable.

Elle prend un magazine imprimé sur papier glacé qu'elle feuillette jusqu'à l'article de psychologie à quatre sous intitulé « Maman est-elle à l'origine de tous les maux ? ».

Qu'est-ce que tu veux pour ton anniversaire, maman ?

Je ne sais pas. Je n'ai jamais aucune idée. Qu'est-ce que tu penses d'un beau fauteuil roulant ?

Katie rit obligeamment.

Non, nous faisons des économies pour te l'acheter l'année prochaine.

Merci, Katie. C'est très gentil de ta part.

Mais alors, Katie se détourne, rentre en elle-même.

Ah, laisse tomber, s'il te plaît.

ŒIL VIGILANT DES RUES DANS DES VILLES PAS TRÈS LOIN D'ICI BRÛLENT BRÛLENT DE COLÈRE ET DE CHAGRIN INCENDIÉES PAR LES ENFANTS DE SAMSON AGONISTE VOIX : IL SEMBLE QUE LES ÉMEUTES SOIENT SOUS CONTRÔLE À

— Je le vois et ensuite je ne le vois plus. Ça devient des images. Et on s'interroge sur le jour où en ouvrant sa porte on s'aperçoit que les images ont été filmées dans la rue où on habite.

Sur la chaise de la chambre, les vêtements de Stacey gisent pêle-mêle, bas ôtés n'importe comment semblables à des flaques rondes en nylon, gaine roulée en forme de pneu là où elle l'a abandonnée. Sur une autre chaise, les vêtements de Mac sont

soigneusement pliés, habitude qu'il a acquise dans l'armée, comme il l'a fait remarquer d'innombrables fois. Deux livres sont posés sur la table de nuit – *Le rameau d'or* et *L'investissement et vous,* à Elle et à Lui, lus ni l'un ni l'autre. Sur la coiffeuse, au milieu des pots et des bâtons de rouge à lèvres pas du tout magiques, se trouvent pêle-mêle des photos de Katie, Ian, Duncan et Jen à des âges différents. Au-dessus du lit est accrochée une photo de mariage, Stacey à vingt-trois ans, presque belle bien que ne le sachant pas à l'époque, et Mac à vingt-sept ans, mince, plein d'espoir et d'assurance.

Stacey est déjà au lit. Mac se glisse à côté d'elle.

Bon sang, qu'est-ce que je suis crevé.

Tu ferais mieux de dormir tout de suite, Mac.

Il le faut.

Ne t'en fais pas. Je sais.

— Je ne peux pas dire… écoute, ne t'inquiète pas, tu es très bien et ce qui me ferait vraiment plaisir de temps en temps c'est un homme avec qui je ne suis jamais allée. Sûr que ça lui plairait.

Bon

Mac, pas de problème. Pas de problème si tu veux et pas de problème si tu ne veux pas. Juste… parle-moi de temps en temps quand tu peux, d'accord ?

Au nom du ciel qu'est-ce que tu veux dire, Stacey ?

Eh bien tu sais par exemple de ce qui t'embête

Ils restent silencieux un moment, puis Mac se tourne vers elle.

Stacey ?

Oui ?

Qu'est-ce que tu as fait du vieux revolver de ton père ?

Elle s'assoit dans le lit et le regarde.

Quoi ?

Celui que tu as rapporté un jour de Manawaka.

Comment le savais-tu ?

Je cherchais une boîte de clous que j'avais rangée sur un chevron au sous-sol et je l'ai trouvé. Deux mois plus tard, il avait disparu.

Je l'ai jeté le même été dans Timber Lake. Pourquoi n'en as-tu jamais parlé ?

Je ne sais pas. Je ne savais pas quoi dire. Je voulais le jeter moi-même et puis je me suis dit que ça risquait de renforcer ta détermination si c'était ce que tu avais en tête

Quoi ? Qu'est-ce que tu croyais que je voulais en faire ?

Ça paraît peut-être dingue, Stacey. J'avais un peu peur que tu fasses tu sais comme Tess

Mac ce n'était pas du tout ça

Lentement, Stacey lui raconte ce qu'elle éprouvait à l'époque et comment elle s'était

rendu compte qu'il était inutile de garder le revolver. Ça ne lui semble ni plus ni moins difficile à expliquer à Mac qu'à Luke. Mac scrute son visage.

Tu as pensé à tout ça ?

Oui. Toi jamais ?

La voix de Mac est en première, pied sur le frein.

Oui, sans doute. Quelquefois.

Elle se rapproche de lui et il la prend dans ses bras. Ils font l'amour en fin de compte, mais avec douceur, comme pour se consoler l'un l'autre de ce qu'ils ne peuvent ni empêcher ni changer.

Stacey finit par se dégager.

Mac, il faut dormir.

Je sais. Bonne nuit, Stacey.

Bonne nuit, Mac.

Coccinelle, coccinelle,
Rentre vite chez toi ;
Ta maison est en feu,
Tes enfants sont…

— Les incendies vont-ils continuer, dedans et dehors ? Jusqu'au moment où ils s'arrêteront pour moi, la fin du monde. Et je ne saurai jamais ce qui se passe dans l'épisode suivant.

Tandis qu'elle se prépare à dormir, Stacey sent une petite douleur, comme un ongle qui gribouille de façon intermittente sous ses côtes, à gauche.

— Ça recommence. Faut-il que je téléphone au docteur Spender demain ? Ce n'est rien. Ça va cesser. Mais si ça ne cesse pas ? Si c'est le cœur ? Est-ce que le cœur est de ce côté-là ? Bon, et alors ? Personne n'est indispensable. Peut-être que non, mais c'est à moi que je pense, autant qu'à eux. Si je pouvais intégrer l'idée du néant, de l'obscurité totale, ça n'aurait pas d'emprise sur moi. Mais cette grâce ne m'est pas accordée. Mon dernier soupir sera un râle de panique, tandis qu'un visage inconnu ou peut-être connu flottera devant moi et dira *Tout va bien.* À moins, bien sûr, que la mort ne me cueille avec une violente rapidité, une mode de plus en plus répandue.

Elle est couchée sans bouger et écoute.

— Les futilités ont peut-être du bon, après tout. Quelque chose sur quoi se concentrer. J'aurai quarante ans demain et le jour est peut-être bien choisi pour commencer un régime. Pas celui des bananes… trop dégoûtant. Le régime hyper-protéiné. Si je me faisais un steak le midi et juste une soupe le soir ? Oui, fais cela, poupée. Tu perdras les cinq kilos que tu n'arrêtes pas de perdre depuis dix ans. Très bien. Je sais. Pas la peine de me faire un dessin. Je n'aurai plus jamais vingt et un ans. Je n'aurai plus jamais des hanches convenables aussi longtemps que je vivrai. Je ne prétends même pas que ce soit une tragédie. Je ne prétends pas que ce soit rien d'autre que ridicule. Mais cela suffit pour que je me sente relativement nulle de temps en temps. Comme aujourd'hui quand je suis allée à la pharmacie avec mon ordonnance

pour la pilule miracle. Je déteste l'acheter. J'ai toujours l'impression que le pharmacien me regarde et se dit *Bon sang, qui peut bien avoir envie de faire l'amour avec cette vieille peau ?* En même temps, elle est la preuve que quelqu'un en a encore envie. J'aurais voulu être une grande courtisane, comme cette Française qui a continué presque jusqu'à quatre-vingt-quinze ans. Toujours belle, dit-on, bien que personnellement je trouve que c'est difficile à croire. Bon, Stacey, ce ne sera à l'évidence pas ton lot. Peu importe. Donne-moi encore quarante ans, Seigneur, et je me transformerai peut-être en matrone.

Stacey se tourne lourdement sur le côté. La maison est silencieuse. Les enfants dorment. En bas, dans l'ancien bureau, Matthew dort depuis des heures ou, s'il ne dort pas, il médite. À côté d'elle, elle entend déjà la respiration régulière de Mac, preuve qu'il dort. Provisoirement, ils vont tous à peu près bien.

En glissant dans le sommeil, elle sent la ville s'éloigner. Reviendra-t-elle demain ?

Margaret Laurence, née Jean Margaret Wemyss, a vu le jour en 1926 à Neepawa, au Manitoba. Celle que l'on surnomme « Peggy » n'a que quatre ans lorsque sa mère, Verna Jean Simpson, décède. Son père, l'avocat Robert Harrison Wemyss, se remarie avec la tante de la petite fille, Margaret Campbell Simpson, venue aider la famille, avant de mourir à son tour en 1935. Après ses études, Jean Margaret est embauchée par le *Winnipeg Citizen* puis épouse, en 1947, l'ingénieur Jack Laurence. Le couple s'installe d'abord en Angleterre avant de déménager en Somalie et au Ghana, un séjour qui marquera profondément l'écrivaine.

Désormais mère de deux enfants, Jocelyn et David, Margaret revient au pays en 1957, se sépare de son mari et repart vivre un temps en Angleterre. Son premier roman, *This Side Jordan,* est publié en 1960, suivi par ses mémoires somaliens (*The Prophet's Camel Bell*) en 1963. En 1964 paraît son futur classique, *The Stone Angel* (*L'ange de pierre*), véritable assise d'un ambitieux édifice littéraire mondialement connu sous le titre de *Cycle de Manawaka.* Sous le couvert de la fiction, Margaret Laurence y transpose certains événements de sa vie dans un lieu imaginaire inspiré de sa ville natale. Suivront *A Jest of God* (*Une divine plaisanterie,* 1966, Prix littéraire du Gouverneur général du Canada), *The Fire-Dwellers* (*Ta maison est en feu,* 1969), le recueil de nouvelles *A Bird in the House* (*Un oiseau dans la maison,* 1970) et, enfin, *The Diviners* (*Les Devins,* 1974, Prix littéraire du Gouverneur général du Canada), roman complexe et mature qui vient clore de

façon magistrale ce que beaucoup considèrent comme le plus important cycle romanesque canadien (à paraître en version intégrale dans la collection CODA).

Tout au long de sa prolifique carrière, l'écrivaine manitobaine a également publié de nombreux articles et essais ainsi que des œuvres pour la jeunesse. En 1972, deux ans avant qu'elle ne revienne s'installer définitivement à Lakefield, en Ontario, Margaret Laurence est nommée Membre de l'Ordre du Canada. S'ensuit une longue période de silence littéraire pendant laquelle l'auteure doit constamment se battre contre la censure de ses livres et pour la reconnaissance de la littérature au Canada. Au fil des ans, elle s'investit de plus dans plusieurs causes environnementales et pacifistes. Cette grande dame des lettres canadiennes met fin à ses jours le 5 janvier 1987, après avoir appris, quelques mois plus tôt, qu'elle souffrait d'un cancer incurable. Ses mémoires, intitulés *Dance on the Earth,* ont été publiés en 1988. Encore aujourd'hui, Margaret Laurence demeure l'écrivaine la plus lue au Canada. Elle a exercé une profonde influence sur des écrivains majeurs tels Robertson Davies, Alice Munro et Margaret Atwood.

Lise Tremblay est née à Chicoutimi en 1957. En 1990, elle publie *L'hiver de pluie* (XYZ Éditeur, réédité chez BQ) et remporte le Prix découverte du Salon du livre du Saguenay–Lac-Saint-Jean ainsi que le prix Stauffer-Canada. En 1994, elle signe un deuxième roman, *La pêche blanche* (Leméac, réédité chez BQ) et, cinq ans plus tard, *La danse juive* (Leméac), couronné par le Prix littéraire du Gouverneur général du Canada. Le recueil de nouvelles *La héronnière* (Leméac, réédité chez Babel) reçoit un accueil fort chaleureux et obtient le Grand Prix du livre de Montréal, le Prix Jean-Hamelin et le Prix des libraires du Québec. En 2007, *La sœur de Judith* (Boréal Compact, finaliste au Prix littéraire France-Québec en 2008) est encensé tant par la critique que par les lecteurs et lectrices, de plus en plus nombreux à louanger l'humanisme de son œuvre et la pureté de sa prose. Elle est depuis plusieurs années professeure de littérature et de français au cégep du Vieux-Montréal.

DÉJÀ PARUS CHEZ ALTO

Nicolas Dickner
Nikolski

Clint Hutzulak
Point mort

Tom Gilling
Miles et Isabel
ou La belle envolée

Serge Lamothe
Le Procès de Kafka
(théâtre)

Thomas Wharton
Un jardin de papier

Patrick Brisebois
Catéchèse

Paul Quarrington
L'œil de Claire

Alexandre Bourbaki
Traité de balistique

Sophie Beauchemin
Une basse noblesse

Serge Lamothe
Tarquimpol

C S Richardson
La fin de l'alphabet

Christine Eddie
Les carnets de Douglas

Rawi Hage
Parfum de poussière

Sébastien Chabot
Le chant des mouches

Margaret Laurence
L'ange de pierre

Marina Lewycka
Une brève histoire du
tracteur en Ukraine

Thomas Wharton
Logogryphe

Margaret Laurence
Une divine plaisanterie

Howard McCord
L'homme qui marchait
sur la Lune

Dominique Fortier
Du bon usage
des étoiles

Alissa York
Effigie

Max Férandon
Monsieur Ho

Alexandre Bourbaki
Grande plaine IV

Lori Lansens
Les Filles

Correction : Julie Robert
Composition et infographie : Isabelle Tousignant
Conception graphique : Antoine Tanguay
Illustration de la couverture : Charles Marier

Diffusion pour le Canada : Gallimard ltée
3700A, boul. Saint-Laurent, Montréal (Québec) H2X 2V4
Téléphone : 514 499-0072 Télécopieur : 514 499-0851
Distribution : SOCADIS

Éditions Alto
577, rue Lavigueur, bureau 2
Québec (Québec) G1R 1B7
www.editionsalto.com

Éditions Nota bene
1230, boul. René-Lévesque Ouest
Québec (Québec) G1S 1W2
Courriel : nbe@videotron.ca
www.editionsnotabene.ca

ACHEVÉ D'IMPRIMER
CHEZ TRANSCONTINENTAL GAGNÉ
LOUISEVILLE (QUÉBEC)
EN AVRIL 2009
POUR LE COMPTE DES ÉDITIONS ALTO ET NOTA BENE

Dépôt légal, 2e trimestre 2009
Bibliothèque et Archives nationales du Québec